


U d'of OTTAWA



39003000351204



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





HENRI HEINE PENSEUR

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Bibliothèque de philosophie contemporaine

- Richard Wagner, poète et penseur**, 3^e édition. Un volume
in-8°. 40 fr. »
- La philosophie de Nietzsche**, 8^e édition. Un volume
in-16. 2 fr. 50
- Frédéric Nietzsche. Aphorismes et fragments choisis**, 2^e édition. Un volume in-16. 2 fr. 50
-

CL
FEV 21 1974

HENRI HEINE

PENSEUR

PAR

HENRI LICHTENBERGER

Professeur de littérature étrangère à l'Université de Nancy

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^{ie}

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1905

Tous droits réservés.



B
2995
H4445
1905

HENRI HEINE

PENSEUR

INTRODUCTION

Henri Heine n'est pas un de ces triomphateurs dont la personnalité s'impose sans conteste à l'admiration universelle. Son existence n'a pas l'harmonieuse majesté de celle d'un Goëthe; elle n'aboutit pas, comme celle d'un Richard Wagner à une éclatante apothéose; elle ne laisse pas l'impression grandiose et apaisante qui se dégage de la vie des grands victorieux qui purent largement épanouir leur puissante individualité. Heine n'a pas assisté au triomphe de ses idées. Il n'est pas davantage parvenu à donner à sa personnalité une unité complète et définitive; à peine est-il arrivé un instant à l'équilibre intérieur qu'il retombe aussitôt après dans un pessimisme sceptique et découragé. C'est à certains égards un vaincu de la vie, qui confesse finalement la banqueroute de ses plus hautes espérances et s'incline vers un nihilisme douloureusement ironique. Son individualité tout entière porte les stigmates de la cruelle névrose, de cette « femme noire » qu'il a chantée dans son *Lazare* et dont le baiser mortel fit de son corps « un cadavre où l'esprit est prisonnier ». Sa gloire est aujourd'hui encore vivement discutée et âprement contestée par des ennemis qui n'ont pas désarmé. L'Allemagne réaliste et positive d'aujourd'hui, cette Allemagne robuste, disciplinée et sagement conservatrice qui a vaincu naguère sur les champs de bataille et qui remporte en ce moment de si

éclatants succès dans les luttes économiques, — cette Allemagne que Heine n'a pas devinée, qu'il n'a pas préparée et qu'il n'eût sans doute pas aimée s'il l'avait pressentie, — se montre souvent fort sévère pour lui et condamne avec une dureté impitoyable les défaillances de l'homme et les imperfections de l'écrivain. Elle lui conteste toute valeur morale, tout sens politique ; elle le tient pour un publiciste de talent, spirituel et incisif, mais dévoyé, déclassé ; pour un *raté* qui, n'ayant pas su se créer une situation en Allemagne, a fait sa fortune littéraire à l'étranger en jouant impudemment la comédie du martyr politique ; pour un juif haineux et prétentieux, un *sans-patrie* qui, incapable de discerner la vraie mission de l'Allemagne, a tenté d'égarer l'opinion publique en prônant un libéralisme abstrait et stérile, un voltairianisme suranné et médiocre ; pour un faux prophète qui n'a rien compris à son temps et dont toutes les prédictions ont été démenties par l'événement. — Ajoutons que, si les adversaires de Heine ne se montrent pas tendres pour lui, ses coréligionnaires politiques ne l'ont, pendant longtemps, pas beaucoup mieux traité. Les démocrates les plus marquants de son époque l'ont renié et traité de faux frère ; ils lui ont reproché de manquer de fermeté, de songer trop à sa gloire littéraire et pas assez à la grande cause dont il s'intitulait le champion ; et ils ont fini par le renvoyer à ses vers avec cette sentence dédaigneuse : « Un talent, pas de caractère ! » — Peut-être estimera-t-on, dans ces conditions, qu'il n'est pas hors de propos, aujourd'hui, d'étudier à nouveau, aussi objectivement et aussi impartialement que possible, cette personnalité attirante et énigmatique. Laissant de côté, dans Henri Heine, le poète, qui a été récemment l'objet d'une étude excellente et à bien des égards définitive¹, je voudrais, dans ces pages, chercher à définir ce qu'a été le penseur, le polémiste religieux, le tribun politique, le journaliste démocrate et vaguement socialiste qui aujourd'hui encore soulève, dans une notable fraction du

1. Voir le beau livre de J. Legras, *H. Heine poète*, Paris 1898.

public allemand, une si étrange et si insurmontable antipathie.

Au moment où Heine sortait de l'enfance, le romantisme achevait en Allemagne la curieuse transformation qui, d'un mouvement révolutionnaire à l'origine, tendait à faire un parti de plus en plus étroitement traditionaliste et réactionnaire.

Né de la protestation enflammée de la jeunesse et de l'enthousiasme contre un rationalisme sénile, sottement dogmatique et platement utilitaire, le romantisme avait commencé par ouvrir à l'esprit humain des horizons nouveaux. On l'avait vu combattre partout les excès d'un intellectualisme desséchant et suranné. Hardiment révolutionnaire, il s'était efforcé d'explorer une région de l'âme humaine où le bon sens un peu terre à terre de « l'ère des lumières » n'aimait guère à se risquer. En matière de religion, les romantiques délimitaient avec soin la sphère propre de l'existence religieuse et lui assignaient un domaine absolument distinct de celui de la métaphysique et de la morale ; ils attribuaient dans la vie psychique de l'humanité une importance toujours plus grande aux éléments irrationnels, à l'intuition mystique, au sentiment, à l'amour ; ils accordaient une attention toujours plus respectueuse aux données historiques de la religion, aux formes positives et concrètes sous lesquelles elle se manifeste au cours de l'évolution universelle. En morale, ils revendiquaient contre le médiocre eudémonisme des « économes de la morale » les privilèges de l'amour, du génie, de la fantaisie. En littérature ils découvraient le moyen âge et l'Orient, ou, continuant l'œuvre de Herder et du jeune Goethe, ramenaient les Allemands à l'étude de leur art national et de leur poésie populaire. En politique, ils détruisaient l'illusion du « droit naturel » et du « contrat social », apprenaient à voir dans le Droit l'œuvre collective du *Volksgeist*, du génie national réalisant à sa manière et conformément au tempérament spécial d'une individualité ethnique déterminée la destination générale de l'humanité, et reconnaissaient dans l'État une manifestation spontanée de l'âme nationale, un fait antérieur à tout calcul utilitaire, le

résultat nécessaire et la traduction visible de l'unité psychique de la nation.

Mais petit à petit, poussé toujours plus loin dans sa défiance du rationalisme par son hostilité croissante contre la Révolution française, le romantisme finit par se faire l'allié de la politique de réaction qui triomphe à l'époque de la Restauration. — Parti à l'origine d'une conception purement rationnelle de la religion, d'un protestantisme philosophique presque entièrement dépouillé de tout élément historique et dogmatique, le romantisme arrivé au terme de son évolution, aboutit par suite de la mésestime croissante où il tient la raison théorique, à une conception toujours plus irrationaliste de la religion, à un amour toujours plus intransigeant pour les conceptions religieuses où domine l'élément positif, supra-humain, à une prédilection toujours plus décidée pour le catholicisme dont la hiérarchie ecclésiastique et la forte discipline, le caractère hautement traditionaliste et dogmatique, et surtout les principes autoritaires forment un contraste absolu avec la religion rationnelle de l'Impératif catégorique. Le principe de l'autonomie morale que Kant incrivait en tête de sa morale et qui dominait aussi sa doctrine religieuse apparaît désormais comme une doctrine impie, inspirée par une confiance téméraire dans le pouvoir organisateur de la Raison humaine ; l'orgueil rationaliste se fond en une respectueuse adoration du mystère insondable de l'univers, en un aveu plein d'humilité de la faiblesse et de la misère humaines. Et le romantisme contrit et repentant, déchu de ses vastes espoirs et de son orgueilleuse superbe, se remet humblement à l'école de la Révélation divine et cherche l'apaisement de ses inquiétudes et de ses doutes au pied de la Croix, dans le giron de l'Église. — Et de même qu'en religion il cherche à faire revivre la foi supra-naturaliste et animiste du passé, en politique aussi il se fait le champion de l'État chrétien du moyen âge, de l'absolutisme monarchique, des privilèges de la noblesse ; il rêve la restauration du Saint-Empire romain ; au nom d'un respect superstitieux de l'his-

toire et de la tradition, il combat comme manifestations de l'esprit révolutionnaire toutes les tentatives de la raison pour intervenir dans la vie politique de la nation, pour fonder un régime plus conforme aux aspirations légitimes d'une nation toujours plus lasse de se voir mise indéfiniment en tutelle.

Mais de même que les exagérations rationalistes de l'ère des lumières avaient amené la réaction romantique, ainsi les excès du romantisme provoquent à leur tour une réaction libérale en sens contraire. Le romantisme se montre impuissant à arrêter le grand mouvement qui, depuis la Renaissance, pousse les esprits à secouer, dans tous les domaines de la vie, le joug de l'autorité et de la tradition, à travailler au progrès de la science et de la technique rationnelles, à proclamer l'autonomie de la raison, le pouvoir et le droit de la raison d'organiser la vie humaine conformément à ses exigences. En opposition de plus en plus consciente, de plus en plus déclarée avec les aspirations réactionnaires du romantisme se développe la tendance qui va à « rationaliser » l'existence dans tous les ordres de faits, à fonder l'organisation de la société, non plus comme jadis sur la foi religieuse et le respect de la tradition historique, mais sur la conception nouvelle de l'univers qui se précise au cours du XIX^e siècle par suite du développement des sciences naturelles. Les progrès de la science expérimentale qui s'affranchit graduellement de la Philosophie de la Nature ; la hardiesse croissante de la critique philosophique et religieuse qui, de Hegel à Strauss, affirme toujours plus hautement la souveraineté de la Raison, le grand principe de l'identité du Réel et du Rationnel ; la diffusion toujours plus large des convictions démocratiques et, des tendances libérales en politique sont autant de symptômes divers de ce grand mouvement qui tend à rétablir sur la table des valeurs la Raison à la place d'honneur d'où l'avait chassée le Romantisme.

Il semble bien que Heine ait en quelque sorte « vécu » en lui-même ce conflit des deux grandes conceptions de la vie qui dominant le XIX^e siècle.

Nul doute, d'abord, qu'il n'ait été, à bien des égards, un poète romantique.

On a souvent observé¹ que le trait fondamental de la psychologie de Heine est une merveilleuse réceptivité pour les impressions les plus diverses, les plus subtiles, les plus complexes. Il est essentiellement un sensitif, fils de notre époque de nervosisme affiné et exalté. Il n'a pas seulement la faculté de percevoir avec une acuité extraordinaire des impressions visuelles ou auditives, il a surtout le don rare de décomposer dans leurs plus minutieux détails, d'analyser avec une pénétration merveilleuse des sentiments, des états d'âme, des états de pensée qui pour la conscience ordinaire présentent une apparence de simplicité et d'unité. C'est cette faculté de vibrer jusque dans les plus intimes profondeurs de son être à toutes les impressions extérieures que Heine considérait comme le signe distinctif de sa nature supérieure. Ses impressions immédiates, vivantes, qui s'imposent à lui avec une entière évidence, avec une « nécessité momentanée » à laquelle il ne cherche jamais à se soustraire, ont à ses yeux bien plus d'intérêt que toutes les idées et les théories qu'engendre la réflexion. A cet égard il est bien un poète romantique, plein de respect et de prédilection pour ce qui est naturel, spontané, instinctif, pour la vie subconsciente de l'âme, pour les phénomènes de la vie psychique élémentaire, en un mot pour toutes les manifestations de ce que Nietzsche appelait le « Soi », la « grande raison », — et plein aussi de scepticisme et de dédain pour tout ce qui est produit de la réflexion, du raisonnement, du calcul, bref de la « petite raison ». Il n'est pas très éloigné de penser, sur ce point, comme ce vieux lézard qu'il met en scène au début de la *Ville de Lucques*, et qui, depuis trois mille ans, étudie les fonctions intellectuelles des animaux, notamment celles des hommes, des singes et des serpents : « Je puis, déclare ce sage, vous donner comme résultat net et certain de mes observations, de mes comparai-

1. Voir en particulier R. M. Meyer, *Die deutsche Litt. des XIX. Jh.* Berlin 1900, p. 127 ss.

sons anatomiques, qu'aucun homme ne pense, qu'il prend de temps à autre aux hommes une lubie quelconque ; qu'ils appellent pensées de pareilles illuminations involontaires, et penser, l'acte de les ranger à la file. Mais vous pouvez le redire en mon nom, aucun de vos philosophes ne pense, pas plus M. Hegel que M. Schelling ; et quant à leur philosophie, ce n'est qu'air et eau, comme les nuages du ciel. J'ai déjà vu passer bien des nuages semblables, superbes et azurés, au-dessus de ma tête, et le soleil du lendemain les a fondus et dissous dans le néant dont ils étaient sortis. Il n'y a qu'une seule véritable philosophie, et celle-là est écrite en hiéroglyphes éternels sur ma propre queue »¹.

La « philosophie » de Heine est donc essentiellement *impressionniste*. Elle n'a pas son origine dans les principes « éternels » et « immuables » de la raison, ni dans les décisions fermes et constantes d'une volonté clairement consciente d'elle-même et orientée une fois pour toutes vers un but fixe et nettement perçu. Elle est le reflet capricieux et changeant de la vie, avec son éternelle mobilité, dans une âme de poète mobile et variable elle-même, impressionnable à l'excès, peut-être troublée dès le début par un élément morbide qu'elle apportait avec elle de naissance. Ne cherchons donc pas chez Heine une vaste synthèse, une image d'ensemble de l'univers bien cohérente dans toutes ses parties, un idéal clairement défini et poursuivi systématiquement, des principes de conduite nettement arrêtés et fidèlement suivis en toute circonstance. Attendons-nous plutôt à constater chez lui une multitude d'impressions instables, qui se modifient sans cesse, qui ne se laissent pas ramener à l'unité, qui se contredisent souvent les unes les autres, mais qui n'en sont pas moins toutes sincères, étant chacune l'expression exacte, fidèle, originale d'un état d'âme transitoire. La grande affaire de sa vie est ainsi de

1. III, 382 s. Je cite d'après l'édition d'Elster, H. Heines *Sämtliche Werke*. Leipzig u. Wien, Bibliographisches Institut [sans date], 7 volumes. Pour les ouvrages qui ont été traduits sous la direction de Heine lui-même je cite en général, et sauf indication contraire la version française.

laisser les événements du dehors impressionner librement sa sensibilité, de laisser ces impressions se coordonner spontanément dans son esprit, se cristalliser en images artistiques. Maintenir son âme toujours jeune et fraîche, ouverte à toutes les joies et toutes les douleurs de l'humanité, et, avec ses expériences heureuses ou tristes, créer de la beauté, ce fut là ce qu'il regarda comme sa fonction essentielle sur la terre. Et tout cela est bien d'un poète romantique. Heine est romantique par son impressionnisme et par son ironie ; romantique par sa foi dans la valeur immense de l'Art et de la Forme, par son culte du génie, de l'individualité puissante et grandiose ; romantique par son intelligence profonde de la vie nationale et populaire, par son amour des humbles, par son enthousiasme pour l'ancienne littérature allemande, par sa curiosité des traditions populaires ; romantique par son aptitude à comprendre la poésie du christianisme, la foi touchante des petites gens ; romantique par son manque de sympathie pour le brillant paganisme des Grecs, pour les civilisations antiques et le Panthéon des dieux de l'Olympe ; romantique par ses premières amitiés littéraires qui font de lui le disciple de Wilhelm Schlegel et l'auditeur enthousiaste des germanistes Hundeshagen et Benecke.

Ne nous y trompons par, pourtant : ce romantique est en même temps et avec la même sincérité un rationaliste impénitent. Sa mère, Betty van Geldern, sans tomber jamais dans le dogmatisme intransigeant des idéalistes révolutionnaires, était profondément imprégnée de la philosophie de l'ère des lumières, en particulier des idées de Rousseau dont elle admirait profondément l'*Émile*. Et il semble bien que Heine ait hérité d'elle ce culte de la raison qui contraste si étrangement avec son impressionnisme romantique. Impossible de douter de sa sincérité lorsqu'il voit dans la Raison, dans cette révélation nouvelle, commune à tous les hommes, le principe de la nouvelle religion de l'avenir, la Liberté. Le triomphe final de la Raison, dans le domaine de la philosophie et de la religion comme dans celui de la politique, est un article essen-

tiel de son credo : sa foi, sur ce point est celle des hommes de la Renaissance, des philosophes de l'ère des lumières, des héros de la Révolution française. Comment est-elle compatible avec son tempérament de romantique ? Heine sent fort bien qu'il y a là une difficulté. Il constate, sans chercher à l'expliquer, l'étrange dualisme de sa nature. « Je ne suis pas, moi, dit-il, un *raisonnable*, mais je me suis mis du parti de la raison, et depuis cinq mille cinq cent quatre-vingt huit ans nous faisons la guerre aux fous. Les fous se croient lésés par nous, et prétendent : qu'il n'y a de par le monde qu'une dose déterminée de raison, que cette dose tout entière a été accaparée, Dieu sait comment, par les Raisonnables ; que c'est une indignité de voir comment un seul homme souvent absorbe une telle portion de raison que ses concitoyens et le pays alentour en deviennent tout enténébrés. » C'est là, continue Heine, la cause secrète de la guerre d'extermination que se sont livrés de toute éternité les Sages et les Fous. Soigneusement retranchés dans leurs forteresses aristotéliennes, les Raisonnables lancent sur leurs adversaires force bombes bourrées des preuves les plus irréfutables. Les Fous, eux, se défendent comme ils peuvent : leur artifice le plus subtil consiste à découvrir au fond de l'âme humaine des forces obscures — « le cœur », « la foi », « l'inspiration » — qu'ils opposent à la raison et déclarent même supérieures à la raison... pour se consoler de n'avoir point de raison. Ils accusent Heine d'être en réalité un des leurs, un renégat qui a trahi la cause de la Folie sans s'apercevoir que les Raisonnables se moquent de lui. Et ils n'ont point tort. Heine se rend bien compte que « tout ce qu'il fait est folie aux yeux des raisonnables et scandale pour les fous ». Il sait que, s'il eût consenti « à montrer le blanc des yeux, à laisser pendre la tête comme un agneau de Dieu et à marmotter des versets de la bible appris par cœur », il eût pu faire une carrière magnifique parmi les fous. Mais voilà ! Il aime la Raison d'un amour que ne lasse aucun dédain, aucune rebuffade ; il s'obstine à la chanter, en d'innombrables poèmes, sous les traits d'une vierge

blanche et froide qui le repousse et l'attire, qui tantôt lui sourit, tantôt s'irrite contre lui, et qui, finalement, lui tourne le dos. Or cet amour insensé et ridicule, cette passion si profondément déraisonnable pour la Raison n'est-il pas la plus insignie des folies, « une folie de nature vraiment extraordinaire et qui dépasse de cent coudées la commune folie des hommes ¹ » ?

On le voit, la personnalité de Heine est singulièrement complexe. Ce *fou* qui suit le parti des *raisonnables* reconnaît tantôt la table des valeurs romantique, tantôt la table des valeurs rationaliste ; or ces deux séries de valeurs sont à bien des égards nettement contradictoires. Cette complexité déconcertante n'est pas, certes, sans ajouter quelque chose à l'intérêt qu'inspire une nature comme celle de Heine. Il nous attirerait moins si nous nous trouvions en présence d'un étroit sectaire rationaliste et révolutionnaire ou d'un imaginaire pur, d'un simple dilettante romantique. Mais on ne peut se dissimuler, d'autre part, que, pour Heine, cette multiplicité de dons et de tendances a été un véritable danger : elle a mis en péril l'unité même de sa personnalité, elle lui a rendu à peu près impossible de parvenir à l'équilibre intérieur. Heine fut, sa vie durant, en lutte avec les autres et avec lui-même. Il eut de la peine à s'adapter aux milieux successifs où la destinée l'a poussé. Il eut plus de peine encore à donner de l'unité et de la logique à son existence, à trouver une conception de la vie assez synthétique pour donner satisfaction aux aspects multiples de sa nature ondoyante et diverse. Et si l'on considère, maintenant, que Heine est mort d'une affection de la moelle épinière, qu'il a souffert de la névrose dès sa jeunesse et pendant toute sa vie, on est fatalement amené à se demander si cette impuissance à s'adapter et à s'intégrer, si ce déséquilibre psychique, cette anarchie des instincts que nous constatons chez lui ne trouveraient pas, dans une certaine mesure, leur explication dans l'évolution de la maladie cruelle à laquelle

il finit par succomber. Je n'ai pas l'intention, assurément, d'insister longuement sur cet ordre de considérations, étant pleinement persuadé de l'impossibilité où nous sommes actuellement d'apprécier avec quelque précision les effets que les troubles physiologiques peuvent exercer chez certains dégénérés supérieurs sur la vie de l'esprit. Mais il me semble, pourtant, que le problème de la « décadence » se pose à peu près inévitablement à propos de Heine comme à propos de Nietzsche. Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'on puisse être fondé à jeter le discrédit sur les idées de Heine en les présentant comme des fantaisies de neurasthénique. Rien ne serait plus injuste et plus faux. Le « cas Heine », tout comme le « cas Nietzsche » ne relève pas de la médecine pathologique. Mais il est possible, il est probable même, que la constitution physique, la déchéance physiologique de Heine ont eu, surtout à certaines époques, notamment au début et à la fin de sa carrière, une répercussion plus ou moins forte sur sa vie spirituelle. La psychologie d'un nerveux comme Heine n'est pas celle d'une nature saine, harmonieuse, équilibrée comme celle de Goethe. En ce sens il est peut-être permis de dire que Heine a été un « décadent ». Cela ne diminue pas, d'ailleurs, l'intérêt qu'offre pour nous l'étude de sa pensée. On a parfois dit que le trait caractéristique de la constitution psychique du XIX^e siècle est le développement extraordinaire, à certains égards presque inquiétant, de l'impressionnabilité nerveuse. A ce point de vue, Heine est, à n'en pas douter, avec ses qualités éclatantes comme aussi avec ses défauts et ses tares, un représentant hautement typique de notre temps. Par son impressionnisme, par l'ironie et le pessimisme qui en découlent, par la souplesse de son intelligence déliée et compréhensive, capable de s'assimiler les idées les plus opposées, par la mobilité de sa nature tout à la fois ardente et sceptique, rebelle à la discipline et à l'unité, tiraillée entre des aspirations contradictoires dont aucune n'arrive à la prééminence définitive, Heine est bien le fils d'une époque de transition inquiète et troublée qui sent vaciller toutes les croyances sur lesquelles ont vécu les

génération passées et s'épuise en efforts passionnés pour formuler la religion de l'avenir. Il n'a pas trouvé la terre promise, et ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher l'apaisement et l'harmonie. En revanche il a formulé avec une douloureuse sincérité et une rare poésie quelques-uns des problèmes et des doutes qui travaillent aujourd'hui encore l'âme moderne. Cela suffit, je crois, pour lui assurer une place durable et glorieuse dans l'histoire de la pensée allemande au XIX^e siècle.

CHAPITRE PREMIER

LE PESSIMISME DE HEINE

I

Les débuts de Heine dans la vie sont difficiles, douloureux même. Une série de circonstances défavorables concourent à altérer son caractère, à entraver l'organisation matérielle de son existence, à assombrir ses années de jeunesse, à l'empêcher de s'adapter au milieu où le hasard l'a fait naître.

Sa naissance, d'abord, l'isole de la masse de ses concitoyens.

« Je suis né, raconte Heine dans ses *Mémoires*¹, à la fin du sceptique xviii^e siècle et cela dans une ville où, à l'époque de ma jeunesse, ne régnaient pas seulement les Français, mais aussi l'esprit français. » A deux reprises, en effet, de 1795 à 1801 et de 1805 à 1813 Dusseldorf est soumis à la domination française. Et cette domination laissa dans le cœur des populations des sympathies profondes pour la France révolutionnaire et impériale. Aussi bien fut-elle, à maints égards, un véritable bienfait pour les habitants de la vallée du Rhin. En procédant à une liquidation énergique du passé féodal, en supprimant le servage, en créant une classe de paysans-propriétaires, en détruisant les privilèges de caste et en instituant l'égalité civile, en relevant l'industrie et le commerce, en émancipant les Juifs qui sont traités désormais sur pied d'égalité avec les chrétiens, la France se conquiert

1. VII, 461.

des titres durables à la reconnaissance de ses sujets rhénans. Puis, comment ceux-ci auraient-ils échappé à la contagion de cette fièvre d'enthousiasme qu'excite à ce moment partout le grand Empereur. On sait l'ineffaçable impression que laisse dans l'esprit du jeune Heine l'apparition de Napoléon à Dusseldorf, en 1811 et 1812. Heine nous a conté dans son *Tambour Le Grand* le récit de cette journée mémorable où, tout vibrant d'une émotion presque religieuse, il avait pu le contempler « de ses propres yeux, Lui, hosannah! l'Empereur » ; où il avait vu Napoléon faire son entrée solennelle dans la ville et traverser l'allée du palais, cette allée où, par ordonnance de police, il était interdit sous peine de cinq thalers d'amende de passer à cheval... Et l'Empereur avait passé sans qu'aucun agent de police eût tenté de l'arrêter, au son des tambours et des trompettes, au bruit des acclamations de la foule, monté sur un cheval blanc dont il caressait négligemment l'encolure, tout simple au milieu de son état-major chamarré d'or, dans sa redingote et sous son petit chapeau. Heine était resté ébloui de cette apparition, ébloui pour la vie entière. Cette vision du grand Empereur, vainqueur de l'Europe, chevauchant, impassible comme un demi-dieu, au milieu de ses soldats transportés d'enthousiasme, demeura inoubliable pour lui ; inoubliable aussi la grande épopée de la Révolution et de l'Empire, telle que son ami Le Grand la lui avait narrée sur son tambour : la marche rouge de la guillotine au son de laquelle furent fauchées les têtes des despotes et des aristocrates, les marches triomphales de Marengo, des Pyramides, d'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram, enfin la marche funèbre de la Moskowa et des déserts glacés où succomba la Grande Armée. Heine, désormais, restera toute sa vie un croyant de la légende impériale : nous le verrons confondre dans un même amour, l'homme de génie qui avait dominé l'Europe par sa volonté de fer, la France qu'à ses yeux personnifiait Napoléon et la liberté qu'il défendait contre les monarques coalisés de la vieille Europe.

En 1813, après la bataille de Leipzig, l'aigle impériale est

remplacée à Dusseldorf par l'aigle noire de la Prusse. Dans le premier moment, les habitants de l'ancien duché de Berg, las de la domination française, des impôts énormes et de la conscription qui envoyait périr en Espagne ou en Russie une foule d'enfants du pays, firent bon accueil à leurs libérateurs et s'unirent volontiers à l'armée des coalisés pour achever la défaite de Napoléon¹. Au printemps de 1815, Heine, alors âgé de dix-sept ans environ, se présenta comme volontaire ainsi qu'un grand nombre de ses condisciples pour faire campagne contre l'Empereur, après le retour de l'île d'Elbe. Il ne fut pas enrôlé et l'on peut croire qu'il s'en consola facilement. Le chauvinisme germanique ne tarda pas, en effet, à se calmer chez ses concitoyens. Dusseldorf ainsi que la plus grande partie de la vallée du Rhin faisaient retour à la grande patrie allemande et passaient, en vertu d'une décision du congrès de Vienne, sous la domination de la Prusse. Mais à peine la paix était-elle signée que se manifestait déjà ce trait bien connu de l'esprit particulariste allemand, qui consiste à dénigrer le voisin et à se défier de toute puissance forte et autoritaire. On institua des comparaisons entre le vaincu d'hier et les maîtres d'aujourd'hui ; et ces comparaisons ne furent pas toujours à l'avantage de la Prusse. Bientôt on se plaignit de l'administration prussienne presque avec autant d'amertume qu'on s'était plaint du régime français. Entre la Prusse aristocratique et féodale et les provinces rhénanes où une longue domination française avait effacé jusqu'aux derniers vestiges du passé, il ne pouvait y avoir grande sympathie. La bourgeoisie florissante des grandes villes du Rhin, attachée aux institutions libérales qu'elle tenait de la France, fière de son code civil et de son jury, ressentait pour « le Prussien » un mélange de crainte et de mépris : de crainte, car elle était bien obligée, quoi qu'elle en eût, de se courber devant la raideur inflexible, mais intègre de l'administration, ou de se plier à la discipline sévère de l'armée ; de mépris,

1. Treitschke, *Deutsche Geschichte*, I, 502 s. ; II, 267 ss.

parce qu'elle regardait la Prusse comme un pays arriéré où le peuple gémissait encore sous le despotisme royal ou seigneurial, comme la terre classique des *junker* insolents et ignorants ou du bâton de caporal. Les juifs en particulier étaient navrés lorsqu'ils voyaient l'administration prussienne faire revivre les mesures vexatoires de jadis, réduire de nouveau les israélites à la condition de citoyens de seconde classe, et leur ôter, par exemple, le droit de siéger au jury. Il n'est pas étonnant, dès lors, que Napoléon soit resté pour un grand nombre d'entre eux, notamment pour le père de Heine, le héros libéral par excellence et l'émancipateur du peuple. Nul doute aussi que le fils n'ait, dès cette époque, partagé l'enthousiasme du père pour le grand Empereur et pour le régime libéral français, et n'ait ressenti de bonne heure cette aversion instinctive du particulariste rhénan pour l'aigle noire prussienne, à laquelle, plus tard, il adressait cette apostrophe véhémement :

« Vilain oiseau, si jamais tu viens à me tomber entre les mains, je t'arracherai les plumes, je te rognerai les serres.

« Et bien haut dans l'air, au sommet d'un mât, je te percherai, puis je convoquerai pour une joyeuse fête de tir les tireurs d'oiseaux des bords du Rhin.

« Et celui qui me descendra l'oiseau, je lui donnerai le sceptre et la couronne, le brave homme ! Nous sonnerons une fanfare, et nous crierons : Vive le roi !¹ »

Une autre circonstance encore augmentait le mécontentement de Heine contre l'ordre social de son temps ; il était d'une famille israélite et ne tarda pas à apprendre à ses dépens la vérité de cette boutade qu'il met dans la bouche d'un de ses personnages de roman : « Le judaïsme n'est pas une religion, mais un malheur. » Les israélites comptaient en effet de nombreux ennemis dans toutes les classes de la société, et vivaient encore dans toute l'Allemagne sous un régime d'exception qui variait d'ailleurs suivant les contrées.

La Prusse, plus libérale en cette matière que la plupart des autres États confédérés, leur avait à la vérité accordé les droits civils par l'édit du 11 mars 1812, mais ce même édit leur interdisait l'accès des fonctions publiques ; une ordonnance de 1822 les écartait aussi de la carrière de l'enseignement, dans les universités comme dans les écoles. Le roi espérait d'ailleurs l'extinction progressive du judaïsme et veillait à ce que l'édit de 1812 fût exécuté dans sa rigueur ; il n'accordait que rarement le droit de cité à des israélites étrangers et voyait d'un œil favorable une société nouvellement créée pour la diffusion du christianisme parmi les juifs, et qui se recrutait parmi les théologiens et les gens du monde. — Mais ce n'était pas seulement le gouvernement qui mettait des entraves à l'émancipation complète des juifs. La masse du peuple se montrait encore beaucoup plus intolérante que lui. Partout l'opinion publique leur était défavorable ; on les tenait à l'écart ; on les poursuivait dans la rue du cri injurieux de *Hep! Hep!* Des professeurs comme Rühls, Fries, Luden, des théologiens comme Paulus, des publicistes libéraux ou radicaux étaient d'accord pour combattre leurs prétentions et repousser leurs réclamations. Les étudiants, passionnés pour la patrie germanique et la religion chrétienne, se déclaraient nettement antisémites et annonçaient l'intention d'interdire aux juifs l'accès de leur Association générale. Dans les villes et les campagnes, le peuple pressuré par les usuriers se montrait de plus en plus exaspéré contre eux. En 1819, des troubles éclatent à Würzburg, Heidelberg, Karlsruhe, Darmstadt, Francfort ; la foule prend d'assaut les maisons juives et maltraite les habitants. Ainsi, tandis que la France avait depuis longtemps proclamé l'émancipation des juifs, en Allemagne la vieille haine de races subsistait encore dans toutes les classes de la société¹.

Si en raison de ses sympathies françaises et de sa naissance juive Heine se trouvait condamné à vivre à l'écart de

1. Treitschke, *Deutsche Geschichte*, II 418 ss., 528 ss. et III 378.

la masse de ses compatriotes, l'éducation qu'il reçut pendant sa jeunesse n'était guère faite, d'autre part, pour l'aider à trouver sa voie et à s'adapter à son milieu. Son père était un aimable fantoche qui dissimulait sous un air de dignité silencieuse et sous des allures toujours affairées, une incurable puérité et une profonde nullité intellectuelle. Ancien pourvoyeur d'armée du duc Ernest-Auguste de Cumberland, ayant gardé de son passage par la vie militaire un goût très vif pour les soldats, les uniformes voyants, les chiens et les chevaux, le jeu et les femmes, Samson Heine s'était improvisé ensuite négociant, sans aptitudes commerciales et sans succès ; et il traversait ainsi la vie en jouisseur indolent, optimiste et impratique. « Une joie de vivre sans bornes, disait Heine dans ses *Mémoires*, était le trait dominant du caractère de mon père ; il était avide de plaisirs, gai et de bonne humeur. Dans son âme, c'était tous les jours fête, et si parfois la musique n'était pas très éclatante, du moins accordait-on toujours les violons. C'était constamment la sérénité couleur d'azur et les fanfares d'une joyeuse insouciance. Une insouciance qui oubliait ce qui s'était passé la veille et ne voulait jamais songer au lendemain¹. » Heine chérissait tendrement son père et peut-être a-t-il hérité de lui quelque chose de cette élégante futilité, de cette absence de sérieux, de cette sensualité insouciance qui faisaient de Samson Heine un homme si aimablement nul. Mais il va de soi qu'il ne pouvait attendre de lui aucune aide efficace, aucun conseil pratique pour se diriger dans la vie. — Sa mère, Peira, ou, comme elle se fit appeler plus tard, Betty van Geldern, était une personnalité plus fortement trempée. Fille d'un médecin distingué, très instruite et hautement cultivée, rationaliste convaincue, ennemie des conventions et des préjugés, exempte de la sentimentalité si fort à la mode vers la fin du XVIII^e siècle, elle joignait à des idées nettes un goût naturel et un tact féminin très sûr qui l'empêchait de pousser

1. VII, 486.

à l'extrême ses théories et de verser dans l'utopie ou dans le fanatisme sectaire. Mais bien qu'elle ait su inspirer à son fils une durable et touchante affection, bien qu'elle lui ait légué son sens artistique et sa foi rationaliste, elle paraît avoir assez mal dirigé l'éducation de cet enfant si tendrement aimé, et cela en dépit des meilleures intentions du monde.

Issu d'une famille où l'aptitude au négoce était fort développée — son grand-père, Heymann Heine était commerçant à Hanovre, son oncle Isaac eut deux fils qui devinrent de riches banquiers, son oncle Salomon acquit dans les affaires une des plus grosses fortunes de l'Allemagne, un autre oncle enfin était courtier estimé à Hambourg — Heine était pauvre et totalement dénué de tout espèce de don pour le commerce. Dès son enfance il se sentait invinciblement attiré par les choses de l'esprit ; il était né poète. Or Betty Heine, dont la raison et la sensibilité étaient la santé même, ressentait pour la poésie une véritable aversion : « Ma mère, racontent les *Mémoires* de Heine, avait alors la plus grande terreur de me voir devenir poète ; c'était, disait-elle, la pire chose qui pût m'arriver. L'idée qu'on se faisait alors d'un écrivain n'était rien moins que flatteuse : un poète était un pauvre diable en loques qui confectionne pour quelques thalers des poésies de circonstances et finit par mourir à l'hôpital¹ ». Et la raisonnable Betty, dès lors, s'efforce de tout son pouvoir d'étouffer chez son fils le goût du romantique et du fantastique : elle lui arrache tous les romans qu'elle trouve entre ses mains, lui défend le théâtre, lui interdit de prendre part aux fêtes populaires, gronde les servantes qui racontent en sa présence des histoires de revenants, bref « elle fit tout son possible pour éloigner de moi la superstition et la poésie² ». Au lieu de le laisser suivre la voie où le menaient ses dons naturels, elle s'efforce un peu au hasard et sans grande suite dans les idées de pousser son fils pour qui elle rêve les plus hautes destinées, vers une carrière bourgeoise avantageuse et brillante. Elle

1. VII, 463.

2. VII, 466 s.

commence par ambitionner pour lui « les épauettes les plus dorées ou les charges les plus brodées à la cour de l'Empereur¹ » ; et elle lui fait donner en conséquence au lycée de Dusseldorf une éducation classique qui doit le préparer à la carrière administrative. Au printemps de 1813, tout est changé. Samson Heine a-t-il fait de mauvaises affaires et ne peut-il plus faire les sacrifices nécessaires pour continuer l'éducation de son fils ? Ou bien craint-il que l'esprit indépendant et frondeur du jeune Harry ne le fasse échouer dans une carrière libérale ? On ne sait trop. Toujours est-il qu'il est retiré du lycée, placé à l'école de commerce de Vahrenkampf, puis, en 1815, mis en apprentissage d'abord à Francfort chez le banquier Rindskopf, ensuite dans une maison d'épicerie en gros, enfin à Hambourg chez son oncle Salomon, le fameux millionnaire. Il ne tarde pas à démontrer son incapacité radicale pour le commerce : mis à la tête d'une maison de commission en produits manufacturés anglais sous la raison sociale *Harry Heine et C^{ie}*, il y reste juste le temps suffisant pour faire de mauvaises affaires, prendre en grippe la prosaïque république de Hambourg où règne le dieu Banco, et contracter une horreur profonde pour le négoce jointe à beaucoup de mépris pour ceux qui s'y livrent. Ainsi « la bulle de savon mercantile creva plus vite encore et plus lamentablement que la bulle impériale² ».

Voyant son neveu incapable de s'enrichir dans les affaires, l'oncle Salomon lui offre généreusement de subvenir aux frais de ses études universitaires à condition qu'il s'oriente vers une carrière productive et se prépare à exercer un jour le métier d'avocat à Hambourg. Le voilà donc, étudiant à Bonn d'abord, puis à Göttingen le droit qui ne lui inspire pas beaucoup plus d'enthousiasme que le négoce. Il regretta plus tard amèrement d'avoir consacré sur les sept ans qu'il passa à l'Université trois des plus belles années de sa vie à étudier « la casuistique romaine, la jurisprudence, la plus

1. VII, 463.

2. VII, 465.

illibérale de toutes les sciences » ; il voyait dans le Corpus juris « la Bible de l'égoïsme » ; il considérait les Romains comme « des bandits qui veulent mettre en sécurité le fruit de leurs rapines et s'efforcent de protéger par des lois ce qu'ils s'étaient appropriés par le glaive » ; il exérait leur fameux code de lois qui consacre comme un droit la propriété individuelle, tire de ce principe ses conséquences les plus immorales et en fait la base de la législation et de l'État modernes encore qu'il soit « en contradiction flagrante avec la religion, la morale, l'humanité et la raison ». Si Heine parvint finalement — non sans peine — à conquérir le titre de docteur en droit, nous ne nous étonnerons guère qu'il n'ait pas mieux réussi comme avocat que comme négociant et n'ait pas tardé à pendre au clou sa toque de juriste, sans doute « parce qu'il sentait qu'il serait aisément dépassé par les autres dans l'art de la finasserie et de la chicane ¹ » .

Dirigé par sa mère ou son oncle vers des carrières qui répugnaient à ses goûts, Heine débute dans la vie par une série d'échecs. Or il faut vivre, cependant. S'il n'a pas de fortune, il a des besoins — et des besoins dispendieux. Il aime le confort, les voyages, le jeu, les femmes, sans compter que sa santé exige des ménagements, des cures coûteuses, des séjours au bord de la mer. Incapable de subvenir par son travail à toutes ces dépenses, Heine en est réduit à compter, pour vivre, sur la générosité d'autrui. Et il prend ainsi de bonne heure la fâcheuse habitude de se faire entretenir par son oncle Salomon qui lui fournit les ressources nécessaires soit pour achever ses études universitaires, soit, plus tard, pour mener l'existence indépendante d'homme de lettres sans situation sociale régulière. Heine joue toute sa vie ce triste rôle de parent pauvre. Comme neveu et comme « génie », il se croit une sorte de droit aux largesses de son riche parent. Et il fait valoir cette prétention avec un sans-gêne, avec un manque de dignité singulièrement déplaisants. Il accepte les cadeaux

1. VII, 463 s.

comme son dû ; s'ils tardent à venir, il les réclame sans pudeur ; s'ils paraissent insuffisants il les grossit par des procédés plus ou moins indéliçats. Maintes et maintes fois blessé dans sa dignité, il ne trouve cependant jamais l'énergie d'accomplir l'effort nécessaire pour s'affranchir de cette pitoyable sujétion. Incapable de renoncer à ses aises, de s'astreindre à un peu d'ordre, à quelques privations pour se faire une position indépendante et vivre de ce que lui rapportait sa plume, Heine reste, sa vie durant, dans une situation fautive et humiliante, toujours obligé, faute d'argent, d'équilibrer son budget avec les charités — parfois chèrement achetées — de ses riches et peu scrupuleux parents.

Reconnaissons d'ailleurs que Heine pouvait invoquer, comme circonstance atténuante, un fait qui complique dès l'abord pour lui le problème de l'existence : je veux dire l'état précaire de sa santé. Il paraît hors de doute que la névrose, qui fit des dernières années de sa vie un effroyable martyr, s'est annoncée dès sa jeunesse par des symptômes significatifs. Dans une étude récente consacrée à la maladie de Heine, le docteur Rahmer reconnaît qu'il présente, au sortir de la puberté, des symptômes irrécusables de neurasthénie, de nervosisme, d'hystérie virile. Il est sujet à des migraines et à des accès de dépression psychique qui précèdent d'ordinaire les affections du système nerveux central¹. Nous constatons en effet que dans la plupart des ses lettres, Heine se plaint de souffrir des nerfs, d'être sujet à des névralgies qui se prolongent parfois pendant des semaines et le rendent incapable de tout travail régulier. Il s'efforce de combattre ces fâcheuses dispositions par la marche à pied, par des voyages, par des douches ou des traitements médicaux, surtout enfin par des cures de bains de mer. Mais en dépit de ces soins, sa santé reste chancelante. Et son caractère se ressent manifestement de cet état morbide. Il est trop tendu, trop vibrant, trop dominé par ses impressions du moment. Il est sujet à de brusques accès de

1. Voir Rahmer, *H. Heines Krankheit und Leidensgeschichte* ; Berlin. Reimer, 1901.

mélancolie. Il se plaint dans une de ses premières lettres que son cœur soit une hôtellerie où viennent trop souvent prendre quartier de vieilles souffrances, où la famille Douleur fait son sabbat et où la grand'mère aveugle, la vieille Tristesse, trotte obstinément. Ailleurs il parle de « son cœur insensé, déchiré et assauvagi¹ ». Il est hanté par une véritable manie de persécution, s'imagine qu'il est trahi par ses amis ou déchiré sans merci par des ennemis acharnés à sa perte. Il s'excuse auprès d'un ami de ses accès subits d'humeur chagrine pendant lesquels il ne peut se tenir de maltraiter et de persifler de la façon la plus blessante ceux-là mêmes pour lesquels il ressent la plus sincère affection. Il se compare à une « fleur vénéneuse » née dans les forêts tropicales de l'Afrique ou du Brésil². Il se sent multiple et complexe, à la fois très grand et très petit, très bon et très méchant, tiraillé entre sa raison et sa sensibilité. — Il est évident, et Heine s'en rendait bien compte, que ses nerfs malades doivent être rendus responsables dans une large mesure de ces bizarreries de caractère qui apparaissent dès ses années de jeunesse et qui semblent bien avoir leur origine dans des prédispositions morbides qui pèsent sur lui comme une fatalité physique.

II

Et voici que l'épreuve d'un double amour malheureux vient jeter comme une ombre de deuil sur toute la vie de cet adolescent passionné aux nerfs trop vibrants, aux impressions trop exaltées.

Presque au sortir de l'enfance, il s'éprend ardemment de sa cousine Amélie Heine, la fille de l'oncle Salomon. Cet amour semble avoir été dès l'origine sans espoir. Belle et attirante, mais froide et calculatrice, très entourée dans la

1. Lettres, XIX, 36. Je cite la correspondance de Heine d'après l'édition de Hoffmann et Campe, *H. Heines Sämmtliche Werke*, t. XIX à XXII, Hambourg, 1876.

2. Lettres, XIX, 137.

brillante société mondaine de Hambourg dont elle était une des reines les plus adulées, Amélie, en digne fille de son père, ne paraît pas avoir été touchée un seul instant par l'amour ingénu de son pauvre et obscur cousin. Il n'est pas sûr qu'il ait jamais osé déclarer nettement sa flamme. Il est certain, dans tous les cas qu'elle ne l'a jamais encouragé et n'a rien compris à cette nature rêveuse et fantasque, enthousiaste et mobile. La douleur de Heine n'en a pas moins été profonde. Elle vibre longuement dans ses premières poésies ; elle transparaît çà et là dans sa correspondance où nous trouvons parfois des allusions à « ses vieilles blessures », à « son cœur insensé, déchiré, assauvagi » ; elle survit au mariage d'Amélie avec un propriétaire de Königsberg, John Friedländer (15 août 1821) ; elle se réveille, âpre et lancinante, lorsqu'il revoit de nouveau « le maudit Hambourg » en 1823, après quatre années d'absence ; elle n'est pas éteinte encore quand, en 1827, le poète rencontrant sa cousine pour la première fois depuis son mariage, trouve que « le monde est absurde, fade, anti-récréatif et exhale un parfum de violettes sèches¹ » ; elle est toujours vivace lorsque, bien des années plus tard, Heine « pleure encore ou retient ses larmes avec colère » en confiant à Gérard de Nerval qu'il a souffert toute sa vie d'un amour de jeunesse enseveli dans son cœur et qui ne veut pas mourir² ; elle vibre encore, à la veille de la mort du poète, dans les strophes amères où il évoque le souvenir de « la blonde jeune fille, si gentille, si fine et si froide » qui avait dédaigné l'hommage de son cœur brûlant d'amour.

Et à peine Amélie est-elle mariée, à peine la blessure du cœur de Heine commence-t-elle à se cicatrizer, qu'une nouvelle folie vient, comme il l'écrit à un ami, se greffer sur l'ancienne. Il s'éprend passionnément de la sœur cadette d'Amélie, Thérèse Heine qu'il avait quittée en 1819 toute enfant encore et qu'il retrouve, en 1823, dans tout l'éclat de la beauté précoce de ses seize ans. Il vit auprès d'elle,

1. Lettre du 19 octobre 1827 à Varnhagen.

2. Schmidt-Weissenfels, *Ueber H. Heine*, Berlin, 1857, p. 14.

pendant plusieurs années, un roman d'amour qu'on devine singulièrement troublé et douloureux. Il ne s'agit plus cette fois, comme avec Amélie, d'un amour chimérique et sans issue possible. Heine n'est plus un modeste et obscur débutant. L'auteur du *Livre des chants* et des *Reisebilder* peut espérer toucher le cœur de sa cousine et se faire accepter comme gendre par l'oncle Salomon. Il lutte donc ardemment, opiniâtement, avec des alternatives de joie et de désespoir, tantôt confiant dans un succès qu'il croit tout proche, tantôt se désolant quand il voit surgir de nouveaux obstacles à son bonheur, — jusqu'au jour où, pour la seconde fois, il voit celle qu'il aimait se fiancer à un autre. Et après cette nouvelle et définitive déception, le pauvre poète reste anéanti et brisé « avec un incendie dans le cœur et la tête complètement épuisée¹ ». « De ma dernière connaissance amoureuse, écrit-il un peu plus tard à une amie, il ne m'est resté qu'un lamentable mal aux cheveux, d'insupportables hantises, une fantomatique tristesse ; parfois, vers minuit, un chat mort vient miauler parmi les ruines de mon cœur² ».

Nul doute que ces douloureuses expériences n'aient profondément bouleversé la nature si nerveuse et si impressionnable du jeune poète et ne l'aient incliné vers ce pessimisme qui éclate dans ses premières œuvres.

Pour comprendre la nuance exacte de ce pessimisme, il importe d'ailleurs de nous rendre compte, tout d'abord, qu'il n'a pas sa source unique dans le chagrin qu'il éprouve à l'écroulement de son rêve de bonheur. Rien ne serait plus faux que de nous représenter Heine comme le martyr d'un grand amour, comme une victime de la destinée, qui s'enferme dans son désespoir et se drape dans sa douleur parce qu'il a subi une grande déception amoureuse à l'entrée de la vie. Rien de tel. Heine n'est pas seulement un idéaliste en amour, mais aussi un voluptueux. Il est bien un rêveur sentimental qui s'enflamme, au lycée de Dusseldorf, d'une très innocente

1. Lettres, XX, 54.

2. Lettres, XX, 133.

passion pour les tresses blondes de la fille du président de la Cour d'appel de A** et se trouve mal parce qu'il aperçoit sa belle dans l'assistance un jour qu'il déclamaient le *Plongeur* de Schiller à une fête scolaire ; mais il est aussi le réaliste qui commence vers dix-sept ans, à Francfort, ses expériences amoureuses pour ne les interrompre que contraint et forcé par la maladie qui l'a terrassé. Il ne s'absorbe pas exclusivement dans sa grande passion pour Amélie ou Thérèse Heine. Il confie sans détour à son ami Moser : « Je ne suis plus monothéiste en amour ; mais de même que je penche vers la bière double, je penche aussi vers un double amour. J'aime la Vénus de Médicis qui est ici, à la Bibliothèque, et la belle cuisinière du conseiller aulique Bauer. Hélas ! et toutes deux sans espoir¹ ». A l'en croire, le meilleur remède contre le mal d'amour est « le principe de l'homéopathie d'après lequel la femme nous guérit de la femme »². Il le met largement en pratique. « Mon cœur, écrit-il dans les *Reisebilder*, ne cessera pas d'aimer tant qu'il y aura des femmes ; s'il se refroidit pour celle-ci, il s'enflammera pour celle-là, et comme, en France le roi ne meurt jamais, ainsi jamais ne meurt la reine en mon cœur, et j'y entends crier : La reine est morte ! vive la reine³ ! » Toute sa vie durant, Heine reste, en effet, un mondain, un homme de plaisir qui s'éparpille partout où il passe, à Hambourg ou Lüneburg, à Nordeney, Cuxhaven ou Helgoland, à Londres ou en Italie, à Paris surtout, en mille flirts poussés plus ou moins loin, en innombrables passionnettes ou aventures galantes de quelques semaines, de quelques jours ou de quelques heures avec des femmes appartenant aux conditions les plus diverses, princesses ou dames du monde, actrices, aventurières, bourgeoises de petite ville allemande, montagnardes du Harz, filles de forestiers, pêcheuses de Nordeney ou Helgoland, bouquetières des boulevards parisiens, voire même simples femmes galantes de

1. Lettres, XIX, 209.

2. VII, 509.

3. III, 177.

Hambourg, Londres, Paris et autres lieux. Il ne se cache d'ailleurs pas de ces liaisons éphémères et ne cherche nullement, soit dans ses lettres, soit dans ses œuvres, à donner le change à ses lecteurs sur la nature de ses amours. On sait la place considérable — trop considérable au gré même de ses admirateurs — que le poète fait, soit dans son *Livre des Chants*, soit dans ses *Nouvelles poésies* à ces « Diverses » auxquelles il demandait quelques instants de plaisir ou d'oubli.

Il convient, dès lors, de ne pas s'exagérer la place qu'a tenue dans l'existence de Heine son amour malheureux pour ses cousines. N'y voyons pas une de ces catastrophes qui brisent la vie d'un homme. Il est douteux qu'il ait eu, dans la réalité, l'importance capitale qu'il prend dans l'œuvre poétique de Heine. Aussi bien le poète avouait-il à Gérard de Nerval — non sans une certaine affectation de cynisme dans l'expression — que « lorsqu'il eut perdu le paradis de son amour, cet amour resta encore pour lui un *métier* ». N'allons pas, bien entendu, prendre cette boutade d'ironiste au pied de la lettre et en conclure que le « grand amour » de Heine n'a été que « littérature » et attitude de poète. Rien ne serait plus injuste et plus faux. Heine n'a pas joué la comédie de l'amour et son désespoir n'est pas une fiction. Mais il est certain aussi, d'autre part, que Heine n'a pas été l'homme *d'une seule* grande passion qui aurait dominé son existence entière : il a cherché l'amour sensuel et sentimental partout, en tout lieu, toute sa vie durant.

Et Heine n'a pas fait mystère non plus du genre de plaisir « humain, très humain » qu'il trouvait à ces expériences amoureuses. Il n'a pas cherché à « romantiser » ses passionnettes ; il n'a pas posé pour un don Juan cherchant de femme en femme je ne sais quel idéal inaccessible de beauté ; il n'a peut-être jamais pris tout à fait au sérieux la fameuse théorie de la réhabilitation de la chair, et il ne parle pas sans quelque ironie, dans ses *Aveux*, de l'époque où il se considérait lui-même comme l'incarnation de la Divinité et de la Loi morale, et où « les Madeleines les plus compromises étaient purifiées par

les flammes de ses ardeurs et redevenaient vierges dans ses bras¹ ». Il avoue franchement son épicurisme pratique, sur ce ton d'insolent persiflage que les gens sérieux ont tant de peine à lui pardonner : « C'était vraiment divin lorsque je réprimais mes désirs coupables ; mais lorsque je n'y réussissais pas — j'avais bien du plaisir tout de même² ! » Ne nous hâtons pas de prendre texte de semblables aveux pour traiter Heine de simple débauché comme l'ont si souvent fait ses ennemis. Il y a dans son inextinguible soif d'amour autre chose que la recherche du vulgaire plaisir des sens ; et il suffit de parcourir, dans la *Harzreise*, la gracieuse idylle du poète avec la fille du mineur, ou, dans la *Correspondance*, telle lettre où Heine évoque en quelques mots la mélancolique douceur d'une de ces fugitives amourettes³ pour pressentir tout ce qu'il a pu recueillir d'impressions fines et délicates, amasser d'expériences profondes sur le cœur humain au cours de sa vie d'amour si diverse et si changeante. Mais nul doute aussi que Heine n'ait retiré de ses multiples aventures beaucoup de lassitude, de mélancolie et de dégoût, et qu'elles n'aient en somme toutes contribué, tout comme ses grandes déceptions de jeunesse, à entretenir et à développer en lui ce pessimisme amoureux, cette conviction de l'instabilité nécessaire et inéluctable de l'amour, qui est un des traits les plus caractéristiques de sa nature.

Nous sommes maintenant en possession des éléments qui vont nous permettre de comprendre la nature du pessimisme qui se fait jour dans l'œuvre de jeunesse de Heine⁴.

1. VI, 48.

2. II, 13.

3. Lettres, XIX. 392, 394.

4. Nous nous sommes bornés à étudier ici les motifs personnels qui expliquent les dispositions pessimistes de Heine. Mais il n'est pas douteux qu'à l'action de ces causes subjectives ne vienne se superposer celle de causes d'ordre plus général, et qu'il n'était pas dans notre dessein d'étudier en détail ici. On sait que le premiers tiers du XIX^e siècle est, pour des raisons historiques bien connues, une période où le pessimisme a sévi d'une manière particulièrement intense : il s'épanouit à ce moment dans toute la littérature européenne, chez Châteaubriand et Byron, Schopenhauer et Leopardi, Musset et Lenau, pour ne citer que les noms les

Il nous faut d'abord voir en lui une nature riche et généreuse dont l'instinct vital est superbement épanoui. C'est un enthousiaste, ardemment épris de vie, de beauté, d'amour, un romantique plein du dédain le plus superbe pour l'utilitarisme prudent du philistin, du bourgeois paisible, ménager de sa vie et de sa santé, méfiant à l'endroit de toute grande passion qui menace de compromettre son équilibre intérieur, incapable d'ailleurs de toute sainte folie et dont toute l'ambition se borne à mener une existence prosaïque suffisamment confortable, à l'abri des fortes émotions, sans grandes joies comme aussi sans grandes douleurs. En face de ces timides et de ces prudents, Heine plaide avec un lyrisme qui a sa source au plus profond de son être la cause de la vie intense. Mais cet élan éperdu vers la vie, l'amour, la joie ne se résout pas en une activité saine et heureuse. On soupçonne, en effet, qu'il n'a pas son origine uniquement dans l'exubérance spontanée d'un tempérament ardent et vigoureux qui tend irrésistiblement à épancher au dehors le trop plein de sève généreuse qui bouillonne et fermente en lui. On est tenté d'y reconnaître aussi l'effort passionné vers la santé et la jouissance d'une nature déjà minée par la névrose et qui se révolte contre des menaces de dissolution obscurément perçues. On devine en Heine non pas tant un Olympien superbe et triomphant qu'un impulsif sans véritable possession de soi, un cérébral quelque peu décadent, qui jouit de l'existence avec une hâte fébrile et comme avec le pressentiment qu'elle ne durera pas longtemps, une nature supérieure mais qu'on

plus connus. Que Heine ait subi la contagion de ce pessimisme ambiant rien de plus certain. Mais il ne faudrait pas exagérer l'importance de cette influence en quelque sorte externe et voir comme on le fait parfois (voy. par exemple Melchior, *H. Heines Verhältnis zu lord Byron*, Berlin, 1902) dans son pessimisme une simple concession à la mode et le produit de l'imitation littéraire de Byron succédant à l'imitation du romantisme. Sans doute, Heine nous apparaît bien comme une nature pleine de vie et de sève et où déborde un joyeux sensualisme. Mais son pessimisme n'est point pour cela le résultat d'une contamination fortuite ou d'une attitude littéraire. Il est aussi l'expression d'un mécontentement profond né de l'inaptitude de Heine à s'adapter au milieu, aggravé par de cruelles déceptions amoureuses et dont l'origine première doit peut-être être cherchée dans la névrose qui se développe dès cette époque chez le poète.

pressent éphémère, qui se consume en jetant un incomparable éclat, avec une inquiétante rapidité et aboutit finalement à une catastrophe où elle s'engloutit prématurément. Il n'est point, certes, un mélancolique las et résigné, car il connaît la passion et la joie de vivre la plus exaltée. Mais on constate chez lui un malaise profond qui a peut-être ses racines dernières dans le déséquilibre physiologique d'une constitution gravement menacée de bonne heure par un mal implacable. Comme Faust il a voulu connaître toute l'étendue du bonheur et du malheur humains, et il ne trouve jamais que souffrance et désespoir : « O cœur orgueilleux, s'écrie-t-il, tu l'as voulu : tu as voulu être heureux, infiniment heureux ou infiniment misérable, ô cœur orgueilleux ! Et voici : tu es misérable ! » Sa nature tourmentée, toute vibrante d'exaltation dionysienne et pourtant travaillée déjà par les premières manifestations de la décadence ne peut plus rendre que des harmonies complexes où domine la souffrance. Même dans l'ivresse de la joie, Heine reste conscient de sa misère intime. — Et dans ces conditions on voit se développer chez lui une conception infiniment douloureuse et désenchantée de la vie. Il semble au poète que le bien suprême vers lequel il tend, l'amour, soit en même temps la source de toute souffrance et qu'ainsi une fatalité mystérieuse le condamne à trouver toujours indissolublement unis la suprême félicité et la détresse infinie, le ciel et l'enfer.

L'amour est, en effet, pour Heine le bien par excellence, la seule chose au monde qui rende la vie digne d'être vécue, la valeur suprême devant qui s'effacent toutes les autres valeurs. « Tu as prononcé, fait-il dire au héros d'un de ses drames, le mot qui crée et qui soutient les mondes, tu as prononcé ce petit mot si grand : *amour* ! Des milliers d'anges le répètent avec allégresse et il retentit au fond des cieux. Tu as prononcé ce mot, et les nuées s'inclinent là-haut comme la coupole d'un dôme, les ormes frémissent comme des tuyaux d'orgues, les petits oiseaux gazouillent de pieux cantiques, le sol exale la douce vapeur de l'encens, la corbeille de

fleurs se dresse comme un autel... la terre seule est l'église de l'amour¹. » Rien ne prévaut contre l'amour. Dans ses deux drames de jeunesse, *Almansor* et *Ratcliff*, Heine développe avec une fougue extraordinaire la thèse romantique de la souveraineté de la passion, de la toute-puissance de l'amour : il passe avant la vertu, la famille, l'honneur, la religion même, tout doit lui céder ; le crime par excellence, le crime inexpiable, c'est de résister à l'amour ; essaie-t-on de lui faire violence, il se change en sombre folie et remplit l'univers de meurtres et de hideux forfaits.

L'amour est donc un dieu, c'est même le seul dieu que révère le poète. Mais c'est un dieu méchant, décevant, cruel, qui verse à ses fidèles à la fois la plus intense félicité et le plus affreux désespoir. Qu'est-ce que la vie, en effet, a appris à Heine ? La faillite nécessaire, inévitable de l'amour. L'amour aspire invinciblement à l'éternité, à l'harmonie triomphante et durable. Or partout et toujours le poète a rencontré l'indifférence, l'inconstance, la trahison, la souffrance. Comment pourrait-il désormais se laisser abuser par le décevant mirage de bonheur que l'amour suscite au cœur des hommes ? Comment pourrait-il, même aux heures bénies entre toutes du premier aveu ou du premier baiser, même à l'aube radieuse d'un amour naissant, s'abandonner tout entier à la félicité qui emplit son cœur, puisqu'il sait que cette félicité n'est qu'une illusion bien vite dissipée. Il sait de science certaine, par une intuition qui ne trompe pas, que cette passion, qui fait de l'univers un paradis en fleurs, est éphémère et s'éteindra bientôt ; que l'oubli, l'infidélité, l'abandon, ne sont pas l'exception, mais bien la règle. Dans le premier serment, il devine le mensonge de demain, et au premier baiser il trouve la saveur amère de la trahison prochaine. Il sait que toute joie et toute beauté ne sont qu'un mirage dont nous sommes nous-mêmes les auteurs inconscients. « C'est, dit-il, avec le sang de notre cœur, quand il nous monte aux yeux, que nous

1. II, 286.

colorons de pourpre radieuse les feuilles de roses et les joues des jeunes filles, et les nuages du soir, et les mille bagatelles qui nous enchantent. Mais un jour vient, inévitable, où nous ôtons de nos yeux ce lorgnon rouge ; et alors, en un clin d'œil, l'univers désenchanté nous apparaît dans sa morne désolation : Les oiseaux chantent faux, les arbres branlent la tête comme de vieilles femmes, le soleil, au lieu de chauds rayons, jette de froides ombres ; les violettes rient sans pudeur comme des courtisanes ; les tulipes, les œillets, les auricules ont ôté leur petite robe bariolée du dimanche, et portent des robes grises, les robes rapiécées de tous les jours... La nature est là, maintenant, sans vie, froide, chauve, comme un cadavre de roi sur son lit de parade, un cadavre à qui on a fardé les joues et mis un sceptre à la main. Seulement les lèvres sont jaunes et flétries parce qu'on a oublié de les peindre aussi en rouge, et les souris viennent sauter sous le nez du roi, les souris se moquent insolemment du grand sceptre d'or¹. »

Joyeuses ou tristes, les impressions de Heine sont, dès lors, toujours composites. La sensation présente se complique, chez lui, de l'anticipation des expériences différentes ou contraires qu'ils pressent pour l'avenir. Il perçoit douloureusement, à tout instant, le caractère antithétique de l'existence. L'amour et la femme lui apparaissent comme une inquiétante énigme, comme une mystérieuse synthèse des contraires, comme l'unité de ce qu'il y a de plus sublime et de plus vil, de plus magnifique et de plus hideux, de plus admirable et de plus risible. L'amour est, pour l'humanité, l'enfer et le paradis : « Les anges l'appellent joie céleste, les démons l'appellent souffrance infernale, les hommes l'appellent amour ! »². La femme est faite à la fois pour le bonheur et la damnation de l'homme. Elle est un ange de lumière et de grâce ; elle est « comme une fleur, si douce et belle et pure³ ». Mais elle est aussi la créature de glace, insensible et cruelle qui contemple

1. II, 292 s.

2. I, 23.

3. I, 117.

sans pitié l'agonie du poète, qui lui donne le coup de grâce avec un marteau d'or, qui regarde, curieuse, palpiter convulsivement ses membres, qui épie les derniers battements de son cœur, et reste là, moqueuse, avec un froid sourire figé sur les lèvres ¹. Elle est la sphynge que le poète a rencontrée dans l'antique forêt aux enchantements — la sphynge attirante et terrible, au baiser délicieux et mortel :

« ... Elle but toute la flamme de mon baiser avec une soif dévorante.

« Elle aspira presque le dernier souffle de ma vie, et enfin, hale-tante de volupté, elle étreignit et déchira mon pauvre corps avec ses griffes de lion.

« Délicieux martyr, jouissance douloureuse, souffrance et plaisir infinis ! Tandis que le baiser de cette bouche ravissante m'enivrait, les ongles des griffes me faisaient de cruelles plaies.

« Le rossignol chanta : « O toi, belle sphynge, ô amour ! pourquoi mêles-tu de si mortelles douleurs à toutes tes félicités ?

« O belle sphynge, ô amour ! révèle-moi cette énigme merveilleuse. Moi j'y ai réfléchi depuis mille et mille ans ². »

Les expériences amoureuses du jeune Heine ont donc comme « empoisonné » son cœur. Toute impression heureuse se nuance aussitôt chez lui de douleur. L'amour apparaît dans sa poésie comme uni de la parenté la plus étroite à la mort. Ainsi dans le célèbre lied de l'*Asra*, où l'esclave amoureux de la belle sultane pâlit chaque jour davantage et répond à sa maîtresse qui l'interroge : « Mon nom est Mahomet, je suis de l'Yémen, et ma race sont ces *Asra* qui meurent quand ils aiment ³. » Ainsi encore dans la ballade du *Vieux Roi*, où les élus de l'amour, la jeune reine et le page blond qui porte sa traîne de soie, sont comme marqués du sceau de la mort : « Connais-tu la vieille chanson, demande le poète, la chanson si douce, la chanson si triste ? Ils durent mourir tous deux, ils s'aimaient beaucoup trop ⁴. »

Et de même qu'il s'établit dans l'esprit de Heine un lien

1. II, 63 s.

2. I, 9.

3. I, 357.

4. I, 215.

en quelque sorte nécessaire entre les deux idées opposées d'amour et de mort, les impressions les plus disparates tendent chez lui à s'associer, à se superposer. Le rire est chez lui tout proche des larmes, l'enthousiasme de la raillerie cruelle, l'adoration du mépris.

« De même que les inclinaisons de Heine étaient variables, dit un de ceux qui ont analysé avec le plus d'ingéniosité la psychologie de notre poète, de même et plus fortement encore, ses émotions propres étaient instables, changeantes au point de se transformer en sentiments contraires, si facilement que l'âme du poète finissait par alterner et comme par vibrer entre deux états opposés. Du charme au désespoir, de la mélancolie à la dérision, du gai au grave, de l'admiration au mépris, il existait dans l'esprit de Heine de rapides transitions, des passes soudaines qui mêlaient et heurtaient le sombre au gai, comme succède l'obscur au clair dans un ciel fouetté de nuages. C'était là chez le poète une condition organique, comme une faiblesse et une délicatesse trop grandes du cerveau pour qu'il persistât dans un état violent, comme une légereté vibrante de l'équilibre intérieur qu'affolaient les secousses vives¹. »

Et dans l'âme désenchantée du jeune poète s'épanouit ainsi un nihilisme désespéré et âprement ironique. Rien ici-bas ne vaut l'amour — et l'amour n'est que duperie ; c'est un mirage et un mirage qui ne peut même pas donner un seul instant d'illusion complète lorsqu'il surgit dans nos âmes. La vie entière, dès lors, ne serait-elle pas, en fin de compte, une inutile souffrance et ne se solderait-elle pas par une immense faillite. C'est en vain que la philosophie s'efforce, de siècle en siècle, de montrer l'unité et l'harmonie de l'univers. Heine raille ses efforts inutiles et risibles : « Le monde et la vie ne sont que des fragments décousus ; je veux aller trouver un professeur allemand qui coordonnera tout cela et en fera un système raisonnable. Avec sa robe de chambre et son bonnet de nuit, il bouchera les fentes de l'édifice du monde². » La nature reste inexorablement muette : bien fou le rêveur qui sur la grève solitaire demande aux flots qui murmurent, au

1. Hennequin, *Écrivains français*, Paris 1889 ; p. 77.

2. I, 121.

vent qui passe, aux étoiles qui brillent indifférentes et froides, la solution du mystère éternel de la destinée humaine ¹ ! Et le poète se laisse aller, parfois, à des pensées de désespoir. Il se demande si la terre ne serait pas une maison de fou ou un lazaret. Il lui semble qu'il ait percé les voiles de l'universelle illusion : sous la chaste rougeur de la vierge, il devine l'impudique désir qui frémit en secret ; sous le front enthousiaste du jeune homme, il entend tinter les grelots de la folie ; sous le manteau diapré dont le printemps revêt la terre, il voit les morts couchés dans leurs cercueils étroits, les mains jointes et les yeux ouverts, avec leurs faces pâles et leurs blancs suaires, et les vers jaunes qui grouillent sur leurs lèvres. Et dans une vision d'apocalypse il aperçoit les Titans qui escadent le ciel et se ruent sur l'univers, jusqu'à ce que, dans un immense cri d'horreur, le ciel et la terre s'écroulent et que règne de nouveau l'antique nuit ² !

1. I, 490.

2. I, 435 ss.

CHAPITRE II

LES IDÉES RELIGIEUSES ET POLITIQUES DE HEINE AVANT 1831

I

Heine, cependant, ne s'en tient pas au pessimisme désenchanté des *Jeunes Souffrances* et de l'*Intermezzo*. Il n'est pas seulement un décadent que guette la névrose, un sensitif à la merci de ses nerfs, mal équilibré, en guerre avec lui-même, incapable de s'adapter au milieu qui l'entoure, un rêveur impuissant à surmonter une déception amoureuse qui se complait en des songeries funèbres et s'abîme finalement dans le gouffre sombre de la désespérance. Il est aussi autre chose et mieux que cela.

Rien ne serait, en effet, plus erroné que de nous représenter Heine comme un vaincu de la vie, comme un dégénéré chez qui la volonté de puissance a subi une atteinte irréparable. S'il y a chez lui, comme il est vraisemblable, un élément pathologique, ce germe morbide s'attaque à une nature d'une extraordinaire richesse, d'une merveilleuse vitalité. Dans la lettre citée plus haut, où il se compare à une plante vénéneuse, Heine ajoute : « N'oubliez pas que ces plantes vénéneuses croissent le plus souvent dans les lieux où un sol généreux produit la végétation la plus superbement luxuriante, et que les landes arides où il n'y a point de plantes vénéneuses ne sont — que des landes¹. » La nature de Heine n'est rien moins

1. Lettres, XIX, 137.

qu'une lande stérile et épuisée. On voit éclater chez lui à tout instant une magnifique exubérance de vie. C'est, pour nous servir d'une formule de Nietzsche, un tempérament dionysien. C'est une plante humaine de l'espèce tropicale, non des régions tempérées. Ce mélancolique a d'admirables élans de passion. Il lui arrive bien parfois de proclamer que tout est illusion et vanité, que notre monde est peut-être le rêve magnifique et extravagant d'un dieu pris de vin et qui s'en va dormir dans une étoile solitaire, ignorant qu'il crée tout ce qu'il rêve... Mais ces accès de nihilisme durent peu ; et l'instant d'après, Heine se répand avec la même sincérité et la même passion en effusions lyriques sur l'éternelle beauté et l'inépuisable fécondité de la vie :

« La vie, s'écrie-t-il, est le plus grand de tous les biens ; et le pire de tous les maux, c'est la mort !... Dieu merci, je vis ! Dans mes veines fermente la rouge liqueur de la vie, sous mes pieds tressaille la terre ; j'embrasse dans une ardeur amoureuse les arbres et les statues de pierre, et ils s'animent sous mes baisers. Chaque femme est pour moi le don d'un monde entier ; je nage dans les mélodies enchanteresses de ses traits, et d'un seul de mes regards je la possède plus que d'autres avec toute leur puissance pendant toute leur vie. Car chaque instant est pour moi une éternité. Je ne mesure point le temps avec l'aune de Brabant ni avec la petite aune de Hambourg, et n'ai point besoin de me faire promettre par un prêtre une seconde vie, puisque j'ai déjà assez à jouir en celle-ci, quand je vis en arrière dans la vie des ancêtres, et que je me conquiers une éternité dans l'empire du passé. — Je vis ! L'artère de la nature fait battre ma poitrine, et quand je respire avec joie, des milliers d'échos me répondent. J'entends les voix de mille rossignols. Le printemps les envoie pour tirer la terre de son sommeil, et la terre frissonne de plaisir ; ses fleurs sont des hymnes que, dans son enthousiasme, elle chante au soleil... Le soleil se meut trop lentement ; je voudrais fouetter ses chevaux de feu afin qu'ils s'élançassent avec plus d'ardeur. Mais lorsqu'il se plonge dans la mer, et que la puissante nuit s'élève avec ses yeux pleins de désirs, oh ! alors un bonheur inouï me pénètre... Les vents du soir se jouent contre mon cœur rugissant comme des jeunes filles caressantes ; les astres m'appellent à eux, et je m'élève, et je m'élanche au-dessus de cette petite terre et des petites pensées des hommes ¹. »

1. III, 136.

Et il semble, en outre, qu'après une crise nerveuse qui atteint son maximum d'acuité aux environs de la vingtième année, la santé de Heine se raffermisse progressivement. Fortifié par des cures répétées de bains de mer, aguerri par des voyages, il revient peu à peu à un état de santé moins précaire. Les éléments sains de sa nature se développent et tendent à prendre le dessus. A une période de dépression physique succède une ère de santé relative, au cours de laquelle sa vie psychique devient aussi plus normale et plus saine.

Heine s'affranchit, d'abord, de son subjectivisme romantique ; il cesse de se confiner dans son désespoir d'amour, il rentre dans la vie. Au lieu de s'enliser dans son chagrin, au lieu de se complaire indéfiniment dans les ténèbres peuplées de cauchemars où il s'était attardé jusqu'alors, il secoue la hantise de son amour malheureux. Maintenant il jette les yeux autour de lui, sur la nature et sur les hommes. Aux cures de bains de mer à Nordeney ou Helgoland, aux excursions pédestres dans le Harz viennent s'ajouter, à partir de 1827, des déplacements plus lointains et de plus longue durée. C'est d'abord, en 1827, un voyage de près de six mois au cours duquel il visite l'Angleterre, la Hollande et les côtes de la mer du Nord. En automne il émigre à Munich où il dirige les *Nouvelles Annales politiques* que lui confie l'éditeur Cotta ; il y réside jusqu'au printemps de 1828 ; de là il se rend en Italie où il voyage pendant six mois, de juillet à décembre. L'année suivante c'est un séjour de plusieurs mois à Berlin et Potsdam, puis une saison à Helgoland ; en 1830 une villégiature de plusieurs mois à Wandsbeck, puis une cure à Helgoland. Ces déplacements continuels qui font défiler devant ses yeux une série de spectacles nouveaux, qui enrichissent son imagination d'une foule d'impressions, qui le mettent en contact avec une masse de personnes appartenant à toutes les classes de la société, intéressantes, sympathiques ou pittoresques à des titres divers, sont pour lui un remède efficace contre le pessimisme. Ils le réconcilient avec l'exis-

tence en lui apprenant à mieux connaître et à mieux goûter la réalité. Au lieu de perpétuellement s'analyser, au lieu de s'absorber dans ses visions intérieures, il observe les choses et les gens, il décrit en vers ou en prose ce qu'il a vu et senti. Il nous présente ainsi dans ses deux cycles de poèmes sur la *Mer du Nord*, une série de tableaux marins qui sont peut être les œuvres les plus parfaites qu'il ait produites. Il nous donne, d'autre part, dans ses *Reisebilder*, la relation de son voyage dans le Harz ou de ses flâneries sur les grèves de Nordeney, il nous dit ses impressions d'Angleterre ou d'Italie. Il n'a pas, assurément, cette sereine objectivité qu'il admirait tant chez Gœthe ; il n'est pas comme ce dernier un miroir fidèle de l'univers ; il ne s'oublie jamais complètement lui-même devant le spectacle de la vie, et l'on ne pourrait pas dire de lui ce qu'il écrivait de Gœthe à propos du *Voyage en Italie* : « Vou-
lant savoir quel air elle avait, la nature créa Gœthe. » Dans tout ce qu'il écrit, il reste toujours au premier plan, il nous divertit par les saillies de son humour ou les traits de son ironie, il nous entretient de ses joies et de ses tristesses, de ses enthousiasmes et de ses haines. Mais du moins, il ne reste plus confiné en lui-même, il ne nous entraîne plus dans un monde de rêves et de fantômes. Nous sommes bien sur terre parmi les hommes, et c'est bien un coin de réalité chaude et vivante qui se reflète dans cette âme mobile et passionnée de poète.

Et à mesure qu'il se rapproche de l'état de santé physique et morale, Heine prend aussi mieux conscience des divergences qui le séparent du romantisme. Il reste à coup sûr épris de « sa douce et gentille petite fiancée, la Muse romantique, née Poésie »¹ qu'il célèbre dans une de ses premières lettres. En littérature il proclame longtemps son admiration et sa sympathie pour les maîtres du romantisme, pour les Schlegel, Tieck, Novalis, Brentano, Arnim, Fouqué, Chamisso, Hoffmann²

1. Lettres, XIX, 30.

2. On trouvera un répertoire commode des jugements de Heine sur les

qu'il traitera plus tard avec tant de sévérité dans son livre de l'Allemagne. En religion nous le voyons incliner tout d'abord vers ce mysticisme à tendances catholiques qui fleurissait dans les premières années du XIX^e siècle et avait ramené dans le giron de l'Église romaine les Stolberg, A. Müller, F. Schlegel et tant d'autres intellectuels, artistes ou gens de qualité. En politique, de même, il se laisse gagner d'abord par l'enthousiasme patriotique et le culte du moyen âge en vogue parmi la jeunesse universitaire au lendemain de 1815. Mais nous constatons aussi, en revanche, que, de bonne heure, il affirme son indépendance vis-à-vis de ses maîtres. Déjà dans un article souvent cité de 1820¹ il proteste contre l'imprécision de la forme qui dépare tant d'œuvres romantiques, raille « ce mélange d'email espagnol, de brouillard écossais et de clinquant italien » que tant de gens tiennent pour le caractère essentiel du style romantique, oppose à ce pseudo-romantisme le « vrai » romantisme, celui d'un Goethe ou d'un A.-W. Schlegel qui évoquent des sentiments romantiques à l'aide d'images aussi précises que celles de la poésie plastique. Et si, dans ce même article, Heine rend hommage comme les romantiques à « cette lumière plus belle et plus douce » qui s'est levée jadis en Orient, au christianisme qui, « transfigurant les âmes, les fit frémir au contact de ses idées d'amour universel et de bonheur ineffable », il refuse catégoriquement de suivre le romantisme dans son évolution vers le catholicisme romain et la réaction féodale, et déclare tout net que la muse allemande doit cesser d'être « une nonne languissante ou une jeune fille des antiques châteaux, orgueilleuse de ses ancêtres » pour redevenir « une jeune fille allemande libre, épanouie, pure, sans nulle afféterie ». — Et à mesure que Heine avance dans la vie, il s'émancipe aussi davantage de l'influence romantique. Au point de vue littéraire, il estime toujours plus haut le classicisme goethéen. Au point de vue

romantiques dans le travail de O. zur Linde, *H. Heine und die deutsche Romantik*, Freiburg 1899, p. 9 ss.

1. VII, 149 ss.

religieux il dépouille peu à peu son mysticisme, affiche toujours plus hautement son hostilité à l'égard des Églises et des prêtres et oppose triomphalement aux révélations surnaturelles des religions positives la révélation naturelle et universelle de la Raison. Au point de vue politique, enfin, il s'affranchit de bonne heure de l'influence des « teutomanes », combat avec acharnement les représentants du nationalisme étroit et de la réaction féodale et proclame son adhésion enthousiaste aux principes de la Révolution française, à la religion démocratique de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Étudions de plus près, dans le domaine religieux et politique, cette évolution de Heine vers le rationalisme.

II

« — Et vous, chère fleur, laquelle des religions existantes avez-vous ? » demande à Heine une jeune Anglaise qu'il met en scène dans les *Reisebilder*.

« — Moi, mylady, répond le poète, je les ai toutes : le parfum de mon âme s'élève jusqu'aux cieux, où il fait pâmer de plaisir même les dieux immortels¹ ! »

On ne pourrait, assurément, présenter sans quelque paradoxe Heine comme un champion de la religion. Mais il serait au moins aussi inexact de voir en lui, comme ses adversaires le font si souvent, uniquement un ennemi systématique du christianisme, un sceptique impudent, qui s'attaque aux traditions les plus sacrées de notre culture occidentale avec une sacrilège fureur ou une frivolité cynique.

Il est, certes, résolument hostile aux religions positives, à leurs dogmes, à leurs prêtres. Plus il va, et plus il incline vers une conception de la vie franchement rationaliste. Il estime que la raison ne doit pas être seulement théorique, mais aussi pratique, qu'elle ne peut se borner à la description de

1. III, 411.

l'univers, à la constatation du réel, mais qu'elle a pour mission aussi d'organiser, par le développement de la technique et de l'industrie, la souveraineté de l'homme sur la nature, de diriger librement les destinées de l'humanité. Dès lors, il se trouve logiquement amené à combattre la religion dans la mesure où elle est « irrationaliste ». Il n'admet pas qu'il puisse y avoir au-dessus de la raison une autorité investie du pouvoir de prescrire des lois que l'humanité doit observer et révéler sans les comprendre. Il n'admet pas, surtout, qu'une caste privilégiée, celle des prêtres, s'arroge le droit de parler au nom de la divinité et exploite au profit de ses instincts de domination la crédulité superstitieuse des masses ignorantes. Dès que la foi s'oppose à la science, dès que la religion prétend régenter la raison, dès que le prêtre cherche à dominer le laïque et à le courber sous le joug de la tradition, Heine devient nettement anticlérical et anti-religieux. Il « parie » sans hésitations pour le triomphe final de la raison ; il vit dans la conviction profonde que la révélation de la Raison, une et identique chez tous les hommes, l'emportera sur toutes les révélations soi-disant surnaturelles des religions historiques.

Rien ne serait plus faux, toutefois, que de voir en Heine un positiviste pour qui la vie se réduit à un problème scientifique ou à un calcul d'intérêts. Il est évidemment en guerre avec le parti des « fous », avec les obscurantistes de toute sorte qui prétendent opposer à la raison le sentiment ou l'intuition. Mais il n'épargne pas davantage les intellectuels trop raisonnables, ceux qui proclament avec trop d'assurance que « la raison est le premier de tous les principes ! » Comme type de ces rationalistes intransigeants, il nous présente dans la *Harzreise* le docteur Saül Ascher, avec « ses jambes abstraites, son habit étroit et d'un gris transcendantal, son visage raide et d'un froid glacial, qui aurait pu servir de planche à figures pour un manuel de géométrie ». Ennemi intraitable de l'Apollon du Belvédère et du christianisme, le pauvre homme, dans sa recherche cons-

tante du positif, a fini par perdre, à force d'analyse, « toutes les splendeurs de l'existence, tous les rayons de soleil, toutes les fleurs, toute croyance, et il ne lui reste rien que la tombe froide et positive ». Et dans une fantaisie d'un nihilisme inquiétant et macabre, Heine raconte comment il voit, en rêve, le fantôme du docteur Ascher qui, doctement, s'acharne à lui démontrer qu'il est absurde de croire aux fantômes. « Ne craignez rien, et ne croyez pas que je sois un revenant. C'est une illusion de votre imagination quand vous croyez ne voir que mon spectre. Qu'est-ce qu'un spectre? Donnez-m'en une définition! Déduisez-moi les conditions de la possibilité d'un spectre! Dans quel rapport raisonnable une telle apparition pourrait-elle se trouver avec la raison? La raison, je dis la raison... » Et le logicien-fantôme s'acharne ainsi à démontrer sa propre inanité, citant la *Critique de la Raison pure*, tirant de son gousset, dans le feu du discours, une poignée de vers au lieu de sa montre d'or, répétant inexorablement son refrain : « La raison est le premier principe... » jusqu'au moment où l'horloge sonne une heure et délivre le poète de cet affolant cauchemar¹.

Heine est donc bien un rationaliste endurci, un anticlérical décidé, qui ne résiste pas au plaisir de lâcher les plaisanteries les plus irrévérencieuses sur la vierge Marie, la Trinité ou le sacrifice de la messe, ne ménage ni les israélites, ni les catholiques, ni les protestants, abomine les jésuites et déclare que sur cent piétistes il y a quatre-vingt-dix-neuf coquins et un âne. Mais il n'en demeure pas moins religieux par l'imagination et la sensibilité. Il se moque des pédants chez qui l'intelligence hypertrophiée étouffe les autres facultés et qui se trouvent finalement incapables de comprendre « ce que comprend un enfant par cela même qu'il est enfant ». Rien n'est plus contraire à sa nature de poète que la froide raison positiviste qui bannit de l'univers le mystérieux et le surnaturel, qui proscrit tout idéal religieux et moral, qui nous enferme

sans miséricorde dans les limites étroites du connaissable et du relatif, qui ramène sans cesse nos regards vers la terre, vers nos intérêts matériels, et nous interdit les rêveries sur l'infini, les envolées vers le ciel. Très persuadé qu'il y a entre le ciel et la terre plus de choses que n'en explique notre philosophie, il admet fort bien que l'instinct religieux puisse être à l'occasion un guide admirable et reconnaît que le mysticisme a accompli de grandes choses et pourra encore, dans l'avenir, faire beaucoup pour le bien de l'humanité. « Par cela même que le mystique se retire dans le monde chimérique de sa contemplation intérieure et prétend trouver en lui-même la source de toute connaissance, il se soustrait à la suprématie de toute autorité extérieure, et les mystiques les plus orthodoxes ont retrouvé de cette manière, dans les profondeurs de leur âme, ces vérités primordiales qui sont en contradiction avec les prescriptions de la foi positive ; ils ont nié l'autorité de l'Église, et ont sacrifié leur vie pour la défense de leur opinion. C'était un mystique de la secte des Esséniens, ce rabbin qui reconnut en lui-même la révélation du Père, et qui délivra le monde de l'aveugle autorité de lois inflexibles et de prêtres astucieux ; c'était un mystique, ce moine allemand qui, dans sa pensée solitaire, entrevit la vérité depuis longtemps disparue de l'Église ; et ce seront des mystiques qui nous délivreront du culte moderne de la lettre, qui fonderont de nouveau une religion naturelle, une religion où l'on reverra des dieux joyeux sortir des forêts et des pierres, et où les hommes s'amuseront comme des dieux¹. » Heine attaque bien *les* religions positives, les Églises, lorsqu'elles prétendent tyranniser la raison ; il se garde bien d'attaquer *la* religion. L'instinct religieux peut être, à ses yeux, une puissance libératrice tout comme l'instinct de vérité. Une religion — toute religion — est légitime et sacrée dans son principe, en tant qu'élan spontané de l'âme collective d'un peuple vers un idéal supérieur. Ainsi Heine est à la fois un rationaliste

1. VII, 251.

et un impulsif : il entend concilier les droits de la raison avec ceux de la sensibilité et de l'imagination. Dégagé de toute croyance positive, il n'en reste pas moins épris plutôt d'idéal que de froide vérité, plutôt de beauté que de vulgaire réalité.

Voyons, dans ces conditions, quelle a été son attitude vis-à-vis des deux religions auxquelles il se rattachait à des titres divers, le judaïsme auquel il appartenait par sa naissance, le christianisme qu'il avait embrassé par le fait de sa conversion en 1825. •

*
* *

Très jeune, Heine s'était émancipé des croyances religieuses de sa race. Bien qu'il eût été élevé par sa mère dans le respect des coutumes juives, la vie religieuse ne semble jamais avoir eu chez lui des racines bien profondes. Ses parents, de tendances assez libérales, ne se bornaient pas, comme la plupart des juifs de cette époque, à fréquenter leurs coreligionnaires, mais entretenaient des relations suivies avec diverses familles chrétiennes et n'hésitèrent pas, lorsque leur fils eut quitté l'école primaire, à le faire entrer au lycée de Dusseldorf où l'enseignement était donné par des prêtres catholiques. Les comparaisons que l'enfant put instituer de bonne heure entre la religion dans laquelle il était né et celle que lui enseignaient ses maîtres, durent nécessairement développer chez lui un précoce scepticisme. Et ces dispositions furent encore aggravées par une initiation prématurée à l'étude des problèmes philosophiques. Dès l'âge de treize ans il fut admis par faveur à suivre les cours que le recteur Schallmeyer, un ami de sa famille, faisait aux élèves de la première classe, et dans lesquels « il exposait franchement les systèmes grecs même les plus hasardés, dont le scepticisme était le plus effroyablement opposé aux dogmes orthodoxes de la religion catholique¹ ». Ces leçons, professées par un ecclésiastique en tout point respectable et qui ne négligeait pas le moins du

1. VI, 68 s.; cf. VII, 461, 511, 297; III, 152.

monde ses devoirs sacerdotaux, apprirent de bonne heure au jeune Heine comment la religion et le doute pouvaient cohabiter sans hypocrisie dans une même conscience et l'inclinèrent non pas seulement à l'incrédulité, mais au plus tolérant indifférentisme¹. A peine sorti de l'école, Heine scandalisait déjà ses concitoyens par l'irrévérence de ses propos en matière de religion. En vain son père le chahutait au sujet de son « athéisme », et lui remontrait que son impiété pouvait avoir les plus fâcheuses conséquences pour le commerce paternel et éloigner une clientèle « qui payait comptant et avait ses raisons pour tenir à la religion² ». Il est permis de croire que ces arguments ne firent pas grande impression sur l'esprit du jeune homme et n'augmentèrent pas beaucoup l'estime assez mince où il tenait la religion à laquelle il appartenait par sa naissance.

De bonne heure le judaïsme lui apparaît comme le type le plus ancien de ces religions d'État autoritaires et intolérantes qu'il déteste et qu'il combat. « Un peuple, dit-il dans les *Reisebilder*, vint de l'Égypte, patrie du crocodile et du sacerdoce, et avec les maladies de peau et les objets d'or et d'argent volés, ce peuple apporta aussi la première religion positive, une Église, un échafaudage de dogmes qu'il fallait croire et de saintes cérémonies qu'il fallait célébrer..... Alors s'établit dans le monde le raccolage des âmes, le prosélytisme, l'intolérance religieuse et enfin toutes les saintes horreurs qui ont coûté au genre humain tant de sang et tant de larmes ». L'infortune, cependant, s'abat sur ce peuple. Après une ère de splendeur et de gloire, il subit des revers inouïs, l'exil, la persécution, l'opprobre; il traîne à travers les siècles le fardeau de ses douleurs. Il survit cependant! « Oh, cette Égypte! ses produits défient le temps, ses pyramides sont encore debout, les momies de ses mausolées sont aussi fièrement conservées qu'elles l'étaient aux temps des Pharaons, et également indestructible est cette momie de

1. VII, 461.

2. VII, 511.

peuple qui erre par toute la terre, emmaillottée dans ses vieilles bandelettes sacerdotales, spectre hiéroglyphique à la fois risible et épouvantable qui, pour se soutenir, trafique de lettres de change et de lorgnettes¹... » Heine, on le voit, est bien détaché de la religion juive. S'il ne lui jette pas l'anathème, s'il ne la poursuit pas de ses sarcasmes, si même il ressent pour ses représentants les plus intransigeants une sorte de sympathie rétrospective, c'est uniquement parce qu'elle n'a plus la force de nuire et de persécuter. Il l'aime désarmée et vaincue ; puissante, il la combattrait sans hésitation. Dès 1823 il déclare de la façon la plus catégorique qu'il tient à ôter à ses compatriotes l'illusion qu'il est un adepte convaincu du judaïsme : « L'ennemi-né des religions positives ne se fera jamais le champion d'une religion qui, la première, a institué ce négoce d'âmes dont nous souffrons encore si cruellement². »

Émancipé du judaïsme traditionnel, Heine ne montre guère plus de sympathies pour le néo-judaïsme à tendances rationalistes qui fleurit parmi l'élite intellectuelle de ses coreligionnaires. Nous le voyons, il est vrai, à l'époque de son séjour à Berlin, fréquenter assidument le petit cercle de juifs éclairés, tels que Moses Moser, Léopold Zunz, Édouard Gans, Ludwig Marcus, Ben-David, Wohlwill, Ludwig Lehmann, qui se groupaient dans la *Société pour la culture et la science juives*, continuaient l'œuvre de réforme inaugurée par Moses Mendelssohn, s'efforçaient d'accommoder le judaïsme historique avec la science moderne et se passionnaient pour la grande œuvre du relèvement intellectuel et moral, de l'émanicipation civile et politique de leur race. Heine prend très régulièrement part aux réunions de la *Société* depuis le mois de septembre 1822 jusqu'à son départ de Berlin, rédige même une partie des procès-verbaux et promet sa collaboration à la *Revue de la science juive* que rédigent ses amis et qui doit être l'organe attitré de la *Société*. Mais il recon-

1. III, 416, cf. 494.

2. Lettre du 23 août 1823, XIX, 145 s.

naît bien vite que ces hommes d'esprit et de cœur se sont attelés à une tâche impossible et se dévouent inutilement à une cause depuis longtemps perdue. Cette conciliation — vainement tentée jadis à Alexandrie par Philon — de la science et de la foi juive le laisse fort sceptique. Il est assez porté à voir dans cet essai de modernisation du judaïsme surtout un symptôme de faiblesse et de lassitude : « Nous n'avons plus la force de porter une barbe, de jeûner, de haïr et de souffrir par haine, écrit-il en 1823 à son ami Wohlwill : voilà le motif de notre réforme actuelle. Les uns, qui cherchent chez les comédiens leur culture et leurs lumières, veulent donner au judaïsme de nouveaux décors et des coulisses neuves, et le souffleur doit porter au lieu de barbe un petit rabat blanc ; ils voudraient verser le vaste océan dans un joli petit bassin de papier mâché, et faire endosser à l'Hercule de la Wilhelmshöhe à Cassel la jaquette brune du petit Marcus. D'autres veulent un petit christianisme évangélique sous signature juive ; ils se font un manteau avec la laine de l'agneau de Dieu, un pourpoint avec les plumes de la colombe du Saint-Esprit, et des caleçons d'amour chrétien, et ils feront faillite, et leur postérité signera : « Dieu, Christ et C^{ie}. » Fort heureusement cette maison ne tiendra pas longtemps, ses traites sur la philosophie reviendront protestées, et elle fera banqueroute en Europe, lors même que ses maisons de commission, fondées par des missionnaires en Afrique et en Asie, subsisteraient quelques siècles de plus¹... » Sans doute Heine prend soin d'avertir son correspondant qu'il ne faut pas prendre ses boutades trop au sérieux, qu'il n'a pas la force, lui non plus, de porter la barbe, de laisser crier après lui : « Au Juif ! », de jeûner et de s'ébrécher les dents sur du pain azyme. Il n'en est pas moins évident que son estime pour le judaïsme rationnel est mince. A ces Juifs honteux il préfère encore les intransigeants, les fanatiques pittoresques du type de ce farouche Hassan qu'il met en scène dans sa

1. Lettres, XIX, 73 s.

tragédie d'*Almansor*. Il se plonge pendant plusieurs années dans les anciens chroniqueurs, notamment dans l'*Historia judaïca*, non pas seulement avec l'intention d'y recueillir des documents pour son *Rabbin de Bacharach*, mais aussi « à cause d'un besoin intime » ; et il trouve en feuilletant ces tragiques annales « un trésor d'enseignements et de douleurs ¹ ». De même qu'un Nietzsche ne refuse pas son admiration à l'édifice grandiose de l'Église catholique, mais s'exaspère contre le protestantisme libéral où il voit « une « hémiplegie du christianisme et de la raison », ainsi Heine met sans hésiter « le rabbinisme conséquent et rigoureux » au-dessus d'un rationalisme bâtard qui n'est plus de la religion et qui n'est pas encore de la philosophie ². Aussi bien n'eut-il pas tort, en fait, de se montrer sceptique à l'endroit de la tentative réformiste de ses amis berlinois : la *Revue* expira en effet après son troisième numéro ; quant à la *Société pour la culture et la science juives*, elle dut se dissoudre en 1825 à la suite de la conversion au protestantisme de plusieurs de ses membres les plus notables, de son président Gans en particulier, qui donna le premier l'exemple de la désertion.

Et de même que Heine se détache de la religion de ses pères, il n'estime pas que la communauté d'origine lui crée une obligation quelconque de ménager particulièrement ses frères en Israël ou de leur épargner, par exemple, les traits de sa mordante ironie. On a souvent observé que les choses les plus dures qui aient été écrites sur les juifs sortaient de la plume d'écrivains juifs, et remarqué le ton d'impitoyable et méprisante ironie sur lequel ceux-ci raillent parfois leurs coreligionnaires. Heine se distingue entre tous par l'irrévérence de ses jugements et l'impertinence de ses facéties. Un jour il compare le prédicateur Friedländer à un opérateur de cors aux pieds ; ailleurs il persifle sans pitié le mauvais style de la *Revue de la culture et de la science juives*, ou parodie le mélange déplaisant de religiosité et

1. Lettres, XIX, 230.

2. Lettres, XIX, 173.

d'instinct de négoce, de philosophie et de brocantage qui caractérise à ses yeux le néo-judaïsme rationaliste ; une autre fois il écrit de Lüneburg à son ami Moser que « les Juifs sont ici comme partout d'insupportables et sales brocanteurs¹ » ; ou bien il proclame Hambourg un repaire nauséabond « de juifs baptisés et non baptisés² », déclare que les philistins du Steinweg sont « une sale engeance » qu'il faut éviter de voir de près si l'on veut s'intéresser à eux³, accable des épithètes les plus malsonnantes les obscurs ennemis qui répandent sur lui de venimeux racontars et le desservent auprès de son oncle Salomon, ou esquisse dans les *Reisebilder* une caricature aussi réussie que désobligeante du gros et du petit tripoteur d'affaires hambourgeois qu'il incarne sous les traits peu flattés du marquis Gumpelino et de son fidèle serviteur Hirsch Hyacinthe.

Est-ce à dire pour cela que Heine ait été un renégat du judaïsme ? Nullement. Il raille sans merci ses coreligionnaires, mais il les aime malgré tout. Son cœur saigne de pitié et frémit de la plus sincère indignation lorsqu'il songe à « la grande douleur juive », au martyr séculaire de son peuple. Dans *Almansor*, dans le *Rabbin de Bacharach* il s'élève avec passion contre le fanatisme religieux qui persécute et proscriit la race juive. Il s'associe de tout son cœur à ses amis de Berlin quand ils plaident la cause de l'émancipation des juifs. Il affirme qu'il se fera volontiers le champion enthousiaste des juifs et de leurs revendications d'égalité sociale, et que « dans les temps mauvais qui vont certainement se préparer, la populace allemande entendra sa voix retentir jusque dans les tavernes et les palais allemands⁴ ». Une autre fois il écrit à son ami Moser : « Tu me parles peu de la *Société*. Penses-tu que la cause de nos frères me tienne moins à cœur que par le passé ? Tu te trompes dans ce cas énormément.

1. Lettres, XIX, 125.

2. Lettres, XIX, 14.

3. Lettres, XIX, 145.

4. Lettres, XIX, 146.

Bien que les maux de tête m'accablent, je n'ai pourtant pas cessé d'agir. « Que ma main droite se dessèche si je t'oublie, Jeruscholayim ! » ce sont à peu près les paroles du Psalmiste, et ce seront toujours les miennes¹. » — Visiblement il garde un fond de tendresse pour ses frères dans le malheur. Il sait mieux que personne leurs petitesesses et leurs défauts et il les met à nu avec une impitoyable franchise ; mais il ne répudie pas le lien de solidarité qui l'unit à eux. Il embrasse leur parti, non pas tant peut-être par instinct de race qu'en vertu d'une sympathie tout humaine pour des vaincus et des victimes, en vertu de cette même sympathie qui le conduisait à prendre en main la cause du peuple contre les privilégiés de la naissance et de la fortune, ou à se ranger du côté des dieux de l'Olympe déchus contre le Dieu victorieux des Chrétiens.

Rien ne montre mieux, du reste, la solidité des attaches par lesquelles ce juif incrédule tenait à sa race que les dégoûts et les rancœurs que lui causèrent sa conversion officielle au christianisme. — Un juif de l'espèce expansive comme l'était Heine devait nécessairement souffrir avec une intensité toute spéciale de cette hostilité sourde, de cette malédiction universelle qui pesait en Allemagne sur ses coreligionnaires. Son ambition est d'obtenir une place dans un ministère ou dans la diplomatie ; or, l'édit de 1812 lui ferme l'accès des fonctions publiques et l'ordonnance de 1822 l'exclut des situations académiques. Repoussé par le gouvernement, il entend gronder la haine du juif en bas, dans la populace excitée par ses meneurs. « Quoique je sois un radical en Angleterre, et un carbonaro en Italie, écrit-il en 1823, je ne suis pas du nombre des démagogues en Allemagne ; il y a à cela une raison fortuite et de peu d'importance : c'est que si les démagogues triomphaient en Allemagne, il y aurait quelques milliers de têtes juives de coupées, et ce seraient précisément les meilleures qui tomberaient². » Le sentiment de l'iso-

1. Lettres, XIX, 195.

2. Lettre du 2 février 1823, v. von Embden, *H. Heines Familienleben*, Hamburg, 1892, p. 9.

lement où il vit au milieu d'une société qui le traite en ennemi le remplit parfois d'une profonde mélancolie : « Je vis ici tout à fait seul, écrit-il en 1823 de Lüneburg à Moser... Les juifs sont ici comme partout d'insupportables et sales brocanteurs; les chrétiens de la classe moyenne, des gens peu récréatifs, avec un rare méchant vouloir pour les juifs; la classe supérieure de même à un degré plus rare encore. Notre petit chien dans la rue est flairé et maltraité d'une façon toute particulière par les chiens chrétiens qui ont évidemment horreur des chiens juifs. Ainsi je n'ai fait connaissance encore qu'avec les arbres, qui se montrent de nouveau dans leur parure verte, et me rappellent les jours d'autrefois, et murmurent à mon souvenir de vieux chants oubliés et me disposent à la tristesse¹. » Pour sortir de cet isolement et s'ouvrir l'accès des fonctions publiques qu'il convoitait, Heine ne disposait guère que d'un seul moyen : se convertir au christianisme. Il pouvait sembler, au premier abord, assez naturel qu'un incrédule comme lui achetât, au prix d'une cérémonie de pure forme, la libre entrée dans une société qui autrement lui demeurerait inexorablement fermée. Pourtant il manifeste, tout d'abord, la plus vive répugnance pour cet expédient : « Comme tu peux le penser, écrit-il en 1823, la question du baptême est posée pour moi. Personne dans ma famille n'y est opposé, sauf moi, Et ce moi est de nature fort tenace. Tu dois bien comprendre que, avec ma manière de penser, le baptême est pour moi un acte indifférent; que, même au point de vue symbolique, j'y attache peu de valeur, et que, dans les circonstances et en la manière où il serait accompli, il n'aurait même pour d'autres aucune importance. Pour moi, il aurait peut-être ce résultat que je me consacrerai davantage à la revendication des droits de mes malheureux compatriotes. Et pourtant je trouve au-dessous de ma dignité et flétrissant pour mon honneur de me faire baptiser afin d'obtenir un emploi en Prusse². » Il

1. Lettres, XIX, 125 s.

2. Lettres, XIX, 157.

est écoeuré par les manœuvres de la très aristocratique Société pour la diffusion du christianisme parmi les juifs, comme aussi par le zèle de propagande déployé par certains juifs convertis. Dans les *Reisebilder* il s'égaye aux dépens de ces chrétiens berlinois si raisonnables, qui s'efforcent de trouver des remplaçants dans une religion dont ils souhaitent le maintien, mais dont l'exercice rigoureux leur est trop pénible à eux-mêmes. « Dans cet embarras, ils mettent à profit la ferveur des juifs pauvres, beaucoup de ceux-ci deviennent chrétiens à leur place, et comme, pour de l'argent et de bonnes paroles, ces pauvres juifs se laissent employer à tout ce qu'on veut, ils sont déjà si bien exercés dans le christianisme, qu'ils commencent à crier fort régulièrement à l'incrédulité, combattent à mort pour la Trinité, à laquelle ils croient même pendant la canicule, se prennent de rage contre les rationalistes, parcourent le pays comme missionnaires et espions de la foi, colportent de petits traités édifiants, roulent le mieux les yeux dans les églises, font les grimaces les plus hypocrites, et réussissent si bien dans le bigotisme, que la jalousie de métier s'en mêle déjà, que les anciens maîtres de la corporation, les chrétiens pur sang, commencent à se plaindre en secret de ce que le christianisme est passé tout entier dans les mains des juifs¹. » Deux ans plus tard, cependant, Heine se décide — on ne sait trop pour quelles raisons — à franchir le pas malgré ses répugnances. Le 28 juin 1825, un mois avant de soutenir ses thèses de doctorat à Göttingen, il se convertit au protestantisme. Si sa correspondance ne laisse rien voir des luttes intérieures qu'il dut traverser au moment de prendre cette grave détermination, elle nous laisse deviner combien peu il se pardonnait à lui-même un acte qu'il jugeait médiocrement honorable. Dans la lettre où, plusieurs mois après l'événement, il confesse à Moser l'acte auquel il s'est laissé entraîner, il laisse clairement apparaître le ressentiment qui s'est amassé au fond de son cœur :

1. III, 444.

il lui recommande la lecture d'un livre de Golowin sur le Japon, et cela parce qu'il y verra que les Japonais n'ont rien si fort en haine que le christianisme : « Rien ne leur est si odieux que la croix. Je veux me faire Japonais ¹. » Un peu plus tard, dans une lettre à ce même ami, il blâme avec violence la conversion de Gans, et ajoute ces lignes qui en disent long : « Il me serait très pénible que mon propre baptême pût t'apparaître sous un jour favorable. Je t'assure que si les lois avaient permis de voler des cuillers d'argent, je ne me serais pas fait baptiser ² ». Une autre fois il constate ironiquement qu'il en train de devenir parfait chrétien « car il fait le pique-assiette chez les juifs riches ³ ». Pour comble d'infortune il ne tarda pas à se convaincre qu'il n'obtiendrait aucun des postes qu'il convoitait, ni à Berlin dans l'administration ou la diplomatie, ni à Munich dans l'Université; que ses ennemis s'obstineraient à voir en lui le « juif indélébile », qu'il avait donc fait inutilement le sacrifice de sa dignité personnelle et que nul ne lui saurait gré d'avoir répudié officiellement la cause de ses coreligionnaires malheureux. Il en fut pour sa courte honte et garda au fond du cœur le sentiment amer d'avoir fait un marché de dupe. « Je suis maintenant haï chez chrétiens et juifs, constatait-il au début de 1826. Je me repens beaucoup de m'être fait baptiser; je ne vois nullement que, dès lors, les choses aient beaucoup mieux tourné pour moi : au contraire, je n'ai eu depuis que malheurs... N'est-ce pas drôle? A peine suis-je baptisé, on me vilipende comme juif ⁴! »

Cette aventure accroît, en définitive, l'antipathie de Heine pour le christianisme intolérant et pour la société qui le repoussait. Mais ce n'est pas chez lui une haine religieuse ou une haine de race. Et ses adversaires le calomnient quand ils cherchent à expliquer sa conduite en supposant chez lui

1. *Lettres*, XIX, 311.

2. *Ibid.* XIX, 336 s.

3. *Ibid.* XIX, 342.

4. *Ibid.*, XIX, 352.

l'aversion invétérée du juif pour le christianisme. La cause juive se confond de plus en plus dans son esprit avec la cause démocratique. Ce qu'il hait, ce n'est pas le christianisme en tant que religion, c'est l'esprit du passé, le romantisme politique et religieux; c'est lui qui opprime les juifs comme il opprime le peuple. Que les juifs, dit Heine, ces parias de la société moderne, fassent donc cause commune avec tous les déshérités; car ils sont à présent les victimes non plus tant d'un préjugé religieux ou d'une haine de races, que d'une iniquité sociale. Leurs adversaires sont les hommes qui détiennent aujourd'hui le pouvoir, les mêmes qui prétendent tenir l'Allemagne entière en tutelle, qui cherchent à étouffer partout la liberté de penser et de parler. Et ils n'en ont point d'autres, en réalité. Car dans les classes supérieures, l'antipathie contre les juifs n'a plus aucune racine religieuse; et dans les classes inférieures, elle se transforme de jour en jour davantage en colère sociale contre la puissance usuraire du capital, contre l'exploitation des pauvres par les riches. « Les juifs, conclut-il, devraient finir par comprendre qu'ils ne pourront être réellement émancipés que lorsque l'émancipation des chrétiens eux-mêmes sera complète et définitive. Leur cause est identique à celle du peuple allemand, et ils ne doivent pas désirer comme juifs ce qui leur était dû depuis longtemps comme fils de l'Allemagne¹. »

*
* *

Bien loin que Heine ait été toute sa vie un adversaire irrécconciliable du christianisme, nous le voyons, au contraire, dans sa jeunesse, marquer une sympathie très vive pour le catholicisme. On a même pu se demander s'il n'avait pas été, à un moment donné, tout près de se convertir. Né dans une ville très catholique, élevé au lycée de Dusseldorf par des prêtres éclairés et tolérants qui s'occupèrent avec zèle de la

1. VI, 120 s., 125.

culture de son intelligence et auxquels il garda toute sa vie un souvenir reconnaissant, Heine semble bien avoir traversé pendant son adolescence une crise plus ou moins aiguë de religiosité romantique. Les pompes du culte catholique, surtout le spectacle imposant des processions qui défilaient devant la maison paternelle — le père de Heine, en commerçant avisé, s'était engagé à élever un autel devant sa maison à l'occasion de ces cérémonies — firent une vive impression sur l'imagination de l'enfant. Devons-nous croire, comme il le raconte¹, qu'il fut un temps où il baisait la main à tous les capucins qu'il rencontrait? Admettons-nous que, comme le Maximilien des *Nuits florentines*², il fréquentait assidument l'église, qu'il était prêt, comme certain chevalier espagnol, à combattre à mort tous les jours en l'honneur de l'immaculée conception de Marie, reine des anges, dame du ciel et de la terre, qu'il s'intéressait beaucoup à la Sainte Famille, et tirait son chapeau avec grand empressement chaque fois qu'il passait devant une image de saint Joseph? Croirons-nous, surtout, que comme le relatent les *Aveux du poète*³, le recteur Schallmeyer aurait sérieusement conseillé aux parents de Heine de destiner leur fils à l'Église et de l'envoyer étudier la théologie catholique dans un séminaire de Rome, que la mère du poète aurait rejeté cette proposition par préjugé rationaliste et par antipathie pour le disgracieux costume des ecclésiastiques rhénans, mais qu'elle aurait plus tard amèrement regretté « de n'avoir pas suivi le conseil de ce vieil ami plein de sagacité, qui avait pénétré de bonne heure les penchants de mon caractère, et qui avait bien compris quelle température spirituelle et physique était la mieux adaptée et la plus salutaire à ma nature⁴? » — Il est permis de supposer que Heine aura quelque peu embelli la réalité et de douter que ses velléités mystiques aient jamais eu un caractère bien sérieux. Il

1. IV, 421.

2. IV, 328.

3. VI, 69 s. cf. VII 460, 466.

4. VI, 69.

est certain toutefois que les récits de Heine ne sont pas dénués de tout fondement. Dans une lettre de 1816 où il confesse à son ami Sethe ses déceptions amoureuses et se plaint de l'insensibilité de sa cousine Amélie, il semble faire allusion à la possibilité d'une conversion : il se demande si la madone céleste ne pourrait pas remplacer la madone terrestre, et déclare qu'il veut étourdir ses sens, chercher dans les profondeurs du mysticisme un adoucissement à ses maux, qu'il trouve misérable « la science dans ses loques de mendiant¹ ». — Heine a manifestement été entraîné assez loin par la contagion du néo-catholicisme romantique qui fleurit vers le début du XIX^e siècle². Ses velléités mystiques n'ont sans doute jamais été bien sérieuses et elles se sont, en tout cas, promptement dissipées; mais elles montrent bien que l'instinct religieux demeurerait vivant dans l'âme du jeune sceptique. Il ne s'y éteindra jamais, et, chez le romantique émancipé, nous trouverons toujours l'intelligence profonde de la poésie du christianisme et, parfois, comme une vague nostalgie des paradis perdus de la foi.

Heine, cependant, ne tarde pas à prendre, en religion comme en politique, une attitude de plus en plus révolutionnaire. Dès 1820 il annonce, comme nous l'avons vu, sa résolution de ne pas se laisser entraîner à la suite du romantisme sur la voie de la réaction cléricale. Son initiation à la philosophie de Hegel pendant son séjour à Berlin fortifie en lui les tendances rationalistes. En même temps la conscience toujours plus claire de la situation misérable et humiliée que l'intolérance religieuse et les préjugés de race font au juif dans la société moderne développe chez lui une aversion de plus en plus vive pour le christianisme. L'ordonnance de 1822 qui révoquait en partie l'édit de tolérance de 1812 lui arrache un

1. Lettres, XIX, 16.

2. L'influence catholique est sensible non seulement dans une poésie comme *Die Weihe* (II, 411) mais dans tout le premier recueil lyrique de Heine, et notamment aussi dans *Almansor* et *Ratcliff*. On trouvera l'énumération des passages qui attestent cette influence dans O. zur Linde, *II. Heine*, p. 199 ss., 214 ss.

véritable cri de haine contre les persécuteurs de sa race : « L'effondrement final du christianisme, écrit-il à Wohlwill, devient chaque jour plus évident pour moi. Voilà bien assez longtemps déjà que cette idée pourrie reste debout. Je nomme le christianisme une idée, mais quelle idée ! Il y a des familles d'idées malpropres qui se sont nichées dans les fentes de ce vieux monde, du bois de lit abandonné de l'Esprit divin, comme des familles de punaises se nichent dans le bois de lit d'un juif polonais. Écrase-t-on une de ces idées-punaises, elle laisse après elle une puanteur qui empeste des siècles durant. Ainsi en est-il du christianisme qui a été écrasé voici mille huit cents ans et qui depuis ce temps continue à nous empoisonner l'air à nous autres pauvres juifs ¹. » Dans *Almansor*, où, sous prétexte de peindre l'antagonisme des Maures et des chrétiens dans l'Espagne du xv^e siècle, il a voulu décrire, en réalité, la situation des juifs dans l'Europe moderne, Heine s'élève avec passion contre le fanatisme religieux. Non qu'il se fasse, contre le christianisme, l'apologiste intransigeant des musulmans. Ses héros ne sont pas les Maures fanatiques qui, comme Hassan ou Abdullah, demeurent invariablement fidèles à la coutume des ancêtres et poursuivent d'une haine farouche les renégats de l'Islam. Il proclame expressément par la voix du chœur sa prédilection pour la civilisation hispano-mauresque telle qu'elle fleurit sous les Abdéramès après que le musulman espagnol fut devenu l'ennemi de ses frères d'Orient ; ses sympathies vont au musulman éclairé, Aly, qui se fait chrétien parce qu'il ne veut pas retourner à l'ancienne barbarie orientale et rêve pour son pays un idéal glorieux de liberté et de haute culture. En revanche il peint sous les traits les plus odieux les représentants du christianisme fanatique et persécuteur, coupable « d'avoir effrontément violé la promesse qu'il avait faite de respecter la liberté de conscience » et d'avoir contraint les vaincus à embrasser la religion chrétienne ou à quitter l'Espagne. Il nous montre ici de

1. Lettres, XIX, 76 (dans l'original ce passage est biffé).

grossiers soudards qui affectent devant des musulmans convertis de faire l'éloge de la hure de sanglier et du vin ou de larder le prophète d'épigrammes de mauvais goût pour avoir interdit ces mets à son peuple ; — là des péronnelles prétentieuses et sottes qui raillent les étoffes mauresques dont se pare Zuleima ; — ailleurs un aventurier sans scrupules, don Diego, qui use des plus honteux stratagèmes pour faire épouser à la riche Zuleima un échappé du bagne, don Enrique, en lui fabriquant une généalogie imaginaire ; — un prêtre qui trempe par cupidité dans cet édifiant complot ; — ou encore un abbé fanatique qui dit à son voisin : « C'était un magnifique auto-dafé ! Ces choses-là réjouissent le cœur du bon chrétien et jettent l'épouvante parmi les pécheurs endurcis de la montagne ¹. » — C'est, désormais, de la part de Heine, la guerre acharnée contre l'intolérance et l'obscurantisme, contre l'oppression des consciences au nom de la religion, contre la « propagande catholique et les jésuites de l'Allemagne ² », contre les prêtres ambitieux et vindicatifs ; ce sont des représailles sanglantes exercées contre les calomniateurs qui s'acharnent à le noircir, « contre ces rats cagots et venineux qui s'agitent dans les sacristies de Bavière et de l'Autriche, et qui, s'ils ne font pas grand mal par leurs morsures, en font d'autant plus par les nausées que donne leur puanteur ³. »

Sa conversion, en 1825, ne modifie en rien ni ses sentiments ni son attitude. Si, à ce moment, il embrasse non point le catholicisme qui l'avait tant attiré à l'époque de sa jeunesse, mais le protestantisme, ce n'est pas qu'il éprouve pour cette forme du christianisme une estime plus particulière. Le piétisme bigot, l'orthodoxie intolérante, le high church anglais, « ce catholicisme, moins la poésie », lui paraissent tout aussi haïssables que l'Église apostolique et romaine. Quant au protestantisme rationaliste, ce n'est presque plus une religion : c'est tout au plus s'il contient encore un tout petit peu de chris-

1. II, 301.

2. VII, 299.

3. VI, 67 s.

tianisme dilué à dose homéopathique. Le brave Hirsch-Hya-cinthe constate que cette religion raisonnable, claire comme un verre d'eau, ne fait point de mal, mais ne fait pas de bien non plus : pour expérimenter son efficacité, Hirsch a joué à la loterie d'Altona les numéros des psaumes affichés le dimanche au temple ; or aucun n'est sorti ! Comment prendre au sérieux une pareille religion ¹ ! Si cependant Heine s'est fait protestant, ce n'est pas seulement par un motif d'intérêt personnel, parce que le protestantisme était la croyance dominante en Prusse où il cherchait à se faire une situation ; c'est aussi parce qu'il voyait dans la Réforme l'origine de la grande croisade pour l'émancipation des esprits, le point de départ de la Révolution allemande, et appartenait ainsi à la confession luthérienne, « non seulement par acte de baptême, disait-il, mais aussi par un enthousiasme batailleur, qui le faisait prendre part aux luttes de cette Église militante ² ».

Nous le voyons, maintenant, dans un passage célèbre de la *Mer du Nord*³, protester au nom de la liberté de pensée contre l'oppression spirituelle que l'Église romaine voudrait perpétuer en Europe. Il rend assurément hommage à la grande œuvre accomplie par l'Église chrétienne du moyen âge. Il constate qu'en prenant sous sa tutelle tous les rapports sociaux et toutes les manifestations de la vie, en aspirant à dominer à la fois l'homme physique et l'homme moral, elle a assuré pendant longtemps l'unité spirituelle du monde occidental. « On ne saurait révoquer en doute que beaucoup de bonheur paisible n'ait été fondé par ce moyen ; que l'existence humaine n'ait à cette époque pris un développement plus fervent et plus intime, et qu'en même temps les arts, semblables à des fleurs silencieusement écloses, n'aient déployé alors cette magnificence que nous admirons encore aujourd'hui et que notre science inquiète et précipitée ne saurait imiter. » Mais cette félicité fondée sur le mensonge et la servitude n'est pas

1. III, 325 s.

2. VII, 299 s.

3. III, 92 ss.

durable : « L'esprit a ses droits éternels, il ne se laisse ni emmailloter par des dogmes, ni endormir par des sons de cloche ; il vint à rompre ses langes enfantins, il déchira la lisière de fer à laquelle le menait sa nourrice, l'Église romaine ; et dans l'ivresse et l'orgueil de la délivrance, il parcourut toutes les régions de la terre, escalada les plus hautes cimes des montagnes, poussa des cris d'allégresse et de victoire, se ressouvint de bien des aspirations et des doutes séculaires, et se mit à méditer les merveilles du jour et à compter les étoiles de la nuit. » Une ère nouvelle commence dès lors pour l'humanité : elle aspire à la science et à l'autonomie ; elle apprend peu à peu à déchiffrer l'énigme du monde, à se diriger elle-même librement. On peut douter, à la vérité, que le règne de la raison consciente ait, jusqu'à présent, procuré à la multitude le bonheur tranquille dont elle a joui pendant les longues années où elle a végété dans l'humble et abrutissante foi du charbonnier. Mais pour l'élite, la lutte contre la tyrannie intolérable que Rome prétendait faire peser sur le genre humain a été une nécessité et un bienfait. « Rome a toujours voulu dominer, et lorsque ses légions succombèrent, elle envoya des dogmes dans les provinces. Pareille à une araignée gigantesque, Rome se tenait blottie au centre du monde latin, et enveloppait l'univers de sa toile infinie. Des générations de peuples passaient, à l'abri de cette toile, une vie naïve et de béate quiétude, en prenant pour la voûte du ciel ce qui n'était qu'un tissu romain. Seulement les esprits plus pénétrants et doués d'un plus libre essor se sentaient oppressés et misérables sous cette toile mensongère, et quand ils voulaient la rompre et s'échapper, alors la rusée grande araignée les attrapait aisément, et suçait le sang le plus intrépide de leur cœur. En vérité, le bonheur imaginaire et brutal de la multitude n'était-il pas acheté trop cher, au prix d'un sang si noble ? Grâce à Dieu ! les jours de la servitude intellectuelle sont passés. Affaiblie par l'âge, la grande araignée porte-croix se tient encore comme autrefois abritée entre les piliers crevassés des ruines du Colisée ; elle tisse toujours, il

est vrai, son ancienne toile, mais ce n'est plus qu'un tissu lâche et fragile, et elle n'y prend plus que des papillons et des chauves-souris, mais non pas, comme jadis, les aigles du Nord. »

La lutte contre l'Église est ainsi, en fin de compte, pour Heine l'un des aspects de cette conquête de la liberté, but suprême où tend l'évolution de l'humanité. Dans l'antique Égypte, patrie du crocodile, du Prêtre et du Guerrier, naquit jadis « l'esprit de caste, qui, depuis deux mille ans, a su se déguiser sous les costumes de tous les pays, et toujours prendre le langage de chaque siècle pour tromper chaque siècle ; qui, peut-être mort aujourd'hui, simule encore l'apparence de la vie, marche parmi nous avec des yeux envieux et malfaisants, empoisonne de ses exhalaisons cadavéreuses la brillante fraîcheur de notre vie, et suce, vampire du moyen âge, le sang et la chaleur du cœur des peuples¹. » C'est cet esprit de caste, incarné dans les Églises et dans les Aristocraties, qu'il s'agit de vaincre aujourd'hui. De part et d'autre on est en présence d'une minorité de privilégiés qui cherche à perpétuer sa tyrannie sur les masses, à les exploiter à son profit : il faut briser ce joug. De même que l'Aristocratie accapare à son profit le pouvoir de l'État et met la royauté en tutelle, ainsi le Prêtre accapare la religion et s'en fait un instrument de domination. Tant que les religions restent « libres », tant qu'aucune religion ne cherche à supplanter les autres par la force, à s'imposer par l'autorité à toutes les consciences, elles sont grandes et respectables. Mais quand, à l'instigation du Prêtre, la religion devient dogme, quand enfin elle s'allie à l'État pour mettre la force matérielle au service de ses ambitions dominatrices, alors elle devient malfaisante. Heine respecte l'Autel, mais il hait « les serpents qui se cachent sous ses vénérables ruines, reptiles rusés qui savent sourire comme des fleurs innocentes, pendant qu'ils lancent secrètement leur poison dans le calice de la vie² » ; il respecte

1. III, 494.

2. III, 417.

l'État et la Religion, mais il hait « ce monstre qu'on nomme religion d'État, créature dérisoire, née du concubinage du pouvoir temporel et de la puissance spirituelle, mulet engendré par le coursier de l'Antéchrist et par l'ânesse du Sauveur ». Les religions d'État sont le grand fléau de notre temps : elles ne sont pas seulement une menace perpétuelle pour la liberté spirituelle du genre humain, mais encore une entrave au développement matériel des nations. « Sans les religions d'État, l'Allemagne serait une et forte, et ses fils seraient grands et libres. Mais notre patrie est déchirée par les dissidences religieuses, le peuple est divisé en partis de religions ennemies : des sujets protestants se querellent avec leurs princes catholiques, des catholiques avec leurs princes protestants. Ce n'est partout que soupçon à l'égard d'un crypto-catholicisme ou d'un crypto-protestantisme ; partout accusation d'hérésie, espionnage d'opinions, piétisme, mysticisme, délations des gazettes ecclésiastiques, haines des sectes, maquignonnage religieux, prosélytisme ; et pendant que nous nous disputons pour le ciel, nous nous perdons sur cette terre. L'indifférence en matière de religion serait peut-être le seul moyen de nous sauver, et l'affaiblissement de la foi pourrait donner à l'Allemagne une force politique ¹. » — Guerre aux Prêtres ! Guerre aux Églises d'État ! Guerre aux Aristocraties ! — Tel est le mot d'ordre que Heine donne aux amis de la liberté, à tous ceux qui veulent l'émancipation universelle.

Et le principe même des religions, le principe du christianisme, est-il de tout point respectable et sacré aux yeux de Heine ? C'est fort douteux. Il honore bien, comme il le dit, l'idée sainte de chaque religion, il admire profondément la touchante figure du Christ, il reconnaît que le christianisme a pu être à certains égards un bienfait pour l'humanité. Mais il déclare nettement « qu'il n'a pas de vénération particulière pour l'anthropomorphisme judaïco-chrétien ² » ; et il est fort loin d'admirer sans réserves le spiritualisme morose de la reli-

1. III, 417 s.

2. III, 417.

gion du Christ. Sans doute, le christianisme contient peut-être en germe la religion de l'avenir, la religion de la Liberté ; sans doute le Christ est, sinon le dieu, du moins le prêtre sublime de cette religion ¹. Mais toutes les religions positives, y compris le christianisme, sont fondées sur « une révélation traditionnelle qui ne se manifeste que chez un petit nombre d'élus, et doit être aveuglément crue par la foule ». Or, ce mode de révélation étant lui-même aristocratique, il ne peut combattre d'une façon efficace le règne des aristocraties, l'institution des castes privilégiées. A la religion basée sur la foi et la révélation traditionnelles il faut substituer une religion démocratique basée sur la raison, « cette révélation continue qui se reproduit dans la tête de chaque homme, où elle fonde le savoir ² ». C'est à cette religion de la Raison, à la religion de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité que Heine voue un culte enthousiaste. « Salut, liberté ! jeune soleil du monde rajeuni ! s'écrie-t-il. Ces vieux soleils, l'amour et la foi, sont ternis et froids, et ne peuvent plus ni éclairer ni réchauffer. Ils sont abandonnés, ces vieux bois de myrtes, qui jadis regorgeaient de population, et il ne reste plus que quelques colombes timides qui nichent dans ces bosquets de la tendresse. Elles tombent, ces vieilles cathédrales qu'élevèrent autrefois à une hauteur gigantesque des races hardiment pieuses qui voulaient édifier leur foi jusque dans le ciel ; elles se démolissent pièce à pièce, et leurs dieux ne croient plus à eux-mêmes. Ces dieux sont décrépits, et notre siècle n'a plus assez d'imagination pour en créer de nouveaux. Toute la force qu'enferme le cœur de l'homme devient aujourd'hui amour de la liberté, et la liberté est peut-être la religion de notre temps, et c'est encore une religion qui se prêche, non aux riches, mais aux pauvres, et, elle aussi, a ses apôtres, ses martyrs et ses Ischariotes ³. »

Rationaliste enthousiaste, Heine n'en conserve pas moins

1. III, 501.

2. III, 498.

3. III, 433.

l'empreinte profonde du romantisme qui avait séduit sa jeunesse.

Notons d'abord que cet anti-chrétien n'est nullement un « païen » à la façon d'un Goethe ou d'un Nietzsche. Ses sympathies pour l'antiquité classique sont des plus tièdes. Au temps où il faisait ses humanités au lycée de Dusseldorf, il avait trouvé, disait-il, grand plaisir à connaître « ces beaux dieux tout nus qui gouvernaient si joyeusement le monde » et il était plus ferré qu'aucun écolier de l'ancienne Rome sur les amours de Vénus. Mais les langues anciennes le rebutaient fort : il trouvait le grec une « invention du diable et déclarait que si les Romains n'avaient pas eu la bonne fortune de savoir le latin au berceau, ils n'auraient jamais eu de temps de reste pour conquérir le monde¹. Ce ne sont là évidemment que des boutades, mais elles laissent voir combien peu Heine avait l'âme classique. Artiste passionné, il adorait certes la beauté. Sensualiste ardemment épris de vie et de bonheur, il prenait parti contre les « tristes dieux » du christianisme pour les Olympiens et « leur bon droit parfumé d'ambrosie ». Mais il n'aime guère, au fond, ces divinités joyeuses dont le rire inextinguible retentissait dans les célestes banquets et qui, dans les batailles des hommes prirent toujours le parti des vainqueurs. S'il se range de leur côté, c'est parce que, « dans les combats des dieux, il prend le parti des dieux vaincus », c'est parce qu'il a pitié de leur triste destinée lorsqu'il les voit errer là-haut dans le ciel, à l'heure de minuit, déchus de leur antique gloire, « ombres mortes et errantes, images nébuleuses que le vent disperse effrayées. » Mais au temps de leur splendeur, ces « dieux gaillards qui ne connaissaient pas la douleur », ces dieux sans amour et sans pitié ne l'attiraient guère : « C'étaient, disait-il, des dieux de jours de fête, autour desquels on dansait gaiement, mais auxquels on ne pouvait adresser que des actions de grâce. » Et quand, dans l'assemblée des Olympiens, entra le Juif pâle, dégouttant de sang,

1. III, 153, 151, 150.

avec la couronne d'épines sur la tête et portant sur l'épaule la grande croix de bois, alors les dieux se turent et pâlirent et s'évanouirent enfin en vapeur. Le Christ était vainqueur¹.

Si l'âme de Heine s'ouvre à « la joie sensuelle des Grecs », elle tressaille plus encore, peut-être, en présence de la « divine pensée de Judée ».

Qu'est-ce à l'origine que le christianisme? se demande Heine, si ce n'est la légende sublime d'un dieu caché sous la forme d'un bel adolescent qui s'en va, sous les palmiers de la Judée, prêchant l'amour aux hommes, révélant au monde ces doctrines de liberté et d'égalité que, plus tard, la raison des plus grands penseurs reconnut pour vraies, ces doctrines pour lesquelles combattirent et moururent les héros de la Révolution française et qui sont aujourd'hui l'évangile de tous les hommes de bonne volonté. Le christianisme est, en son essence, identique à la religion de la Raison; le Christ est le prophète de l'idéal nouveau: « C'est le dieu que j'aime le plus; non parce qu'il est un dieu légitime, dont le père était déjà dieu, et gouverna le monde depuis un temps immémorial, mais parce que, bien qu'il soit né dauphin du ciel, il a pourtant les sentiments démocratiques, et n'aime pas le faste courtoisanesque, et puis parce qu'il n'est pas le dieu d'une aristocratie de pharisiens doctrinaires ni de lansquenets galonnés, mais bien un modeste dieu du peuple, un bon dieu citoyen. En vérité, si le Christ n'était pas encore dieu, je donnerais ma voix pour qu'il le fût, et bien plus qu'à un dieu absolu et imposé, je lui obéirais, à lui, le dieu élu, le dieu de mon choix². »

Dieu d'amour, le Christ est le dieu des malheureux, des déshérités, des souffrants. Et à ce titre aussi Heine le révère. Sans doute il lui déplaît que le christianisme ait enveloppé le monde d'un voile de deuil et de souffrance. Comme Nietzsche, Heine tient le christianisme pour une religion de « décadents » qui voit dans la vie une maladie, dans l'uni-

1. I, 487 ss.; III, 394 s.

2. III, 401 s.

vers un hôpital, dans la mort le médecin toujours prêt à guérir les maux de l'humanité avec son remède unique et infailible, son éternel somnifère. Lorsqu'il regarde, à Lucques, une procession défilant la nuit à travers les rues éclairées, parmi la foule compacte, sous les yeux des jeunes filles fraîches et fleuries qui se pressent aux fenêtres, il lui semble voir « la Vie elle-même qui célèbre son mariage avec la Mort et a invité à la fête la Jeunesse et la Beauté ». Le cortège lui apparaît comme un défilé d'incurables qui se traînent lamentablement vers la tombe : « C'était certainement la Mort en personne que je vis aux côtés d'un prêtre pâle et soucieux ; elle lui tenait de ses mains sèches et tremblantes le cierge qui pétillait, lui faisait de son pauvre chef dépouillé des signes d'amitié et tout encourageants ; et quelque peu solide qu'elle fût elle-même sur ses jambes, elle soutenait encore de temps à autre le pauvre prêtre, qui pâlisait davantage à chaque pas, et semblait vouloir s'évanouir. La mort avait l'air de lui souffler du cœur, et de lui dire : « Attends encore quelques petites heures, nous rentrerons ; alors j'éteindrai le cierge, et je te mettrai au lit, et tes jambes froides et fatiguées pourront se reposer, et tu dormiras d'un sommeil si profond, que tu n'entendras pas la cloche plaintive de Saint-Michel. » Comme Nietzsche, Heine se révolte contre cette vision pessimiste de l'univers. Mais au lieu de prendre parti comme le « dur » Zarathustra contre les malvenus et les dégénérés, au lieu de montrer dans le christianisme la grande révolte des esclaves contre les maîtres, des décadents contre les hommes sains, il se laisse gagner par la pitié et conclut : « Je ne veux pas écrire contre cet homme, me dis-je, en voyant le pauvre prêtre pâlisant, que la Mort incarnée, son cierge à la main, allait mettre au lit¹. »

Et de même qu'il ne se pose pas en adversaire irréconciliable du christianisme, Heine se garde aussi d'afficher contre l'Église catholique l'inimitié aveugle d'un fanatique. Il se

1. III, 393 s.

compare lui-même, dans les *Aveux du poète*, à un officier de fortune qui se bat courageusement, mais qui, la lutte terminée, ne garde pas de fiel en son cœur pour la cause qu'il a combattue, ni pour ses défenseurs. Il connaît trop sa taille intellectuelle et la limite de ses forces pour s'imaginer qu'il pourra faire brèche dans un colosse comme l'Église de saint Pierre ; tout au plus peut-il travailler, modeste manœuvre, à la lente œuvre de démolition qui se prolongera pendant des siècles. On dit que l'Église catholique est la Bastille de l'esprit, qu'elle n'est plus défendue aujourd'hui que par quelques invalides. C'est possible, concède Heine ; mais en attendant, la vieille forteresse est solide encore, elle a résisté à plus d'un assaut et plus d'un assaillant téméraire se rompra encore le cou contre ses crénaux. Il rend hommage lui aussi, à la majesté de cet édifice grandiose où Nietzsche voyait « le dernier travail de Romains », le chef-d'œuvre d'un peuple qui savait bâtir pour l'éternité ; il admire comme lui « l'enchaînement ingénieux et conséquent de tout ce système religieux et moral qu'on nomme l'Église catholique, apostolique et romaine » ; il se fait gloire de n'avoir jamais bafoué ses prêtres ni ridiculisé son dogme ou son culte et déclare qu'on lui fait à la fois trop d'honneur et de déshonneur quand on l'appelle un Voltaire allemand¹.

Et ce qui le charme plus encore que l'imposante majesté de l'Église de saint Pierre, c'est la poésie qui fleurit et brille dans les symboles du dogme et du culte catholiques. Ils exercent sur sa nature de poète une séduction infinie. Volontiers il se laisse enivrer par « la douceur intime et infinie » du spiritualisme catholique, par « la délirante joie sépulcrale, la volupté de la mort qui y domine ». Il compare la poésie chrétienne à cette fleur de la passion née du sang du Christ, fleur étrange, aux couleurs singulières et tranchées, dans le calice de laquelle sont figurés les instruments qui servirent au martyr du Sauveur, fleur attirante et funèbre, « dont la vue

1. VI, 66.

excite en nous un plaisir déchirant semblable aux sensations douces qu'on trouve dans la douleur même ¹. » Au temps de sa jeunesse romantique, Heine, comme il le raconte dans ses *Arxer*, écoutait souvent l'inspiration de la muse chrétienne, s'exaltait pour la sainte Vierge, reine des anges, Vénus immaculée des cieux, et mettait en vers coquets les légendes de sa grâce divine et de sa miséricorde sans bornes ². Si, plus tard, il renonce à ce genre quelque peu conventionnel, il ne cesse pas de sentir profondément la poésie du christianisme. Peu d'artistes ont su exprimer comme l'auteur du *Pèlerinage de Kevlaar* ce charme touchant qui s'exhale de la foi populaire si candide et si naïve, ou évoquer comme le poète de la *Paix* la vision du Christ Sauveur, qui, vêtu d'une robe blanche flottante, grand comme un géant, marche sur la terre et la mer et de ses mains étendues bénit l'univers, tandis que son cœur, tel un soleil rouge et ardent, verse allègrement sur le monde la pourpre de son sang rédempteur.

III

Si au point de vue religieux Heine débute par un mysticisme romantique à tendances vaguement catholiques, son point de départ en politique est le nationalisme idéaliste qui fleurit, au lendemain de la guerre d'indépendance, parmi la jeunesse des universités allemandes. On sait assez comment, après l'avortement, au Congrès de Vienne, des espérances des patriotes, les étudiants, groupés en une association unique, la *Burschenschaft*, reprennent à leur façon la grande pensée qui avait attiré sous le drapeau prussien l'élite de la nation, et affirment leur volonté de travailler à cette Allemagne une et libre que rêvaient les héros de 1813. Heine sympathise de tout point avec ses condisciples. Il est plein d'enthousiasme patriotique. En 1815 nous le voyons se présenter

1. V, 217.

2. VI, 66. Cf. p. 57, note 2.

comme volontaire, avec ses camarades de classe, pour faire campagne contre Napoléon après le retour de l'île d'Elbe. L'année suivante il se réjouit d'avoir rencontré chez son oncle Salomon, « le splendide, homérique et divin Blücher¹ ». A l'université de Bonn, il se plonge avec ardeur dans l'étude du passé germanique, travaille l'histoire de la langue allemande avec Schlegel, commente avec Arndt la *Germanie* de Tacite, fait du droit germanique avec Hüllmann, de l'histoire primitive des Germains avec Radloff, se passionne pour l'architecture allemande que lui fait connaître Hundeshagen. A Göttingen il fréquente les cours du germaniste Beneke sur le vieil allemand et s'indigne de ce que, sur 1 300 étudiants, neuf seulement montrent de l'intérêt pour les reliques spirituelles du passé germanique. A Berlin il a dû suivre les cours d'ailleurs médiocres de Zeune sur le *Nibelungenlied*. Le moyen âge le passionne. Dans son article de 1823 sur la Pologne, il déplore que les Allemands se désintéressent de leur passé et négligent l'étude des anciens monuments de l'histoire et de l'art allemands : « Puisse bientôt venir le temps, s'écrie-t-il, où l'on rendra justice au moyen âge aussi, où il ne se trouvera plus un plat apôtre des lumières pour dresser l'inventaire de toutes les parties d'ombre de ce tableau grandiose à seule fin de faire ainsi compliment à sa propre époque ; où aucun scolar érudit ne se livrera plus à un parallèle entre la cathédrale de Cologne et le Panthéon, entre le *Nibelungenlied* et l'*Odyssée*, où l'on comprendra les splendeurs du moyen âge dans leur synthèse organique, où on ne les comparera plus qu'entre elles, et où l'on appellera le *Nibelungenlied* une cathédrale en vers et la cathédrale de Cologne un *Nibelungenlied* de pierres. » — Nombre des poésies de jeunesse de Heine sont écrites dans le jargon patriotique de l'époque. L'une des plus curieuses à cet égard est son poème de 1815 sur l'*Allemagne* : il est amusant de voir Heine parler sur un ton de conviction profonde de « l'enfer rusé et malin »

1. Lettres, XIX, 45.

qui se déverse du pays des Francs sur la Germanie, « apportant la honte et l'humiliation dans la pieuse patrie allemande », de l'entendre évoquer le souvenir des signaux de feu allumés sur les montagnes lors de la guerre d'indépendance; célébrer les héros allemands, les descendants de Hermann, pareils à des lions — « les héros ne sont point engendrés par des colombes » — et cependant doux et humains aussi; exalter les vertus de la femme allemande qui se penche, infirmière dévouée, sur le lit de douleur des héros blessés dans la guerre sainte, tandis que les « beautés de la Seine n'ont d'amour que pour l'or véral »; terminer enfin sa pièce par une invocation à la reine Louise et par le cri de « Gloire et prospérité à l'Empire allemand !¹ » — De même, dans une poésie qui date vraisemblablement de ses années de Bonn, Heine oppose à la corruption de l'époque présente la grandeur du bon vieux temps « où les bonnes mœurs et la vertu marchaient sans faste la main dans la main, où la jeunesse avec une crainte respectueuse se levait devant les vieillards; — où pas un jeune homme ne trompait une jeune fille avec des soupirs à la mode, où nul despote ingénieux n'érigéait le parjure en système; — où une poignée de main valait plus que les serments ou les actes notariés, où dans l'armure de fer il y avait un homme, et dans l'homme un cœur² ». Et le 18 octobre, jour anniversaire de la bataille de Leipzig, Heine s'était rendu avec ses camarades sur le Kreuzberg, s'était accroupi avec eux devant le feu de joie allumé parmi les ruines du Drachenfels, avait comme eux poussé un vivat en l'honneur de Blücher et de la liberté allemande, entonné « le chant des saintes victoires de l'Allemagne », vidé des cruches de vin du Rhin « à la prospérité de l'Allemagne » — et rapporté de cette expédition un bon rhume de cerveau³.

1. Voir la poésie intitulée *Deutschland*, publiée en 1829 dans les *Allgemeine Unterhaltungsblätter zur Verbreitung des Schönen, Guten und Nützlichen*, V, 246 s., et remise au jour récemment par Elster, *Heines erstes Gedicht*, Deutsche Dichtung. XXV, 7.

2. II, 160.

3. II, 64.

Comme il partage l'ardeur patriotique qui anime les étudiants de la *Burschenschaft*, il s'associe également à leur enthousiasme très sincère mais un peu vague pour la liberté et se trouve ainsi amené à prendre parti contre les gouvernements allemands dans la lutte qu'ils engagent, vers ce moment, contre les tendances libérales du corps enseignant et de la jeunesse universitaire. L'année même où Heine se faisait inscrire à la nouvelle université de Bonn, le gouvernement prussien, inquiet des tendances révolutionnaires qui se manifestaient parmi les étudiants, effrayé par l'assassinat de Kotzebue par Karl Sand, entré dans une voie de réaction à outrance et se disposait à appliquer avec une inflexible rigueur les fameux décrets de Karlsbad qui mettaient en suspicion les universités et soumettaient la presse à une rigoureuse censure. En juillet 1819 les perquisitions et arrestations commencent à Bonn et à Berlin en même temps; une foule d'étudiants, de professeurs, de patriotes universellement estimés comme Jahn et Arndt, étaient incarcérés et impliqués dans d'interminables procès. Le 18 octobre, tandis que Heine et ses camarades se rendaient à la lueur des torches sur le Kreuzberg, le roi de Prusse ordonnait la promulgation des décrets de Karlsbad dans tout le royaume et donnait son approbation à l'édit de censure préparé à la hâte par le chancelier¹. En même temps une grêle de petites vexations de s'abattre sur les étudiants : la censure mutilait d'une façon ridicule le nouveau *Commersbuch* ou recueil de chansons des étudiants de Bonn; les réunions de la *Burschenschaft* étaient interdites, ce qui n'empêcha pas l'association de tenir des assises secrètes, où l'on débitait — en toute innocence d'ailleurs — les propos les plus révolutionnaires. Puis, à la suite d'un compte rendu inexact, plusieurs des amis de Heine étaient traduits devant le tribunal académique à propos du discours prononcé sur le Kreuzberg et Heine lui-même était appelé à comparaître dans cette affaire comme témoin. A Berlin, quel-

1. Treitschke, *Deutsche Geschichte*, II, 540, 576.

ques années plus tard, mêmes persécutions ; toutes les associations universitaires sont impitoyablement dissoutes par la police et une trentaine d'étudiants chassés de Berlin ; les étudiants polonais soupçonnés de menées démagogiques contre la Russie sont encore plus maltraités : les uns sont jetés en prison, les autres se hâtent de se soustraire par la fuite aux rigueurs de la police¹. Pour devenir l'adversaire de la réaction féodale et cléricale qui se déchaîne en Allemagne, Heine n'a qu'à se laisser aller au courant qui entraîne à ce moment vers le libéralisme une grande partie de la jeunesse studieuse.

Rien de plus confus d'ailleurs que ce libéralisme teinté de romantisme qui fleurit parmi les membres de la *Burschenschaft*. Il peut convenir aux tempéraments les plus opposés. Et l'on trouve dans les rangs des *Burschen*, à côté de libéraux ou radicaux, de futurs conservateurs comme Leo ou Stahl, Hengstenberg, Menzel ou Jarcke. Heine les coudoie, à ce moment, sans pressentir le moins du monde les divergences fondamentales qui les sépareront plus tard ; il concilie sans difficultés l'idéal nationaliste et romantique des « teutomanes » avec les convictions démocratiques toujours plus avancées qui se font jour en lui. Ces deux courants d'idées, cependant, divergeaient trop pour que Heine ne dût pas, tôt ou tard, prendre conscience de l'écart qui les séparerait et opter pour l'un ou pour l'autre. Ce moment vint pour lui vers 1821 : à partir de cette époque, nous le voyons s'éloigner de plus en plus du nationalisme et se rapprocher du parti de la « révolution ».

Deux faits surtout paraissent avoir révélé à Heine les divergences qui le séparaient des teutomanes : son exclusion de la *Burschenschaft* vers la fin de son séjour à Göttingen² et son

1. H. Hüffer, *Aus dem Leben H. Heines*, Berlin, 1878, 74 ss. Cf. Strodtmann, *Heines Leben und Werke*, 3^e éd. Hamburg 1884, I, 66. 132 s.

2. Les circonstances dans lesquelles Heine s'est brouillé avec la *Burschenschaft* sont mal connues. La légende d'après laquelle Heine aurait été exclu, pour infraction au code de morale en vigueur parmi les *Burschen*, à cause de la nature spéciale de la maladie qui l'avait retenu à Göttingen en janvier 1821, au moment où il recevait le *consilium abeundi*,

aversion pour l'antisémitisme et la gallophobie qui sévissent parmi les *Burschen*. Il s'irrite, dès lors, contre l'étroussure de leur patriotisme. A partir de 1822 on trouve dans sa correspondance ces diatribes humoristiques contre l'Allemagne et les Allemands qui ont si fort indisposé l'opinion contre lui et lui ont valu sa réputation de sans-patrie : « Tout ce qui est allemand fait sur moi l'effet d'un vomitif » ! ou bien : « Je n'aurais jamais cru que ces bêtes qu'on nomme Allemands soient une race si ennuyante et malicieuse¹ ! » ou encore : « Je ne suis point Allemand... et, si je l'étais, je ne m'en ferais pas gloire. Oh ! ce sont des barbares ! Il n'y a que trois peuples civilisés : les Français, les Chinois et les Persans. Et je suis fier d'être Persan ! ». Il parle des « Vieux Allemands » comme de ses pires ennemis². Il oppose, dans ses *Lettres de Berlin*, à l'étroussure sectaire des teutomanes le véritable amour de la liberté qui n'a pas sa source dans la bouteille d'eau-de-vie et ne se fonde pas sur la gallophobie et l'égoïsme national. Il déclare que son amour pour l'Allemagne et les Allemands ne l'empêche pas d'aimer les habitants du reste de la terre dont le nombre dépasse quarante fois celui de tous les Allemands et que, par suite, comme l'amour donne à l'homme sa vraie valeur, il vaut aussi quarante fois plus que ceux qui ne peuvent pas se dégager du borborygme de l'égoïsme national. Il raille les *lieder* de Körner, ces vers fades, niais, plats, sans poésie qui enthousiasmaient jadis les combattants de la guerre de l'indépendance et font pâmer d'aise aujourd'hui encore les « vierges allemandes » de Berlin ; et, s'excusant de parler sur un ton d'amère moquerie de choses sacrées pour d'autres personnes, il conclut : « Mon âme est trop ardemment amoureuse de vraie

paraît être une simple supposition que ne confirme aucune preuve sérieuse. Il est plus vraisemblable que l'intolérance sectaire et le nationalisme agressif des *Burschen* ont dû froisser Heine. Peut-être aussi Massmann que Heine a plus tard si cruellement persiflé s'est-il trouvé mêlé à cette affaire, ce qui expliquerait la longue rancune du poète. Voir G. Karpeles, *H. Heine, Aus seinem Leben und aus seiner Zeit*, Leipzig, 1899, p. 411.

1. En français dans le texte.

2. *Lettres*, XIX, 50 s., 200, 436.

liberté, pour que je ne sois pas pris de dépit en voyant dans leur pauvreté et leur grisâtre insignifiance nos mirmidons hâbleurs, héros lilliputiens de la liberté. Dans mon âme, l'amour de l'Allemagne et la vénération de la magnificence allemande est trop vivace, pour que je puisse même mêler ma voix au bavardage insensé de ces hommes de rien, qui font étalage de sentiments teutons, et souvent je me sens comme une démangeaison convulsive d'arracher d'une main hardie aux suppôts du vieux mensonge l'auréole qui entoure leur tête, et de tirer la peau du lion, — parce que je suppose qu'elle recouvre un âne¹. »

Désormais nous le voyons persifler dans presque tous ses ouvrages la teutomanie et ses héros. Ici il s'attaque au « père Jahn », l'apôtre de la gymnastique en qui il voit un pitre ridicule et lâche qui pose pour la grossièreté et fait du patriotisme un métier lucratif². Ailleurs il s'en prend au germaniste Massmann dont il raille le nez camard, le pourpoint teutonique, les mains sales et qu'il décrit comme le type du démagogue teutomane, inoffensif grotesque qui a sans cesse à la bouche Arminius le Chérusque et M^{me} Thusnelda son épouse, déclame à tout propos contre la Babylone moderne, contre l'invention du savon, contre la grammaire grecque païenne ou la mode des gants, et n'a pas son pareil pour faire des tours à la barre fixe, cataloguer les variantes des vieux poèmes tudesques et ramper basement devant les puissants du jour³. — A tout instant Heine décoche quelque pointe contre ces « fous à livrée noire » qui font des grimaces si lugubres en se livrant aux pratiques de leur gymnastique patriotique que les gouvernements prennent peur et les met-

1. VII, 592, 183, 587 s.

2. IV, 18.

3. III, 220 ss. La description que Heine donne de Massmann n'est exacte que par certains détails extérieurs ; pour l'essentiel elle ne paraît pas répondre à la réalité. Il ne faut donc pas considérer le Massmann de Heine comme un portrait individuel mais comme un *type* en qui le poète a incarné tous les travers et les vices qu'il haïssait chez les Teutomanes. Voir G. Karpeles, *op. cit.*, p. 107 ss. ; cf. E. Euler et R. Harstein, *H. F. Massmann*. Berlin, 1902.

tent sous clef¹, contre ces pseudo-démagogues ignorants et encore plus pédants qui aiment mieux brûler les livres que les lire, qui dissertent doctement sur les signes caractéristiques des Germains de race pure et dressent d'avance leurs listes de proscription pour le jour où ils arriveront au pouvoir. Il les tient non point pour des champions de la liberté, mais pour des romantiques attardés. A la fête de la Wartbourg où le teutonisme célébrait ses saturnales, « le passé croassa son obscur chant de corbeau et. à la lucur des torches, on fit et dit des sottises dignes du moyen âge le plus imbécile² ».

Dans son antipathie pour ces grotesques du patriotisme, Heine se laisse entraîner, en fin de compte, à médire aussi du patriotisme sincère. Le sentiment national des combattants de 1813 ne lui paraît pas, à tout prendre, beaucoup plus respectable que les rodomontades d'un Jahn et de ses pareils. Il en vient à tourner en ridicule toute l'époque de la guerre de délivrance, les mauvaises poésies, Hermann et Thusnelda, Hurrah ! et l'association des dames patriotiques, et les glands du chêne national, et les interminables vanteries sur la bataille de Leipzig, et les images où l'on représentait avec une édifiante maladresse les augustes chefs des armées s'agenouillant sur le champ de bataille. Il compare les Allemands victorieux de Napoléon à des écoliers qui ne se tiennent pas de joie d'avoir rossé une fois par hasard le maître d'école ; et il se demande s'il n'aurait pas mieux valu, au fond, qu'ils eussent eux-mêmes reçu les coups³. L'élan patriotique de la nation lui paraît une duperie. En 1813 quand le pays gémissait sous le joug des étrangers, les rois ont appelé leurs peuples aux armes en leur promettant la liberté comme prix de la victoire ; et le peuple s'est levé, et il a balayé l'inva-

1. III, 252.

2. VII, 94 s. Cf. III, 568 : «... da entstand eine schwarze Sekte, die von Deutschtum, Volksthum und Ureichthum die närrischsten Träume ausheckte und durch noch närrischere Mittel auszuführen dachte. Sie waren nicht unwissend, denn sie hatten alles gelesen. Sie waren vielseitig in der Beschränktheit. Sie waren durchaus keine französisch-oberflächliche Demagogen. Sie waren gründlich, kritisch, historisch... »

3. III, 235.

sion étrangère. Mais les rois en ont usé envers lui comme ce négrier qui pendant une tempête avait promis à ses esclaves la liberté s'ils aidaient à sauver le navire et qui, le danger une fois passé, s'était empressé de les remettre à la chaîne, de les replonger dans les ténèbres de la cale où ils avaient désormais tout loisir de se livrer à de très démagogiques réflexions sur les promesses des marchands d'âmes¹... Le patriotisme apparaît, somme toute, à Heine soit comme une pose où se complaisent des intrigants ou des toqués, soit comme une passion généreuse mais aveugle que les grands de la terre ont adroitement encouragée, savamment attisée pour, finalement, l'exploiter à leur profit.

Et pourtant Heine, malgré son aversion pour le patriotisme phraseur, malgré ses sympathies hautement avouées pour la France et la culture française, n'en affirme pas moins avec énergie son amour passionné pour l'Allemagne et le génie allemand. Rien de plus significatif à cet égard que la lettre si curieuse qu'il adresse en 1824 à R. Christiani². Après avoir décoché contre les « fous noirs » une série de plaisanteries, il déclare de la façon la plus catégorique à son ami qu'on se tromperait fort si l'on s'imaginait qu'il s'efforce à dessein de se dépouiller de sa nature d'Allemand. Bien au contraire. Il sait à n'en pas douter qu'il est « une bête très authentiquement allemande », que l'élément germanique lui est aussi nécessaire que l'eau au poisson, qu'il passerait « à l'état de morue sèche » s'il prétendait sauter hors des flots vivifiants du germanisme, qu'il aime, au fond, le génie allemand « plus que tout au monde », que son cœur est « un temple du sentiment allemand » et ses livres « des archives de poésie allemande ».

Il est assez malaisé, dans ces conditions, de résoudre la question si souvent débattue de savoir ce qu'il faut penser du patriotisme de Heine. On ne manque pas, évidemment, d'arguments spécieux lorsqu'on le dépeint comme un juif rhéna-

1. III, 234.

2. Lettre du 7 mars 1824, publiée par Elster, *Deutsche Rundschau*, t. CVII, p. 282.

insuffisamment germanisé, chez qui l'instinct national n'existe qu'à l'état rudimentaire, qui a criminellement jeté le trouble dans les consciences allemandes en dénigrant avec une sacrilège ironie l'enthousiasme des héros de 1813, qui demeure étranger aux traditions les plus sacrées du germanisme et qui, sous prétexte de distinguer entre le vrai et le faux patriotisme, en arrive à porter au sentiment national lui-même les atteintes les plus graves. — Mais n'est-ce pas là un jugement bien sommaire et qui ne rend pas compte de la complexité d'une nature comme celle de Heine ? J'incline bien plutôt, pour ma part, à croire qu'il est également sincère dans son nationalisme et dans son cosmopolitisme, qu'il a ressenti, en bon romantique, l'amour le plus profond pour la terre natale, pour le génie national, pour les traditions anciennes, pour le moyen âge allemand, mais qu'il a en même temps perçu avec une douloureuse acuité — et cela peut-être en raison de ses origines juives et de son éducation partiellement française — tout ce qu'il y a d'étroitesse et d'intolérance dans un nationalisme exclusif. Nous conviendrons volontiers qu'il a pu, dans bien des cas, dépasser la mesure, exagérer sa propre pensée, apprécier avec injustice les hommes ou les événements. Nous ne chercherons pas chez lui une théorie sur la manière dont il faut concilier l'amour de la petite et de la grande patrie. Mais nous constaterons qu'il a éprouvé avec force ces deux sentiments. Il n'est ni un systématique ni un fanatique. Il n'a pas l'allure puissante et l'équilibre harmonieux des natures dont tous les instincts sont exactement coordonnés. Son mérite est d'avoir posé, sans d'ailleurs lui donner de solution ferme, un des problèmes auxquels travaille encore l'époque contemporaine.

..

En même temps que Heine se déprend de l'idéal nationaliste, il devient un adepte toujours plus fervent de la cause démocratique. Dès 1822 nous le voyons, dans une lettre à Immermann,

se poser en champion de la liberté et se donner pour tâche le combat sans merci contre les puissances malfaisantes du passé : « Guerre, s'écrie-t-il, à l'injustice séculaire, au règne de la sottise et du mal ! Voulez-vous être mon frère d'armes dans cette lutte sainte ? Alors je vous tends joyeusement la main. La poésie, en fin de compte, n'est qu'un bel accessoire ¹. »

Si nous cherchons à nous rendre compte des motifs qui ont pu pousser le poète du *Livre des chants* à déclarer que la « période de l'art » est close et que « la révolution entre dans la littérature », et à se jeter avec passion dans la mêlée politique, nous voyons bien vite qu'il n'obéit pas uniquement à des mobiles d'ordre idéal. Sans doute Heine est un rationaliste qui croit avec une ferveur toujours croissante à l'avènement du règne de la Raison et de la Liberté ; mais il n'est rien moins qu'un dogmatique sectaire et ce n'est certainement pas par amour pour une théorie abstraite qu'il s'est fait tribun. Sans doute aussi Heine a connu le sentiment poignant de la misère du peuple opprimé par un régime social inique. Il se sent, dit-il, traversé d'un frisson en lisant dans les journaux que des hommes sont morts de froid dans les rues de Londres ou morts de faim dans les rues de Naples ; et il sera par conséquent radical en Angleterre, carbonaro en Italie ². Mais ce n'est, je crois, pas lui faire tort que de constater que la pitié très réelle qu'il éprouvait pour les souffrances des humbles n'aurait pas suffi pour le pousser à l'action. Il a peu vécu en contact direct avec le peuple et a trop imparfaitement connu ses maux pour qu'il ait pu éprouver le besoin impérieux de les soulager. — En réalité Heine est devenu l'ennemi acharné de l'ordre établi, surtout parce qu'il avait des griefs très personnels à faire valoir contre la société de son temps, parce qu'il arriva peu à peu à la conviction, que, sous le régime où vivait pour l'instant l'Allemagne, il lui était impossible de parvenir à la situation qu'il rêvait et à laquelle sa valeur intellectuelle lui donnait le droit de prétendre.

1. Lettres, XIX, 59.

2. L. Embden, *H. Heines Familienleben*, p. 9.

Comme écrivain, d'abord, Heine voit sa liberté continuellement menacée par la surveillance tracassière que les gouvernements font peser sur les gens de lettres. Dès les débuts de sa carrière il a maille à partir avec la censure qui, réorganisée en Prusse par l'édit de 1819, se signale dès lors par une rigueur de plus en plus intolérable¹, persécutant impitoyablement la presse politique qui du reste finit par disparaître complètement, surveillant jusqu'aux catalogues des cabinets de lecture, défigurant par des coupures ridicules les articles de revues même les plus anodins. Certains censeurs allaient même jusqu'à exiger que le public ne fût prévenu par aucun signe extérieur des trous pratiqués par le crayon rouge dans les œuvres qui leur étaient soumises. On ne pouvait échapper à la censure préalable qu'en publiant un livre de plus de vingt feuilles ; et cette nécessité devenait dans certains cas fort gênante. C'est ainsi que Heine, voulant publier son *Tambour Le Grand* sans passer par la censure, dut l'encadrer entre des poésies sur la mer du Nord ; et des lettres sur Berlin pour que son volume atteignît les dimensions voulues. Rien, d'ailleurs, n'empêchait le gouvernement de faire interdire le livre une fois publié, au grand détriment de l'auteur et de l'éditeur qui se voyaient dans l'impossibilité d'écouler leur produit. C'est ainsi que le second volume des *Reisebilder* fut interdit dès son apparition par le Hanovre, la Prusse, l'Autriche, le Mecklembourg et la plupart des états secondaires. Il est juste de dire que cette mise à l'index était une excellente réclame pour les œuvres de Heine et fut plutôt profitable que nuisible à la vente. Les éditeurs s'arrangeaient à faire pénétrer jusqu'en Autriche même les écrits interdits en les glissant sous une couche de grammaires et autres livres innocents ou en les affublant d'une fausse couverture. Néanmoins la fraude n'était pas toujours facile et il arrivait souvent que des ballots de volumes de contrebande fussent interceptés à la frontière par les douaniers. On comprend donc

1. Geiger, *Das junge Deutschland und die preussische Censur*. Berlin 1900, p. 59.

que Heine ait ressenti une inimitié toute personnelle contre les censeurs et leur ait, à l'occasion, marqué son mépris comme dans le chapitre XII du *Tambour Le Grand*, composé tout entier de traits de suspension (qui remplaçaient habituellement les passages supprimés par le crayon rouge), parmi lesquels se détachent ces seuls mots : « Les censeurs allemands... des imbéciles... » Nul doute que ces tracasseries mesquines d'une censure ridiculement soupçonneuse n'aient fortement contribué à jeter Heine dans l'opposition. Poète plutôt que penseur, une querelle de principes l'eût laissé indifférent ; il avoue lui-même, par exemple, n'avoir suivi qu'avec un très médiocre intérêt les débats des petits Parlements de l'Allemagne du Sud. Mais ces persécutions irritantes dirigées contre la liberté d'écrire l'atteignent directement et excitent son indignation sincère. Elles l'irritent comme une absurdité, un non-sens, car il n'y a pas, précisément, à l'en croire, de meilleure garantie de l'ordre que la liberté : « C'est là, dit-il, le bienfait de la liberté de la presse, qu'elle enlève au langage téméraire du démagogue tout l'attrait de la nouveauté, qu'elle neutralise la parole la plus passionnée par une réplique tout aussi passionnée, qu'elle étouffe dès leur naissance des bruits mensongers qui, semés par le hasard ou la malveillance, se propagent effrontément, peste mortelle, dans l'obscurité, comme ces plantes vénéneuses qui ne prospèrent que dans de sombres forêts marécageuses ou à l'ombre de vieux châteaux et d'églises en ruine, mais sèchent misérablement à la claire lumière du jour. » La censure peut être bonne pour l'esclave « qui préfère recevoir dans l'ombre de sérénissimes coups de pied » ou pour le despote « qui n'aime pas voir mettre en pleine lumière son isolement et son impuissance ». Mais elle est un danger public. L'une des causes principales des excès de la Révolution française est, selon Heine, l'ignorance politique où le despotisme royal avait systématiquement maintenu le peuple. C'est la censure qui est responsable de la mort de Louis XVI : « Là où a fonctionné la guillotine des idées, on a bientôt fait d'introduire la

censure des hommes, de sorte que le même esclave qui coupe le cou aux pensées, raye plus tard avec le même sang-froid son propre maître du livre des vivants. » Et la censure qui démoralise le peuple démoralise aussi l'écrivain : par angoisse folle devant le couteau du censeur, il devient lui-même parricide, il étouffe sans miséricorde les pensées vivantes qu'il porte en lui et qui ne demandent qu'à voir le jour¹.

Une autre raison, plus forte encore, pousse Heine à l'action politique : il se voit, comme juif, repoussé par la société contemporaine ; il constate que le principe de l'égalité est violé à son détriment. Et il s'insurge contre cette iniquité. L'ordonnance de 1822 qui, en retirant aux juifs la faculté d'obtenir des situations académiques, aggravait encore leur situation en Allemagne, provoque chez lui un mouvement de révolte à la fois contre le christianisme intolérant et contre l'ordre social tout entier. C'est vers ce moment qu'il propose à Immermann de s'unir à lui pour une croisade contre l'injustice séculaire. A la même époque il laisse percer des tendances très libérales dans son article sur la Pologne qui « lui nuit fort auprès des barons et des comtes » et le fait « très mal noter en haut lieu² ».

Il n'est d'ailleurs nullement un révolutionnaire irréconciliable. Il ne demande au contraire qu'à rentrer dans les cadres réguliers de la société. Mais il faut qu'il trouve à organiser sa vie. Or il est pauvre et il a des besoins dispendieux. Sans dispositions aucunes pour le commerce, il ne peut songer à se lancer dans les affaires. Il arrive bien à passer son doctorat en droit, mais se montre peu apte au métier d'avocat dont il essaye un instant. D'autre part les fiançailles de Thérèse Heine en 1827 lui ôtent définitivement l'espoir de voir son existence matérielle assurée par un mariage avec sa riche cousine. Enfin, vivre comme homme de lettres du produit de sa plume lui paraît impraticable. Il n'aperçoit

1. VII, 284.

2. Lettre à Sethe, 21 janvier 1823.

d'autre issue pour lui que d'obtenir une fonction publique qui assurerait son indépendance tout en lui laissant des loisirs. Et à mesure qu'il voit plus clairement l'impossibilité pour lui d'arriver à ses fins, il sent grandir aussi son ressentiment contre la société. A partir de 1826 environ, quand il se rend compte que sa conversion au christianisme ne l'a nullement rapproché du but qu'il poursuit, son attitude se fait plus hostile. Il insiste auprès de W. Müller sur la nécessité de combattre à outrance « le mal qui s'enfle d'orgueil et la médiocrité qui se pavane de si insupportable façon¹ ». Ses *Reisebilder* deviennent toujours plus agressifs. Au lendemain de la publication du second volume, il énonce dans les termes les plus nets sa résolution de se jeter dans la lutte politique : « Je puis faire beaucoup, écrit-il à son ami Moser ; j'ai maintenant une voix qui se fait entendre au loin ; souvent encore tu l'entendras tonner contre les sergents de ville de la pensée et les oppresseurs des droits les plus sacrés. J'obtiendrai, dans l'université des grands esprits, une chaire de professeur très extraordinaire². » — Et le troisième volume doit encore dépasser le second : ce sera, dit-il, un vaisseau de guerre armé plus formidablement encore, avec une artillerie d'un plus fort calibre pour laquelle il a inventé tout exprès une poudre nouvelle³. — Pourtant Heine, même à ce moment, ne demanderait pas mieux que de se réconcilier avec les autorités. Pendant son séjour à Munich il fréquente les cercles aristocratiques de la capitale bavaroise, se lie avec le ministre Édouard de Schenk, cherche à se faire bien voir du roi lui-même. Son but est de se faire nommer à l'université de Munich, et il est certain que si cet espoir s'était réalisé, il aurait mis une sourdine à ses accents belliqueux⁴. Il serait

1. Lettre du 7 juin 1826.

2. Lettres, XX, 22.

3. *Ibid.* XX, 38.

4. Dans une lettre à Cotta (*Lettres* XX, 72), Heine demande au célèbre éditeur de le recommander au roi de Bavière et ajouta : « Es käme mir auch sehr zu gute, wenn sie ihm andeuten wollten : *der Verfasser selbst sei viel milder, besser, und vielleicht jetzt auch ganz anders, als seine früheren Werke.* Ich denke, der König ist weise genug, die Klinge nur nach

injuste de vouloir conclure de là qu'il était prêt à se vendre pour une place avantageuse. La conduite de Heine en cette circonstance n'avait rien d'héroïque, mais rien de méprisable non plus. Il n'a jamais songé à vendre sa plume et personne n'a songé à l'acheter. Mais il eût été fort aise de faire une paix honorable avec les puissants du jour et d'obtenir une situation qui lui agréait, sans d'ailleurs abdiquer le moins du monde sa liberté de penser et d'écrire. Cette attitude n'est pas, assurément, celle qui convient à un chef de parti. Mais Heine ne songeait pas, en 1828, à se poser en homme politique et il a toujours été plutôt poète que tribun. Je ne vois pas qu'il faille nécessairement l'en blâmer. Surtout il n'y a pas lieu, pour ce motif, de suspecter la sincérité de ses convictions démocratiques. Si Heine était devenu professeur d'université, l'apostolat politique aurait probablement tenu une moindre place dans son existence et dans son œuvre, mais il n'aurait, selon toute vraisemblance, rien renié de ses convictions et serait demeuré un adepte fervent de la religion de liberté et d'égalité qu'il a prêchée dans ses écrits. — Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, les ambitions universitaires de Heine échouèrent. Le parti ultramontain, peu soucieux de voir l'auteur des *Reisebilder* occuper une situation influente dans la capitale de la Bavière, intrigua contre lui, et le roi refusa finalement de ratifier la nomination que lui proposait le ministre von Schenk. Heine se vit ainsi de nouveau rejeté dans l'opposition. Et dans les troisième et quatrième volumes des *Reisebilder* il poursuit, dès lors, la campagne en faveur des idées libérales avec une ardeur redoublée.

*
* *

La ferveur de Heine pour les principes de la Révolution

ihrer Schärfe zu schätzen, und nicht nach dem etwa guten oder schlimmen Gebrauch, der schon davon gemacht worden. » — Vers la même époque nous voyons Heine en relations suivies avec Wit de Döring, un aventurier de lettres très médiocrement recommandable et notoirement à la solde du duc de Brunswick ; Heine s'efforce même d'obtenir par son intermédiaire un ordre brunswickois — voir Elster. *Deutsche Rundschau*, t. 91, p. 379, ss.

s'alliait, comme on sait, à l'enthousiasme le plus passionné pour Napoléon¹.

Lorsqu'on cherche à s'expliquer comment est né, chez notre poète, le culte napoléonien, on observe d'abord qu'il n'est pas seul, loin de là, à allier ainsi le bonapartisme au libéralisme. On sait le revirement rapide qui, au lendemain de la chute de l'Empire, se produisit dans l'opinion en faveur de Napoléon, et cela non pas seulement en France, mais dans toute l'Europe, notamment en Allemagne. Une fois qu'il a cessé d'être un danger public, on cesse aussitôt à voir en lui « l'ogre de Corse ». La Sainte Alliance avait deux ennemis : la Révolution et Napoléon. Or, à mesure que se montrent plus clairement les tendances réactionnaires de la Restauration, à mesure que l'opinion se retourne contre les gouvernements qui ont déçu les espérances des patriotes, à mesure que renaissent les sympathies pour les principes de la Révolution, la haine de Napoléon tend à s'atténuer. On s'apitoie sur les infortunes du titan foudroyé; on s'indigne contre la perfidie britannique qui traite en captif le grand vaincu qui était venu demander l'hospitalité de l'Angleterre; on oublie peu à peu les sanglantes catastrophes que Napoléon a déchainées sur l'Europe; on rappelle avec une admiration croissante les étapes successives de sa prodigieuse carrière; on parle moins du 18 brumaire et l'on songe davantage que Napoléon a fait triompher en France un des principes essentiels de la Révolution, celui de l'égalité de tous les citoyens devant la loi; on se souvient aussi de ses déclarations libérales de l'époque des Cent Jours. Waterloo n'apparaît plus, dès lors, comme la victoire des peuples européens coalisés contre le tyran qui les opprimait, mais bien comme une victoire de la vieille monarchie, de la réaction féodale et cléricale contre la Révolution. C'est un triomphe « inutile » puisqu'il n'a eu, pour les nations, d'autre résultat que de substituer plusieurs tyrans à un seul; c'est peut-être même une journée néfaste, car il

1. Sur le bonapartisme de Heine, je renvoie une fois pour toutes à l'étude de Holzhausen, *H. Heine und Napoleon I*, Frankfurt 1903.

n'est pas sûr que la nouvelle tyrannie ne soit pas pire que l'ancienne.

Heine va jusqu'au bout dans cette évolution vers le bonapartisme qui se dessine de divers côtés dans l'opinion allemande. Nous l'avons vu, dans sa jeunesse, admirateur de Napoléon à l'époque de la domination française, puis entraîné par la réaction contre l'Empire jusqu'à souhaiter de faire campagne en 1813 contre Napoléon, s'enthousiasmant pour les aspirations nationalistes des patriotes et composant son poème sur l'*Allemagne* dans le jargon de la teutomanie à la mode, revenant enfin progressivement à son culte de jeunesse pour Napoléon et célébrant, dans la ballade des *Grenadiers*, le dévouement absolu de l'armée impériale à son maître vaincu. A mesure qu'il s'émancipe davantage de l'idéal nationaliste, à mesure que s'exaspère son antipathie pour la Prusse intolérante et hostile aux juifs, pour l'Allemagne réactionnaire, pour le romantisme féodal et chrétien, à mesure qu'il se passionne davantage pour les principes de liberté et d'égalité, il sent aussi grandir sa sympathie pour la France et pour Napoléon en qui il voit son plus magnifique représentant. Il est attiré vers lui parce qu'il voit en lui l'adversaire des teutomanes qu'il déteste et de la Prusse qu'il hait, l'irréconciliable ennemi de la Sainte Alliance. Il l'aime comme démocrate parce qu'il le considère comme le représentant de la Révolution; il l'aime comme poète parce qu'il salue en lui un des génies les plus glorieux de tous les temps, un « surhomme » qui domine de haut la foule des médiocres. Il dévore la littérature de Sainte-Hélène, les mémoires de Maitland, d'O'Meara, d'Antommarchi, de Las Cases. Il s'enthousiasme en octobre 1825 pour le livre de Ségur qu'il appelle « un Océan, une Odyssée et une Iliade, une élégie d'Ossian, un chant populaire, un soupir de tout le peuple français »; il voit dans ce récit un poème épique comparable au Mahabharata ou à l'Edda, au Nibelungenlied ou à la Chanson de Roland, un chant national français, qui, pour le ton et le sujet ne le cède en rien aux chants épiques de tous les temps : « Une race héroïque évoquée sur le sol

de France par la formule magique : liberté ! égalité ! a, comme dans une marche triomphale, enivrée de gloire et conduite par le dieu même de la gloire, parcouru le monde, le monde épouvanté et exalté par ses hauts faits. Elle danse enfin sa bruyante pyrrhique sur les champs de glace du Nord qui se brisent sous ses pieds, et les fils du feu et de la liberté périssent par le froid et par les mains des serfs barbares¹. » Et désormais Heine ne se lasse pas, dans la *Mer du Nord*, dans le *Livre de Le Grand*, dans sa critique de la *Vie de Napoléon* par Walter Scott, dans son *Voyage de Munich à Gênes*, dans les *Fragments anglais*, d'exalter Napoléon et de déverser ses invectives ou ses sarcasmes sur son vainqueur Wellington, sur son bourreau Hudson Lowe et sur tous les détracteurs de sa gloire. Il accepte d'enthousiasme et, sans critique, ni restrictions, la légende napoléonienne de Ségur et des écrivains de Sainte-Hélène. Il nous peint Napoléon comme « un de ces grands hommes de tous les temps » qui vivent les uns avec les autres dans une mystérieuse intimité : « Ils se saluent au-dessus des siècles, échangent entre eux des regards significatifs, et leurs yeux se rencontrent sur les tombeaux des générations qui se sont pressées dans les temps qui les séparent, et ils se comprennent et s'aiment. » C'est un être d'exception dont l'intelligence, est non point discursive, comme celle du commun des hommes, mais intuitive et s'élève d'emblée à la contemplation du tout pour descendre ensuite à l'analyse des parties; c'est un génie « synthétique » qui possède l'art de comprendre les masses, qui sait les conduire, qui découvre avec une sûreté prodigieuse les combinaisons nécessaires pour assurer le succès de ses entreprises. Il est l'incarnation la plus complète de l'esprit du temps : « Comme d'ailleurs l'esprit de ce siècle n'est pas seulement révolutionnaire, mais qu'il a été formé par le concours des deux esprits opposés, de celui de la Révolution et de celui de la contre-Révolution, Napoléon n'a jamais agi tout à

1. III, 117 s. cf. Lettres XIX, 310.

fait ni en révolutionnaire ni en contre-révolutionnaire, mais toujours dans le sens des deux esprits, des deux principes, des deux tendances qui se réunissaient en lui¹. » Et Heine, laissant à dessein dans l'ombre le Napoléon contre-révolutionnaire, salue dans le grand Empereur le héros de la Révolution, l'homme du peuple qui, à la tête de son armée, a fait une promenade triomphale à travers le monde, brisant les trônes vermoulus, apportant partout le nouvel évangile de liberté, d'égalité et de fraternité. La retraite de Russie lui apparaît non pas comme un châtiment mérité, mais comme la grande catastrophe où s'engloutit le monde qui gravite autour de Napoléon, catastrophe grandiose et imméritée semblable à celles qui terminent les grandes épopées de tous les temps, semblable à la mort de Baldr ou de Siegfried, de Roland ou d'Achille, qui tombèrent, eux aussi, victimes du destin et de la trahison. La « terrible hospitalité du Bellérophon », la grande trahison de l'Angleterre retenant captif l'hôte qui est venu s'asseoir à son foyer, lui semble un inexpiable forfait : « Grande-Bretagne, s'écrie-t-il, à toi appartient la mer; mais la mer n'a pas assez d'eau pour laver la honte que cet illustre défunt t'a léguée en mourant. » Il parle avec un pieux respect du « martyr de Sainte-Hélène », il déclare solennellement que « la canonisation de l'empereur mort est proclamée par tous les nobles cœurs² »; il le compare finalement au Christ et conclut : Sainte-Hélène sera le Saint-Sépulchre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés, et leur cœur se fortifiera par le grand souvenir du Christ temporel qui a souffert sous Hudson Lowe, ainsi qu'il est écrit dans les évangiles de Las Cases, O'Meara et Antommarchi³. »

Du Napoléon contre-révolutionnaire il n'est pas question d'abord. C'est seulement dans la célèbre description du champ de bataille de Marengo dans le *Voyage de Munich à Gènes*

1. III, 413-414.

2. III, 454.

3. III, 460.

que Heine marque nettement où s'arrête son admiration pour le grand homme. Son hommage dit-il, s'adresse « non aux actes, mais au génie de Napoléon » ; il ne l'aime complètement que jusqu'au 18 brumaire : ce jour-là Bonaparte trahit la liberté. « Et il ne le fit pas, ajoute-il, par nécessité, mais par une prédilection secrète pour l'aristocratie. Napoléon Bonaparte était un aristocrate, un féodal ennemi de l'égalité civique ; ce fut par un colossal malentendu que l'aristocratie européenne représentée par l'Angleterre le combattit jusqu'à la mort ; car bien qu'il se proposât de faire quelques modifications dans le personnel de cette aristocratie, il en aurait néanmoins conservé la plus grande partie et le principe essentiel ; et il aurait régénéré cette aristocratie, tandis qu'aujourd'hui elle s'affaisse, par suite de décrépitude, pertes de sang et épuisement causé par sa dernière victoire, la toute dernière assurément ¹ ». Heine se défend donc « d'être un bonapartiste quand même » ; il tient à indiquer en passant que son admiration pour le grand Empereur n'est pas une idolâtrie aveugle. Ce qu'il aime avant tout en Napoléon, c'est — il s'en rend compte lui-même — une admirable fiction poétique qu'il accepte en artiste sans se soucier d'en contrôler l'exactitude historique et en sachant très bien, au fond, qu'elle ne correspond pas de tout point à la réalité. Il aime cette « image colossale » qui vit dans les imaginations des hommes, s'enveloppant peu à peu d'un brouillard mythique ; si bien qu'un beau jour quelque ingénieux maître d'école viendra doctement prouver dans une dissertation académique que Napoléon Bonaparte est identique à ce titan qui voulut ravir la lumière aux dieux, et qui, pour ce crime, fut enchaîné sur un rocher solitaire au milieu des mers et livré en proie à un vautour qui, chaque jour, lui dévorait le cœur ².

*
*

L'idéal politique vers lequel tend Heine n'est donc nulle-

1. III, 273 s. cf. 551.

2. III, 273.

ment le césarisme, mais bien cette religion de la Raison et de la Liberté dont nous avons défini plus haut les caractères principaux, et dont il nous reste maintenant à préciser le contenu.

L'ennemi auquel il déclare la guerre, au point de vue politique comme au point de vue religieux, c'est « l'esprit égyptien » qui élève au pouvoir les deux castes privilégiées des prêtres et des guerriers. L'histoire universelle lui apparaît comme la grande révolte du peuple contre la puissance de cette hiérarchie spirituelle et temporelle formée par l'alliance de l'Église romaine et de la noblesse féodale¹. La Renaissance et la Réforme marquent la première phase de ce gigantesque combat. La « magie noire » — l'imprimerie et la poudre — sert de talisman contre les plaies d'Égypte. L'imprimerie détruit l'édifice des dogmes où le pontife romain emprisonnait les esprits; la poudre, en faisant du vilain l'égal du seigneur — « un fusil bourgeois tue aussi bien qu'un fusil noble » — met fin à la suprématie militaire de la caste guerrière. En Allemagne comme en Angleterre le peuple se soulève au nom des principes de liberté et d'égalité. Mais le mouvement avorte. La noblesse allemande étouffe dans le sang la révolte des paysans. Et si en Angleterre la lutte ne se termine pas par un désastre aussi complet, l'édifice des vieilles institutions civiles et politiques n'en reste pas moins debout, la domination des castes se maintient jusqu'à l'époque présente, l'esprit du moyen âge subsiste encore, à peine atténué çà et là par les lumières de la civilisation moderne. — Mais en 1789 la France à son tour entre en lice. De même que jadis le prédicateur de la montagne s'était élevé contre l'aristocratie de Jérusalem et avait prêché la nécessité d'une régénération totale de la société, ainsi « les prédicateurs montagnards plus modernes annoncent, de la hauteur de la Convention à Paris, un évangile tricolore, par quoi non seulement la forme de l'État mais toute la vie sociale devaient être non pas replâtrées mais refaites à neuf avec des fondements neufs ou complè-

1. III, 494 ss.

tement régénérées ». On a calomnié la Révolution; on l'a représentée comme « un effroi des rois et un épouvantail des peuples », on a exhibé dans toutes les foires des images hideusement coloriées de la guillotine. Heine ne se laisse pas impressionner par cet étalage d'horreurs : « On ne peut nier, dit-il, qu'on ait employé trop souvent cette machine qu'inventa un médecin, célèbre orthopédiste, M. Guillotin; mais du moins on n'a pas longtemps tourmenté, torturé, roué les patients, comme on avait jadis tourmenté, torturé et roué mille et mille roturiers, vilains, bourgeois et paysans dans le bon vieux temps. Que les Français aient, à l'aide de cette machine, amputé le chef suprême de leur État, cela est certainement affreux, et l'on ne sait si l'on doit, à raison de ce fait, les accuser de paricide ou de suicide; mais, en réfléchissant aux circonstances atténuantes, nous trouvons que Louis de France fut moins une victime des passions que des événements, et que ces mêmes gens qui poussèrent le peuple à une pareille action, et qui ont eux-mêmes en tout temps versé le sang des princes en plus grande abondance, ne devraient pas paraître comme de bruyants accusateurs. Le peuple n'a sacrifié que deux rois, tous deux plutôt rois de la noblesse que du peuple, et cela non dans un temps de paix, non pour de vils intérêts, mais au milieu des plus affreuses calamités de la guerre, quand il se vit trahi, et pendant qu'il épargnait le moins son propre sang; mais certainement plus de mille princes tombèrent traîtreusement sacrifiés à la cupidité ou à de frivoles intérêts, par le poignard, par le glaive et par le poison de la noblesse et des prêtres. On dirait que ces castes mettent le régicide au nombre de leurs privilèges, et qu'elles étaient par cela même intéressées à déplorer la mort de Louis XVI et de Charles I^{er}. Oh! si les rois pouvaient enfin comprendre que, rois du peuple, ils vivraient beaucoup plus en sûreté sous la protection des lois que sous la garde meurtrière de leurs barons et gentillâtres¹. » — L'œuvre de la

1. III, 499 s.

Révolution a été juste et sainte : malgré ses erreurs et ses violences, elle a continué l'œuvre du Christ, elle a proclamé l'Évangile des temps nouveaux : « Les Français sont le peuple élu de la nouvelle religion, c'est dans leur langue qu'en ont été formulés les premiers évangiles et les premiers dogmes ; Paris est la nouvelle Jérusalem, et le Rhin est le Jourdain qui sépare du pays des Philistins la terre consacrée de la liberté¹. »

La grande tâche du siècle est d'achever ce que la Révolution a commencé. A la chute de Napoléon, l'ancien régime a relevé la tête, les aristocraties vaincues ont remporté un dernier triomphe. Il faut les combattre sans merci. Tous les hommes de progrès doivent s'unir pour travailler à la conquête de la liberté, à l'émancipation. Et il ne suffit pas d'émanciper les Irlandais, les Grecs, les Juifs de Francfort, les noirs et autres peuples opprimés ; il faut affranchir le monde entier, et en particulier l'Europe, majeure à l'heure présente et capable de marcher sans les lisières de fer que lui ont faites les privilégiés. Révolutionnaire et cosmopolite, Heine voit poindre à l'horizon un grand combat, non plus de peuple à peuple, mais de classe à classe. « En Europe, proclame-t-il, il n'y a plus de nations, mais seulement des partis¹. » Il estime que l'ère des grandes guerres nationales est close et que Napoléon a peut-être été le dernier conquérant. Le grand levier dont les princes ambitieux savaient si bien jouer, la nationalité avec ses vanités et ses haines, est aujourd'hui hors d'usage, les préjugés s'émoussent, les âpres saillies du particularisme national s'atténuent sous l'action de la culture européenne. A la politique matérielle des États se substitue la politique spirituelle des partis : on ne se bat plus pour des intérêts, mais pour des principes. D'un côté le parti de la Liberté, de l'autre celui de l'Oppression.

De quels éléments se compose ce parti de l'Oppression ? Heine répond : de la noblesse et du clergé. Sa polémique

1. III, 501.

2. III, 274.

ne s'attaque ni à la royauté ni à l'aristocratie de la richesse. Il proteste de son respect pour le principe monarchique comme il affirme également sa sympathie pour l'idée de toutes les religions. Par prudence peut-être et pour éviter des poursuites, mais aussi par conviction, sans aucun doute, parce qu'il n'a pas la superstition des formes politiques et estime déjà que la liberté peut être réalisée aussi bien par une monarchie que par une république. Il évite, d'autre part, les attaques contre le capitalisme, bien qu'il trouve la nouvelle aristocratie d'argent — qu'il avait vue de près à Hambourg chez son oncle Salomon — plus méprisable encore que la vieille aristocratie de naissance. Il comprend fort bien que le capital fait peser sur le peuple un servage bien autrement dur et pénible que la domination des rois et des prêtres. Il lui échappe parfois des tirades véhémentes contre ces riches « qui brillent dans le velours et dans la soie, qui hument des huîtres et se baignent dans le champagne, qui roulent en carrosse doré à travers les rues et abaissent un regard orgueilleux sur le meurt-de-faim qui, sa dernière chemise sous le bras, s'en va lentement en soupirant au mont-de-piété » ; contre « ces habiles, ces repus qui savent si bien s'abriter derrière un rempart de lois contre la poussée hurlante des meurt-de-faim importuns ¹ ». Et dans sa correspondance intime il croit même devoir s'excuser si, dans ses *Reisebilder*, il n'attaque que le gouvernement et le clergé : « Je sais fort bien, écrivait-il à Varnhagen, que la révolution embrasse tous les intérêts sociaux, et que la noblesse et l'Église ne sont pas ses seuls ennemis. J'ai montré celles-ci liguées seules contre elle, afin que la nécessité de les attaquer toutes deux ressortit avec plus d'éclat. Mais je hais bien plus encore l'*aristocratie bourgeoise* ². » Il évite, toutefois, pour le moment, les déclamations contre le régime capitaliste comme il évite aussi les attaques directes contre la royauté. Il s'en prend à des ennemis qu'il juge plus immédiatement nuisibles.

1. II, 322 s.

2. Lettre du 19 novembre 1830 : XX, 208 s.

Sa thèse, c'est qu'il est indispensable, pour fonder une ère de liberté parmi les hommes, de briser pour commencer le pouvoir des nobles et des prêtres. Nous avons vu précédemment sa polémique contre le clergé. Celle contre la noblesse n'est pas moins passionnée. Partisan du trône et du pouvoir monarchique, il hait, dit-il, « ces insectes de vieille naissance qui ont fait leurs nids dans les crevasses de la chaise couverte de velours rouge ¹ ». Il ne s'attarde guère à combattre la légitimité juridique des privilèges de la noblesse ; il dénonce surtout ses usurpations de fait ; il s'indigne contre « la conspiration invisible de tous ceux qui peuvent prouver un certain nombre d'ancêtres » pour s'emparer du pouvoir dans tous les États, mettre à l'écart les roturiers, s'adjuger presque tous les hauts grades militaires et tous les hauts postes d'ambassadeurs, de manière à tenir les peuples en respect par la force des baïonnettes et à pouvoir les contraindre, par des intrigues diplomatiques, à lutter les uns contre les autres au lieu s'unir fraternellement entre eux pour briser les chaînes de l'oppression aristocratique ². Il voudrait affranchir les rois de la tutelle des grands, persuader les souverains qu'ils vivraient beaucoup plus en sûreté sous la protection des lois que sous la main meurtrière de leurs barons et gentillâtres. A tout prix il faut les soustraire à cette tyrannie que fait peser sur eux une petite caste de privilégiés en qui Heine voit les auteurs responsables de la réaction qui, depuis la chute de Napoléon, relève partout insolemment la tête.

Dans cette lutte sainte des peuples contre les privilégiés, les écrivains ont pour mission de se faire les porte-paroles et les diplomates des nations. Heine ne veut pas faillir à ce devoir. Il se donnera tout entier à cette noble tâche. Et il a foi dans le succès final. « Oui, ce sera un beau jour, s'écrie-t-il, le soleil de la liberté réchauffera la terre plus joyeusement que toute cette aristocratie d'étoiles nocturnes ; une nouvelle génération fleurira, engendrée dans les embrassements de choix libres,

1. III, 417.

2. VII, 289.

et non plus sur une couche de corvée et sous le contrôle de douaniers ecclésiastiques. Avec une naissance libre, se produiront aussi dans les hommes des pensées et des sentiments libres dont nous autres, esclaves-nés, n'avons aucune prescience¹. » Dans les brumes de l'avenir, Heine entrevoit une époque où l'humanité tout entière, unie, réconciliée, pourra s'attabler au même festin, lutter victorieusement contre tous les maux qui désolent l'univers, et, qui sait ? contre la mort même, dont le dur égalitarisme est, à tout prendre, moins choquant que les belles théories des aristocrates sur l'inégalité des conditions. Mais en attendant la lutte est ardente, incertaine l'heure de la victoire ; même le parti du passé semble l'emporter ; un cortège de misères sans fin, tel est le lot des défenseurs de la bonne cause. Qu'importe ! Nouveau don Quichotte de la liberté, il poursuivra toujours sa route, rompant des lances pour sa belle, proclamant, même vaincu, même désarçonné, que sa Dulcinée est la plus belle des femmes. Jusqu'au bout il combattra le bon combat, quand bien même sa vaillance ne serait jamais récompensée, quand même il ne devrait jamais voir l'aurore des temps nouveaux. « Je ne sais pas en vérité, conclut-il, si je mérite qu'on orne un jour mon cercueil d'un rameau de laurier. La poésie, quel que soit mon amour pour elle, n'a jamais été pour moi qu'un jouet sacré, un moyen consacré pour un but saint. Je n'ai jamais attaché trop grand prix à la gloire du poète ; qu'on loue ou qu'on blâme mes chansons, peu m'importe. Mais vous déposerez sur mon cercueil un glaive ; car je fus un brave soldat dans la guerre d'indépendance de l'humanité². »

IV

De bonne heure Heine avait envisagé la possibilité de s'expatrier et de chercher fortune en France au cas où il ne trouverait pas en Allemagne une situation qui lui agréât. Dès

1. III, 280.

2. III, 281.

l'époque de son séjour à Berlin, vers 1823, il projette, s'il ne peut s'établir dans la vallée du Rhin comme il en a le dessein, d'aller achever ses études à Paris, de s'y poser comme écrivain français en lançant quelques brochures sensationnelles et de s'orienter ainsi vers la carrière diplomatique, tout en travaillant, d'autre part, à faire connaître au public français la littérature et la culture allemandes¹. S'il renonce provisoirement à ce projet par suite de l'opposition de son oncle Salomon et va étudier le droit à Göttingen, il est bientôt ressaisi par le dégoût de l'Allemagne. « Il est tout à fait certain, écrit-il dès 1826 que quelque chose me pousse irrésistiblement à dire adieu à la patrie allemande. Je me sens chassé d'ici moins peut-être par le désir de voyager que par les tourments de ma situation personnelle, — par exemple le juif indélébile². » Encouragé par Varnhagen, il reprend au mois d'octobre le plan d'aller à Paris, d'y travailler dans les bibliothèques et d'y écrire « un livre européen³. » Cette fois encore il ne donne pas suite à ce projet. Son voyage en Angleterre, puis son séjour à Munich et son voyage en Italie donnent un autre cours à ses pensées. Cependant l'avortement de ses espérances matrimoniales, l'échec de sa tentative pour entrer à l'université de Munich, les désagréments qu'entraîne pour lui sa polémique avec Platen, lui rendent le séjour en Allemagne de moins en moins attrayant. Et quand éclate en France la révolution de juillet qui remplit d'espoir et d'enthousiasme tous les libéraux allemands, quand un peu plus tard il se voit déçu dans l'espoir un instant caressé d'obtenir à Hambourg un poste de syndic, quand il acquiert ainsi la conviction toujours plus forte qu'il lui est décidément impossible de se faire une situation indépendante en Allemagne, l'idée d'aller à Paris prend peu à peu dans son esprit la forme d'une résolution définitive.

Ce n'est point qu'elle l'enchanterait. Bien au contraire. Le

1. Lettres, XIX, 80, 88, 91, 100.

2. A Moser 8 juillet 1826 ; XIX, 382.

3. Lettres, XIX, 419 ; cf. XX, 15.

métier de tribun n'a rien qui le séduise. Sans doute il est très sincèrement convaincu que l'écrivain ne doit pas, comme Goëthe, s'enfermer égoïstement dans sa tour d'ivoire, qu'il est tenu de se mêler aux luttes du jour, d'agir sur ses contemporains, de combattre pour sa foi. Mais il est très éloigné cependant de vouloir changer sa condition d'artiste contre celle de politicien. Il continue à se sentir essentiellement poète. Il n'a pas de plus haute ambition que de « trouver le repos nécessaire pour mettre au jour quelques grandes œuvres qui lui tiennent au cœur et le tourmentent ¹ ». C'est pour cela qu'il voudrait à tout prix se créer une situation indépendante. Il ne se sent pas un tempérament d'apôtre, d'homme d'action ; il comprend bien qu'il ne s'est lancé dans la politique que sous la pression des circonstances, à cause des tracasseries de la censure et parce que les préjugés religieux et sociaux se mettaient en travers de ses ambitions. Au moment d'émigrer à Paris, au moment de consommer définitivement sa rupture avec les gouvernements allemands, il se sent pénétré de la crainte d'être condamné à tout jamais au rôle de chef de parti, embrigadé de force dans l'armée des radicaux, muré pour toujours dans le métier de publiciste. Et cette perspective lui fait peur. Il tremble pour son indépendance. Peut-être aussi devine-t-il confusément qu'il n'a pas les qualités requises pour faire un chef politique ; qu'il est trop mobile, trop versatile, trop à la merci de ses impressions du moment, trop complexe pour bien tenir cet emploi ; que son tempérament d'individualiste et d'ironiste est incapable de se plier à la stricte discipline qu'on attend d'un homme de parti ; que le sens des réalités lui fait défaut à ce point qu'il lui arrive de prendre le tzar Nicolas pour un protecteur du libéralisme ; que son programme est beaucoup trop vague pour pouvoir exercer une action efficace. Dans tous les cas il a parfaitement conscience qu'il peut se trouver obligé, s'il émigre à Paris, « de jouer un rôle où périront toutes ses facultés

1. Lettre à Varnhagen, 4 janvier 1831.

d'artiste et de poète ¹ » : il voit bien que, si le fonctionnaire, le diplomate, le professeur ont des loisirs qu'ils peuvent consacrer en toute liberté à la poésie, on attend au contraire d'un tribun qu'il se voue tout entier à sa mission, qu'il abdique son indépendance, qu'il mette sa muse au service de son parti. Et, chose plus grave, enfin : il est bien obligé de s'avouer que son enthousiasme démocratique même est assez tiède. Sans doute Heine souhaite très sincèrement le bouleversement de l'ordre établi et l'avènement d'un régime libéral et égalitaire. Mais cette perspective n'est pas sans lui inspirer certaines appréhensions. Il ne peut se dissimuler que le poète, en lui, est resté très aristocrate : l'égalitarisme lui répugne fort et il est plein de défiances à l'égard du peuple souverain, dont il redoute les caprices et les colères. Comme Varnhagen lui rapporte un jour qu'on l'appelle parfois dans la société de Berlin un « démagogue de salon », il convient que le mot ne manque pas de justesse, mais ajoute « qu'il pourrait bien un jour lui coûter la tête ². » Il est hanté par l'idée que « si la révolution éclate, sa tête ne sera pas la dernière à tomber ³ ». Comme le fou de cour de Maximilien, Kuntz de Rosen, qui pénétra jadis dans la prison de l'empereur captif pour lui porter conseil et réconfort, Heine a revêtu la livrée de la folie pour parler au peuple allemand, pour le consoler au temps de son asservissement ; en récompense de son dévouement il ne demande à son maître délivré qu'une grâce : ne pas le faire périr ⁴. Heine sent très vivement qu'il n'est pas démocrate « pour de bon » et il se rend très bien compte à quel point, dans sa situation, son tempérament d'aristocrate est compromettant : « Ce qu'il y a de plus dangereux pour moi, écrit-il à Varnhagen, c'est encore ce brutal orgueil aristocratique qui a ses racines inextirpables jusqu'ici, dans le fond de mon cœur ; qui m'inspire tant de

1. Lettre à Varnhagen, 4 janvier 1831.

2. Lettre du 1^{er} avril 1831, XX, 225.

3. Témoignage de Wienburg cité par Strodtmann, H. *Heine*, I, 665.

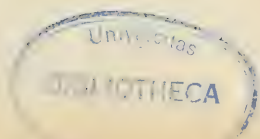
4. III, 504 s.

mépris pour l'industrialisme et serait capable de m'entraîner aux méchancetés les plus distinguées, peut-être même, à force de dégoûts et de dépit, me faire quitter cette vie incommode avec ses détresses plébéiennes¹. » On comprend que, dans ces conditions, Heine ait ressenti quelque angoisse au moment où il lui fallut prendre la résolution de s'expatrier.

Il s'y résigne cependant. Certain qu'il n'y a plus pour lui d'espoir de se faire une situation dans sa patrie, persuadé qu'une ère de réaction plus oppressive que jamais va s'ouvrir pour l'Allemagne, craignant pour sa liberté personnelle s'il ne se met pas hors de la portée des gouvernements qu'il attaque, il brûle enfin ses vaisseaux et se rend à Paris. Là, comme il l'écrit à Varnhagen, « il pourra respirer un air pur, se livrer tout entier aux saintes pensées de sa nouvelle religion et devenir peut-être un de ses prêtres en y recevant la consécration dernière² ».

1. Lettres XX, 210.

2. Lettres XX, 224.



CHAPITRE III

HEINE ET LE SAINT-SIMONISME

I

Dans les premiers jours du mois de mai 1831, Heine débarquait à Paris. Il n'était ni proscrit ni fugitif. Il était parti, parce qu'« une main puissante » lui avait fait signe qu'il était temps pour lui de s'éloigner et parce qu'il ne se sentait plus ni à l'aise ni en sécurité dans sa patrie « où il n'avait à attendre que luttés et détresses, où il ne pouvait dormir tranquille, où on lui empoisonnait toutes les sources de la vie¹ ». Las de solliciter sans succès une position qui lui permit de vivre, inquiet des conséquences fâcheuses que pouvaient avoir pour lui les vivacités de langage dont fourmillaient ses derniers écrits, il s'était spontanément exilé. Non sans quelque mélancolie assurément — il se plaint dans une de ses premières lettres, en parodiant le mot célèbre de Danton, « qu'il serait facile de fuir si l'on n'emportait pas la patrie à la semelle de ses souliers », — mais sans déchirement ni regrets trop cuisants. Paris l'attirait, Paris où venait de luire le « soleil de juillet », la ville de liberté, où du moins il pourrait dire tout haut, sans crainte des censeurs et des gendarmes prussiens ce qu'il était obligé d'atténuer ou de garder prudemment au fond du cœur en Allemagne. Il ne lui déplaisait pas de s'en aller en pèlerinage comme venaient de le faire nombre de ses compatriotes, Börne, Malitz, Michel Beer

1. A Varnhagen 27 juin 1831 : XX, 230.

et d'autres encore, vers la cité sainte de la Révolution. Il aspirait à « voir de ses propres yeux l'histoire du monde », à se plonger « dans les vagues bouillonnantes des événements quotidiens, de la révolution mugissante ». La vie trépidante, fiévreuse de la capitale, attirait ce nerveux avide de sensations nouvelles et d'impressions inédites. Cet exil à demi volontaire pouvait bien paraître pénible à Heine aux heures de lassitude où il se sentait isolé dans ce Paris qui fêtait le « spirituel Allemand » sans se donner la peine de comprendre son originalité vraie, dans ce *désert d'hommes* où il comptait tant de relations, mais pas un ami sûr, pas une intimité véritable. Mais à d'autres moments il se sentait parfaitement satisfait de son sort, ravi d'être lancé dans le tourbillon de la vie parisienne, de fréquenter la meilleure société française, de connaître toutes les notabilités littéraires, politiques, artistiques de la capitale, de se voir « presque écrasé sous les témoignages d'estime » et en passe de devenir une gloire « européenne¹ ».

Son état de santé paraît avoir été tout d'abord sinon florissant, du moins supportable. Dès le début de son séjour à Paris se montrent, il est vrai, les premiers symptômes de la maladie du système nerveux central qui devait emporter Heine : en 1832 il se plaint d'avoir deux doigts de la main gauche paralysés, et la paralysie musculaire fait chez lui, à partir de ce moment, des progrès continus, quoique très lents. Mais sa santé générale semble avoir été plutôt meilleure que pendant les années précédentes. Théophile Gautier parle de lui comme d'un bel homme ayant toutes les apparences d'une santé robuste, comme d'un Apollon germain au front blanc élevé, pur comme une table de marbre, à la chevelure blonde et aux yeux bleux, aux joues non point plombées par la lividité romantique, mais rondes et pleines et fleuries de roses vermeilles. Heine lui-même se vante, dans sa Correspondance, de ses joues rouges, déclare qu'il ne souffre presque

1. Lettres du 21 avril 1834 à Max. Heine, du 7 avril et 2 juillet 1833 à Campe.

plus au point de vue physique et se plaint même d'engraisser d'une façon peu esthétique¹.

Dans ces conditions il se déclare, dans les premiers temps, parfaitement heureux de la vie nouvelle qui commençait pour lui. « Si quelqu'un vous demande comment je me porte, écrivait-il, vous direz : comme un poisson dans l'eau. Ou plutôt dites aux bonnes gens que, dans la mer, lorsqu'un poisson demande à l'autre des nouvelles de sa santé, celui-ci répond : je me porte comme Henri Heine à Paris². » Le spectacle incessamment renouvelé de la vie politique et artistique l'intéressait au plus haut point et stimulait sa verve d'écrivain. Il trouvait à Paris des distractions variées, un milieu sympathique, un public tout disposé à l'admirer. Il y trouva même un système philosophique et social qui donnait satisfaction aux exigences passablement contradictoires de sa double nature de poète romantique et de démocrate rationaliste : le Saint-Simonisme.

Au printemps de 1831, au moment où Heine arrivait à Paris, la vogue de la petite église saint-simonienne atteignait son plus haut point. Les recrues assez nombreuses que la religion nouvelle avait faites, surtout depuis la Révolution de 1830, s'étaient organisées en famille, rue Monsigny. La doctrine qui, au lendemain de la mort de Saint-Simon en 1825, avait été développée par le *Producteur* (1825-26), puis enseignée dans les conférences de la rue Taranne (1828-30) et publiée dans les deux volumes de *l'Exposition de la doctrine Saint-Simonienne* (1830-1831), était répandue dans le public par deux journaux, l'*Organisateur* et le *Globe*. Sa diffusion était en outre assurée par des conférences nombreuses : il y eut à Paris jusqu'à neuf « enseignements » de la doctrine, les uns publics, les autres consacrés à tel ou tel groupe spécial d'auditeurs, et dont les principaux se tenaient

1. Lettres, XX, 250; XXI, 95.

2. *Ibid.* XX, 250.

3. Sur le Saint-Simonisme, voir S. Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme*. Paris, 1896 et G. Weill, *L'École Saint-Simonienne*, Paris 1896.

dans la salle de la rue Taitbout et dans celle de l'Athénée, place de la Sorbonne. Une propagande ardente était organisée à Paris pour atteindre le peuple, convertir et grouper les ouvriers. Des groupements saint-simoniens se fondaient en province et même à l'étranger, notamment en Belgique. — C'est à ce moment que Heine entra en relations personnelles avec plusieurs des principaux personnages de la petite église¹. Il se lia tout particulièrement avec Michel Chevalier qu'il appelle dans sa Correspondance son très cher ami et dont il admire la rare noblesse de caractère²; il tenait en haute estime les chefs du parti, Olinde Rodrigues et surtout Enfantin qu'il regardait comme « l'esprit le plus considérable de notre temps³ ». Ces relations devinrent même compromettantes pour lui, à tel point qu'il dut démentir le bruit de sa conversion officielle et complète au Saint-Simonisme, déjà colportée en Allemagne par des compatriotes mal informés ou malveillants⁴.

Quelques mois à peine après l'arrivée de Heine commençait la décadence rapide de la nouvelle église. Il suffit de rappeler brièvement les faits. C'est d'abord, au mois de novembre 1831, la rupture entre les deux Pères suprêmes, Bazard et Enfantin, sur la question de la morale nouvelle et de l'émancipation de la femme, et le schisme de Bazard, suivi dans sa retraite par plusieurs des membres les plus éminents de l'association. C'est, un peu plus tard, la révolte et le schisme d'Olinde Rodrigues. Puis c'est l'intervention du gouvernement qui, le 22 janvier 1832, ferme la salle des conférences de la rue Taitbout et fait commencer une instruction judiciaire contre les Saint-Simoniens. Un peu plus tard, en présence des défections toujours plus nombreuses et des difficultés financières grandissantes, c'est la retraite d'Enfantin avec ses derniers fidèles

1. Strodtmann, *H. Heine*, II, 77 cf. Karpeles, *H. Heine und seine Zeitgenossen*, Berlin, 1888, p. 111.

2. Lettres, XX, 245.

3. *Ibid.* XXII, 59.

4. VII, 306 cf. IV, 569 et V, 527.

dans sa maison de Mênilmontant, où, pour préparer ses disciples à l'apostolat religieux, il les cloître à l'écart du monde et les habitue au travail manuel, à la vie des prolétaires. Quelques mois après, l'église qui se croyait appelée à réformer le monde, recevait le coup de grâce. Les 27 et 28 août 1832 se déroulait le procès des derniers Saint-Simoniens, traduits devant les cours d'assises sous la prévention d'association illicite et d'outrage aux mœurs : Enfantin et deux de ses disciples se voyaient condamnés à un an de prison et 100 francs d'amende. — Ce dénouement ne dut guère surprendre Heine qui, dès le mois de mai 1832, estimait que le rôle actif des Saint-Simoniens était terminé : « Il est peut-être très profitable, écrivait-il à cette époque, que les Saint-Simoniens se soient retirés de la scène ; la doctrine tombera en des mains plus avisées. La partie politique surtout, la question de la propriété, sera mieux élaborée. Pour moi, je n'ai proprement d'intérêt que pour les idées religieuses qui n'avaient besoin que d'être exprimées pour être réalisées. L'Allemagne luttera le plus énergiquement du monde pour le spiritualisme ; mais *l'avenir est à nous*¹. » Les persécutions dont les Saint-Simoniens étaient victimes ne firent d'ailleurs que ranimer les sympathies de Heine à leur endroit. Sans partager toutes leurs idées, il ne pouvait admettre en aucune façon qu'ils fussent justiciables d'un tribunal correctionnel. Ils devenaient à ses yeux des martyrs de la bonne cause, comme les insurgés de la rue Saint-Merry ; il voyait en eux le parti le plus avancé de l'émancipation humaine, terrassé par les gendarmes et les courtisans de la vieille société ; et sans redouter même le ridicule dont leur cause était quelque peu entachée, il prit résolument le parti de ces vaincus qu'on bafouait sans merci dans les journaux et dans le monde. Dans son livre *De l'Allemagne*, dont la première édition est dédiée à *Prosper Enfantin en Égypte*, il proclame qu'il est heureux de « communier avec lui à travers l'espace² » et expose des théories à bien des

1. Lettres, XX, 245 s.

2. IV. 568.

égards très voisins de celles des Saint-Simoniens. De même, peu de temps après, dans la préface de l'édition française des *Reisebilder* (1834), il s'élève comme eux contre « l'exploitation de l'homme par l'homme » et proclame hautement son adhésion aux doctrines sociales et religieuses du Saint-Simonisme.

Quelles sont, parmi ces théories, celles qui paraissent avoir le plus frappé Heine ?

On peut voir d'abord dans le Saint-Simonisme — et c'est peut-être là son aspect le plus important — un système économique dont le but serait de satisfaire le plus largement possible les besoins de l'humanité grâce à l'application industrielle des lois scientifiques découvertes par les savants. Il aboutit, lorsqu'on le considère à ce point de vue, à l'organisation scientifique d'une sorte d'État industriel, d'une immense association de travailleurs qui posséderait toute la fortune publique, répartirait les instruments du travail et les produits de l'industrie, et dont l'organe essentiel serait une banque centrale, dépositaire de toutes les richesses, où convergeraient tous les besoins et d'où divergeraient tous les efforts. — Cet aspect du Saint-Simonisme a médiocrement intéressé Heine ; il semble n'avoir pas compris grand'chose à ce côté scientifique et pratique d'une doctrine qui a attiré dès ses débuts toute une élite d'esprits positifs, au courant des méthodes scientifiques, aptes aux grandes affaires et qui a la gloire d'avoir formé non pas seulement des prophètes comme Enfantin, mais aussi des hommes pratiques comme les Chevalier, les Talabot, les Péreire, qui ont puissamment contribué, dans la suite, au développement des établissements de crédit et des travaux publics.

Le Saint-Simonisme apportait ensuite une doctrine sociale qui séduisit beaucoup Heine parce qu'elle lui fournissait la solution de cette antinomie qu'il percevait confusément entre ses aspirations démocratiques et ses instincts d'artiste et d'aristocrate. — Comme Heine, en effet, le Saint-Simonisme proteste contre l'ancienne organisation sociale : il veut que le

pouvoir soit ôté au clergé, à la noblesse, à l'ordre judiciaire pour être confié aux industriels et aux savants ; il déclare la guerre aux oisifs, aux parasites, aux « frelons » qui jouissent sans travailler ; il proclame que « toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration matérielle et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », que « tous les privilèges de la naissance, sans exception, seront abolis », qu'il faut à tout prix faire cesser « l'exploitation de l'homme par l'homme ». Sur tous ces points, Heine est d'accord avec lui ; il reconnaît même sans hésiter que, dans sa polémique d'avant 1830 contre l'aristocratie, il vivait encore sur la terminologie de 1789 et déclamait à outrance contre la seule noblesse, alors que l'aristocratie comprend en réalité, comme le veulent les Saint-Simoniens, non pas seulement l'aristocratie de naissance, mais tous ceux, quelque nom qu'ils portent, qui vivent aux dépens du peuple. — Et il est d'accord aussi avec les Saint-Simoniens lorsque ceux-ci critiquent l'impuissance du libéralisme qui n'a su offrir au peuple, pour guérir ses misères, que « quelques consolations mystiques » ou « l'exercice de quelques droits métaphysiques », lorsqu'ils constatent que le règne de la « liberté » n'est, sous le régime constitutionnel, que le triomphe de l'anarchie, lorsqu'ils dénoncent l'insuffisance du régime parlementaire et l'indifférence croissante du peuple à l'égard des phénomènes constitutionnels. Il les applaudit surtout lorsqu'il voit ces démocrates faire front contre la superstition égalitaire. Les Saint-Simoniens ne sont en effet rien moins que des niveleurs ou des anarchistes. S'ils condamnent l'ancienne société divisée en maîtres et en esclaves, en citoyens et en étrangers, où régnait la volonté arbitraire d'un despote, où l'autorité avait pour base la force, où les puissants exploitaient à leur profit la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, ils n'entendent pas supprimer l'inégalité. Seulement, à l'inégalité ancienne fondée sur le hasard de la naissance ou de la fortune, à l'autorité du despote basée sur la crainte qu'il inspire à ses sujets, ils substituent l'inégalité

fondée sur le mérite, l'obéissance découlant de l'amour. Ils instituent une hiérarchie fondée sur les capacités et comprenant les *prêtres*, dépositaires de la religion, les *savants*, dépositaires de la science, les *industriels* dont le but est l'exploitation rationnelle du globe. Le prêtre saint-simonien qui ne doit son rang qu'à sa seule capacité, se fait obéir par la séduction qu'il exerce, par le respect qu'il inspire autour de lui. Et l'autorité de cette loi vivante et personnelle qui agit par persuasion est supérieure non seulement à l'absolutisme des rois ou à l'infailibilité des papes, elle est supérieure aussi à l'autorité de la loi écrite, impersonnelle, anonyme, qui courbe brutalement tous les hommes sous un même niveau. Le Saint-Simonisme aboutit ainsi à une conception assez aristocratique du progrès : il vient non d'en bas, du peuple, mais d'en haut, de l'élite. C'est pour cette raison que les Saint-Simoniens se sont toujours, dans leur œuvre de propagande appliqués à gagner plutôt l'élite intellectuelle et sociale que les masses. Pour ce même motif aussi ils témoignent le plus profond respect pour le génie. Chaque fois que l'humanité a eu de grandes choses à faire, enseignent-ils, il s'est trouvé *un* homme, placé bien au-dessus de ceux qui l'entouraient, qui l'a entraînée et qu'elle a écouté. Ces grands hommes tels que Moïse, Orphée, Jésus, Mahomet, Saint-Simon, Grégoire VII et Charlemagne, Luther et Napoléon ont exercé sur leurs contemporains une véritable dictature. A leur exemple, le chef suprême de la hiérarchie saint-simonienne exercera sur ses inférieurs un ascendant irrésistible ; il se fera aimer de tous et obtiendra de tous, sans contrainte, une joyeuse et confiante obéissance. De même que Heine est d'accord avec les Saint-Simoniens pour flétrir l'exploitation du peuple par les puissants, ainsi il les approuve lorsqu'ils proclament la nécessité d'une hiérarchie sociale et prêchent le respect dû au génie. Heine était enchanté de pouvoir démontrer aux autres et se démontrer à lui-même qu'on peut être homme de progrès sans être égalitaire et bon démocrate sans pour cela cesser de révéler les grandes individualités, les volontés puissantes ; il était heureux d'établir

par raisons démonstratives que le dévouement à la cause du peuple peut fort bien se concilier avec le culte d'un héros « saint-simonien » comme Napoléon qui ne devait son rang qu'à son génie et ne donnait ses faveurs qu'au mérite et aux capacités.

Enfin le Saint-Simonisme — et c'est par là qu'il captiva surtout Heine — se présentait comme une rénovation de la religion et de la morale.

Dans un petit opuscule publié l'année même de sa mort, le *Nouveau Christianisme* (1825), Saint-Simon avait essayé de montrer la nécessité d'une réforme de la foi chrétienne, d'un réveil religieux. Les philosophes matérialistes du XVIII^e siècle et de la Révolution avaient vu dans la religion une invention des prêtres pour abuser les peuples crédules et affirmaient que l'illusion religieuse doit être définitivement dissipée par la science. Contre tous ceux qui proclamaient l'irréligion de l'avenir, Saint-Simon affirme au contraire la persistance du sentiment religieux parmi les hommes et cherche à appuyer son système social non seulement sur la philosophie et la science, mais encore « sur le sentiment religieux le plus universellement répandu dans le monde civilisé, sur le sentiment chrétien ».

Si dans l'ordre des sciences mathématiques et physiques, disait-il, l'humanité a, depuis dix-huit cents ans, accompli d'immenses progrès, il n'en est pas de même dans l'ordre de la science sociale par excellence, la morale. Jamais on n'a trouvé un principe supérieur par sa généralité ou par sa précision à celui qu'a donné le fondateur de la religion chrétienne : *les hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres*, ce qui revient à dire : *la religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus pauvre*. Voilà le principe divin, éternellement fécond du christianisme. Or, les religions existantes, le catholicisme et le protestantisme ne se conforment nullement à ce principe ; bien au contraire, elles ont éloigné les hommes du but vers lequel ils doivent tendre.

La religion doit unir les hommes et coordonner leurs efforts ; la vraie mission du clergé est donc de s'unir avec les trois capacités pacifiques, avec les savants, les industriels et les artistes, pour organiser l'espèce humaine de la manière la plus favorable au progrès. Or les religions positives se sont toujours désintéressées des beaux-arts, des sciences, de l'industrie ; elles les ont regardés comme impies ou du moins comme peu agréables à Dieu ; elles ont présenté les idées mystiques comme les plus importantes de toutes pour le bonheur de l'espèce humaine, elles ont recommandé les pratiques ascétiques, le jeûne, la prière, ou bien encore elles ont donné la Bible comme la source de toute vérité ; bref la religion s'est toujours mise en opposition avec les puissances temporelles, elle a faussement enseigné que le royaume de Dieu n'était pas de ce monde, elle n'a donné aux fidèles, pour l'emploi de leur vie, qu'un but métaphysique, le paradis céleste. « Certainement, conclut Saint-Simon, tous les chrétiens aspirent à la vie éternelle, mais le seul moyen de l'obtenir consiste à travailler dans cette vie à l'accroissement du bien-être de l'espèce humaine. »

La religion, d'autre part, doit s'efforcer d'améliorer autant que possible le sort de la classe la plus pauvre. Le christianisme était appelé à anéantir le pouvoir de César, impie par ses origines et par ses prétentions, à effacer les effets funestes de la loi du plus fort, à renverser les institutions qui faisaient obstacle à l'amélioration de l'existence morale et physique des humbles. Or le clergé, infidèle à sa mission, a constamment visé à attirer à lui le pouvoir, à se substituer à César. D'abord en lutte avec le pouvoir temporel, il est devenu, à partir du xv^e siècle, l'allié de César et a conclu avec lui un pacte impie pour faire prévaloir partout et toujours les intérêts des riches et des puissants sur les intérêts des pauvres ; en échange de certains privilèges honorifiques et pécuniaires, l'Église a consenti à opprimer, de concert avec les princes, ceux qu'elle était chargée de défendre et de protéger. L'humanité est devenue égoïste, et ce sentiment d'égoïsme, qui domine à l'heure présente dans toutes les classes

et dans tous les individus, est la cause de cette maladie politique de notre époque, maladie dont souffrent actuellement tous les travailleurs utiles à la société.

Saint-Simon s'était occupé surtout de la réforme des idées morales du christianisme ; il se proposait de compléter son œuvre en fixant le dogme, le culte et le credo de la religion nouvelle ; la mort ne lui laissa pas le temps de mettre ce dessein à exécution. Mais ses disciples, notamment Bazard et tout particulièrement Enfantin¹, reprirent et systématisèrent les idées exposées sous une forme un peu confuse dans le *Nouveau christianisme* et donnèrent à la doctrine religieuse ébauchée par Saint-Simon son complet développement et son caractère définitif.

Après l'avènement du christianisme, déclare l'*Exposition*, on trouve dans presque toutes les religions, dans le fétichisme, dans le polythéisme grec, dans l'antique théologie orientale, dans la Genèse, le dogme de deux puissances primordiales entre lesquelles se livre un combat éternel, l'une auteur de tout bien, l'autre principe de tout mal. Le christianisme lui-même, encore qu'il ait condamné les hérésies des gnostiques et des manichéens qui donnaient pour base à la religion nouvelle les traditions orientales sur les deux principes, est cependant profondément empreint lui-même de ce dogme dualiste de l'antagonisme universel. Les Pères de l'Église ont, il est vrai, décidé que seul un Dieu bon avait existé de toute éternité, mais, par suite du péché originel, par la chute des anges et de l'homme, le principe du mal s'est introduit dans le monde ; en sorte que l'homme, dans sa vie terrestre, se trouve sans cesse sollicité entre les deux puissances contraires du bien et du mal. « L'Église, sans doute, admet bien que, par le péché originel, l'homme a été à la fois frappé de déchéance dans son esprit et dans sa chair ; mais dans l'élaboration successive de ce dogme, on la voit peu à peu oublier la déchéance de l'esprit, ou au moins la tenir

1. Voir surtout l'*Exposition de la doctrine de Saint-Simon* ; cf. Enfantin, *Œuvres* I (tome XIV de la série complète).

dans l'ombre, pour mettre de plus en plus en saillie la déchéance de la chair et sa corruption, à laquelle elle finit par rapporter à peu près tout le mal... Ouvrez les livres qui renferment ses enseignements et ses contemplations, vous y verrez que les pensées spirituelles y sont constamment opposées aux pensées charnelles, comme on opposerait le bien au mal, et que si, selon la doctrine de l'Église, l'homme peut quelquefois combattre le démon en réprimant les élans de son esprit, il le combat toujours lorsqu'il réprime les impulsions de sa chair. » Dieu, type de toute perfection, a donc été conçu comme pur esprit; et la conclusion naturelle de cette doctrine a été que l'homme ne peut se rapprocher de Dieu que par son esprit. Avant la venue du Christ, l'humanité adolescente avait été livrée aux appétits de la chair; désormais elle allait se désaltérer à la source spirituelle de l'Évangile. L'Église se désintéressait du monde matériel; elle frappait d'anathème la chair, disant : *Mon royaume n'est pas de ce monde... Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*; elle laissait se développer en dehors d'elle les institutions politiques, la poésie de la nature, la science, l'industrie et creusait un abîme toujours plus profond entre l'âme et le corps, entre l'esprit et la matière.

La religion de l'avenir doit réunir ce que le christianisme avait divisé : au dualisme elle doit substituer l'unité, à l'antagonisme universel, l'association universelle. — Pendant dix-huit siècles le christianisme a développé les hommes sous le rapport spirituel, tandis qu'il frappait la chair de sa réprobation; la religion nouvelle doit rétablir l'harmonie rompue au détriment de la matière. « *Il faut réhabiliter la chair!* » proclame Enfantin; « c'est l'aspect le plus frappant, le plus neuf, du progrès que l'humanité est aujourd'hui appelée à faire¹ ». Le

1. Enfantin indique, d'ailleurs, très nettement que la *réhabilitation de la chair*, de même que l'*affranchissement de la femme*, ne sont pas le but définitif de la religion nouvelle : « Ces mots... indiquent seulement une préoccupation, une prédominance tout à fait transitoires; ils expriment la différence qui existe entre l'époque apostolique et celle de la constitution définitive de l'association universelle. » *Œuvres*, XIV, 45.

dogme chrétien considère Dieu comme purement spirituel et voit dans la chair le principe du mal. Il faut que la conception religieuse de l'avenir fasse rentrer la matière dans l'ordre providentiel et en Dieu même : au Dieu-esprit, il faut substituer le Dieu esprit-matière ou Dieu panthéistique. De là cette formule d'Enfantin : « Dieu est tout ce qui est ; tout est en lui, tout est par lui. Nul de nous n'est hors de lui ; mais aucun de nous n'est lui. Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui ; car il est tout ce qui est ¹. » — Partout, à tous les degrés de l'activité humaine, il faut travailler à combiner harmonieusement les forces qui, aujourd'hui, se contraignent ou se combattent. De même qu'il faut réhabiliter la chair, il faut affranchir la femme, qui a été jusqu'à ce jour mise en tutelle et traitée par l'homme comme une créature inférieure ; au dualisme du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, de l'Église et de l'État, il faut substituer un pouvoir unique, un prêtre-roi, chef suprême de l'humanité ² ; il faut faire cesser enfin le vieil antagonisme des pauvres et des riches, des faibles et des puissants, mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme et réaliser sur terre la véritable égalité, la vraie fraternité en organisant l'association universelle et en faisant rentrer tous les hommes dans les cadres d'une immense hiérarchie librement acceptée par tous.

On voit immédiatement le très grand intérêt que cette reli-

1. C'est la formule définitive à laquelle s'est arrêtée Enfantin ; voir aussi le commentaire dont il l'accompagne, *Œuvres*, XIV, 116 s. Il est à remarquer d'ailleurs qu'Enfantin, tout en proclamant clairement l'unité de substance, n'en proteste pas moins contre l'accusation de spinozisme et de confusion panthéistique, et déclare qu'il n'est pas plus panthéiste qu'il n'est matérialiste ou partisan de la licence des mœurs (*Œuvres*, XIV, 37 s.). Il insiste dans sa lettre à Heine sur « l'imperfection du panthéisme éminemment théorique, éminemment philosophique et non religieux de Spinoza : imperfection qui consiste dans le peu de place qu'y occupe, et si même il s'y trouve, le sentiment de la hiérarchie, l'appréciation des différences, la distinction du bien et du mal, imperfection qui le rend impropre à la pratique, à la politique, parce qu'il n'implique pas autant l'idée d'ordre que celle de liberté, parce qu'il n'engendre directement que celle d'égalité, les différences devenant des infiniment petits négligeables ». (*Œuvres*, X, 114 s.)

2. On sait qu'Enfantin, conformément à ses théories sur l'émancipation de la femme, plaçait au sommet de la hiérarchie non pas un homme seul mais un homme et une femme, un couple sacerdotal.

gion saint-simonienne présentait pour Heine : elle donnait satisfaction à la fois à ses besoins de rationaliste et de romantique, à son antipathie contre les religions positives et à cet instinct religieux qui restait vivant en lui. Démocrate rationaliste et anticlérical, il était heureux de trouver chez les Saint-Simoniens une critique sévère du christianisme, de la morale spiritualiste, du rôle historique de l'Église et du clergé ; il n'était pas moins satisfait de voir érigée en dogme l'universelle fraternité, l'association de tous les hommes dans une œuvre commune, la réhabilitation du sensualisme. Artiste romantique dont l'âme s'ouvrait volontiers à l'émotion religieuse, il consentait sans peine à admettre que l'hostilité systématique contre toute espèce de religion est un point de vue un peu étroit ; qu'il ne s'agit plus désormais de ruiner ou de tourner en dérision l'ancienne Église, mais d'élever une nouvelle Église ; que, loin de vouloir détruire le clergé, les partisans du progrès aspirent au contraire à devenir prêtres eux-mêmes ; que le temps des négations stériles est passé et qu'avant de réduire en poussière le passé et de ruiner les anciennes croyances, il convient de voir ce qu'on pourra leur substituer¹. Il se fût senti très dépaysé dans un univers sans Dieu, dans une société sans idéal dont le but unique aurait été le développement du bien-être matériel de la foule. Il se sentait au contraire très à l'aise dans un univers où tout est divin, la matière comme l'esprit, dans une société où l'on ne sacrifie pas exclusivement au vulgaire utilitarisme, mais où il y a place aussi pour la recherche désintéressée du beau et du vrai, où l'art et la science sont honorés à l'égal de l'industrie. En un mot, Heine se réjouissait de trouver dans le Saint-Simonisme, tout à la fois des arguments contre l'ancienne religion et la vieille morale avec qui il était brouillé, et en même temps un nouvel idéal religieux et moral auquel il pût se rallier.

1. Préface de l'édition française des *Reisebilder* (III, 508 s.).

II

En combinant avec les données qu'il puise dans les doctrines saint-simoniennes ses anciennes théories révolutionnaires et les souvenirs que lui a laissés l'enseignement de Hegel, Heine réussit à édifier une vaste synthèse historique, philosophique et littéraire qui donne satisfaction à toutes les aspirations divergentes de sa nature complexe et qu'il a exposée dans son livre *De l'Allemagne*¹.

Il emprunte tout d'abord aux Saint-Simoniens leur philosophie de l'histoire. A leur exemple, il regarde comme le fait principal de l'histoire de l'esprit humain l'éternel antagonisme entre l'esprit et la matière, entre le spiritualisme qui glorifie l'esprit et le sensualisme qui veut soustraire le corps à la tyrannie de l'âme et revendique les droits inaliénables des sens méconnus et foulés aux pieds par le spiritualisme. Comme eux aussi, il distingue trois grandes périodes historiques : la période sensualiste et païenne, où la jeune humanité était livrée aux appétits de la chair ; la période chrétienne et spiritualiste ; enfin la période moderne et panthéistique qui doit réconcilier et unir à tout jamais l'esprit et la matière.

Avant l'avènement du christianisme, enseigne Heine, les peuples de l'Europe, au Nord comme au Sud, étaient panthéistes et sensualistes. L'homme vivait en paix avec lui-même et en étroite communion avec la nature ; il jouissait de la vie, il adorait le monde extérieur, les forces naturelles ;

1. L'ouvrage en question a paru à peu près en même temps en allemand et en français. En français il est publié d'abord sous forme d'articles dans l'*Europe littéraire* (mars, avril, mai 1833 sous le titre : *Etat actuel de la littérature en Allemagne ; de l'Allemagne depuis M^{me} de Staël*), et dans la *Revue des Deux-Mondes* (1^{er} mars, 15 novembre, 15 décembre 1834 sous le titre : *De l'Allemagne depuis Luther*) puis en volume chez Renduel en 1835 et chez Michel Lévy en 1855. En allemand Heine publie d'abord *Zur Geschichte der neueren schönen Litteratur in Deutschland* chez Heideloff et Campe (Paris et Leipzig 1833), puis *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland* chez Hoffmann et Campe, dans le second volume du *Salon* (1834), enfin *Die romantische Schule* chez Hoffmann et Campe (1836) qui est un remaniement du livre paru en 1833 chez Heideloff.

dans chaque élément, il révérait un être surnaturel; dans chaque arbre, dans chaque rocher, il reconnaissait une divinité. Mais ce joyeux sensualisme païen finit par dégénérer en un matérialisme monstrueux qui menaçait de détruire toute la magnificence intellectuelle de l'homme. Et voici qu'au milieu des orgies et des chants de fête de la Rome impériale, en face du paganisme qui expire, naît et grandit une foi nouvelle, sublime et purifiante, mais sévère et ascétique. L'humanité doit au christianisme une reconnaissance infinie. Pendant dix-huit siècles il a été un bienfait pour le monde, il a été « providentiel, divin, saint ». Tout ce qu'il a fait en faveur de la civilisation, en domptant les forts, en réconfortant les faibles, en unissant les peuples dans un même sentiment d'adoration, tout cela est peu de chose en comparaison de l'immense consolation qu'il a répandue parmi les hommes. « Une gloire éternelle appartient au symbole de ce Dieu souffrant, de ce Dieu crucifié à la couronne d'épines, dont le sang a coulé comme un baume adoucissant sur les plaies de l'humanité¹. »

Mais ceux qui veulent suivre le Sauveur nouveau doivent renoncer au monde, aux plaisirs de la chair et de la matière. Le monde entier, la nature, notre corps, sont dévolus au mal; c'est le royaume de Satan, de l'éternel Tentateur; le vrai chrétien doit marcher « les sens soigneusement bouchés, comme une abstraction, comme un spectre, au milieu de la riante nature² »; la vie terrestre n'est plus un don précieux, un présent divin, c'est une épreuve douloureuse, une lutte de tous les instants; c'est le chemin du Calvaire qu'il faut parcourir sans faiblesse et sans défaillance avant d'arriver au royaume de Dieu et de la vie éternelle. Aux forts et aux puissants le Christ vient prêcher la douceur et l'humilité; aux faibles et aux déshérités il enseigne la résignation, l'acceptation volontaire de la souffrance et de la misère. A tous il montre que la chair est méprisable, parce

1. IV, 171; cf. VII, 51.

2. IV, 173.

que sujette à la corruption et à la mort ; que notre vraie patrie n'est pas cette terre où règnent le péché et la mort, mais le ciel, où notre âme, dégagée de tout lien matériel, épurée par la souffrance et le renoncement, viendra se reposer après son exil terrestre. — Et la doctrine nouvelle se répand avec une inconcevable rapidité ; Rome se meurt, dévorée par le poison juif du spiritualisme ; les nobles Romains se tuent par ennui ou par orgueil, ou, s'ils ne veulent pas renoncer au monde d'un seul coup, choisissent le suicide lent de l'ascétisme chrétien ; les vieux dieux païens, vaincus et détrônés par le Dieu jaloux des chrétiens, achèvent lentement de mourir ou bien encore tombent au rang de sombres démons, de puissances inquiétantes, mystérieuses ou malfaisantes ; toute l'Europe est bientôt en proie à une fièvre de spiritualisme, à un délire d'ascétisme qui pousse les hommes à martyriser leurs corps, à violenter la matière, pour que l'âme se dégage plus pure et s'envole plus majestueusement vers le royaume de la lumière.

S'affranchir de cet idéal tristement ascétique, de cette religion de mercredi des cendres, et leur substituer un idéal nouveau plus en harmonie avec la vraie nature de l'homme, des croyances plus pratiques et plus douces, c'est là le but vers lequel marche l'humanité moderne. Est-ce à dire qu'il faille combattre à outrance le spiritualisme ? Nullement. Le spiritualisme n'est pas mauvais en soi. « L'essence de rose est une chose précieuse, et une fiole de cette essence paraît délicieuse à ceux qui passent leur vie dans les appartements d'un harem. Mais nous ne voulons pas qu'on effeuille et qu'on écrase toutes les roses de cette vie pour en extraire quelques gouttes, si enivrantes qu'elles soient. Nous ressemblons plutôt au rossignol, qui fait ses délices de la rose elle-même, et qui jouit autant de la vue de ses couleurs que de son vapoureux parfum¹. » Il ne saurait donc être question de revenir au matérialisme de jadis. Mais le spiritualisme exalté est un danger.

1. IV, 487 s.

Le christianisme a éprouvé l'humanité comme une véritable maladie ; il l'a affaiblie, il l'a attristée ; ne pouvant anéantir la matière, il s'est du moins efforcé de la rabaisser et de la flétrir ; il a réprouvé les jouissances les plus saines et les plus innocentes ; réduisant les sens à l'hypocrisie, il a rempli le monde de mensonge et de péché ; il a rompu cette belle harmonie qui régnait jadis entre l'homme et la nature, entre le monde de l'esprit et de la matière. Au point de vue social, enfin, il a fini par devenir le plus puissant soutien du despotisme. « Sublime et divine dans son principe, mais, hélas ! trop désintéressée pour ce monde imparfait, une pareille religion devint le plus ferme soutien des despotes qui ont su exploiter à leur profit ce rejet absolu des biens terrestres, cette naïve humilité, cette béate patience, cette céleste résignation prêchée par les saints apôtres¹. » On a enseigné au pauvre et au faible la soumission au pouvoir et le mépris de la richesse ; on a consolé Lazare de sa misère et on lui a fait prendre ses maux en patience en lui promettant la vie éternelle et la félicité dans un monde meilleur. Le prêtre est devenu l'allié de César et du banquier talmudiste pour opprimer le peuple et lui ôter impunément le bien-être dont il pourrait jouir sur cette terre. Aujourd'hui l'idée chrétienne a fait son temps ; elle a été le rêve de jeunesse de l'humanité, « une de ses plus généreuses illusions de collège qui font plus d'honneur à son cœur qu'à son jugement². » Il est temps, à présent, de lui substituer une conception de la vie plus pratique et plus virile. « L'humanité sacrifie aujourd'hui au système d'utilité terrestre ; elle pense sérieusement à un établissement de bourgeoisie aisance, à un ménage raisonnablement ordonné, à une vie confortable pour ses vieux jours³. »

Si la religion de l'avenir, continue Heine, n'est pas le christianisme, elle ne saurait pas davantage être le déisme. Hâtons-nous de nous débarrasser de cette idée banale et puérile d'un

1. V, 217, cf. 529 et IV, 220.

2. IV, 220.

3. IV, 221.

Dieu personnel et extérieur à l'univers, créateur et providence du monde ; cette manière de concevoir Dieu comme un père ou comme un mécanicien céleste est bonne au plus pour des enfants, des Gênois ou des horlogers. Mais irons-nous pour cela verser dans l'extrême opposé et nous réfugier dans le matérialisme athée des philosophes du XVIII^e siècle et des révolutionnaires français ? En aucune façon. « Je ne suis point de ces matérialistes qui, de ce qui est esprit, voudraient faire un corps, déclare Heine dans une de ses préfaces ; je restitue au contraire leur âme aux corps, je les spiritualise, je les sanctifie. — Je ne suis pas de ces athées qui se bornent à nier ; moi j'affirme¹ ! » Gardons-nous bien, sous prétexte de rétablir la matière dans ses droits imprescriptibles, de sacrifier l'esprit à la matière et d'avilir l'âme humaine. Une religion épurée est toujours la meilleure sauvegarde de la dignité humaine, l'appui le plus sûr d'une morale éclairée et indépendante. Revenons donc, purifiés, spiritualisés par la longue expérience chrétienne, à la vieille tradition panthéistique. Le panthéisme a toujours été « la religion occulte de l'Allemagne² » ; on ne le dit pas, mais chacun le sait ; il a été la religion des anciens Germains, celle de Spinoza, de Gœthe, de Hegel, des plus grands penseurs et des plus grands artistes de l'Allemagne. Dieu ne doit plus être conçu ni comme extérieur au monde, ni comme une puissance purement spirituelle. A l'exemple de Hegel et des Saint-Simoniens, Heine substitue au dieu transcendant le dieu immanent. Dieu est la substance unique qui se manifeste dans la plante, dans l'animal, dans l'homme ; qui, par une évolution graduelle, arrive, dans l'humanité, à la conscience d'elle-même. Il est ainsi le véritable héros de l'histoire universelle : « L'histoire n'est que sa pensée éternelle, son éternelle action, sa parole, ses faits, ses gestes, et l'on peut dire avec raison de l'humanité entière qu'elle est une incarnation de Dieu³. »

1. V, 528.

2. IV, 224.

3. IV, 223.

Mais le panthéisme, se demande Heine, ne doit-il pas logiquement, au point de vue moral, aboutir à l'indifférentisme? Si Dieu est dans tout et partout, ne devient-il pas indifférent de s'occuper de telle chose ou de telle autre, et n'en arrive-t-on pas, comme Gœthe, à se détacher de la vie active et pratique, à étudier avec le même soin « les nuages ou les gemmes antiques, les chansons populaires ou les carcasses de singes, les hommes ou les comédiens¹? » Non, répond Heine, car si Dieu est tout, tout n'est pas Dieu. Dieu ne se manifeste pas également en toutes choses, mais tous les objets, tous les individus sont divins à des degrés différents, tous aussi aspirent à une perfection, à une divinité plus grande. Dieu n'est pas, il devient, il se crée peu à peu et les quiétistes qui s'abiment dans la contemplation indifférente et stérile de toutes les réalités, méconnaissent la loi suprême de l'univers, cette loi d'un progrès infini de la pensée divine. Le panthéisme, bien loin de nous servir d'oreiller de paresse, doit au contraire nous stimuler à tendre sans cesse vers une perfection plus haute, à rétablir cette harmonie de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière, que le christianisme a détruite. Il faut sauvegarder les droits de la chair, réhabiliter le plaisir des sens, la joie de vivre, injustement flétris pendant de longs siècles². Comme les Saint-Simoniens, Heine entrevoit un avenir plein de promesses, où, sur cette terre déjà, les hommes

1. V, 253.

2. « Il faudra offrir encore à la matière de grands sacrifices expiatoires pour qu'elle pardonne les vieilles offenses. Il ne serait même pas mal qu'on instituât des fêtes sensualistes, et qu'on indemnisât la matière pour ses souffrances passées. Il faut revêtir nos femmes de chemises neuves et de sentiments neufs et passer toutes nos pensées à la fumée des parfums comme après une peste. Le but le plus immédiat de toutes nos institutions modernes est ainsi la réhabilitation de la matière, sa réintégration dans sa dignité, sa reconnaissance religieuse, sa sanctification morale, sa réconciliation avec l'esprit. » (IV, 221 s.). Cf. le passage suivant de l'*Exposition* : « L'aspect le plus frappant, le plus neuf, sinon le plus important du progrès général que l'humanité est aujourd'hui appelée à faire, consiste dans la réhabilitation de la matière. » Cette idée est également développée par Enfantin : « Après que le christianisme a, pendant dix-huit siècles, développé les hommes sous le rapport spirituel, peut-on arriver à cette harmonie qu'on demande sans les développer spécialement sous le rapport matériel? » (*Œuvres*, XIV, 44.)

jouiront d'une félicité merveilleuse, résultat « des institutions politiques et industrielles fondées sur la liberté », où « les générations plus belles et plus heureuses qui naîtront des libres hyménées, s'élèveront florissantes au sein d'une religion de plaisir et souriront douloureusement en songeant à leurs pauvres ancêtres, dont la vie s'est tristement passée dans l'abstinence de toutes les joies de la terre¹ ». Les panthéistes seront ainsi les auxiliaires de la Révolution politique qui s'appuie sur les principes du matérialisme français ; mais ces auxiliaires puisent leurs convictions à une source plus profonde, à une synthèse religieuse : « Nous poursuivons le bien-être de la matière, le bonheur matériel des peuples, non que nous méprisions l'esprit, comme le font les matérialistes, mais parce que nous savons que la divinité de l'homme se révèle également dans sa forme corporelle, que la misère détruit ou avilit le corps, image de Dieu, et que l'esprit est entraîné dans la chute. Le grand mot de la révolution que prononça Saint-Just : *Le pain est le droit du peuple*, se traduit ainsi chez nous : *Le pain est le droit divin de l'homme*. Nous ne combattons pas pour les droits humains des peuples, mais pour les droits divins de l'humanité. C'est en cela, ainsi que sur maint autre point, que nous nous séparons des gens de la Révolution. Nous ne voulons ni sans-culottes, ni bourgeoisie frugale, ni présidents modestes ; nous fondons une démocratie de dieux terrestres, égaux en béatitude et en sainteté. Vous demandez des costumes simples, des mœurs austères et des jouissances à bon marché, et nous, au contraire, nous voulons le nectar et l'ambroisie, des manteaux de pourpre, la volupté des parfums, des danses de nymphes, de la musique et des comédies... Point de courroux, vertueux républicains ! Au blâme de votre censure, nous répondrons comme le fit jadis un fou de Shakespeare : « Crois-tu donc, parce que tu es vertueux, qu'il ne doit plus y avoir sur cette terre ni gâteaux dorés, ni vins des Canaries² ? »

1. IV, 170 cf. V, 327 ; IV, 13 s., VII, 376.

2. IV, 223 s. Comparez à cette tirade le passage suivant où Enfantin

La grande révolution qui mettra fin à l'ère du spiritualisme chrétien et fera triompher le panthéisme et le sensualisme est pour Heine le fait capital de l'histoire universelle. Pour en raconter les phases, Heine n'a guère qu'à reprendre, en les précisant davantage et en les adaptant à ses conceptions nouvelles, ses théories d'avant 1831.

La révolution est depuis longtemps commencée. En France elle a triomphé dans le domaine des idées comme dans celui des faits. La philosophie française aboutit au XVIII^e siècle à un sensualisme matérialiste¹ qui, tout en conservant en général l'hypothèse déiste, fait de l'esprit humain une sorte de mécanisme et de l'homme tout entier une machine perfectionnée. Ce matérialisme, malgré ses défauts, fut « un contre-poison efficace contre le mal du passé, un remède corrosif dans une maladie désespérée, une panacée souveraine pour un peuple infecté². » Il fut la hache froide et tranchante avec

exprime avec éloquence un sentiment analogue (*Œuvres*, XIV, 74 s.) : « Certes, nous avons bien fait d'entrer dans la chambre de l'ouvrier, de l'en tirer, de l'associer avec ses frères, nous faisons bien encore de fonder des ateliers, de veiller à l'amélioration du sort moral, intellectuel et physique de ces enfants qui viennent à nous ; mais nous abdiquerions la mission que Saint-Simon nous a donnée, et nous mériterions presque les accusations qui seront lancées contre nous, si nous réduisions le temple nouveau aux mesquines proportions d'une caserne ou plutôt d'un hospice. Ce ne sont point des *secours* que la classe la plus pauvre et la plus nombreuse attend des fils de Saint-Simon : elle veut *une vie nouvelle tout entière*, une vie de religion et de poésie, il lui faut du grand, de la gloire : il lui faut des artistes qui l'excellent et qui l'entraînent ; l'ouvrier veut des fêtes ; l'oisif en paie encore, mais n'en inspire plus ; ce n'est pas seulement de l'*industrie* que nous faisons, c'est du *culte* ; l'*utile* ne nous suffit plus, nous voulons du *beau* : nous sommes entrés chez les travailleurs en leur demandant le partage de leurs souffrances et de leurs larmes ; mais n'oublions pas que pour qu'ils voient en nous autre chose que des aumôniers du Christ, nous devons leur rapporter un glorieux, un joyeux enthousiasme, et le répandre avec eux et par eux sur toute la terre, »

1. Heine distingue soigneusement entre le *sensualisme* — qui s'oppose au spiritualisme, se révolte contre « l'outrageante prétention de l'esprit » à fouler aux pieds la matière, conclut à « la réhabilitation de la matière et revendique les droits inaliénables des sens, quoiqu'il ne nie pas pour cela les droits ni même la suprématie de l'esprit » — et le *matérialisme* qui s'oppose à l'idéalisme, nie l'existence des idées innées et regarde l'esprit comme une table rase où l'expérience écrit successivement et chaque jour quelque chose de nouveau (IV, 208). Le sensualisme ne procède pas nécessairement du matérialisme ; il n'est véritablement « beau et imposant » aux yeux de Heine, que lorsqu'il apparaît comme résultat du panthéisme (IV, 209).

2. IV, 209.

laquelle les Français accomplirent leur glorieuse révolution politique.

En Allemagne la révolution ne se produit pas dans le domaine des faits mais, elle est d'autant plus radicale dans celui des idées : « En France tout droit, en Allemagne toute pensée, est mis en accusation et forcé de se justifier. Ici tombe la royauté, clef de voûte du vieil édifice social ; là-bas le déisme clef de voûte de l'ancien régime intellectuel » ¹.

C'est à la notion de Dieu que s'attaque en effet la pensée allemande. Elle la dépouille peu à peu de tous les éléments historiques et personnels qui constituaient la personnalité divine. Luther délivre l'humanité de la tradition, constitue la Bible comme source unique du christianisme, et, en accordant à l'intelligence humaine le droit d'interpréter les Saintes Écritures, institue la raison comme juge suprême dans toutes les discussions religieuses, préparant ainsi l'avènement de la liberté de penser et d'exprimer sa pensée. Après lui Lessing combat le culte superstitieux et étroit de la Bible qui s'est établi après Luther, met fin à la tyrannie de la lettre qui obscurcit l'esprit du christianisme et montre que cet esprit est identique au pur déisme de la philosophie rationaliste. Mais les choses n'en restent pas là : il faut que Dieu achève de mourir. « Nous l'avons si bien connu, depuis son berceau en Égypte, où il fut élevé parmi les veaux et les crocodiles divins, les oignons, les ibis et les chats sacrés... Nous l'avons vu dire adieu à ces compagnons de son enfance, aux obélisques et aux sphinx du Nil, puis en Palestine devenir un petit dieu-roi chez un pauvre peuple de pasteurs... Nous le vîmes plus tard en contact avec la civilisation assyro-babylonienne ; il renonça alors à ses passions par trop humaines, s'abstint de vomir la colère et la vengeance ; du moins ne tonna-t-il plus pour la moindre vétille... Nous le vîmes émigrer à Rome, la capitale, où il abjura toute espèce de préjugés nationaux, et proclama l'égalité céleste de tous les

1. IV, 243.

peuples ; il fit, avec ces belles phrases, de l'opposition contre le vieux Jupiter, et intrigua tant qu'il arriva bientôt au pouvoir et, du haut du Capitole gouverna la ville et le monde, *urbem et orbem*... Nous l'avons vu s'épurer, se spiritualiser encore davantage, devenir paternel, miséricordieux, bienfaiteur du genre humain, philanthrope... Rien n'a pu le sauver ! N'entendez-vous pas résonner la clochette ? A genoux !... On porte les sacrements à un Dieu qui se meurt¹ ». La philosophie allemande, de Kant à Hegel, pousse, en effet, jusqu'à ses dernières conséquences l'œuvre de Luther et de Lessing. C'est d'abord Kant, qui soumet à sa critique impitoyable le dieu du déisme que lui léguait le XVIII^e siècle, et, froidement, détruit l'une après l'autre les preuves de l'existence de Dieu et fait de Dieu un noumène, une hypothèse invérifiable, le résultat, en philosophie, d'une illusion naturelle. Nouveau Robespierre, Kant a imaginé le régime de la Terreur et de la guillotine : sa *Critique de la raison pure* est « le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes ». Après lui surgit Fichte, comme parut Napoléon à l'issue de la tourmente révolutionnaire : l'un et l'autre représentent « le grand moi souverain pour qui la pensée et le fait ne sont qu'un » ; et les constructions gigantesques qu'ils élèvent tous deux — la *Doctrine de la science* et l'Empire — témoignent d'une volonté colossale mais sans frein et disparaissent aussi promptement qu'elles se sont élevées. Avec Schelling nous entrons dans une période de restauration et de réaction comme celle qui suivit la chute de l'Empire. « Ce fut d'abord une restauration dans le meilleur sens. M. Schelling rétablit la nature dans ses droits légitimes, il voulut une réconciliation entre l'esprit et la nature, il chercha à les réunir tous deux dans l'éternelle âme du monde. Il restaura cette grande philosophie de la nature que nous trouvons déjà chez les anciens philosophes grecs, avant Socrate. Il restaura cette grande philosophie de la nature qui, germant sourdement de la vieille

1. IV, 245 s.

religion panthéiste des Allemands, annonça dès les temps de Paracelse les fleurs les plus belles, mais fut étouffée par l'introduction du cartésianisme. Hélas ! et à la fin il restaura des choses par lesquelles il peut encore être comparé dans le plus mauvais sens à la restauration française. » Mais la raison publique s'insurge contre lui et le renverse du trône de la pensée. Son disciple Hegel, « le plus grand philosophe que l'Allemagne ait enfanté depuis Leibnitz », un penseur aussi pénétrant que Kant, aussi vigoureux que Fichte, mais plus harmonieux que l'un et l'autre, s'empare de la puissance de son maître, le dépasse et finit par le rejeter dans l'obscurité. Il a résumé la philosophie de la nature en un système solide, expliqué par cette synthèse tout le monde des faits. Et tandis que Schelling dépossédé, vivait comme un pauvre frère lai au milieu des moinillons de Munich, image douloureuse d'une royauté déchue, Hegel « se fit couronner, et malheureusement oindre aussi quelque peu à Berlin, et il régna depuis lors sur la philosophie allemande. » Le cycle de la révolution philosophique était achevé, le panthéisme sensualiste était fondé en théorie ¹.

Et en littérature comme en philosophie la révolution se prépare. Après la tourmente de la Révolution française les puissances du passé relèvent, il est vrai, la tête en Allemagne. Le romantisme — que Heine combat maintenant avec l'âpreté d'un transfuge — essaye de ressusciter le passé. Par réaction contre la platitude et le prosaïsme du rationalisme en décadence, les Schlegel, pour rajeunir la poésie allemande et lui infuser un peu de sang nouveau, proposent comme modèles Shakespeare, Calderon et surtout les poètes ingénus et naïfs du moyen âge. Ils mettent à la mode un mysticisme maladif, une naïveté voulue qui rappelle celle des primitifs italiens avec la grâce en moins, une poésie moyenâgeuse

1. Le parallèle entre la Révolution française et la philosophie allemande de Kant à Hegel qui est développé au livre III de *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland* (IV. 247 ss.) est déjà indiqué dans *Einleitung zu « Kahldorf über den Adel »* (VII, 281s.).

digne de Charenton. Et les événements politiques et sociaux favorisent le développement des tendances romantiques. D'une part, les maux de la domination étrangère et de la guerre exaltent le sentiment religieux, — la mauvaise fortune, dit le proverbe, enseigne à prier, — les Allemands vaincus cherchent dans la religion une consolation à leurs misères et attendent de Dieu seul un remède aux calamités qui accablent leur pays. D'autre part les princes s'efforcent de grouper, pour abattre la puissance de Napoléon, toutes les forces vives de la nation, et à cet effet les personnages les plus éminents se mettent à prôner la nationalité allemande, la réunion des races chrétiennes de la Germanie, l'unité allemande. « On nous commanda le patriotisme, et nous devînmes patriotes ; car nous faisons tout ce que nos princes nous commandent¹. » Les principes de l'école romantique passent alors de mains en mains, avec les excitations des gouvernements et le mot d'ordre des sociétés secrètes. Et quand le patriotisme allemand eut remporté la victoire, l'école romantique, gothique, germanique, chrétienne triompha ainsi que l'art patriotique, religieux, allemand. Le grand classique Napoléon tomba terrassé sur le sol, tandis que les petits romantiques relevaient la tête en vainqueurs. Mortellement frappées en France, les puissances du passé se mettent à revivre en Allemagne, elles étendent leur ombre sur une grande partie du pays : « En France, la mode du gothique n'était qu'une mode, et ne servait qu'à rehausser la joie des temps présents. On laisse flotter ses cheveux en longues boucles de moyen âge ; mais il suffit d'une observation distraite du coiffeur qui vous dit que cela va mal, pour qu'on se fasse abattre du même coup de ciseaux la chevelure moyen âge et les idées qui s'y rattachent. Hélas ! c'est tout autre chose en Allemagne. La raison en est que le moyen âge n'y est pas encore entièrement mort et décomposé... Le moyen âge allemand ne gît point pourri dans son tombeau ; il est souvent animé

par un méchant fantôme ; il apparaît au milieu de nous à la pleine clarté du jour et suce la vie la plus colorée de notre cœur.¹ »

Mais les exagérations des romantiques ne tardent pas à provoquer à leur tour une réaction. Un coup terrible leur est porté par la défection de Goethe qu'ils avaient longtemps encensé. Or voici que le grand Olympien renie ces disciples compromettants. Et du coup sa voix dissipe l'apparition tout entière : « Les fantômes du moyen âge s'enfuirent ; les hiboux se cachèrent de nouveau dans les ruines des vieux châteaux ; les corbeaux s'envolèrent à tire d'ailes dans les tours des églises gothiques ; Frédéric Schlegel s'en alla à Vienne, où il entendit la messe tous les jours et mangea de ces bonnes poulardes rôties qu'on y fait si bien ; et M. Auguste-Guillaume Schlegel se retira dans la pagode de Brahma² ». A la suite de ce coup d'État, de ce dix-huit brumaire, Goethe se fit proclamer seul maître dans l'empire littéraire, et bien qu'il se soit montré parfois quelque peu despote, trop enclin à opprimer la noblesse de lettres et à louer la médiocrité, il est reconnu par les meilleurs d'entre les écrivains allemands pour le prince du Parnasse. On l'attaque de droite et de gauche. D'un côté les orthodoxes s'indignent contre le vieux païen et le tiennent pour l'adversaire le plus redoutable de la croix ; de l'autre côté les radicaux blâment la stérilité de sa parole, son indifférentisme olympien, lui reprochent d'avoir répandu en Allemagne l'esprit artiste et entravé ainsi la régénération politique de la nation : « tandis qu'un cafard noir frappait sur lui à coups de crucifix, un enragé sans-culotte lui présentait la pointe de sa pique³. » Mais cette coalition des partis extrêmes est impuissante à ébranler sa domination. Et voici que derrière lui surgit la phalange des écrivains de la Jeune Allemagne. Artistes, tribuns et apôtres tout à la fois, résolus à ne pas séparer la politique de la science, l'art de la religion,

1. V, 354.

2. V, 246.

3. V, 253.

ils puisent une ardeur nouvelle dans une croyance qui les remplit tout entiers, dans la foi au progrès, foi qui est née de la science : « Nous avons mesuré les pays, s'écrie Heine, pesé les forces de la nature, compté les moyens de l'industrie, et voici ce que nous avons trouvé : La terre est assez grande, chacun a assez d'espace pour y bâtir la cabane de son bonheur. Cette terre peut tous nous nourrir, si tous nous voulons travailler, au lieu de vivre aux dépens les uns des autres. Alors il sera superflu de prêcher le ciel aux pauvres pour ne pas leur faire envier le bonheur des riches ¹. » Chez ces écrivains d'avant-garde, la révolution, de théorique qu'elle était, tend à se faire pratique : ils veulent en somme mettre en pratique les doctrines saint-simoniennes.

Le but que poursuit l'Allemagne c'est donc l'avènement d'une société idéale qui rejetterait toutes les religions positives sans tomber dans l'athéisme, qui proclamerait l'émancipation de la chair sans verser dans le matérialisme, qui serait positiviste et utilitaire sans renoncer au culte de la beauté, qui briserait la domination des despotes et des prêtres et saurait assurer le bien-être du peuple sans prétendre détruire les inégalités naturelles ni vouloir ramener tous les hommes au même niveau. Sur tous ces points Heine est pleinement d'accord avec les Saint-Simoniens. Une seule divergence grave le sépare d'eux. Les Saints-Simoniens croyaient que leur idéal était aisément et immédiatement réalisable ; ils s'étaient hâtés de mettre en pratique leurs théories en organisant leur Église et leur hiérarchie ; et ils espéraient par leur exemple provoquer une réforme graduelle de la société, une transformation progressive des habitudes et des croyances ; ils s'appliquaient à ne rebuter personne, s'ingéniaient à ménager les transitions, à trouver des mesures provisoires pour faciliter le passage de l'ancien régime au nouveau. Toute différente est l'attitude de Heine. Il ne se berce pas, comme eux, de l'espoir que la société de l'avenir pourra s'organiser

1. V, 328.

pacifiquement ; il ne compte pas sur la persuasion pour convertir l'Allemagne aux idées socialistes. L'ère des négations n'est pas close pour les Allemands ; il faut continuer à combattre les rois et les prêtres, le despotisme et l'obscurantisme. Point de compromis avec les puissances du passé ! C'est à la faveur d'une gigantesque révolution, c'est par le fer et le feu que triompheront les idées nouvelles. La bataille est depuis longtemps engagée. La révolution intellectuelle de l'Allemagne est achevée. Les philosophes ont tué le dieu personnel des chrétiens ; dans leur vaste synthèse du monde il n'y a plus de place pour un dieu créateur et providence de l'univers ; et la divinité que l'homme cherchait jadis hors de lui, c'est maintenant dans la profondeur de son moi qu'il la trouve. Les penseurs ont accompli dans le domaine de l'esprit la même œuvre de destruction que Robespierre et Napoléon dans le domaine des faits : ils ont brisé les vieilles idoles, ébranlé la vieille société jusque dans ses fondements. Mais en Allemagne la révolution est restée purement spéculative. Dans la vie réelle les puissances du passé résistent encore à l'esprit nouveau : elles prétendent faire revivre en plein XIX^e siècle la foi du moyen âge et restaurer le vieil empire germanique ; elles persécutent les amis de la liberté qui veulent réveiller le peuple de sa torpeur. C'est la guerre qui s'apprête, une guerre sans merci entre le vieux monde et le monde nouveau. Jamais les Allemands n'ont lâché une idée sans l'avoir poussée jusqu'à ses dernières conséquences ; ils ne sont pas gens à abandonner à moitié route la voie de la révolution où ils se sont engagés. Méthodiquement, ils passeront de la révolution philosophique à la révolution politique et sociale. Les panthéistes modernes, Kantiens, Fichtéens, philosophes de la nature surtout, conjureront les forces cachées du passé, l'ancien panthéisme germanique, vaincu mais non détruit par le christianisme. Et alors se déchainera à nouveau cette ardeur batailleuse des anciens Germains, cette soif de combat dont racontent les antiques épopées païennes. Les vieux dieux se lèveront de leur tombeau fabuleux et Thor, de son marteau gi-

gantesque, démolira les cathédrales gothiques... « Le tonnerre en Allemagne est bien à la vérité allemand aussi : il n'est pas très lesté, et vient en roulant un peu lentement ; mais il viendra, et quand vous entendrez un craquement comme jamais craquement ne s'est fait encore entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs, et les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française ne sera qu'une innocente idylle. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est calme, et si vous voyez çà et là quelques hommes gesticuler un peu vivement, ne croyez pas que ce soient les acteurs qui seront un jour chargés de la représentation. Ce ne sont que des roquets qui courent dans l'arène vide, aboyant et échangeant quelques coups de dents avant l'heure où doit entrer la troupe des gladiateurs qui combattront à mort ¹. »

III

Enfantin reçut la première édition française de l'*Allemagne*, qui lui était dédiée, en Égypte où il s'était retiré après sa sortie de prison et où il s'occupait de la grande entreprise du barrage du Nil. Il répondit à Heine par une longue épître confuse, désordonnée, qu'il comparait lui-même à un de ces préludes bizarres que les musiciens exécutent avant de composer et dont un artiste seul peut comprendre le sens et les véritables intentions. Disons, pour l'intelligence de cette lettre, qu'elle fut écrite, le 11 octobre 1835 ², par Enfantin, au chevet d'un de ses plus fidèles disciples, Hoart, qui expira le lendemain. La mort de cet auxiliaire actif et dévoué, l'un des derniers apôtres du Saint-Simonisme, était un désastre pour

1. IV, 294 s.

2. Enfantin, *Œuvres*, X, 108-136.

Enfantin. Il ne pouvait se dissimuler que désormais il lui fallait renoncer à répandre dans le grand public la religion nouvelle, et il avouait sans détour à un de ses amis que l'ère de l'apostolat populaire, de l'appel au peuple, était close. Il entrevoyait toutefois pour sa doctrine un nouvel avenir, une dernière chance de succès : l'appel aux grands, aux princes de ce monde « l'apostolat royal¹ ». On comprend aisément qu'animé de ces dispositions nouvelles, il n'ait goûté qu'à moitié les fanfares belliqueuses de Heine. Il devait condamner l'attitude révolutionnaire de ce disciple aventureux et compromettant, son ton agressif, sa hautaine déclaration de guerre aux puissances du passé. Aussi sa lettre est-elle remplie de conseils de modération et de prudence. La guerre contre la Sainte-Alliance, dit-il, contre la diète de Francfort, contre l'obscurantisme des cabinets est chose usée; c'est faire œuvre stérile que de s'acharner contre le passé, de tourner en dérision la religion, de stigmatiser sans merci les fautes et les faiblesses des grands; il faut, au contraire, travailler à l'édifice de l'Allemagne future. Or, c'est à l'Autriche que revient, dans l'Allemagne régénérée, le rôle sacerdotal, c'est en elle que git la moralité allemande, la vie du Saint-Empire; c'est elle qui est dépositaire de l'ordre, de la hiérarchie, du sentiment du devoir et surtout de l'esprit de paix. « C'est si beau un peuple qui, à cette époque où toutes les bases de l'ordre social ont été ébranlées, fouillées, bouleversées, a conservé sa vieille foi tant qu'une nouvelle croyance n'est pas venue le saisir au cœur; un peuple qui sait tout ce que l'intelligence et la force de l'homme ont fait pour détruire l'édifice du passé, mais qui, n'ayant pas vu qu'une âme élue de Dieu ait inspiré et dessiné le plan de l'édifice nouveau, garde prudemment son vieux château gothique et sa vieille cathédrale qu'il préfère encore à nos maisons bourgeoises et à nos salles de députés. » Il faut admirer les peuples conservateurs, les hommes du passé; ce n'est que justice. Et c'est un bon

1. Enfantin, *Œuvres*, X, 139 ss.

calcul de chercher à les convertir au lieu de vouloir les écraser. Les prophètes, jusqu'à présent, ont toujours parlé au peuple, ils ont négligé ou méprisé les puissants de la terre, — n'est-ce pas là une injustice ? Pourquoi les princes ne conduiraient-ils pas un jour les peuples vers le progrès ? Pourquoi la société future devrait-elle être enfantée dans la douleur et les larmes, dans le feu et dans le sang ? « Prophètes, conclut Infantin, songez que les rois de nos jours ne peuvent pas être des David, des Salomon, rois et prophètes à la fois. Ne prenons pas le présent pour l'avenir ; il y a encore deux pouvoirs dans le monde, celui des prophètes et celui des rois ; eh bien, ces deux pouvoirs ne finiront pas par une bataille, et l'humanité tout entière avec eux, car le vainqueur ne pourrait régner sur l'avenir qui ne veut qu'un maître pacifique et non un bourreau couvert de sang. »

Nous ignorons quelle impression cette étrange épître a pu faire sur Heine. Il est peu probable toutefois qu'il soit jamais entré dans les vues bizarres d'Infantin sur le rôle de l'Autriche dans l'Allemagne future, peu probable aussi qu'il ait jamais cru à la possibilité d'une révolution pacifique acceptée et dirigée par les rois et par le clergé. Il était trop clairvoyant pour se faire la moindre illusion sur les résultats de l'*apostolat royal*, et ne pouvait se dissimuler que le rôle actif des Saint-Simoniens était décidément fini. Dans un article écrit quelques années plus tard, en 1843, il leur reconnaît le mérite d'avoir su les premiers poser nettement la question sociale en tant que *question*, en tant que *problème* à résoudre. Mais, ajoute-t-il, ils ne sont pas les serviteurs prédestinés pour lesquels la Volonté suprême de l'univers réalisera ses vues ; la révolution sociale viendra non pas d'en haut, des savants et des penseurs, mais d'en bas, de la masse inconsciente du peuple qui est poussée en avant par une aveugle et invincible nécessité. Tôt ou tard les débris de la petite Église saint-simonienne iront grossir l'armée toujours plus nombreuse des communistes, parmi lesquels ils joueront en quelque sorte le rôle de patriarches, de pères

de l'Église¹. En attendant, Heine suit avec un intérêt parfois ironique les métamorphoses successives des anciens disciples d'Enfantin. Il consacre, par exemple, un long article à Pierre Leroux²; une autre fois il s'amuse à noter les avatars successifs de Charles Duveyrier, haut dignitaire de l'Église saint-simonienne, puis auteur comique, enfin écrivain politique, et il admire cette merveilleuse faculté de transformation qui permet à un Français de jouer tous les rôles et de représenter à volonté un dramaturge, un ministre, un général, une lumière de l'Église ou même un dieu³! Plus tard, lorsque les Saint-Simoniens rentrèrent dans la société où plusieurs se firent, par leurs talents distingués, des situations brillantes dans l'industrie, le commerce, la banque ou les grands travaux publics, lorsque Enfantin lui-même, peu de temps après son retour d'Égypte, se maria très bourgeoisement à Lyon et accepta une place lucrative, Heine, qui n'avait jamais compris le côté pratique du Saint-Simonisme, ne se fit pas faute de s'égayer un peu de cette métamorphose où il ne voyait qu'un abandon médiocrement héroïque de l'idéal de jadis. Il supprima dans la préface de la deuxième édition de *l'Allemagne* la dédicace à Enfantin. « Les martyrs d'autrefois, écrivait-il pour motiver ce changement, ne sont plus honnis ni persécutés, ils ne portent plus la croix, si ce n'est par hasard la croix de la Légion d'honneur; ils ne parcourent plus nu-pieds les déserts de l'Arabie pour y chercher la femme libre; — ces émancipateurs des liens conjugaux, ces briseurs de chaînes matrimoniales, à leur retour de l'Orient ils se sont mariés et sont devenus les épouseurs les plus intrépides de l'Occident, et ils ont des bottes. La plupart de ces martyrs sont à présent dans la prospérité; plusieurs d'entre eux sont néo-millionnaires, et plus d'un est arrivé aux places les plus honorifiques et les plus lucratives, — on va vite avec les chemins de fer. Ces ci-devant apôtres qui

1. VI, 409.

2. VI, 409 ss.

3. VI, 340.

ont rêvé l'âge d'or pour toute l'humanité se sont contentés de propager l'âge de l'argent, le règne de ce dieu-argent, qui est le père et la mère de tous et de toutes, — c'est peut-être le même dieu qu'on a prêché en disant : 'Tout est en lui, rien n'est hors de lui, sans lui on n'est rien'... »

1. IV, 369.

CHAPITRE IV

HEINE TRIBUN

I

« Dernièrement, écrivait Heine à Laube¹, un de mes amis saint-simoniens a dit en Égypte un mot qui m'a fait rire et qui pourtant a un sens fort sérieux : c'est que j'étais le premier père de l'Église des Allemands. » C'est bien, en effet, le rôle d'apôtre, de prophète que Heine entend jouer. Ce qui le passionne véritablement, c'est la lutte pour l'idéal religieux et moral, c'est le combat contre le spiritualisme nazaréen au nom du panthéisme sensualiste qu'il avait emprunté aux Saint-Simoniens. Sur ce point il est conséquent avec lui-même, il ne se laisse aller à aucune concession, il reste invariablement fidèle à ses convictions jusqu'au moment où, comme nous le verrons, la maladie l'incline de nouveau davantage vers le « nazarénisme ». — Les problèmes proprement politiques, au contraire, l'intéressent moins. Les gouvernements et les institutions lui apparaissent comme de simples moyens destinés à réaliser dans la pratique l'idéal religieux et moral. La question de savoir si la république vaut mieux que la monarchie, si les institutions démocratiques l'emportent sur les institutions aristocratiques, ne l'échauffe pas outre mesure. Il est prêt, à cet égard, aux plus larges concessions. Pourvu qu'on le laisse libre de prêcher sa religion il est tout disposé à ménager les scrupules de la censure, les suscepti-

1. Lettre du 23 nov. 1835 ; XX, 307 s.

bilités des gouvernements, les partis pris de l'opinion. Il ne lui en coûte nullement de se placer dans sa polémique, très franchement sur le terrain monarchique, il n'a, pour la forme républicaine, aucun enthousiasme superstitieux ; il n'hésite pas à déclarer qu'il n'éprouve pour l'absolutisme aucune aversion insurmontable ; il répudie tout appel à la force ; il proclame bien haut qu'il ne songe pas à faire de l'agitation politique, à révolutionner les masses. — Enfin et surtout il se refuse absolument à s'inféoder à un parti politique quelconque. Il écrit pour tout le public cultivé allemand et même européen, non pour un groupe ou pour une coterie. Il souhaite le triomphe d'une religion et non pas du tout la conquête du pouvoir par telle ou telle fraction de ses compatriotes. Il répudie toute solidarité avec les partis qui s'agitent en Allemagne et se montre rebelle à toute discipline. La lutte pour le pouvoir politique le laisse indifférent : il prétend y assister en simple spectateur et sans tolérer qu'on l'embrigade dans aucune des armées en présence.

Cette position en dehors et au-dessus des partis où Heine cherchait à se maintenir était singulièrement difficile et périlleuse. La religion qu'il avait extraite à son usage des théories saint-simoniennes était, comme nous l'avons vu, à double face : l'une socialiste, démocratique, libérale, anticléricale ; l'autre individualiste, aristocratique, autoritaire, mystique. Si Heine avait été un esprit conciliant et débonnaire, il ne lui aurait pas été difficile de trouver dans cette doctrine des arguments pour justifier tout à la fois les défenseurs de la tradition et du passé et les champions de la démocratie la plus avancée. Mais il était tout l'opposé : son tempérament le portait à batailler ; en sorte qu'il puisa bien au contraire dans ses théories des raisons de condamner tous les partis et toutes les opinions. Il ne ménageait pas les réactionnaires et conservateurs de toutes nuances qu'il criblait de ses sarcasmes les plus amers ou de ses invectives les plus passionnées. Mais il ne témoignait pas beaucoup plus d'égards envers ceux qui se considéraient comme ses alliés politiques, envers

les libéraux et les radicaux, dont il soulignait avec une impitoyable ironie les faiblesses ou les erreurs. C'était le bon moyen de se mettre tout le monde à dos. Les défenseurs de l'ordre établi ne se laissèrent pas prendre à ses protestations — sincères d'ailleurs — de loyalisme monarchique; avec un tact très sûr ils devinèrent en lui un ennemi fort dangereux qui, en dépit de son apparente modération politique, savait les bases religieuses et morales de l'État conservateur; ils s'efforcèrent par tous les moyens de paralyser son activité et de restreindre son influence sur l'opinion allemande. Ses coreligionnaires politiques, également scandalisés par les ménagements dont il usait parfois vis-à-vis des autorités établies et par les critiques qu'il prodiguait aux libéraux et radicaux, se détournèrent de lui avec défiance ou hostilité, l'accusaient de trahison ou de faiblesse de caractère, le traitaient de vendu, ce qui était une calomnie, ou se plaignaient de l'absence de sérieux de ses convictions ce qui était une injustice, car la foi religieuse et morale de Heine était sincère et de bon aloi. Les moins malveillants voyaient en lui une sorte de Méphistophélès, sardonique et malin, ne respectant rien ni personne, excellent dans l'art redoutable de mettre le doigt sur les travers des hommes ou sur les points faibles des systèmes. « Au fond, Heine ne croyait à aucune forme de gouvernement », conclut son ami Meissner après avoir successivement démontré qu'il n'était ni royaliste, ni républicain; et il nous le montre, riant au spectacle des agitations politiques de son temps comme s'il eût été le démon des ruines et de la destruction : « Il semblait toujours souhaiter un éroulement quel qu'il fût, afin d'entendre le bruit d'un grand effondrement et de voir des ruines gigantesques. Même la maladie la plus terrible ne put le rendre conservateur et ami de la paix. La guerre était son élément; d'instinct il était l'ennemi du statu quo, *néga-teur*¹. » Rien de plus juste, et Heine lui-même reconnaissait tout le premier qu'il aimait trop à faire usage des armes redou-

1. Meissner, *H. Heine. Erinnerungen*, Hambourg, 1856, p. 99.

tables que lui avait départies la nature : « C'est vrai, répondait-il à ceux qui déploraient cette humeur agressive, j'ai souvent égratigné, souvent mordu et ne fus point un agneau. Mais les agneaux de douceur les plus vantés seraient moins bénins s'ils avaient comme moi les crocs et les griffes du tigre ¹. » — Et pourtant on ferait, je crois, tort à Heine en le considérant uniquement comme un ironiste et un négateur : à côté du sceptique désabusé qui se désintéresse des discussions de doctrine politique et s'amuse des querelles de partis, il faut aussi reconnaître l'apôtre enthousiaste et sincère d'un idéal utopique peut-être — je ne discute pas ici sa valeur — mais à coup sûr généreux et où il voit l'expression des aspirations essentielles de l'âme moderne.

Et c'est là, je crois, ce qui donne à cette période de la vie de Heine je ne sais quelle grandeur mélancolique. Poète fourvoyé dans la politique, tribun médiocre parce qu'il lui manque les qualités d'intelligence pratique et de volonté soutenue qui font le chef de parti, téméraire dans ses jugements, imprudent dans sa conduite, il se consume en d'inutiles efforts pour atteindre à cette situation dominante à laquelle il se croit appelé en raison de son génie ; il sent qu'il ne peut exercer une influence sérieuse et durable ni en France où il reste au fond un étranger, ni en Allemagne où malgré ses succès de publiciste, il demeure suspect aux gouvernements comme à l'opposition. Mais si son action directe sur les grands événements qui se sont déroulés dans sa patrie est nulle ou à peu près, s'il n'est pas au nombre de ceux qui ont joué un rôle de premier plan dans l'histoire des idées et des partis politiques, il est, par contre, un de ceux qui, avant Nietzsche, ont proclamé avec le plus d'insistance la « mort de Dieu », la ruine des principes derniers sur lesquels repose l'ordre social contemporain, et se sont efforcés avec le plus de courage et de franchise de formuler l'évangile des temps nouveaux, la religion d'une humanité autonome qui cherche sa félicité non point dans l'au-delà, mais ici-bas, sur cette terre.

1. I, 485.

II

Dès son arrivée à Paris, Heine adopte une attitude d'une extrême prudence. Soupçonneux à l'excès et enclin à se croire sans cesse persécuté, il s'imaginait, au début, être l'objet d'une surveillance spéciale de la part des gouvernements allemands ; il se faisait adresser sa correspondance sous un faux nom, voyait partout des espions prussiens autour de lui et se figurait qu'on le tenait, en haut lieu, pour un révolutionnaire dangereux. Or il ne se souciait nullement d'être pris pour un vulgaire démagogue et il prit soin de séparer nettement sa cause de celle des agitateurs radicaux, des républicains militants qui faisaient de la propagande parmi le peuple et poussaient les Allemands à un mouvement révolutionnaire. On le voit, dès lors, insister, dans sa correspondance avec Varnhagen, Cotta ou Immermann, sur la « modération » de ses intentions, sur sa volonté de vivre en paix avec les représentants de l'ordre établi. Il n'est pas chef de parti, dit-il, et ne songe pas à exercer une action directe sur la masse du peuple ; il ne désire nullement un soulèvement populaire qui serait voué d'avance à un échec certain, les Allemands n'étant pas encore mûrs pour la liberté. Il s'adresse non pas à la foule des ignorants, mais au public éclairé, cultivé¹ ; il fait, en quelque sorte, selon la recommandation d'Enfantin, de l'apostolat royal. Dans ces conditions, trop de violence serait une faute de tactique. « Il y a assez de petites feuilles obscures, dit-il, où nous pourrions répandre notre cœur entier avec toutes les flammes de son enthousiasme et de sa colère. Mais ces feuilles n'ont qu'un public très restreint et tout à fait impuissant ; et écrire dans de tels journaux vaudrait autant que d'aller pérorer à l'estaminet, devant les habitués du lieu, à l'instar de la plupart de nos grands politiques et grands patriotes. » Pour jouer le rôle d'éducateur de l'Allemagne

1. Lettres. XX. 244, 245, 254, 269 s. etc.

lettrée il faut s'imposer un « calme raisonné », il faut de la prudence et des précautions. Si l'on veut agir sur le grand public, le convertir aux idées de liberté et d'égalité, c'est une erreur de le brusquer, de l'effrayer, de le violenter ; il faut au contraire faire son éducation progressivement, sans l'effaroucher, et feindre la modération pour le gagner insensiblement à la grande cause de la démocratie. Heine écrira donc dans la *Gazette d'Augsbourg* (*Augsburger Allgemeine Zeitung*) qui, en raison de son autorité et de son immense débit, lui paraît le mieux en situation de servir de véhicule à ses idées. Il consent ainsi à se soumettre à une double censure, celle des autorités bavaroises et celle, plus gênante encore, de la rédaction de la *Gazette*. Contrebandier journaliste, « il est souvent obligé de pavoiser l'esquif de sa pensée de banderoles dont les emblèmes ne sont guère la véritable expression de ses opinions politiques ou sociales. » Du moins est-il sûr, en s'imposant cette contrainte, que sa parole portera, que ses idées passeront sous les yeux de milliers de lecteurs et qu'il réussira souvent à « introduire dans le port de l'opinion publique » la « bonne cargaison » que porte son navire¹.

Les correspondances parisiennes que Heine envoie à la *Gazette d'Augsbourg* de décembre 1831 à juin 1832 et qu'il a réunies ensuite en volume sous le titre *De la France* (*Französische Zustände*), nous montrent clairement l'attitude que prend Heine en face des événements politiques.

Leur thème général, c'est la protestation contre la réaction qui suit la révolution de Juillet en France comme en Europe. Le peuple en 1830 a vaincu l'ancien régime, mais n'a pas profité de sa victoire. La noblesse a été remplacée par la bourgeoisie qui ne vaut pas mieux et qui est tout aussi égoïste. Quand Heine s'est rendu à Paris il a voulu voir le chien Médor, le fameux Médor qui avait apporté à son maître le fusil et la cartouchière, et s'était ensuite couché, vivante image de la fidélité, sur la tombe de l'insurgé victo-

1. VI. 370 s., cf. V. 44.

rieux, dans la cour du Louvre. Mais la bête qui se prélassait là sous les drapeaux tricolores et les trophées, et se laissait paisiblement donner la pâtée n'était plus le vrai Médor : « C'était une bête tout ordinaire qui s'arrogeait le droit de se faire servir..... et qui, comme tant d'autres exploitait la gloire de la révolution de Juillet... Il était choyé, protégé, élevé peut-être aux plus hautes dignités, tandis que le vrai Médor, quelques jours après la victoire, s'était retiré modestement et sans bruit, comme le vrai peuple qui a fait la révolution ¹. »

Heine critique donc avec une âpre ironie la monarchie de Juillet et sa politique. Il n'a que mépris et antipathie pour ce règne de la ploutocratie qui succède à la domination de la noblesse, pour ce régime de banquiers, de propriétaires et de boutiquiers qui mène la France à sa perte. Il constate que « jamais la France n'a été aussi bas aux yeux de l'étranger, pas même dans le temps de la Pompadour et de la Dubarry », que le règne de l'argent est pire, somme toute, que le règne des maîtresses et « qu'on peut trouver encore plus d'honneur dans le boudoir d'une femme galante que dans le comptoir d'un banquier ». Il compare les Français à ces damnés de l'Enfer de Dante auxquels leur état présent était devenu tellement intolérable qu'ils souhaitaient d'en être délivrés à tout prix, dussent-ils tomber dans une condition pire encore : les républicains en sont venus à préférer la légitimité et les légitimistes la république « à l'espèce de borborygme juste-milieu qui se trouve entre les deux camps et dans lequel tous demeurent maintenant empêtrés ² ». Quand le peuple de

1. VII, 60, 66.

2. V, 73 s. — Cf, IV, 627 : « Je n'ai certes pas envie de regretter l'ancien régime du privilège nobiliaire; car ce n'était que putréfaction peinte, cadavre fardé et parfumé, qu'on n'avait plus qu'à descendre paisiblement ou à jeter de force dans sa tombe, au cas où il eût voulu continuer une existence mensongère et se révolter contre son enterrement. Mais le régime nouveau, qui a pris la place de l'ancien, est bien plus repoussant encore, et nous devons trouver bien autrement insupportable cette grossièreté sans vernis, cette vie dénuée de parfums, cette industrielle chevalerie d'argent, cette garde nationale, cette force armée qui vous frappe avec la baïonnette intelligente quand vous osez soutenir que le gouvernement du monde n'appartient qu'au génie, à la beauté, à l'amour et à la force. Les hommes de pensée, si infatigables pendant le xviii^e siècle à

Paris a élevé Louis-Philippe à la royauté il voyait en lui « un homme dont le père avait déjà reconnu, par son nom même, l'égalité civile des hommes, un homme qui avait combattu de sa personne pour la liberté à Jemmapes et à Valmy, qui depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à ce jour avait eu à la bouche les mots *liberté, égalité*, et qui, en opposition avec sa propre parenté, s'était posé comme un représentant de la démocratie. » Ce trône qu'il devait au peuple et aux pavés de juillet, Louis-Philippe devait l'appuyer sur la confiance du peuple, l'entourer d'institutions républicaines ; il ne pouvait vivre qu'en vertu du principe qui lui avait donné naissance, la souveraineté populaire. Or Louis-Philippe a commis la méprise ordinaire des hommes qui, voulant être bien avec leurs ennemis, se brouillent avec leurs amis ; il a cajolé l'aristocratie qui le haïssait, il a voulu se soutenir par une quasi-légitimité, par des alliances avec les princes absolus, par la continuation de la période de la restauration. Il a offensé ainsi le peuple qui était son meilleur soutien, ébranlant de la sorte par sa faute la solidité de son trône¹. Et de même qu'il ne ménage pas la royauté de Juillet, Heine juge sans indulgence les hommes politiques qui soutiennent le nouveau régime ;

préparer la révolution en France, rougiraient s'ils voyaient comme l'intérêt personnel bâti ses misérables cabanes sur l'emplacement des palais renversés, et comme de ces cabanes sort une aristocratie nouvelle qui, plus déplaisante que l'ancienne, ne cherche même pas à se légitimer par une idée, par la foi à la vertu héréditaire, mais trouve sa dernière raison dans des acquisitions qu'on doit ordinairement à un étroit esprit de chiffres sinon aux plus ignobles qualités. »

1. V, 30, 81 ss. Heine reconnaît d'ailleurs que, s'il n'a jamais varié dans la condamnation qu'il porte sur le régime du juste milieu, son jugement sur la personne même de Louis-Philippe a subi des fluctuations notables : « Au début, dit-il, j'étais mal disposé pour lui parce que je le tenais pour un aristocrate ; plus tard quand je me fus convaincu de la sincérité de son civisme bourgeois je parlai de lui en meilleurs termes ; lorsqu'il nous effraya par la proclamation de l'état de siège (après les journées de Juin) je m'indignai de nouveau fort contre lui : cette irritation se calma au bout de quelques jours lorsque nous eûmes vu que le pauvre Louis-Philippe n'avait commis cette bêtise que dans l'étourdissement du premier moment de terreur ; depuis, les carlistes, par leurs diatribes, m'ont inspiré une vraie sympathie pour le roi » (V, 155). D'une manière générale on voit que la sévérité initiale de ses jugements sur Louis-Philippe tend à s'adoucir, au fur et à mesure qu'il se rend mieux compte des qualités personnelles du roi.

Thiers en qui il voit un « indifférentiste de l'espèce la plus profonde », un « Gœthe de la politique » ; Guizot, qui excelle « à parer les choses les plus illégales du voile de l'ordre légal » ; Périer surtout, l'apostat de la liberté, la « figure sombre qui s'est placée si hardiment entre les peuples et le soleil de Juillet », « l'Atlas qui porte sur ses épaules la Bourse, et la maison d'Orléans, et tout l'échafaudage des puissances européennes » ; l'homme qui entraînerait avec lui dans sa chute « la grande boutique où l'on a trafiqué des espérances les plus nobles de l'humanité », le néfaste politicien qui par ses mesquines idées de comptoir serait responsable devant la France et l'humanité de la perte de sa patrie, « si jamais le langage grasseyant des lieutenants de Potsdam devait encore retentir dans les rues de Paris, la sale botte teutonique souiller de nouveau le noble pavé des boulevards, le Palais-Royal exhaler encore une fois l'odeur de cuir de Russie ¹ ».

Mais si Heine n'aime pas le régime du juste milieu, il ne sympathise pas pour cela avec ses adversaires.

Il va de soi, d'abord, que les légitimistes, les carlistes lui sont odieux. A côté de l'obseurantisme carliste, le mérite des hommes du juste milieu, d'un Guizot ou d'un Thiers, d'un Dupin ou d'un Royer-Collard et autres étoiles dont l'éclat s'est perdu dans la flamboyante clarté du soleil de Juillet lui paraît de nouveau éclatant. Entre les Bourbons et les d'Orléans il fait dans son estime la distinction la plus complète. La maison d'Orléans s'est attachée d'une manière si complète au peuple français qu'elle a été régénérée avec lui et est sortie purifiée, assainie, embourgeoisée du terrible bain de la Révolution, « tandis que les Bourbons, qui n'ont pas pris part à ce rajeunissement, appartiennent encore tout entiers à cette génération décrépite et malade que Crébillon, Laclos et Louvet ont si bien peinte dans tout l'éclat de leurs péchés, dans la fleur de leur corruption ». Louis-Philippe peut, s'il reste fidèle à ses origines démocratiques, laisser un

1. V, 36, 108, 64 ss.

grand nom dans l'histoire, « non pas seulement comme chef d'une nouvelle dynastie, mais aussi comme fondateur d'une nouvelle royauté, la royauté bourgeoise, qui changera la face du monde ». Des Bourbons au contraire il n'y a rien à attendre : la France rajeunie ne peut plus appartenir à ces revenants du passé¹.

Peut-elle encore être conquise par le bonapartisme ? Heine en doute fort. Certes il conserve intact son culte pour Napoléon. Il est même fort aise de pouvoir maintenant prouver par raisons démonstratives que son grand homme était au fond un excellent Saint-Simonien et que sa domination avait été parfaitement légitime : « Arrivé qu'il était, par sa supériorité intellectuelle, à la suprême puissance, il n'avancait que le règne des capacités et avait pour but le bien-être physique et moral de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Il régnait moins au profit du tiers état, de la classe moyenne, du juste milieu, que dans l'intérêt des hommes dont la richesse tout entière est dans le cœur et dans les bras : son armée était une hiérarchie dont les gradins d'honneur n'étaient occupés que par le mérite personnel et par la capacité. Le moindre fils de paysan y pouvait, aussi bien que le gentilhomme de la race la plus antique, obtenir les dignités les plus élevées, et gagner de l'or et des étoiles d'honneur². » Heine constate dès lors sans déplaisir l'immense popularité que Napoléon a gardée en France. Il est « le seul héros auquel les Français croient encore ; » son image « est suspendue dans la cabane de tous les paysans ; » à Paris « l'on voit son image partout, en estampe, en plâtre, en métal, en bois et dans toutes les situations ; » les orateurs de carrefours et les chanteurs populaires redisent ses hauts faits ; il n'est pas jusqu'aux estropiés qui ne mendient un sou « au nom de Napoléon³ ». Mais si l'artiste aristocrate qu'est Heine s'étonne que le peuple français qui acclame aujourd'hui le pauvre

1. V, 203 s.

2. V, 194.

3. IV, 517 ; V, 194, 40 s.

Louis-Philippe serrant la main à sa garde nationale soit le même peuple qui a vu si souvent « Napoléon Bonaparte passer avec son impérial visage de marbre, ses yeux immobiles et ses mains *inaccessibles*¹ », si même, lorsqu'il compare Napoléon et La Fayette, il ressent manifestement plus d'admiration et de respect pour « l'homme d'airain » de la colonne Vendôme que pour l'honnête et pacifique héros de la liberté, son culte pour l'empereur est cependant moins absolu que jadis. Il se sent de l'hostilité soit pour l'auteur du 18 brumaire, soit pour le conquérant qui fit couler des flots de sang. Le martyr de Sainte-Hélène lui apparaît maintenant non plus comme une fatalité imméritée mais comme un juste châtiment, comme l'expiation de « l'erreur la plus fatale de Napoléon, de l'infidélité dont il se rendit coupable envers la Révolution, sa mère² ». Il se demande même une fois si l'époque napoléonienne fut bien une ère de beauté et de bonheur comme le disent les bonapartistes, et sa réponse est fort sceptique : « Les champs restaient en friche et les hommes étaient conduits à la boucherie. On ne voyait que larmes de mères, dépeuplement des habitations ; » et Heine compare les bonapartistes à ce mendiant ivre qui avait observé que tant qu'il restait à jeun sa maison lui paraissait un taudis, sa femme un paquet de haillons et son enfant un avorton malingre, mais que tout se métamorphosait dès qu'il avait bu quelques verres d'eau-de-vie : sa cabane devenait un palais, sa femme une princesse, son enfant l'image de la santé. Au lieu d'eau-de-vie, c'était la gloire et l'ambition qui montaient à la tête des bonapartistes et les empêchaient de voir le véritable aspect des choses³. Aussi Heine n'hésite-t-il pas à déclarer que, pour sa part, il préfère Napoléon mort à Napoléon vivant : « Car, dit-il, s'il vivait encore, il me faudrait aider à le combattre⁴. » Il regarde d'ailleurs le bonapar-

1. V, 177.

2. V, 195 cf. 86.

3. V, 317.

4. V, 40 (passage supprimé dans la traduction française).

tisme comme un danger sérieux pour la monarchie de Juillet ; il compare le régime du juste milieu à l'époque du Directoire et prédit qu'on assistera tôt ou tard à un 18 brumaire où « l'homme véritable entrera au milieu des puissants devenus pâles et leur annoncera la fin de leurs pouvoirs ¹ ». La mort du duc de Reichstadt en 1832 met fin, sans doute, aux espérances de ceux qui croyaient à la résurrection charnelle de l'impérialisme guerrier. Mais loin de rendre impossible une réaction césarienne, elle ouvre au contraire l'avenir le plus brillant aux bonapartistes qui « croient à une résurrection par la transmission de l'esprit napoléonien », à ceux pour qui le bonapartisme n'est que l'idée d'un monarchisme à la plus haute puissance et employé au profit du peuple : « Qui-conque aura cette force et l'emploiera ainsi sera appelé Napoléon II. De même que César donna son nom à l'autorité même, ainsi le nom de Napoléon désignera désormais un nouveau pouvoir de César, auquel a droit celui-là qui possède la capacité la plus grande et la meilleure volonté ². »

Hostile aux légitimistes, défiant vis-à-vis des bonapartistes. Heine estime les républicains mais ne croit pas à leur succès. Moitié par politique, pour ne pas s'exposer aux rigueurs de la censure et des gouvernements, moitié par conviction il se pose en loyal monarchiste. Certes il ne marchandait pas son admiration aux insurgés de juin : il rapproche du combat des Thermopyles la lutte inégale qu'une soixantaine de républicains soutinrent à l'entrée des rues Saint-Merry et Aubry-le-Boucher contre soixante mille hommes de la ligne et de la garde nationale ; il assure que ce combat appartient aux faits les plus héroïques de l'histoire moderne ; il admire la vaillance et la sincérité de ces amis de la liberté qui, pour n'avoir pas voulu crier *Vive Napoléon!* ont irrémédiablement compromis le succès de leur cause auprès du peuple de Paris ; il va jusqu'à dire, après avoir raconté comment ils étaient morts en héros pour la belle folie d'un avenir

1. V, 407.

2. V, 194.

idéal : « Il m'aurait été plus agréable que moi et tous mes confrères en modération nous fussions morts à la place des républicains¹. » Mais il ne partage pas, somme toute, leurs convictions. Il voit en eux les descendants de ces montagnards intransigeants de la Convention, des Robespierre et des Saint-Just qui, au nom du rigorisme de Rousseau, s'élevèrent de si terrible façon contre la corruption des mœurs et la légèreté voltairienne. Vaincu en thermidor, le parti de Rousseau s'est réfugié depuis dans les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau ; il s'incarne de temps en temps sous les traits d'un Garnier-Pagès, d'un Cavaignac ou de ces nobles républicains qui se lèvent parfois comme apôtres et martyrs de l'évangile de liberté : « Je ne suis, dit Heine, pas assez vertueux pour pouvoir jamais me joindre à ce parti ; mais je hais trop le vice pour pouvoir jamais le combattre². » Il ne croit du reste pas à son succès. « Monarchiste par inclination naturelle, dit Heine, je le deviens encore davantage en ce pays par conviction. » Les Français ne pourront en effet jamais s'accommoder du régime républicain. Comment la constitution de Sparte, « cette grande et ennuyeuse manufacture de patriotisme, cette caserne de vertu républicaine, cette sublime et détestable cuisine de l'égalité, où l'on faisait de si mauvaises sauces noires » serait-elle jamais acceptée dans la patrie des Véry, des Vefour et des Carême. Comment Robespierre pouvait-il rêver d'introduire la sévérité républicaine dans ce Paris « où cent cinquante mille modistes, parfumeuses et coiffeurs exercent leur riante, odorante et fri-sante industrie ! » Comment la monotonie bourgeoise de la vie américaine pourrait-elle être tolérée dans la cité « de la vanité, de la parade, des modes et des nouveautés³ ! » La république a pu s'installer pendant quelques années en France au temps de la Révolution, soutenir victorieusement les intérêts de la cause démocratique contre l'Europe coalisée, contre

1. V, 171 cf. 145.

2. V, 167.

3. V, 37 s.

la féodalité et l'obscurantisme : « J'aime les souvenirs de ces luttes et de ces héros, dit Heine, je les révère autant que peut le faire la jeunesse française, j'admiraïs dès avant la révolution de Juillet Robespierre et Saint-Just et les Montagnards, — mais je n'aurais pas voulu vivre sous le gouvernement de ces hommes sublimes, je n'aurais pas supporté d'être guillotiné tous les jours, et personne ne le supporta, et la république ne put que vaincre et perdre tout son sang ¹. » Il n'y a pas, à ses yeux, d'inconséquence à admirer la glorieuse République de 1789 tout en souhaitant qu'elle ne recommence pas et en estimant qu'elle n'est pas une forme de gouvernement qui convienne pour l'instant au caractère français.

Ce n'est pas, du reste, sans inquiétude que Heine considère l'avenir de la France. Il ne peut se défendre de l'impression qu'elle s'achemine vers une catastrophe. Elle lui apparaît comme le pays du « matérialisme » philosophique et moral, et il se demande si ce matérialisme, qui s'étale avec un cynisme effronté dans la comédie française, n'aboutira pas à quelque crise redoutable. Il lui semble que les Français ont le pressentiment confus du sort qui les menace : ils ne s'assent pas à leur aise au banquet de la vie, mais se hâtent au contraire d'engloutir les mets délicats et les vins savoureux, comme les enfants d'Israël qui, avant leur départ d'Égypte, célébraient la Pâque et mangiaient l'agneau debout, tout prêts à se mettre en route et le bâton à la main. Qui sait si la France n'est pas à la veille d'un cataclysme formidable ? Sans doute la nation française est douée d'une merveilleuse élasticité : elle est comme le chat qui ne se casse jamais le cou, de quelque hauteur qu'il tombe. Mais un malheur est toujours possible : « Ceux qui commencent une révolution en sont d'ordinaire les victimes, et ce sort atteint les peuples aussi bien que les individus. Le peuple français, qui a commencé la grande révolution de l'Europe, est peut-

être en train de périr, tandis que les nations qui le suivront récolteront les fruits de son martyre héroïque¹. »

Pour juger des choses d'Allemagne, Heine adopte la même attitude que pour apprécier la politique française : il affirme sa ferme résolution de combattre pour la cause de la *démocratie*, non pour celle de la *république*. Il lutte, dit-il, pour le triomphe du principe d'égalité : tous les hommes sont égaux en dignité, aucun ne doit occuper par droit de naissance une situation privilégiée. C'est là le credo du parti démocratique et il y souscrit de tout cœur. Mais il nie qu'un démocrate doive être nécessairement républicain. Pour ce dernier, l'essentiel est la forme du gouvernement : il s'agit de savoir si l'État doit être régi par *une seule* personne ou si, au contraire, le pouvoir doit appartenir à une *pluralité* de personnes désignées périodiquement par le vote populaire. Or Heine pose en fait que, d'une part, l'idéal démocratique, l'égalité civile peut se trouver réalisée dans des « monarchies » ayant à leur tête un chef unique, empereur ou khalife, président ou roi, sultan ou protecteur; tandis que, d'autre part, des « républiques » comme les républiques grecques, la république romaine, les cités libres italiennes du moyen âge, les villes libres d'Allemagne, furent non point du tout des démocraties mais des aristocraties ou des oligarchies¹. Il conclut de cette observation qu'il est légitime de distinguer nettement entre la cause démocratique et la cause républicaine et de servir fidèlement l'une sans pour cela nécessairement embrasser l'autre.

Nous le voyons dès lors poursuivre depuis Paris la guerre de plume qu'il avait commencée en Allemagne contre les adversaires de l'idéal démocratique, contre les aristocrates et les prêtres. Cette polémique ne présente d'ailleurs rien de bien neuf. Journaliste brillant plutôt que penseur original, Heine excelle dans l'art d'enfoncer une idée simple dans le cerveau du public en frappant indéfiniment sur le même clou, en ne se lassant pas de répéter indéfiniment la même chose à ses

1. IV, 513 s.

2. V, 509 ss.

lecteurs sous mille formes diverses; mais le fonds d'idées qui alimente cette polémique est assez mince. Nous retrouvons presque toujours sous sa plume des variations nouvelles des thèmes qu'il développait déjà avant son départ pour Paris. Il affirme la nécessité de délivrer les rois de la tyrannie que font peser sur eux les aristocrates et les lois de l'étiquette¹; il prêche « la sainte alliance des nations » et espère que les peuples, désormais, ne se laisseront plus exciter à la haine et à la guerre par les écrivains serviles de l'aristocratie²; il condamne avec énergie le patriotisme étroit et haineux des teutomanes et proclame avec instance les avantages d'une entente spirituelle et matérielle entre la France et l'Allemagne³, tout en protestant avec indignation contre l'accusation de représenter « le parti français en Allemagne », en disant très haut sa ferme volonté de faire respecter l'intégrité du territoire allemand et en opposant son patriotisme éclairé mais sincère au cosmopolitisme dangereux des ultramontains; il s'en prend à la propagande catholique de Munich et de Vienne⁴ et met ses amis en garde contre le péril croissant du

1. V, 449 ss.

2. « Nous ne serons plus forcés, par défiance mutuelle, de nourrir des armées permanentes de meurtriers au nombre de quelques centaines de mille; nous utiliserons au profit de l'agriculture leurs glaives et leurs chevaux, et nous aurons enfin paix, aisance et liberté. » (V, 44 s.)

3. Voir notamment un article de *Unser Planet*, 1833, n° 87 où Heine affirme hautement sa volonté de servir d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne et déclare qu'il est « le cosmopolitisme incarné ». Cité par H. Meyer, *Verzeichnis einer H. Heine Bibliothek*, Leipzig, 1905, p. 176.

4. Il n'est pas sans intérêt de constater que Heine, comme la plupart des socialistes modernes, repousse absolument l'alliance du christianisme et de la démocratie. « Certains prêtres, dit-il, ont remarqué combien était funeste pour le spiritualisme chrétien l'alliance avec le despotisme; et, pour sauver la religion, ils feignent de renoncer à cette alliance pernicieuse, se jettent dans les rangs de la démocratie, arborent le bonnet rouge et jurent une haine éternelle aux rois et aux exploiters du peuple. Entre nous, si vous les observez bien, vous verrez qu'ils disent la messe dans la langue des jacobins, et de même que jadis ils ont versé le poison à César en le dissimulant dans l'hostie, ils essayent maintenant de faire prendre aux peuples leurs hosties en dissimulant celles-ci sous le poison révolutionnaire. » (IV, 221.) — De même, Heine reproche aux républicains allemands, à Börne en particulier, leurs coquetteries avec le parti catholique, et leur prédit qu'ils pourront payer cher cette erreur de conduite; il souhaite en particulier la victoire de la Prusse sur le parti catholique, car si les prêtres venaient à triompher, ce serait la perte des provinces du Rhin pour l'Allemagne. « Qu'importe aux âmes pieuses de Munich que.

cléricalisme démocratique, tout en répudiant d'ailleurs comme jadis l'accusation d'athéisme et en montrant qu'il puise ses motifs d'action dans un idéal religieux. Ailleurs il part en guerre contre l'Autriche, citadelle de l'absolutisme, ou mal-mène la Prusse dont le despotisme, moins brutal et moins franc, essaye de se dissimuler sous un masque hypocrite de faux libéralisme. D'autres fois enfin il s'attaque aux personnes comme Aristophane à qui il aimait à se comparer, soit qu'il procède à des exécutions littéraires comme celle de Menzel le dénonciateur, de l'historien Raumer, des poètes de l'école souabe ou du publiciste réactionnaire Jarcke, soit qu'il s'en prenne aux puissants du jour et somme, par exemple, avec une pathétique solennité le roi Frédéric-Guillaume III de ne pas se parjurer et d'accorder à la Prusse la constitution qu'il lui a solennellement promise.

Mais tout en affirmant hautement ses convictions démocratiques, Heine éprouve également le besoin de faire front, au nom de ses théories saint-simoniennes, contre le péril de gauche, contre les radicaux allemands avec lesquels il ne tarde pas à rompre complètement. La correspondance de Heine et, parmi ses ouvrages, son étude sur Börne surtout, où il expose tout au long les causes de sa brouille avec ce dernier, nous montrent clairement de quelle nature étaient les dissentiments qui s'élevèrent entre les radicaux et lui.

Lorsque Heine était arrivé à Paris, précédé de la réputation que lui avaient faite les *Reisebilder*, tout le monde s'était attendu à ce qu'il prît le rôle de coryphée du parti révolutionnaire. On pensait qu'il allait, comme Börne, écrire des pamphlets politiques dans le genre des *Lettres parisiennes*, s'occuper de propagande révolutionnaire, mettre au service

sur le Rhin, on parle allemand ou français? il leur suffit qu'on y chante la messe en latin. Les prêtres n'ont pas de patrie, ils n'ont qu'un père, qu'un pape à Rome. » (VII, 116 s.) — Dans *Lutèce*, Heine dénonce Lamennais comme « le prêtre effroyable qui, par ses sanguinaires paroles de croyant, espère consacrer l'alliance des hommes du bûcher et des hommes de la guillotine (VI, 153.) — Sur la curieuse rencontre de Heine et de Lamennais chez George Sand, voir G. Karpeles, *H. Heine, Aus seinem Leben und aus seiner Zeit*, p. 237 ss.

de la petite coterie des républicains allemands sa plume acérée de journaliste et son génie de poète. Ceux qui raisonnaient ainsi ne voulaient voir en Heine que le démocrate, le champion de la liberté et de l'égalité, l'auteur de tirades enflammées contre la tyrannie des rois et des prêtres. Or nous savons que les ambitions de Heine n'étaient pas celles d'un tribun ; sincèrement démocrate, il n'entendait combattre ni pour l'établissement d'un régime républicain, ni pour le triomphe du parti républicain ; apôtre d'un nouvel idéal religieux et moral, il prétendait reléguer au second plan les préoccupations politiques et affirmait hautement qu'il n'était pas un démagogue, mais un écrivain, un artiste et qu'il était décidé à le rester. De là, entre Heine et les alliés qui prétendaient s'imposer à lui, un malentendu initial qui se manifeste dès leur premier contact et qui va sans cesse s'aggravant.

Une première raison, tout extérieure, séparait Heine des radicaux : c'était l'opposition foncière de leurs natures, de leurs goûts, de leurs manières. D'un côté, des hommes du peuple, pour la plupart sans culture ou à demi cultivés, des artisans, des prolétaires ou des sectaires à l'horizon étroit, des fanatiques hypnotisés par un petit nombre d'idées fixes, des apôtres exclusivement dévoués à la conquête de la liberté politique ; de l'autre un artiste délicat, épris de beauté, un être de luxe hautement cultivé et raffiné, une nature complexe, ouverte aux impressions les plus diverses, foncièrement incapable de se donner tout entière à la tâche austère qu'on voulait lui assigner. Le contact personnel des radicaux était une souffrance pour notre poète, et il disait ses très aristocratiques répugnances avec une franchise peu faite pour gagner leurs sympathies. Il se sent « déplacé » dans cette assemblée de la société des *Amis du Peuple* qui exhale « l'odeur d'un vieil exemplaire relu, gras et usé du *Moniteur* de 1793 », — déplacé dans la « ménagerie » de Börne où le grand agitateur pérorait au milieu de ses ours blancs d'Allemagne qui fument la pipe en poussant de loin en loin des jurons patriotiques, et de ses loups polonais qui hurlent d'une voix rau-

que des observations doucereuses, — déplacé dans ces réunions du passage du Saumon ou Börne et ses acolytes inculquent aux ouvriers allemands la foi révolutionnaire, — déplacé dans ce restaurant de la rue Le Pelletier où Börne l'emmène dîner au milieu de réfugiés politiques tous condamnés à mort par leurs gouvernements respectifs. Il constate la vérité profonde du mot de Mirabeau : « On ne fait pas des révolutions avec de l'eau de rose » et reconnaît qu'il ne se sent pas de vocation pour respirer l'odeur de tabac et serrer la main des « chers frères et amis » dans les assemblées populaires¹. Il éprouve notamment une antipathie très décidée pour la classe peu attrayante des réfugiés politiques allemands qui vivent aux crochets de leurs compatriotes et se targuent du titre de coreligionnaires politiques pour demander au poète des secours pécuniaires. Heine qui se montrait fort généreux envers ceux qui faisaient appel à sa piété s'exaspère bien vite contre ces solliciteurs arrogants qui réclament l'aumône comme un droit ; et dans sa correspondance il s'exprime souvent de la façon la plus dure sur ces compagnons d'exil : « Les Allemands que je rencontre à Paris, écrivait-il par exemple, m'ont préservé du mal du pays. Canailles, mendiants qui vous menacent quand on ne leur donne rien, j... f... qui parlent continuellement d'honneur et de patrie, menteurs, larrons... Je n'ai jamais pu donner des *poignées de main* à ces sales compagnons et maintenant je leur refuse même la vue de ma personne². »

Heine avait, d'ailleurs, contre les radicaux allemands des griefs de nature plus sérieuse. C'était d'abord une question de tactique politique qui les divisait. Heine leur reprochait — en quoi il n'avait pas tout à fait tort — de se démener dans le vide, de poursuivre un dessein chimérique et irréalisable. Vous voulez, leur disait-il en substance, nous donner une traduction allemande de la Révolution française et renverser le gouvernement actuel pour lui substituer la forme répu-

1. VI, 74, 79 ss., 403.

2. Lettre à Laube du 27 sept. 1835 (XX, 301 s.).

blicaine. Quelle erreur et quelle illusion ! Börne écrit et conspire à Paris. Wirth et Siebenpfeiffer mènent dans le Palatinat une violente compagnie de presse et prêchent dans la *Tribune* et le *Messenger de l'Ouest* la haine de la royauté et l'avènement d'une république faite sur le modèle de la grande république américaine ; et d'autres encore, comme Fein à Brunswick, Sauerwein à Francfort, Savoye dans la vallée du Rhin, poursuivent cette campagne dans tous les coins de l'Allemagne. C'est peine perdue. Pour une république il faut des républicains, or il n'y en a pas en Allemagne. Qu'est-ce, au fond, qu'un républicain ? C'est un homme qui ne croit en aucune autorité, ne respecte que les lois, demande incessamment des comptes aux représentants de ces lois, les observe avec défiance, les contrôle, ne s'attache jamais aux personnes, et, bien plus, quand celles-ci s'élèvent au-dessus du niveau moyen, s'applique sans relâche à les rabaisser par la contradiction, le soupçon, le sarcasme et la persécution. Mais les Allemands n'en sont pas encore là ; ils ont le respect de l'autorité, le culte des personnes ; ils croient à la très haute Diète, à la police, à la Sainte-Trinité, à la vertu du parchemin. Ils n'ont pas, comme les Français, violemment rompu avec le passé ; aussi le régime despotique est-il encore à leur taille. Si vous poussez de telles gens à la république, vous vous condamnez à des échecs ridicules, comme cette fête de Hambach où les radicaux de l'Allemagne du Sud assemblés se déclarèrent *incompétents* pour commencer un mouvement révolutionnaire parce qu'ils n'avaient pas reçu de leurs commettants la mission de proclamer la République allemande, et retournèrent paisiblement chacun chez soi. Avant de songer à entreprendre une révolution, faites l'éducation du peuple ; minez en lui le respect du passé ; apprenez-lui le sérieux de la politique et qu'il ne faut pas se contenter de belles phrases imprimées dans un journal clandestin ou débitées à la brasserie, mais savoir appuyer ses paroles par des actes. Préparez le terrain pour la démocratie future, autrement les semences que vous répandrez ne germeront pas. Tant que cette œuvre

préliminaire ne sera pas faite, vous ne serez que des bavards inutiles, des déclamateurs impuissants¹.

Encore si tout ce verbiage était inoffensif, il n'y aurait que demi mal; mais sous prétexte de régénérer l'humanité souffrante, les radicaux lui prescrivent une cure qui pourrait tout au plus la soulager pour un instant, et cela au prix d'une irrémédiable déchéance. Ces nouveaux puritains prétendent faire de l'univers une vaste caserne, une immense cité ouvrière où tous les hommes jouiraient des mêmes droits, seraient astreints à la même règle. Et Heine, au nom de ses théories panthéistiques et socialistes, repousse et condamne ce matérialisme étroit et exclusif qui bannit du monde l'idéal, cet égalitarisme intransigeant qui prétend ruiner le principe légitime de l'autorité. Qu'on veille au bien-être du peuple, qu'on répare les injustices séculaires dont il est victime, qu'on supprime l'inégalité partout où elle est choquante et injustifiée, rien de mieux. Mais qu'on ne vienne pas, sous prétexte de rechercher l'utile, proscrire ce qui n'est que beau, qu'on ne s'avise pas, au nom de l'égalité, de rabaisser tout ce qui s'élève au-dessus de la commune médiocrité. Si, en réformant les abus anciens dont souffre l'humanité, on supprime du même coup la beauté et le génie — qui sont en définitive un privilège, une royauté, — on enlève à la vie son prix et sa dignité. Le remède est pire que le mal. Que les charlatans radicaux trouvent crédit, qu'on les laisse agir à leur guise, et le patient qui aura abdiqué entre leurs mains se relèvera un beau matin de son lit de malade « laid comme un philistin guéri... et il devra passer le reste de ses jours dans son vilain costume d'hôpital, le costume gris de cendre de l'égalité² ».

Qu'est-ce donc, en dernière analyse, que ce roide ascétisme, cette soif du martyr qu'on trouve chez tant de républicains et qu'ils appellent vertu républicaine, si ce n'est une forme du spiritualisme chrétien ou, pour nous servir de la

1. V. 135 ss., 139 ss.

2. VII, 143 s.

formule de Heine, du nazarénisme. Heine divise les hommes en *nazaréens* (juifs ou chrétiens, peu importe) et *hellènes*, « les uns avec des tendances ascétiques, iconoclastiques, spiritualistes, les autres avec une nature réaliste, tournée vers les joies de la vie, et s'épanouissant avec fierté ». Or un républicain comme Börne, avec son antipathie pour le grand païen Goethe, avec sa farouche exaltation politique, avec les sympathies qu'il affiche à la fin de sa vie pour le catholicisme d'un Lamennais est, à n'en pas douter, un nazaréen ; sa rigide vertu ne diffère pas, au fond, de ce besoin de souffrance qui apparaît chez les premiers chrétiens¹. Comme Nietzsche, et pour des raisons à certains égards analogues, Heine voit dans l'austère ascétisme des républicains un dernier avatar du « pessimisme » chrétien.

On comprend aisément que, dans ces conditions, les relations de Heine avec les représentants de l'opposition républicaine soient très vite devenues fort tendues. Dès les premiers temps de son séjour à Paris, nous le voyons déclarer à tout propos que les républicains le détestent et qu'ils lui couperaient la gorge le jour où ils arriveraient au pouvoir. Il se plaint des « intrigues jacobines » qui se trament contre lui, des manœuvres plus ou moins correctes qu'on emploie pour le compromettre, pour l'obliger à se prononcer catégoriquement ou à abdiquer comme tribun². Bientôt nous le voyons en guerre plus ou moins ouverte avec d'innombrables ennemis, illustres ou obscurs, tels que Börne, Gutzkow, Wihl, Ruge, Venedey et bien d'autres encore. Et ces querelles empoisonnent une partie de la vie de Heine. S'il persiflait cruellement ses adversaires et procédait de temps en temps à de terribles exécutions littéraires qui répandaient au loin la terreur de son nom, ses ennemis à leur tour se vengeaient par d'incessantes attaques sous forme d'articles de revues, d'entrefilets de journaux, de brochures, de publications de lettres, etc.

1. VII, 24.

2. Lettre à Varnhagen mai 1832 ; à Cotta, 20 janvier 1832 : cf. Prælss, *Das junge Deutschland*, Stuttgart, 1892, p. 156 s.

Ils l'accusaient de trahison et de vénalité, lui reprochaient sa versatilité, sa frivolité, son manque de caractère, mettaient en doute la sincérité de ses convictions et sa probité d'écrivain politique, sans parler des simples calomnieux qui le diffamaient dans sa vie privée. Toutes ces mille piqûres d'épingles mettaient au supplice Heine qui, prompt lui-même à la raillerie et au sarcasme, n'en était pas moins extrêmement sensible à toute espèce de critique, justifiée ou calomnieuse ; il s'exaspérait contre des adversaires souvent anonymes que leur obscurité même rendait insaisissables. Et dans sa colère il lui arrivait de perdre parfois toute mesure dans ses ripostes, de se laisser aller à des actes qui lui aliénaient l'opinion publique et qu'il devait regretter plus tard, comme son pamphlet contre Börne publié au lendemain de la mort du grand écrivain radical.

Plus Heine s'éloigne des radicaux et plus aussi il fait étalage vis-à-vis des gouvernements de sa « modération ». Tout en ne ménageant pas les coups de griffes à ses adversaires réactionnaires ou conservateurs, il sait aussi fort bien faire patte de velours et s'efforce, à l'occasion, de démontrer en haut lieu, à Berlin et à Vienne, que ses idées n'étaient pas aussi subversives qu'on voulait bien le dire, et qu'on lui faisait grand tort en le confondant avec les agitateurs qui semaient le mécontentement parmi les masses populaires et travaillaient au renversement de l'ordre établi¹. Nous le voyons ainsi jouer, entre les gouvernements et l'opposition révolutionnaire, une sorte de jeu de bascule peu fait assurément pour inspirer confiance soit d'un côté, soit de l'autre. Ses tendances sont pendant une série d'année nettement conciliantes. Dès son arrivée à Paris il s'efforce de vivre en paix avec les autorités et adopte dans ses correspondances de la *Gazette d'Augsbourg* un ton assez modéré. Quand, après la fête de Hambach, les puissances réactionnaires prennent une offensive plus vigoureuse contre l'esprit révolutionnaire, quand le proto-

1. Lettres. XXI. 7, 9, 30, 49, 53, 120.

cole du 28 juin 1832 confère à la Diète le pouvoir d'intervenir dans les divers États et de réprimer efficacement, sur tout le territoire de la Confédération, les menées jugées subversives, quand les poursuites reprennent de plus belle contre les hommes et les livres, quand une lettre de Gentz, le confident de Metternich, fait entrevoir en douceur à Cotta que son journal sera interdit s'il ouvre ses colonnes à un révolutionnaire aussi dangereux que l'auteur des *Reisebilder* et lui permet de traîner dans la boue le gouvernement français, Heine perd un instant patience et riposte en réunissant ses articles en un volume qu'il fait précéder d'une préface virulente. Il se rendait bien compte qu'il risquait par cette publication de se fermer à tout jamais le retour en Allemagne ; mais il tenait, écrivait-il, à donner des gages aux révolutionnaires, qui le traitaient d'apostat, à montrer qu'il n'était pas vendu à la Prusse et que, s'il lui arrivait de jouer parfois de la flûte un peu trop doucement, il savait aussi, le cas échéant, sonner sur la trompette des airs de bravoure¹. Mais il a soin de se ménager la possibilité de désavouer plus tard sa compromettante préface, de prétendre qu'elle avait été publiée contrairement à ses intentions par les soins d'ennemis désireux de lui nuire². Et tout aussitôt après, il annonce l'intention de se retirer de la politique du jour et de s'occuper surtout d'art, de religion, de philosophie³. Aisément résigné à l'état de stagnation politique qui arrachait à Börne des cris d'indignation dans le second recueil des *Lettres parisiennes*, il ne croit pas à la possibilité de décider les Allemands à l'action, n'attend rien que d'une lente évolution des idées morales et sociales et publie successivement les deux parties de son livre sur l'*Allemagne*. Les mesures de rigueur contre les tendances libérales qui se font jour en littérature se multiplient cependant : C'est en 1834 l'incarcération de Laube, en 1835 la dénonciation des écrivains de la « Jeune Allemagne » par Menzel,

1. Lettres, XX, 254, 265, 269.

2. Lettres, XX, 269, 312.

3. Lettres, XX, 269.

l'arrestation de Gutzkow et le procès dirigé contre lui à propos de la publication de Wally, l'interdiction préventive de la *Revue allemande* qui devait grouper les écrivains de tendances libérales, enfin le célèbre décret du 11 décembre 1835 par lequel la Diète, sur la proposition de l'Autriche, invitait les puissances confédérées, en termes assez vagues d'ailleurs, à empêcher par tous les moyens légaux la vente et la propagation des œuvres de la *Jeune Allemagne*, notamment celles de Heine, Gutzkow, Laube, Wienbarg et Mundt, frappait d'interdit tout ce que ces écrivains avaient produit et proscrivait par avance leurs œuvres à venir. Heine s'émeut médiocrement de ces persécutions. Sans doute il fait sans hésiter cause commune avec les écrivains proscrits par la Diète, encore que certains d'entre eux, comme Gutzkow, lui fussent très antipathiques : il recommande instamment à Laube « de ne pas écrire un mot qui puisse faire tort à ces jeunes gens », proteste auprès de la Diète par une lettre suffisamment digne, mais modérée de ton contre la condamnation qui l'atteignait sans qu'il eût été admis à se défendre, et exécute impitoyablement le « dénonciateur » Menzel dans la préface du troisième volume du Salon. Mais il se rend vite compte que les mesures prises contre lui par la Diète ne peuvent le léser d'une manière sérieuse. Les mesures édictées depuis 1831 contre tous ses ouvrages par la censure prussienne et par nombre d'États allemands n'avaient pas empêché la diffusion de ses livres ; les effets du décret de prescription de 1835 ne furent, somme toute, pas beaucoup plus redoutables, à ce qu'il semble, et les écrits de Heine purent finalement être répandus partout, ouvertement ou en contrebande, même en Prusse et en Autriche. Heine, du reste, prend soin de rassurer les gouvernements par une attitude aussi prudente que possible. C'est vers 1835 ou 1836 qu'il obtient, par l'intermédiaire de la princesse Belgiojoso et de Mignet, un secours annuel de 4 800 francs sur le budget des fonds secrets ¹. Sans aliéner sa

1. Legras. *Deutsche Rundschau*, t. LXXIX, p. 357 ss. ; cf. *H. Heine poète*, p. 183.

liberté ni vendre sa plume il se rapproche du gouvernement français. C'est un fait notoire, écrit-il en 1836, que depuis, quatre ans il s'est séparé des jacobins, qu'il est bon royaliste, que Carrel et les républicains lui en veulent à cause de ses sentiments monarchiques¹. Sa correspondance nous montre combien, de même, il tient à rentrer en grâce auprès des gouvernements allemands. Il se réjouit d'être en bons termes avec le baron de Werther, l'ambassadeur de Prusse à Paris ; il croit savoir, en 1837, que le prince de Metternich lui veut du bien et désapprouve les mesures de rigueur prises contre lui ; il estime que « sans être servile il gagne la confiance des hommes d'État » en leur démontrant qu'il vise à convertir à ses sentiments non point les masses grossières, mais « les hommes haut placés² ». En 1838, il est sur le point de traiter avec ses adversaires ; il forme le projet de publier une gazette allemande imprimée à Paris, s'efforce d'obtenir par l'intermédiaire de Varnhagen d'Ense l'autorisation de vendre cette gazette en Prusse et fait transmettre au gouvernement les protestations de loyalisme qu'on est tenté de trouver presque un peu excessives³. Si, malgré tout, les autorités prussiennes ne se laissent pas séduire par ces assurances pacifiques et refusent l'autorisation demandée, la censure en revanche se montre coulante pour les œuvres du poète⁴. Et en 1840 Heine, pour se venger des attaques lancées contre lui par les écrivains radicaux, publie contre Börne son célèbre pamphlet où, à côté de diffamations de tout point blâmables et d'attaques personnelles au moins inopportunes puisqu'elles s'adressaient à un mort, il expose nettement les divergences

1. Lettres, XXI, 7, 30.

2. Lettres, XXI, 49, 55, 120.

3. On ne peut se défendre de quelque scepticisme lorsqu'on voit Heine vanter tout à coup l'œuvre de germanisation accomplie par la Prusse dans la vallée du Rhin, « assurer qu'il ne méconnaîtra jamais ce qu'elle a fait pour ce pays bâtard... qu'elle seule a ramené aux mœurs et à l'esprit allemands », et définir ses compatriotes « une foule que le premier mauvais avocat venu peut gouverner, dont l'effronterie n'est surpassée que par la souplesse, et devient rampante et muette quand on s'y prend sévèrement avec elle ». Lettre à Varnhagen, 13 février 1838 (XXI, 130, s.).

4. Geiger, *Das jünge Deutschland u. d. preuss. Censur*, p. 37 ss.

qui le séparent des républicains allemands. On sait l'explosion d'indignation que ce livre causa en Allemagne, non pas seulement dans le petit cercle des amis de Börne, mais dans tout le camp libéral. Obligé de se battre en duel avec Strauss dont il avait insulté la femme¹, violemment attaqué par les écrivains radicaux, notamment par Gutzkow, abandonné par ses plus chauds partisans, comme Laube, qui regrettent la publication de ce livre dicté par la rancune et le dépit, Heine se trouve en état de guerre déclarée avec presque tout le parti avancé. Dans la préface de sa biographie de Börne, Gutzkow l'excommunie solennellement, le traite de renégat, de monarchiste et exprime ironiquement l'espoir qu'on lui confiera la place de greffier de police occupée jadis par Börne à Francfort, afin qu'il puisse se convaincre du peu de cas qu'on fait en Allemagne de ses écrits.

Heine est-il vraiment devenu infidèle à la cause de la révolution, à la religion de la liberté ? En aucune façon. Seulement il ne la comprend plus comme ses anciens alliés. Ceux-ci voient surtout dans la révolution le renversement de l'ordre *politique* établi, Heine y voit un bouleversement moral et social. Les uns sont des radicaux et des républicains ; Heine, comme nous allons maintenant le voir, incline de plus en plus vers le socialisme.

III

L'étude des doctrines saint-simoniennes avait convaincu Heine que la Révolution de l'avenir devait être non point politique, mais avant tout économique et sociale. Dès 1833 il écrivait à Laube : « Vous êtes plus haut que tous les autres qui ne comprennent que le côté extérieur de la révolution et non point ses problèmes les plus profonds. Ces questions n'ont trait ni aux formes ni aux personnes, ni à l'établisse-

1. M^{me} Wohl-Strauss, l'amie de Börne, que Heine avait diffamée de la façon la plus indécate dans plusieurs passages, plus tard supprimés, de son pamphlet.

ment d'une république, ni à la limitation du pouvoir monarchique ; elle ont trait au bien-être matériel du peuple. L'ancienne religion spiritualiste a été salutaire aussi longtemps que la majorité des hommes a vécu dans la misère et n'avait pour se consoler que la religion du ciel. Mais depuis que, grâce aux progrès de l'industrie et de la science économique il est devenu possible de tirer les hommes de leur misère matérielle et de les rendre heureux sur terre, depuis ce moment... vous me comprenez. Et les gens nous comprendront aussi quand nous leur dirons qu'il pourront dorénavant manger tous les jours du bœuf au lieu de pommes de terre, et travailler moins et danser davantage. — Soyez tranquille, les hommes ne sont pas des ânes¹ ! » Heine s'habitue ainsi à envisager avec un scepticisme croissant les questions purement politiques ; il considère par contre avec un intérêt toujours plus éveillé les problèmes économiques et sociaux. Peu importent les modifications qui peuvent se produire dans la forme du gouvernement ou dans l'équilibre des partis : le grand événement qu'il prévoit pour un avenir plus ou moins rapproché, c'est une révolution qui se prépare dans les bas-fonds de la société, qui bouleversera les bases mêmes de l'ordre social, s'attaquera au capital, à la propriété, au règne de l'argent et tendra à substituer à la ploutocratie bourgeoise actuelle un régime démocratique et strictement égalitaire. Les correspondances parisiennes envoyées de 1840 à 43 à la *Gazette d'Augsbourg* et qu'il réunit en volume sous le titre de *Lutèce*, décrivent longuement les symptômes avant-coureurs de ce grand cataclysme que Heine croit voir monter lentement à l'horizon.

Notons tout d'abord que, dans *Lutèce*, Heine juge avec beaucoup plus de sympathie que dans ses premières correspondances parisiennes la personne et le gouvernement de Louis-Philippe. Sans doute il nous montre le roi de France comme un habile homme « qui ressemble plus à Ulysse qu'à Ajax, ce furieux héros qui succomba d'une manière bien

1. Lettres, XX, 266.

lamentable dans sa lutte avec l'inventif et calme favori de Minerve¹ ». Mais il le tient pour un vrai grand homme. Rien n'est plus absurde que de l'accuser, comme le font les républicains, d'avoir escamoté par un tour de passe-passe la couronne de France. Il devint roi « par la disgrâce plutôt que par la grâce de Dieu, qui lui posa cette couronne d'épines sur la tête, dans un moment fatal et plein de terreur² ». Sans doute il a quelque peu joué la comédie, et ses intentions envers ses commettants, les héros de Juillet, n'étaient pas absolument sincères. Mais ceux-ci n'étaient guère plus sincères à son égard. Ils le regardaient comme un simple pantin qu'ils installaient sur le fauteuil rouge avec l'idée qu'ils l'en délogeraient le plus aisément du monde s'il se montrait indocile ou s'il leur prenait fantaisie de « donner une reprise de la vieille pièce, la république³ ». Or Louis-Philippe ne se laissa pas faire. Il sut dissimuler sous un masque habile de simplicité bourgeoise ses ambitions dominatrices. Et dès lors l'histoire de son règne fut celle du conflit entre les désirs d'usurpation contraires du roi et de la Chambre, la Chambre s'efforçant de substituer le régime *parlementaire* au régime *constitutionnel* et de gouverner directement par l'intermédiaire des ministres qu'elle élit et renverse, tandis que le roi prétendait exercer une souveraineté effective en dépit de la Charte et de la Chambre. Or, dans ce conflit, Heine estime que Louis-Philippe a l'avantage : c'est lui qui est « le vrai ministre, dont la pensée se fait acte partout, qui gouverne aussi bien qu'il règne » ; ses ministres en titre, qu'ils se nomment Thiers, Guizot ou Molé, ne sont que les exécuteurs dociles de sa volonté⁴. Sans doute le système de Louis-Philippe, en dépit de la noblesse de ses intentions, ne vaut rien : le roi s'imagine que la Chambre représente le pays et

1. VI, 231.

2. VI, 232.

3. VI, 232.

4. VI, 143 et 341. — Sur les jugements tout différents de Gutzkow dans ses *Briefe aus Paris*, soit sur Louis-Philippe, soit sur ses ministres, voir Dresch, *Gutzkow et la Jeune Allemagne*, Paris 1904, p. 390 ss.

croit qui a tout gagné quand il a gagné à ses projets une majorité parlementaire ; or les intérêts du peuple sont très différents de ceux de la Chambre qui serait hors d'état de sauver le roi si celui-ci devenait impopulaire et voyait son trône menacé par l'émeute¹. Il n'en est pas moins vrai que Louis-Philippe, en dépit de cette erreur, est la plus sûre garantie de la paix sociale et que, le jour où il viendrait à manquer, toutes les catastrophes deviendraient possibles : il est « le grand sorcier qui, par sa prudente sagesse tient enchaînées les tempêtes. Quiconque veut dormir tranquille doit recommander dans ses prières la vie du roi de France à tous les anges gardiens de nos destinées² ».

De même qu'il ressent des sympathies pour le roi, Heine juge avec plus de faveur qu'autrefois les hommes d'État qui le secondent dans sa tâche difficile. Il rend hommage à l'intelligence lucide et souple de Thiers, au patriotisme sincère qui inspire tous ses actes, à ses dons admirables d'orateur, à son génie des affaires. Il lui reproche, à la vérité, de comprendre mieux les intérêts matériels que les besoins moraux et intellectuels de l'humanité, de ne pas connaître « le dernier anneau par lequel les choses terrestres se rattachent au ciel », d'être dénué « du génie des grandes institutions sociales » ; mais il n'en admire que davantage la clairvoyance avec laquelle il apprécie la situation présente, démêle les points faibles du système de Louis-Philippe, discerne l'instabilité du régime actuel, et perçoit les grondements lointains de la révolution menaçante³. — Et peut-être Heine estime-t-il davantage encore la personnalité plus sévère de Guizot. Sans doute il n'aime guère « ses allures puritaines, son orgueil toujours aux aguets, son ton tranchant de doctrinaire et son extérieur âpre de calviniste », il le tient pour « une nature sacerdotale ou plutôt cléricale ». Mais la solidité un peu massive de ce taciturne et sévère ministre lui en impose

1. VI, 343 s.

2. VI, 369.

3. VI, 148, 342.

visiblement ; il est convaincu « que les intérêts de l'humanité lui tiennent à cœur » ; il lui sait gré de ne pas courtoiser l'opinion, de ne pas craindre l'impopularité, de ne pas flatter les passions mesquines et les préjugés de cette bourgeoisie dont il est le plus ferme soutien et dont, pourtant, il n'est pas aimé. Loin de voir en lui un doctrinaire étroit buté à une idée fixe, il finit par le tenir pour un sceptique supérieur, trop intelligent et trop instruit pour ne pas être conscient de la relativité de toutes les doctrines politiques, pour un joueur audacieux qui s'est fait le champion de la bourgeoisie, parce qu'il regarde le triomphe de la classe moyenne comme un fait accompli et qu'il estime d'ailleurs qu'elle a seule, provisoirement, assez de sens politique pour gouverner la France avec des chances de succès. Dès lors il la défend d'une façon conséquente, sans hésitations ni scrupules, par l'action comme par la pensée : il use de tous les artifices de la science historique et philosophique pour démontrer que cette domination est fondée en raison et en droit. Et il l'assure en fait par la vigueur de son administration, par l'énergie avec laquelle il maintient l'ordre. S'il venait à succomber dans la lutte, « sa chute même ne l'ébranlerait pas, il hausserait seulement les épaules, car au bout du compte il était indifférent à la cause pour laquelle il combattait¹ ».

Mais si Heine se montre somme toute favorable au gouvernement français, il n'en estime pas moins que le régime de Juillet menace ruine. La dynastie d'Orléans n'a rien à craindre tant que la bourgeoisie restera au pouvoir. Mais l'hégémonie de la bourgeoisie est précaire. Le culte des intérêts matériels et de l'argent ont détruit dans la société bourgeoise tout esprit de corps, toute conscience de solidarité. Dans la Chambre comme dans le pays c'est l'émiettement des partis, l'isolement de l'individu uniquement absorbé dans la poursuite de son bonheur égoïste. La bourgeoisie est

1. VI, 140, 350

aussi corrompue que la noblesse à la veille de 1789 et peut-être moins capable de résistance : le jour où la Révolution s'attaquera à la nouvelle aristocratie de la richesse, il est fort douteux « que les chevaliers industriels du trône de juillet se montrent aussi héroïques que les marquis poudrés de l'ancien régime qui, en habits de soie et avec leurs minces épées de parade, s'opposèrent au peuple envahissant les Tuileries ¹ ». On voit apparaître partout, dans tout l'organisme social, les plus inquiétants symptômes de dégénérescence. Tandis que la bourgeoisie s'absorbe dans son culte stérile de l'argent, le peuple perd toute notion d'idéal, il en arrive à bafouer tous ces sentiments que l'on considérait jadis comme nobles et sacrés, mais qui ont été trop souvent exploités par les Tartufes religieux et politiques, ou rendus ridicules par les imbéciles pour que le peuple puisse encore y croire. Ce nihilisme désolant qui ne voit dans les choses idéales que des phrases creuses, « de la blague », s'incarne au théâtre dans le type si populaire de Robert Macaire ; il s'exprime plus cyniquement encore dans les bals publics par le « cancan » effronté des danseurs de bastringues, où Heine croit discerner « un persiflage dansé qui raille non seulement les rapports sexuels, mais encore les rapports sociaux, mais encore tout ce qu'il y a de bon et de beau dans le monde, mais encore toute espèce d'enthousiasme, le patriotisme, la fidélité, la loyauté, la foi, les sentiments de la famille, l'héroïsme, la divinité ² ». Ainsi la démoralisation et la corruption se montrent partout : dans l'aristocratie incapable et bornée qui combat pour rétablir l'ancien régime sans reculer devant aucun moyen pour arriver à ses fins ; dans la bourgeoisie âpre au gain et peureuse, absorbée dans ses calculs d'intérêt égoïste, tremblant pour ses capitaux, mais ne se défendant que sous l'aiguillon de la nécessité, sans confiance en son droit et sans estime de soi ; dans le peuple enfin qui, en proie à un scepticisme desséchant, a désappris tout élan vers un but supérieur et se laisse guider

1. VI, 235, 289.

2. VI, 299.

uniquement par ses instincts élémentaires, par ses besoins animaux. Légers, insoucieux, ignorants, prompts à l'oubli, incapables de profiter des leçons du passé, toujours prêts à se lancer tête baissée dans de nouvelles aventures, les Français vivent au jour le jour et se hâtent de profiter de l'heure présente — parce qu'ils pressentent peut-être que le crépuscule approche pour eux. Leur rôle, sans doute, est beau encore : ils sont toujours encore les comédiens ordinaires du bon Dieu ; ils restent toujours les acteurs principaux — applaudis ou sifflés — du grand drame universel. « La France n'est pas encore finie, conclut Heine, mais — comme tous les peuples, comme le genre humain lui-même — elle n'est pas éternelle, elle a peut-être déjà passé sa période d'éclat, et il s'opère dans ce moment en elle un changement qu'on ne saurait nier : sur son front uni se répandent quelques rides, sa tête légère commence à grisonner, elle se penche soucieuse et ne s'occupe plus exclusivement du jour présent ; — elle pense aussi au lendemain ¹. »

Cette dissolution de l'organisme social, cette dégénérescence de la France pourrait-elle être arrêtée, comme le supposent certains, par une restauration du bonapartisme ? Heine se montre très sceptique à l'endroit de ce remède. Il estime, il est vrai, qu'on fonderait plus aisément en France un Empire qu'une République : « Les Français, dit-il, dépourvus de toutes les qualités républicaines, sont bonapartistes par nature. Ils aiment la guerre pour la guerre ; même au milieu de la paix, leur vie n'est que combat et bruit ; les vieux et les jeunes aiment à se divertir avec le son du tambour et la fumée de la poudre, avec toute sorte de jouets d'éclat ² ». Il ne regarde pas comme impossible que l'armée — la partie la plus saine peut-être de la nation — ne renverse un beau jour le règne actuel de la bourgeoisie : « Le gouvernement du sabre serait donc la fin de la chanson, et la société humaine serait encore une fois régalingée du vacarme de la gloire avec ses éternels *Te*

1. VI, 248 ; cf. 325, 424.

2. VI, 171.

Deum laudamus, ses lampions de suif, ses héros aux grosses épaulettes d'or et ses coups de canons en permanence¹. » Mais, malgré tout, Heine ne croit guère à l'avenir du bonapartisme. Il observe bien que « toute sorte d'oiseaux de proie se rassemblent autour de l'aigle mort » à la grande inquiétude des amis de la paix. Mais il n'a que du mépris pour « ce bonapartisme sans Bonaparte, cette ardeur belliqueuse sans le premier capitaine du monde », pour ce parti bâtard où affluent « tous ceux qui ne savent pas au juste ce qu'ils veulent ou ce qu'ils peuvent » ; et il estime que si par hasard les bonapartistes arrivaient au pouvoir, leur règne ne serait, comme le premier Empire, qu'un court intermède. Il juge d'ailleurs avec la plus grande sévérité la tentative de coup d'État de Louis Napoléon en août 1840, la « folle équipée » de ce « très noble aventurier » dont le lamentable fiasco réduit à néant toutes les espérances de son parti². — Son culte pour Napoléon lui-même s'est singulièrement attiédi. La cérémonie de la translation des cendres de l'Empereur ne lui inspire qu'un enthousiasme très mitigé. Il constate, certes, la beauté émouvante de cette inoubliable journée où le peuple français tressaillit jusqu'au fond de l'âme à la vue de la dépouille du grand conquérant. « Mais, continua-t-il, l'illustre Empereur n'était pas accompagné de ces jubilations de prétoriens, de cette bruyante frénésie de gloire et de pillage, dont l'Allemagne garde bonne souvenance, en pensant aux jours de l'Empire. L'Empire est mort comme l'Empereur lui-même et fut enterré avec lui sous la coupole des Invalides... L'Empereur est mort et enterré. Nous le louerons et le chanterons, mais nous rendrons aussi grâces à Dieu qu'il soit mort. Avec lui s'est éteint le dernier héros selon l'ancien goût, et le nouveau monde des épiciers respire à l'aise, comme délivré d'un cauchemar brillant. Sur la tombe impériale s'élève une ère bourgeoise et industrielle, qui admire de tout autres héros, comme

1. VI, 289.

2. VI, 584 s., 588, 590. Ces passages ont été supprimés par Heine dans la rédaction de ses correspondances en 1854.

par exemple le vertueux La Fayette ou James Watt, le filateur de coton ¹. »

Le grand danger qui menace le règne de la bourgeoisie ne vient pas du bonapartisme : c'est en bas, dans les couches profondes de la nation, que se prépare la catastrophe où le gouvernement de Juillet et peut-être la France risque de sombrer et de disparaître.

Dès 1840 Heine signale avec insistance les progrès des républicains, leur victoire inévitable et les désastres auxquels ils mèneront nécessairement le pays. Dans les milieux ouvriers, dans les ateliers du faubourg Saint-Marceau on lit les écrits de Robespierre et de Marat, l'histoire de la Révolution par Cabet, les théories communistes de Babeuf, on chante « des chansons qui semblent avoir été composées dans l'enfer, et dont les refrains témoignent d'une fureur, d'une exaspération qui font frémir ». C'est là, dans les bas-fonds parisiens, que germe lentement la semence qui bientôt va lever et dont le fruit sera la République. La bourgeoisie épeurée et corrompue n'est pas de force à résister aux assauts passionnés de ces révoltés. Mais le triomphe des insurgés ne peut être que de courte durée, et l'État qu'ils veulent fonder porte dans son principe même un germe de mort : l'esprit soupçonneux, jaloux, mesquinement envieux des républicains, leur zèle égalitaire repousse les individualités marquantes, rabaisse tout ce qui veut s'élever au-dessus de la commune médiocrité. « Par ce vice fondamental de leur nature, ces républiques périront toujours misérablement, aussitôt qu'elles entreront dans un combat décisif avec des oligarchies ou des aristocraties représentées par de grandes individualités. » Le triomphe de la République serait le signal d'une guerre avec la vieille Europe, et cette guerre serait la perte de la France qui n'aurait plus, pour la défendre, le génie et l'épée d'un Napoléon². Heine oppose encore, dans cette même correspondance, aux conceptions simplistes des républicains, la théorie

1. VI. 242 s. cf. 596.

2. Correspondance du 30 avril 1840; VI, 149 ss.

saint-simonienne, « cette doctrine nouvelle qui envisage toutes les questions sociales d'un point de vue plus élevé, et qui se distingue du républicanisme banal aussi avantageusement qu'un manteau de pourpre impérial se distingue d'une blouse de grisâtre égalité¹ ».

L'année suivante déjà, le point de vue de Heine est modifié. Il voit toujours à l'horizon les signes précurseurs d'un grand bouleversement; seulement les ennemis de l'ordre établi il ne les nomme plus des *républicains*, mais des *communistes* et voit en eux « les derniers venus et les plus désespérés des enfants de la Révolution, — des enfants dénués de tout et déshérités dont la misère est égale à la folie »². La lutte future ne sera plus politique, mais sociale. On ne se battra plus pour la forme du gouvernement, ni au nom d'un principe — pour la liberté ou pour l'égalité, — mais la grande masse des déshérités se soulèvera contre les riches, les heureux de la vie, et réclamera sa part de bonheur terrestre. La société actuelle, prophétise Heine, périra comme s'est écroulée jadis la société romaine quand vint Jésus, le fils du charpentier, et qu'il porta la hache sur le vieil édifice vermoulu. Le communisme aujourd'hui se cache, obscur et inconnu, dans les caves et les greniers, mais bientôt il entrera en scène. Ses doctrines subversives ont profondément pénétré dans les basses classes; on réclame à présent non l'égalité des droits, mais l'égalité des jouissances; il y a bien 400 000 travailleurs à Paris qui n'attendent qu'un mot d'ordre pour réaliser pratiquement cette idée d'égalité absolue qui fermente dans leurs cervelles fumeuses. Grande est leur force, car le communisme parle une langue que chaque peuple comprend; les éléments de cette langue universelle sont si simples, si faciles à retenir: la Faim, l'Envie, la Mort³... Les socialistes sont les génies des ténèbres, les monstres redoutables qui dévoreront la société

1. VI, 151.

2. VI, 290 s.

3. Correspondances du 14 décembre 1841 et du 20 juin 1842; VI, 277 s., 314 s.

contemporaine. Ceux qui les observent ont coutume de les regarder par le gros bout de la lorgnette, et alors ils paraissent tout petits et leurs agitations ressemblent aux ébats de puces en délire, mais qu'on les montre dans leur grandeur naturelle et ils apparaissent comme les plus formidables crocodiles qui soient jamais sortis du limon des fleuves¹. L'avenir est à eux ; comme les premiers chrétiens ils ont foi dans leur mission ; comme eux ils marchent à la conquête du monde avec un farouche fanatisme, avec une sombre fureur de destruction. Ils sont poussés en quelque sorte par une nécessité providentielle, ils sont les instruments prédestinés que la volonté suprême qui régit l'univers emploie pour exécuter ses arrêts. Leur armée toujours croissante sera bientôt grossie par les fouriéristes, par les débris dispersés du Saint-Simonisme². Ce seront les communistes qui se chargeront de réaliser à leur manière les rêves de Saint-Simon et d'Enfantin, de mettre fin à l'exploitation des pauvres par les riches, de donner à chacun selon ses besoins... Et l'imagination de Heine entrevoit dans les brumes de l'avenir une suite de combats gigantesques : — guerre d'extermination entre l'Allemagne et la France, — guerre européenne aboutissant à une révolte général des prolétaires, — duel à mort entre les déshérités de la fortune et l'aristocratie de la possession, — jusqu'au jour « où il n'y aura plus qu'un seul berger et un seul troupeau, un berger libre avec une houlette de fer, et un troupeau d'hommes également tondus, également bêlants³ ».

Ce règne du communisme, dénouement de la grande tragédie sociale qui se prépare en Europe, est-il souhaitable ? Heine ne peut se défendre, en face de cette perspective, d'un sentiment de crainte et de répulsion. Il est revenu de son optimisme saint-simonien ; il ne croit plus à l'avènement de cette démocratie de dieux terrestres que devait engendrer le développement de l'industrialisme. Ses vues d'avenir deviennent

1. VI, 433.

2. VI, 409.

3. Correspondance du 12 juillet 1842 ; (VI, 316 s.).

de plus en plus pessimistes. Le triomphe des prolétaires ne saurait être que de courte durée « parce qu'en proie à une passion aveugle pour l'égalité, ils détruiraient tout ce qui est beau et sublime sur cette terre, et exerceraient surtout contre l'art et les sciences leurs fureurs sacrilèges¹ »; il est donc, à n'en pas douter, une menace pour la civilisation européenne. Et pourtant il est inévitable : il apparaît comme la conclusion logique du grand mouvement démocratique pour lequel Heine a lutté toute sa vie. Conclusion redoutable et grosse de périls, mais nécessaire cependant et devant laquelle il ne recule pas.

Heine accepte donc sinon avec enthousiasme, du moins avec résignation, la perspective de la révolution sociale. Mais il souhaite que les événements ne se précipitent pas. Et ainsi il parvient à concilier ses convictions démocratiques avec ses sympathies pour le régime de Juillet. Il nous montre en Guizot le partisan d'un progrès régulier et sagement ordonné, qui, voyant les précieuses conquêtes de la révolution mises en péril par la tempête qui se prépare, voudrait gagner du temps pour mettre à l'abri la moisson obtenue. Heine loue fort cette prudence. « En fait, dit-il, la continuation de cette période de paix où l'on peut engranger la récolte mûrie est notre plus pressant besoin. La semence des principes libéraux a d'abord poussé, abstraitement, en épis verts et il importe que ces épis aient le temps de mûrir tranquillement, que toute cette abstraction puisse se changer en réalité concrète et solide. La liberté qui jusqu'à présent s'est incarnée seulement çà et là en quelques hommes, doit aussi pénétrer dans les masses elles-mêmes, dans les couches les plus profondes de la nation et se faire peuple. Cette incarnation populaire de la liberté, cette évolution mystérieuse qui, comme toute naissance, comme toute maturation, exige comme condition nécessaire du temps et du repos, n'est certainement pas moins importante que ne le fut, jadis, la proclamation des

1. VI, 239; cf. 277, 314.

principes mêmes par nos devanciers. Le Verbe devient Chair et la Chair saigne. Nous avons une besogne plus humble et nous endurons des souffrances pires que nos devanciers¹. » L'important n'est donc pas, en ce moment, d'affirmer solennellement des principes, d'arracher quelque lambeau de liberté au manteau de pourpre de la puissance souveraine, de promulguer de nouvelles lois démocratiques. Ce qu'il faut, c'est que le pays s'assimile les conquêtes de la révolution; et pour cela il a besoin de repos et de temps. Un roi prudent et avisé comme Louis-Philippe, un ministre sagement modéré comme Guizot sont, à ce point de vue, un bienfait pour la nation. Dès lors Heine, tout en reconnaissant la corruption profonde de la bourgeoisie et la fragilité de son règne, se trouve amené à souhaiter que le gouvernement de Louis-Philippe se maintienne le plus longtemps possible, et donne au pays, grâce à une administration sage et pacifique, les forces nécessaires pour traverser sans y périr la crise qui se prépare.

Est-il permis d'attribuer, comme on l'a fait parfois, ce modérantisme de Heine à des mobiles intéressés et de regarder la pension servie au poète sur les fonds secrets comme l'argument décisif qui l'a réconcilié avec le régime de Juillet? C'est fort peu vraisemblable. Assurément cette pension faisait de Heine l'obligé de Guizot qui, à son avènement au ministère, lui avait continué le secours qui lui avait été octroyé vers 1836 par Thiers. Peut-être n'est-il pas défendu de soupçonner que la reconnaissance — ou la crainte de se voir privé d'un subside qui lui était précieux — ont pu déterminer le redoutable ironiste à exprimer ses impressions et à formuler ses critiques sur un ton plus modéré qu'il ne l'eût fait en d'autres circonstances. Et il faut bien, en tout cas, avouer que les jugements de Heine sur les affaires françaises eussent gagné en autorité s'il avait été dégagé de tout lien vis-à-vis du gouvernement. Mais rien ne nous permet de supposer que Heine se soit jamais laissé entraîner à fausser sa pensée par condes-

1. VI, 372 s.

ceance pour ses protecteurs. Rien même ne nous autorise à croire que Heine ait reçu ce secours « pour ce qu'il n'avait pas écrit », comme l'insinuait en 1848 la *Gazette d'Augsbourg* (23 mai), tout en défendant d'ailleurs l'écrivain contre l'accusation de vénalité et de servilisme. Les explications données par Heine sur ce point semblent tout à fait plausibles¹. Si vers la fin de 1843, il cesse d'écrire des articles politiques pour la *Gazette* et se borne à y faire paraître de loin en loin quelques notes sur le mouvement scientifique et artistique, c'est que, à ce moment, sa foi en Guizot est ébranlée : il le voit incapable de résister aux prétentions royales, désastreusement dominé par la volonté du souverain ; il comprend « la grande, la tragique erreur de cet entêtement autocratique, de ce pernicieux infaillibilisme² ». Et s'il s'abstient de proclamer publiquement le revirement qui s'est opéré en lui, s'il garde le silence au lieu de dénoncer les bévues par lesquelles un ministère trop complaisant et un monarque aveuglé conduisent à leur perte la France et l'Europe, c'est que des obstacles matériels insurmontables l'empêchent de parler. D'abord la *Gazette d'Augsbourg* dont le censeur était tout acquis à la cause de Louis-Philippe aurait sans aucun doute impitoyablement refusé tout article hostile au roi. Puis, en se livrant à des critiques trop franches, Heine se fût exposé non pas seulement à perdre sa pension, mais à se faire purement et simplement expulser de France comme étranger. Peut-on, dans ces conditions, faire un crime à Heine de s'être tu ? Évidemment non. Ce n'était point un parti héroïque, à coup sûr ; mais il pouvait du moins s'y arrêter sans aucun déshonneur. L'indulgence de Heine pour le régime de Juillet n'a pas sa source dans l'égoïsme mesquin du pensionné qui craint de se voir couper les vivres. Elle s'explique tout naturellement par les appréhensions du poète en face du flot montant de la Révolution. Sincèrement démocrate, fermement résolu à combattre pour le triomphe final de l'idéal socialiste, Heine crai-

1. VI, 373 ss., 524 s.

2. VI, 386.

gnait, nous l'avons vu, que la révolution sociale ne fût un désastre pour la haute culture européenne. De là son désir de retarder l'échéance fatale afin de laisser à la démocratie le temps de mieux s'instruire, de s'assimiler davantage les grandes conquêtes de l'esprit moderne. Son opportunisme s'inspire ainsi d'un sentiment fort respectable. Dans l'intérêt même de la cause du peuple, Heine redoutait une explosion prématurée de la tempête qu'il voyait se lever à l'horizon. Il souhaitait — sans trop oser l'espérer d'ailleurs — qu'elle ne fût pas un cataclysme destructeur, un bouleversement stérile et sans lendemain, mais bien une victoire féconde et définitive du génie de l'humanité.

IV

Les années qui suivent l'avènement au trône du romantique couronné Frédéric-Guillaume IV sont une date critique dans l'histoire de la pensée allemande comme aussi dans l'évolution des opinions politiques de Heine. On sait les brillantes espérances que suscita le nouveau roi lorsqu'il prit entre les mains les rênes du gouvernement et les cruelles désillusions qui suivirent de très près l'enthousiasme des premiers jours. Après avoir annoncé tout d'abord les intentions les plus généreuses et les plus conciliantes, amnistié les condamnés politiques, mis fin aux persécutions contre les démagogues, recommandé aux autorités d'adoucir les rigueurs de la censure et de laisser plus de liberté à la presse, il ne tarda pas, après quelques expériences malheureuses, à reprendre de plus belle la lutte contre le libéralisme. Dès la fin de 1842 les vellétés libérales du roi se sont évanouies et une ère de répression à outrance commence en Prusse. Herwegh, pour avoir protesté dans une lettre quelque peu grandiloquente et prétentieuse contre l'interdiction prononcée d'avance, par les autorités prussiennes, d'un journal allemand qu'il se proposait de fonder en Suisse, se voit brutalement expulsé du royaume. La *Leipziger Allgemeine*

Zeitung, coupable d'avoir publié la lettre de Herwegh, est du coup interdite en Prusse. Les *Deutsche Jahrbücher* de Ruge, l'organe attitré des revendications théoriques du radicalisme, où collaboraient Feuerbach, les frères Bauer, Marx, sont interdits en Prusse, en Saxe et par la Diète au début de 1843. Vers la même époque, le journal d'opposition le plus influent, la *Rheinische Zeitung* est supprimé par les autorités. La censure reçoit de nouveau les instructions les plus rigoureuses. D'autre part le ministre des cultes, Eichhorn, régent et morigène les universités et le corps enseignant avec une sévérité pédantesque qui lui vaut l'inimitié de tout le monde savant. Contre les poètes politiques qui surgissent de toute part, contre les Hoffmann von Fallersleben, Herwegh, Dingelstedt, Freiligrath, Meissner, Karl Beck, Nicolas Becker, Ludwig Wihl, Gottfried Kinkel et d'autres encore, qui lancent à travers l'Allemagne leurs appels enflammés et prennent en main, avec plus de passion et de sérieux que jadis la Jeune Allemagne, la cause du peuple et de la liberté, le gouvernement ne peut pas grand'chose : du moins se défend-il de son mieux par des mesures policières. Dès le mois de décembre 1841 tous les livres sortant de la maison Hoffmann et Campe, l'éditeur de Heine, sont interdits d'un seul coup en Prusse, à cause de la publication par cette maison des *Unpolitische Lieder* de Hoffmann von Fallersleben et des *Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters* de Dingelstedt. Puis, des mesures comme l'expulsion de Herwegh en 1842 ou surtout la destitution de Hoffmann von Fallersleben en 1844 démontrent la sévérité impitoyable avec laquelle le gouvernement est décidé à réprimer les moindres incartades des poètes démocrates. L'opinion libérale, dans ces conditions, devient de plus en plus hostile au gouvernement prussien, spécialement au nouveau monarque qu'elle rend, non sans raison, directement responsable de la réaction absolutiste, féodale et piétiste qui se déchaîne de plus belle en Prusse. La guerre au romantisme qui surgit à nouveau de son tombeau est plus que jamais à l'ordre du jour.

Heine n'hésite pas à la conseiller. Dès le début de 1842 il fait part à son éditeur Campe du revirement qui s'est produit dans sa manière de voir et l'exhorte à répondre aux actes d'arbitraire du gouvernement prussien par une guerre au couteau. « J'ai, lui écrit-il, poussé, comme vous savez, la modération jusqu'aux plus extrêmes limites; et vous n'attribuez pas mon conseil à un emportement de cerveau brûlé. Je méprise les démagogues vulgaires et leurs menées me sont odieuses, parce que, d'abord, elles sont toujours hors de temps; mais maintenant qu'il s'agit de faire payer aux Prussiens leurs infâmes malices et d'y mettre un terme, je suis prêt à tendre la main aux séditieux les plus râpés¹. »

Ce n'est pas qu'il ait déposé ses préventions à l'endroit des radicaux qui, depuis la publication de son livre sur Börne, le tiennent pour un apostat et s'écartent de lui ou l'attaquent. Non seulement il reste brouillé avec Gutzkow et avec le groupe des amis de Börne, mais il se met encore en antagonisme avec « le patriotisme phraseur » des poètes politiques². Il raille la mode nouvelle de la *Tendenzpoesie*, il se moque sans merci de ces poètes qui font entrer la muse au service de la bonne cause, comme cantinière de la liberté ou blanchisseuse du germanisme chrétien, de ces vaillants champions de la lumière et de la vérité qui vivent bien à leur aise dans la patrie comme fonctionnaires bien rentés ou comme habitués d'un cercle, et qui « chaque soir se délectent patriotiquement en buvant le jus des vignes du Rhin allemand et en humant des huitres du Sleswig-Holstein entouré de mer³. » Evidemment Heine sympathise avec les tendances libérales et démocratiques de ces poètes. Si cependant il les attaque, c'est d'abord parce qu'il ne peut s'empêcher de trouver ridicules les attitudes solennelles, les mines importantes, les gestes pathétiques de tous ces défenseurs de la liberté et sauveurs de la patrie. Puis

1. Lettre à Campe 28 février 1842; XXI, 313.

2. Lettre à Laube du 7 novembre 1842.

3. II, 352; allusion à deux lieder à la vogue : celui du Rhin allemand de Becker (V. Raphaël, *Le Rhin allemand*, Cahiers de la quinzaine, mai 1903) et le lied de Friedrich Chemnitz, *Schleswig-Holstein meerumschlungen*.

il s'irrite de retrouver chez certains d'entre eux ce patriotisme grandiloquent, qu'il détestait tant, jadis, chez les adhérents de la *Burschenschaft*, ce nationalisme agressif dont l'explosion soudaine, aux environs de 1840, en France et en Allemagne, avait failli mettre aux prises les deux nations¹. Il s'inquiétait plus encore peut-être du très utilitaire mépris, que ces poètes démocrates, — braves gens et mauvais musiciens — affichaient pour l'art désintéressé. Si les médiocres pleins de bons sentiments, mais dépourvus de style et de talent prennent le dessus, et parviennent à jeter le discrédit sur les virtuoses de la forme ; si l'on proclame la liberté pour chacun d'écrire à sa guise, aussi mal qu'il voudra ; si l'on proserit la noblesse du talent ; si le démocrate égalitaire dit au poète qui chante l'amour : « Pourquoi chantes-tu la rose, aristocrate ? Chante la pomme de terre démocratique qui nourrit le peuple² ! » — alors c'est la fin de toute poésie, c'est le triomphe de cet égalitarisme matérialiste dont Heine redoute l'avènement et qu'il considère comme une des pires calamités qui puissent atteindre l'humanité. Or la poésie politique lui apparaît comme

1. Cf. Raphaël, *Le Rhin allemand*, p. 7 ss. — Heine combat résolument « les démons du bouleversement en deçà et au delà du Rhin ». « De même, dit-il, que le parti radical en France, par crainte de la consolidation définitive de la dynastie d'Orléans, appelle de tous ses vœux les vicissitudes de la guerre, qui donneraient du moins la chance d'un changement de gouvernement, de même le parti subversif d'outre-Rhin, principalement les soi-disant patriotes germaniques, prêche une croisade contre les Français, dans l'espoir de voir les passions déchainées amener un état désordonné qui sorte de la routine moutonnaire et favorise la réalisation d'un empire allemand uni et libre » (VI, 240). Mais aux yeux de Heine la guerre entre la France et l'Allemagne serait aussi superflue que désastreuse : « Les Français, il est vrai, aimeraient à posséder la frontière du Rhin, mais seulement parce qu'ils sont, sans elle, trop peu à l'abri d'une invasion, et les Allemands n'ont pas à craindre de perdre cette frontière tant qu'ils ne rompront pas eux-mêmes la paix. Ni le peuple allemand ni le peuple français ne demande la guerre. Je n'ai sans doute pas besoin de prouver que les rodomontades de nos don Quichotte du rétablissement de l'empire germanique, qui revendiquent à grand renfort de clameurs l'Alsace et la Lorraine, ne sont pas l'expression du paysan et du bourgeois allemands. Mais aussi le bourgeois et le paysan français, le noyau et la masse de la grande nation ne demandent pas la guerre, vu que la bourgeoisie ne tend qu'aux exploitations industrielles, aux conquêtes de la paix, et que le campagnard se souvient encore très bien à quel prix, à quel prix sanglant, lui reviennent les triomphes de la vanité nationale. » (VI, 241).

2. VII, 418 s. cf. II, 352 s. Voir Logras, *H. Heine, poète*, p. 260 s.

un acheminement vers cette suprême débécance. Enfin il n'a pour ces « Tyrtées de cabinet » qu'une très mince considération parce qu'il voit une ridicule disproportion entre leurs prétentions et leur puissance réelle. Il ne se sent aucun respect pour ces bavards qui ont foi dans la vertu souveraine de la phrase, qui « disent au peuple ce que le tocsin a sonné », qui « parlent des poignards, parlent des épées », mais qui ont bien soin que leurs vers soient « aussi généraux que possible¹ » afin de ne point se compromettre et qui s'imaginent, dans leur naïveté, que les déclamations peuvent tenir lieu d'action. Il ne croyait le succès de ces républicains allemands ni prochain ni possible, s'égayait aux dépens du trop débonnaire Venedey², commentait ironiquement les mésaventures de Herwegh en Prusse³ ou se divertissait à propos de la grande trahison — la *Verhofräterei* — de Dingelstedt qui fit litière de ses convictions politiques pour le titre de conseiller (*Hofrat*) et une bonne place à la Cour de Wurtemberg⁴. Surtout il était persuadé que jamais les poètes politiques ne réussiraient à secouer le peuple allemand de sa torpeur, à lui inspirer des résolutions viriles et il flagellait leur public habituel de ces vers méprisants : « Le valet chante volontiers un couplet sur la liberté le soir au cabaret : cela aide la digestion et donne du goût aux boissons⁵. »

Au milieu du concert de voix pathétiques et solennelles,

1. I, 310 s.

2. Strodtmann, *Heine's Leben u. Werke* II, 219 ss. Voir en outre Heine, *Œuvres* II, 210 ss. : VI, 28 ; VII, 626 et Lettres XXII, 445 ss. et 452.

3. Voir les poésies *An Georg Herwegh* (I, 310) ; *Die Audienz* (II, 208 cf. VII 626) ; *Georg Herwegh* (I, 310) ; *Die Ex-Lebendige* I, 404 ; *Simplicissimus* I. (II, 189). Sur les aventures de Herwegh et les attaques de Heine, consulter Strodtmann, *Heine* II, 318 ss. ; Brandes, *Die Litteratur des XIX Jahrh.* V, 360, 389 ; Treitschke, *Deutsche Geschichte*, t. V, 204 ss. 373.

4. Heine se montre moins sévère pour le sceptique Dingelstedt avec qui il avait eu de bons rapports pendant un séjour que ce dernier avait fait à Paris en 1841-42 (*Deutsche Rundschau*, janvier 1890, p. 114 ss) que pour le vaniteux Herwegh. Voir les poésies sur Dingelstedt : *Bei des Nachtwächters Ankunft* in Paris (I, 304) ; *An den Nachtwächter* (I, 315) ; *Der Ex-Lebendige* et *Der Ex-Nachtwächter* (I, 404 ss.). Cf. Brandes, *op. cit.* V, 361 ss. 396.

5. II, 169.

vibrantes de colère ou d'enthousiasme qui retentit en Allemagne après 1840, Heine lance ainsi les trilles stridents de son sifflet ironique. A ces convaincus qui lui reprochent d'être « un talent, mais sans caractère », il répond en personnifiant le caractère sans talent sous les traits d'Atta Troll, l'ours à tendances (*Tendenzbär*), moral et religieux, bien pensant, mais qui danse mal et sent mauvais. Atta Troll est l'ours bateleur, le chantre patriote et républicain, qui exécute ses entrechats avec une gravité solennelle, comme on s'acquitte d'un sacerdoce, qui affecte de dédaigner l'impudent dévergondage de la danse humaine, mais n'en est pas moins extraordinairement flatté des succès qu'il obtient devant le public des hommes. Il est aussi l'ours égalitaire qui proteste contre la domination inique que s'arrogent ces aristocrates de l'animalité, les hommes, qui prétend fonder « un équitable règne des animaux » et proclamer « l'égalité absolue de toutes les créatures de Dieu sans distinction de confession, de poil ou d'odeur ». Il est enfin le Vieil-Allemand, fleur de la culture autochtone, hostile au savon et au jargon des Hellènes ou des Romains, nationaliste et bon gymnaste, religieux surtout, fermement convaincu que là-haut, sous la voûte du ciel, trône, majestueux, sur son siège d'or, un colossal ours blanc entouré des Saints Ours qui ont souffert ici-bas... Il est évident que cet ours danseur, égalitaire et teutomane, qui tient à la fois de Freiligrath, de Proudhon et de Massmann est quelque peu difficile à concevoir et qu'on a pu à juste titre reprocher à Heine de n'avoir pas su créer un caractère conséquent et homogène¹. Du moins faut-il reconnaître que le personnage d'Atta Troll est pittoresque et divertissant, et que, s'il manque d'unité, on peut dire à la décharge du poète que le type du « républicain » allemand, qu'il a voulu peindre était lui-même singulièrement composite et présentait parfois des traits bien disparates !

Si Heine ne montre que peu de considérations pour les

1. Legras, *H. Heine, poète*, p. 265.

libéraux et radicaux dont il blâme d'une part le républicanisme puritain ou l'égalitarisme niveleur et d'autre part les velléités nationalistes et unitaires, il a infiniment plus de respect pour le parti socialiste qui tend, vers ce moment, à se différencier toujours plus nettement du radicalisme. C'est l'époque où le développement du régime capitaliste en Allemagne donne naissance, soit dans les villes, soit dans les campagnes, à une classe de prolétaires sans cesse croissante; où les transformations de la technique industrielle ont pour corollaire la misère collective de populations entières, notamment parmi les travailleurs de l'industrie domestique; où le soulèvement des tisserands silésiens révèle l'épouvantable détresse qui règne dans ces bas-fonds de la société. De toutes parts les tendances socialistes se font jour. C'est le socialisme communiste des associations secrètes comme le *Bund der Gerechten* et la *Jeune Allemagne* où se groupent, surtout à l'étranger et notamment en Suisse, les réfugiés politiques et les ouvriers; c'est le socialisme chrétien et féodal d'un Huber ou d'un Wagener; le socialisme bourgeois du *Comité central pour le bien des classes ouvrières*; le socialisme philosophique et littéraire de Hess et de Grün; le socialisme d'État de Rodbertus. Et dans la *Rheinische Zeitung*, dans les *Deutsch-französische Jahrbücher* publiés par Ruge et Marx à la suite de l'interdiction à peu près simultanée de la *Rheinische Zeitung* et des *Deutsche Jahrbücher*, dans le *Vorwärts* fondé au début de 1844 par Börnstein et qui, à partir du milieu de l'année, ouvre ses colonnes aux écrivains de la démocratie les plus avancés, le socialisme révolutionnaire commence à préciser ses doctrines et à entamer la lutte contre les pouvoirs établis¹.

Heine se laisse entraîner dans ce mouvement. Il s'était intéressé aux rédacteurs de la *Rheinische Zeitung* lors de

1. Sur le mouvement socialiste des années quarante, voir Adler, *Gesch. der ersten socialpolitischen Arbeiterbewegungen in Deutschland*, Breslau 1885, p. 82 ss., 103 ss.; et Mehring *Geschichte der deutschen Sozialdemokratie*, Stuttgart, 1898, I, 71 ss.

l'interdiction de ce journal et avait chaudement recommandé le socialiste Hess à son éditeur Campe¹. Puis, tout en se tenant soigneusement à l'écart de la *coterie Ruge* comme il l'appelait, il collabora cependant aux *Deutsch-französische Jahrbücher*, pour lesquelles il composa son cycle de poésies sur le roi Louis de Bavière, l'une des plus sanglantes satires qu'il ait jamais écrites². C'est vers ce moment, sans doute, qu'il entre en relations personnelles avec Marx qui dirigeait la revue avec Ruge et pour lequel il ressent une réelle amitié et une entière estime. De son côté Marx rend justice à la sincérité des sympathies démocratiques de Heine, comprend mieux les exigences de son tempérament d'artiste que ne le font des puritains comme Börne ou Ruge et ne se scandalise pas comme eux des menues infractions du poète au code de la morale bourgeoise³. Grâce à lui, Heine prend une part active à la campagne révolutionnaire. Lorsque les *Jahrbücher* cessent de paraître, Heine prend soin d'écrire à Campe que la disparition de la revue n'était causée ni par le manque d'argent ou d'articles, ni par l'indifférence du public; il ajoute même qu'on lui avait offert 40 000 francs pour continuer l'entreprise s'il consentait à se nommer comme rédacteur, et paraît dans tous les cas avoir fait des démarches en vue de créer un nouvel organe du parti radical et socialiste⁴. Il fut en tout cas, avec Marx, Engels, Bakounine, Hess, Wilhelm Marr, Herwegh, Ruge, parmi les collaborateurs actifs du *Vorwärts* où il publia un assez grand nombre de poésies, entre autres des attaques d'une extrême violence contre le roi de Prusse⁵. Lors du voyage qu'il fit à Hambourg pendant

1. Lettres, XXI, 363; II, 169 ss; cf.

2. *Ibid*, XXI, 364; XXII, 2.

3. Sur l'influence de Marx sur Heine, voir Mehring, *op. cit.*, p. 218. De son côté Heine a exercé une influence sensible sur Marx et Engels dont les œuvres, pendant les années *quarante*, contiennent de nombreuses citations de notre poète.

4. Lettres, XXII, 7; cf. Strodtmann, *Heine* II, 318; Adler, *op. cit.*, p. 97 ss.

5. Heine publie dans le *Vorwärts* : 10 janvier, *An Georg Herwegh*; 11 mai, *Der Kaiser von China*; 1^{er} juin, *Zur Beruhigung*; 5 juin. *An F. Dingelstädt* (titre actuel : *An den Nachtwächter*) : 15 juin-13 juillet, *Der neue*

l'été de 1844, il se rencontra, chez Campe, avec le célèbre agitateur communiste Weitling qui venait de passer quatorze mois dans les prisons suisses ou allemandes¹. Pour combattre la réaction piétiste et féodale qui se déchainait en Prusse, Heine, on le voit, n'hésitait pas à marcher la main dans la main avec les plus redoutables révolutionnaires.

Ses *Zeitgedichte* et son cycle poétique *Deutschland, ein Wintermärchen* sont l'expression de ces dispositions belliqueuses. Heine ne se borne pas, dans ses poésies de circonstances, à cribler des traits acérés de sa redoutable ironie les deux têtes couronnées les plus en vue de l'Allemagne, le roi Louis de Bavière et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume; il fait entendre parfois. — comme certains républicains tels que Meissner, Becker ou Herwegh — des accents franchement socialistes. C'est ainsi qu'il nous dira, par exemple, la funèbre chanson des tisserands qui tissent le suaire de la vieille Allemagne, en maudissant les anciennes croyances et les anciennes idoles :

« Maudit soit le faux dieu que nous avons prié, dans le froid de l'hiver et l'angoisse de la faim; en vain nous avons attendu, espéré; il nous a trompés, bafoués, bernés. — Nous tissons, nous tissons. »

« Maudit soit le roi, le roi des riches, que n'a pu apitoyer notre misère, qui nous a extorqué jusqu'à notre dernier liard et nous fait fusiller comme des chiens. — Nous tissons, nous tissons. »

« Maudite soit la patrie décevante, où ne s'épanouit que la honte et l'ignominie, où toute fleur est bien vite brisée, où le ver prospère dans la pourriture et la poussière. — Nous tissons, nous tissons². »

Et, comme les *Zeitgedichte*, *Deutschland* est essentiellement un manifeste révolutionnaire. Dès la préface, Heine

Alexander; 22 juin, *Kirchenrat Prometheus*, *Die verkehrte Welt*; 20 juillet, *Doctrin*; 24 juillet, *Erleuchtung*; 23 octobre-30 novembre, *Deutschland, ein Wintermärchen*. Presque toutes ces poésies parurent dans le recueil des *Neue Gedichte*, fin sept. 1844; *Deutschland* avait aussi paru dans la même année comme brochure séparée.

1. Adler. *op. cit.* p. 80; voir le récit de cette entrevue dans les *Aveux* de Heine (VI. 44) et dans la lettre à Marx du 21 septembre 1844 (Nassen, *Neue Heine-Funde*, p. 41).

2. II, 177 s.

expose avec une entraîante éloquence sa conception de la mission de l'Allemagne. Elle doit achever le grand œuvre de la Révolution commencée par les Français, elle doit réaliser la Démocratie universelle. Quand les Allemands auront poussé jusqu'à ses dernières conséquences la pensée de la Révolution, détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge — le ciel, — chassé la misère de la surface de la terre, rendu sa dignité au peuple déshérité, restauré dans ses droits imprescriptibles la beauté et la poésie méconnues, alors l'Europe, alors le monde, sauvé par eux, leur appartiendra¹. C'est vers cet idéal cosmopolite de concorde et de fraternité qu'il veut orienter les esprits de ses compatriotes. Et il combat dès lors avec toute sa verve passionnée les « nationalistes » de toute couleur, — patriotes agressifs qui ne rêvent que guerres et conquêtes, romantiques, qui veulent restaurer le vieil empire germanique du moyen âge, ou positivistes utilitaires qui saluent dans le *Zollverein* l'instrument de la régénération de l'Allemagne. Contre les représentants de l'absolutisme suranné, contre les défenseurs intéressés de la vieille foi qui redisent toujours « la vieille chanson des renoncements, ce dodo des cieus avec lequel on endort, quand il crie, le peuple ce grand mioche », Heine proclame en strophes magnifiques l'Évangile des temps nouveaux que lui ont appris les Saint-Simoniens :

« Amis, je veux vous chanter une nouvelle chanson, une chanson meilleure : nous voulons ici-bas, sur cette terre déjà, établir le royaume des cieus.

« Nous voulons être heureux sur cette terre; nous ne voulons plus souffrir de la faim; le ventre paresseux ne doit plus dévorer ce que les mains laborieuses ont amassé.

« Il croit ici-bas assez de pain pour tous les enfants des hommes. Il ne manque pas de roses et de myrtes, de beauté et de plaisir, et aussi de petits pois.

« Oui, des petits pois pour tout le monde, dès que les cosses éclateront! Le ciel, nous le laisserons aux anges et aux moineaux²! »

Cet idéal nouveau, Heine s'en fait le prophète. Et il n'en-

1. II, 429 s.

2. II, 432.

tend point être un de ces spéculatifs timides qui reculent devant la traduction de leur pensée dans le domaine des faits. Il consent, lui, à ce que ses rêves deviennent réalités. Il veut être « créateur de valeurs ». Il s'exalte devant la vision du lecteur silencieux qui marche derrière lui avec les faisceaux et la hache, prêt à frapper, prêt à changer en actes toutes les pensées du poète, prêt à exécuter tous ses jugements, même s'ils sont injustes¹. Sa foi dans son idéal est assez robuste pour qu'il accepte d'un cœur joyeux les terribles responsabilités sociales qu'il encourt et entende sans un frisson d'effroi la redoutable parole du lecteur rouge :

Ich bin die That von deinen Gedanken.

La rupture de Heine avec les gouvernements allemands était, cette fois, consommée. Jusqu'en 1843 aucune mesure de police n'avait été prise contre lui et il avait pu, en 1843 et en 1844, se rendre à Hambourg sans être inquiété. Mais à la suite des violentes attaques qu'il dirige contre le roi de Prusse dans les *Zeitgedichte* et dans *Deutschland*, la situation change : des mandats d'arrêt sont décernés contre lui dans le courant de 1844 et l'attendent « avec une amoureuse impatience » à toutes les frontières d'Allemagne². Et les autorités prussiennes désormais se montrent implacables. Lorsqu'en 1846 Heine, gravement malade, demande l'autorisation de se rendre à Berlin pour consulter son médecin et ami Diefenbach au sujet de ses yeux, la police, malgré l'avis du roi lui-même qui incline vers la clémence, déclare qu'il n'est pas en son pouvoir de donner par avance au fugitif l'assurance que ses crimes de lèse-majesté resteront impunis³. De volontaire qu'il était au début, l'exil de Heine était devenu forcé.

Son exaltation belliqueuse, cependant, ne tarde pas à se calmer. Le *Vorwärts* avait éveillé les inquiétudes de la

1. II, 443 ss.

2. II, 352. On trouvera le texte de ces mandats dans Nassen, *Neue Heine-Funde*, Leipzig, 1898, p. 42 s.

3. G. Karpeles, *H. Heine. Aus seinem Leben und aus seiner Zeit*, Leipzig 1899, p. 233.

Prusse à cause de ses violences de langage et surtout de ses attaques contre la personne du roi; un exalté comme W. Marr n'était-il pas allé jusqu'à célébrer comme un martyr le fameux Tschech, l'auteur d'un attentat contre Frédéric-Guillaume! L'ambassade prussienne dut transmettre au ministère Guizot une note affirmant l'existence à Paris d'une sorte de comité de propagande qui cherchait par ses brochures et ses journaux à fomentier des troubles révolutionnaires en Allemagne, et priant le gouvernement français de mettre fin à ces intrigues. Guizot entra dans ces vues. Le *Vorwärts* fut cité en police correctionnelle pour s'être occupé de politique sans avoir déposé la caution légale et le gérant responsable, Bernays, s'entendit condamner à deux mois de prison, à 300 francs d'amende et aux dépens, malgré la défense de son avocat Crémieux qui avait conjuré les juges « de ne pas travailler pour le roi de Prusse. » Le *Vorwärts* cependant continuait sa campagne révolutionnaire et annonçait qu'à partir du 1^{er} janvier — époque où il aurait dû verser caution — il se transformerait en journal mensuel pour lequel la caution n'était pas exigible. Alors tous les rédacteurs en titre du *Vorwärts*, sauf Herwegh qui fut protégé comme citoyen suisse par son ambassade et Heine qui passait faussement pour s'être fait naturaliser Français, reçurent l'avis d'avoir à quitter Paris dans les vingt-quatre heures et la France dans les trois jours. Sur les protestations indignées de l'opposition, le ministère dut, il est vrai, rapporter cette mesure huit jours après; mais il invita les rédacteurs à ne pas continuer la publication du *Vorwärts* pour ne pas créer d'embarras au gouvernement. La plupart des écrivains qui avaient collaboré au journal restèrent finalement à Paris, tandis que Marx, Bakounine et Hess se rendaient à Bruxelles et Ruge en Suisse¹. Heine qui avait pu craindre un instant de se voir obligé de quitter son asile de Paris où il se plaisait tant, devint plus circonspect, mit une

¹ Adler, *op. cit.*, p. 101 s.; cf. Strodtmann, *H. Heine*, II, 318 s. Une lettre de Heine à Campe (4 février 1845) fait allusion à ces événements et à la vive contrariété que le poète en avait ressentie.

sourdine à ses accents belliqueux et s'abstint prudemment de continuer la campagne révolutionnaire à laquelle il avait jusqu'alors prêté un concours si actif.

Il semble d'ailleurs que cette modération ne lui ait guère coûté. Heine estimait, à la vérité, que ses convictions de démocrate et son passé révolutionnaire lui imposaient le devoir strict de combattre pour la cause du peuple; mais nous avons déjà eu l'occasion de remarquer qu'il ne voyait pas l'avenir en beau et craignait fort que le triomphe de la révolution ne fût aussi l'avènement d'un communisme égalitaire, ennemi de toute hiérarchie, hostile aux arts et à la science. Aussi, tout en s'acquittant en conscience de ses obligations de démocrate, se demandait-il non sans une secrète angoisse où tout cela le menait. Sa correspondance ne nous renseigne que très imparfaitement sur ses sentiments véritables à l'endroit des meneurs socialistes avec lesquels il s'était trouvé en rapport pendant l'année 1845; mais on devine sans peine qu'au fond de lui-même il devait se sentir fort différent de ces alliés avec lesquels il faisait campagne. Si nous n'avons pas le jugement de Heine sur Marx, il nous reste par contre des lettres très curieuses adressées par le poète à Lassalle, qu'il avait connu à Paris en 1845¹, et surtout une longue épître de Heine à Varnhagen d'Ense,

¹ Heine connut non seulement Lassalle, mais encore sa famille. Il était lié avec son beau-frère, Ferdinand Friedland, qui lui donnait des conseils pour des spéculations de bourse parfois malheureuses et qu'il avait gratifié du surnom de Calmonius, en mémoire du fameux *Hofjude* du Grand Frédéric. M^{me} Friedland, la sœur de Lassalle, que le poète aimait beaucoup, venait souvent lui rendre visite dans les premiers temps de sa maladie. Enfin Heine connaissait aussi le père de Lassalle à qui il écrit encore une lettre en 1850 (XXII, 172). — L'amitié de Heine et de Lassalle ne tarda pas à se relâcher. Le poète trouva que Lassalle ne l'avait pas soutenu assez énergiquement dans sa guerre de plume contre son cousin Karl Heine. Lassalle de son côté se plaignit d'avoir été, peu de temps après, abandonné par le poète à l'époque du procès Hatzfeld; et il expliqua cette désertion en racontant que la maîtresse du comte de Hatzfeld, M^{me} de Meyendorf, était amie de la princesse Lieven, très liée elle-même avec Guizot qui servait à Heine sa pension (*Eine Liebesepisode aus dem Leben F. Lassalle's*, p. 56). Sur les relations de Heine et Lassalle, voir Karpeles, *H. Heine. Aus seinem Leben und seiner Zeit*, p. 204 ss., et Elster, *Beiträge zu Heines Biographie*, Deutsche Rundschau, t. XCI, p. 401 ss.

dans laquelle il trace un portrait de Lassalle merveilleux de vie et de justesse, et où se trahit en même temps la mélancolie résignée avec laquelle il envisageait l'avenir que la nouvelle génération préparait pour l'Allemagne et pour l'Europe. Au moment où il connut Heine, Lassalle, âgé de vingt ans à peine, n'était qu'un simple étudiant qui s'occupait de philologie et de philosophie grecque ; il n'en réussit pas moins à gagner l'affection, l'estime, presque le respect du poète alors à l'apogée de son talent et de sa gloire et qui ne s'en laissait pas facilement imposer. Heine admirait chez son jeune ami l'indomptable vitalité, la force de volonté, l'ardeur passionnée jointe au sens pratique le plus sûr, et aussi cette insolence de génie qui s'annonçait déjà chez le futur agitateur. Il admirait, mais non sans un retour mélancolique sur lui-même. Il se sentait dépassé, classé définitivement parmi les *anciens* ; il devinait que la génération qui entrait en scène ne respecterait pas les dieux qu'il adorait encore au fond de son cœur, la beauté, la poésie, l'idéal. Et en face de Lassalle qui se posait en champion de l'athéisme intransigeant, il prenait conscience plus nettement de l'aversion instinctive qu'il éprouvait pour la démocratie véritable, pour le triomphe effectif du peuple, et aussi de tous les liens de sympathie qui le rattachaient au passé. L'enthousiasme avec lequel il avait salué jadis l'aurore des temps nouveaux s'était dissipé. Certes il n'était pas de ceux qui voulaient voir l'humanité revenir en arrière ou seulement s'arrêter dans sa marche en avant ; mais la terre promise vers laquelle marchait la démocratie moderne ne lui apparaissait plus comme un paradis, et il lui arrivait de se retourner, de mesurer le chemin parcouru, et de saluer, non sans une nuance de regrets, le pays enchanteur dont l'humanité s'éloignait chaque jour davantage. « Cette génération nouvelle, écrivait-il à Varnhagen en lui recommandant Lassalle, veut jouir et se faire sa place dans le visible ; nous, les vieux, nous nous inclinons humblement vers l'invisible, nous jouissions à la dérobée d'ombres de baisers et de parfums de fleurs bleues, nous renoncions et nous pleurnichions,

et pourtant nous étions peut-être plus heureux que ces durs gladiateurs qui vont si orgueilleusement au-devant d'un combat mortel. Le millésime du romantisme est à sa fin, et moi-même j'ai été son dernier roi fabuleux, volontairement descendu du trône. Si je n'avais pas jeté la couronne de ma tête et revêtu la blouse, ils m'auraient justement décapité... »
«... Comme moi, conclut-il, vous avez aidé à ensevelir le vieux temps et fait l'office de sage-femme pour le nouveau; — oui, nous l'avons produit au jour et nous nous effrayons; — il nous arrive comme à la pauvre poule qui a couvé des œufs de canard et voit avec effroi sa jeune couvée se précipiter à l'eau avec délices¹. »

On le voit : Heine n'est plus le révolutionnaire allègrement optimiste des environs de 1830. Il ne croit plus à la réalisation de son idéal; il ne se passionne plus pour les fins que poursuit la démocratie. Las et désenchanté, il continue à travailler pour la cause du peuple, mais sans pouvoir se dissimuler à lui-même que le triomphe de cette cause ne serait pas ce qu'il avait rêvé jadis et ne lui apporterait pas de joie...

1. Correspondance, XXII. 72 s.

CHAPITRE V

LA CONVERSION DE HEINE

I

Au cours des années *quarante* il se produit, dans l'état de santé de Heine, une brusque aggravation.

Nous avons vu plus haut que, vers 1832 déjà, s'étaient manifestés les premiers symptômes de la maladie à laquelle il devait succomber. Heine se plaint à ce moment d'avoir deux doigts de la main gauche paralysés. C'est le début d'une paralysie musculaire progressive, ayant sa cause dans une affection de la moelle épinière, et qui, partant des mains, envahit peu à peu tout le corps. La marche du mal est d'abord très lente, si bien que, pendant les premières années de son séjour à Paris, Heine se déclare satisfait de sa santé et se plaint même d'engraisser. Mais à partir de 1837, des maux d'yeux survenant par accès successifs amènent un affaiblissement progressif de la vision. Dès 1843, son état lui inspire les plus vives inquiétudes. C'est à ce moment que survient la mort de l'oncle Salomon et que s'allume, entre Heine et son cousin Karl Heine cette lamentable querelle d'héritage au sujet de la pension faite au poète par l'oncle Salomon et que Karl refusa — on ne sait pas aujourd'hui encore pour quelle raison — de continuer. Nul doute que ces démêlés qui bouleversèrent et surexcitèrent au dernier point l'impressionnable artiste n'aient eu, au point de vue de sa santé, les conséquences les plus désastreuses. Dès 1845 son état s'aggrave considérablement. A partir du début de 1846 se manifestent les symptômes d'une

paralysie bulbaire qui se développe rapidement. En 1848 Heine est définitivement cloué sur son lit de douleurs ; il devient incapable de sortir ; il ne peut même plus écrire lui-même sa correspondance. Et dès lors sa vie, qui se prolonge pendant huit ans encore, n'est plus qu'une longue et douloureuse agonie. Constamment étendu sur une pile de matelas afin d'éviter tout contact dur, torturé malgré ces précautions par des crampes qui lui tordent les membres en d'effroyables contractions, à demi aveugle, presque entièrement paralysé, il s'achemine, à travers d'atroces souffrances, sans espoir de guérison, vers la mort qui, seule, peut mettre fin à ses maux.

Ce qui frappe tout d'abord lorsqu'on étudie l'histoire de ces années de martyre, c'est la prodigieuse vitalité de cet infortuné qui à demi mort déjà en 1846 et condamné par les médecins, résiste pendant dix ans à la dissolution finale, conserve intactes son intelligence et ses facultés créatrices, lutte jusqu'au bout sans un instant de défaillance, continue jusqu'à son dernier souffle à aimer et à haïr sans que la souffrance ou le désespoir puissent jamais briser en lui le ressort vital. Heine disait qu'il avait la vie dure à la façon d'un chat. Et c'est bien là l'impression qu'il nous donne. Tout semblerait devoir l'incliner au renoncement suprême. Il se sait perdu ; il sait que ses souffrances ne finiront qu'avec sa vie ; il n'est pas soutenu comme un Nietzsche par la volonté d'achever à tout prix l'œuvre de sa vie, de mener à bien un vaste travail de synthèse philosophique ; il n'a même pas pour se cramponner à la vie l'idée qu'il est nécessaire aux siens, car l'avenir de sa mère et de sa femme sont assurés quoi qu'il arrive, et il n'a pas d'enfants ; il ne se fait aucune illusion sur son sort, il envisage tranquillement la perspective d'une fin prochaine, ajoutant qu'il regrette seulement de ne laisser aux vers que des os à ronger. Et pourtant il demeure profondément attaché à la terre, enfoncé dans le vouloir-vivre. Nul n'est moins dépris que lui des choses de ce monde. Il reste, devant la mort toute proche, ce qu'il fut sa vie durant, homme de lettres, dans les grandes choses comme dans les petites.

On demeure saisi de respect lorsqu'on voit l'énergie avec laquelle l'esprit, chez lui, commande à la matière; on constate avec admiration que le besoin de produire n'est pas tué en lui par la souffrance, que dans le silence de sa chambre de malade il entend de nouveau plus distinctement que jamais ces voix intérieures à demi étouffées naguère par les bruits du dehors, que la « muse allemande », sa suprême consolatrice, lui inspire, pendant son long martyre, ses chants les plus sublimes peut-être. Et l'on observe aussi avec un étonnement un peu mélancolique, lorsqu'on parcourt sa correspondance de cette époque, que sa combativité est restée la même, qu'il continue à se préoccuper de tous les détails de son métier de littérateur. Il demeure jusqu'au bout capable de discuter âprement ses intérêts d'auteur avec son éditeur Campe, de retoucher minutieusement le style d'un communiqué aux journaux, de soigner le lancement de ses œuvres nouvelles. On le voit se batailler avec sa famille pour des questions d'argent, se livrer à des spéculations de bourse, s'irriter comme jadis d'une critique malveillante, d'une attaque calomnieuse ou d'un manque d'égards, s'exaspérer parce que son éditeur tarde à lui accuser réception d'un manuscrit, parce qu'un prote irrespectueux insère une remarque désobligeante en marge d'une épreuve, parce qu'un pirate de lettres fait paraître une édition non autorisée d'un de ses livres ou parce que Meyerbeer montre trop peu d'empressement à le défendre contre un plagiaire. L'on admire enfin que, sur le bord même de la tombe, il ait conservé assez de jeunesse de cœur pour se laisser prendre une dernière fois au mirage de l'amour, et s'abandonner à la passion la plus exaltée et la plus romantique pour cette jeune femme attirante et mystérieuse qui vint s'asseoir au chevet du mourant.

Et l'on n'écoute pas sans émotion les accents si poignants dans leur douloureuse ironie que trouve le poète pour pleurer la vie qui lui échappe, soit qu'il regrette « ce monde plein de beauté et de soleil, plein de joie et de lumière » et

les senteurs des fleurs « qui suscitent en lui tout un ballet, tout un chœur de souvenirs parfumés », — soit qu'il évoque avec attendrissement le temps « où il était si joyeux en voyant danser les rats de l'Opéra », — soit qu'il prie Dieu de lui donner de la santé et un peu d'argent et de le laisser « vivre encore beaucoup de beaux jours auprès de sa femme dans le statu quo », — soit qu'enfin il s'écrie comme en un sanglot désespéré :

« Ma journée était sereine, heureuse ma nuit. Mon peuple m'acclamait chaque fois que je touchais ma lyre de poète. Mon chant n'était que joie de vivre et que flamme ; il a allumé plus d'un bel incendie.

« Mon été fleurit encore, et pourtant j'ai déjà mis à l'abri la moisson dans la grange ; — et voici : il me faut maintenant quitter tout ce qui, pour moi, donnait tant de prix à la vie — tant de prix et de douceur.

Ma main laisse échapper la lyre. En éclats se brise le verre que, tout à l'heure encore, je pressais joyeusement à mes lèvres orgueilleuses.

O Dieu ! Mourir ! quelle chose amère et laide ! O Dieu ! Comme on peut vivre en douceur et en paix sur ce coin de terre si paisible et si doux ! ¹ ».

Dans l'âme de cet insatiable amant de la vie se développe ainsi, parmi les longues tortures d'une agonie qui ne veut point finir, non pas la résignation qui abdique tout vouloir vivre et n'aspire plus qu'à l'apaisement définitif, mais un nihilisme pessimiste qui rappelle celui de ses premières poésies, un désespoir tour à tour navré ou souriant, doucement lassé ou âprement ironique.

N'a-t-il pas éprouvé plus cruellement que tout autre que la vie n'est que souffrance. Il a aimé : et l'amour ne lui a apporté que douleur et désillusion. Dans ses rêveries d'agonisant, tout le passé mort lui remonte au cœur : il se revoit en songe dans la maison de campagne de Hambourg auprès de « la blonde jeune fille si gentille, si fine et si froide » qui dédaigna jadis l'hommage de son cœur, et il se révolte contre la muette

1. II, 89, Cf. 42, 89, 97, 103, 109, etc.

cruauté de cette vierge insensible qui porte « sous son corset un cœur comme un petit glacier », et qui, sans rien faire, sans rien dire, sans qu'il soit possible raisonnablement de lui adresser le moindre reproche, a pourtant irrémédiablement brisé une vie humaine¹. La femme n'est-elle pas « la sphyngé véritable », l'énigme éternelle qui se pose pour tous les fils des hommes, énigme indéchiffrable dont elle ignore elle-même le mot, énigme mortelle dont la révélation, si jamais son mystère venait à être trahi, ferait crouler l'univers². De même qu'il n'a trouvé dans l'amour que déboires et tristesses, il n'a rencontré auprès de ses proches qu'orgueil et félonie ; et le poète expirant a des accents terribles de douleur, de haine et de sanglante ironie pour maudire ceux qui l'ont abreuvé d'humiliations et d'affronts, l'ont lâchement frappé d'une blessure empoisonnée, ceux qui « avec le jus du raisin lui ont versé le poison », lui ont « traitreusement volé sa jeune vie », lui ont brisé l'âme et le corps sans qu'aucun vengeur se dresse devant eux pour leur demander compte de ce forfait³ ! — Enfin est venue la « femme noire » : elle a pressé sur son cœur la tête du poète et ses cheveux sont devenus gris, « elle m'embrassa et je fus paralysé ; elle m'embrassa et je perdis mes forces ; elle me baisa les yeux et je devins aveugle, elle suçà de ses lèvres sauvages, elle suçà la moelle de mes os⁴ ». Rongé par l'implacable névrose, le poète meurt d'une lente, d'une interminable agonie. Son corps n'est plus « qu'un cadavre où l'esprit est emprisonné. » Il envie ceux qui s'en vont en plein bonheur, les heureux que la mort frappe de sa faux lorsque, parés de tous leurs atours, la tête couronnée de fleurs, le rire aux lèvres, ils sont assis, joyeux, au banquet de la vie⁵. Pour lui les heures, les jours se traînent lentement, pareils à de gigantesques escargots qui allongent au loin leurs cornes

1. I, 428 ; II, 94 s. 95, 96.

2. II, 96.

3. II, 104 ss.

4. II, 92.

5. II, 89.

grises. Et il n'aspire plus qu'à l'inconscience — à la lourde torpeur de l'opium ou au grand repos de la mort : « Le sommeil est bon, la mort meilleure — le mieux à vrai dire serait de n'être point né¹. »

Et la souffrance ici-bas n'est pas l'exception ; elle n'est pas seulement le lot de quelques rares déshérités. Elle est la règle ; elle règne en souveraine sur l'univers. Partout triomphe l'iniquité, le mal, la mauvaise cause. Partout une destinée cruelle ou ironique accable la vaillance, la beauté, la vertu, l'enthousiasme. Les *Histoires* sont, comme le dit fort justement M. Legras, « une sorte de livre d'or des vaincus ». Heine y chante Harold le vaincu d'Hastings, Charles I^{er} berçant mélancoliquement dans une hutte de charbonnier l'enfant qui sera son bourreau, Firdusi qui expire dans la pauvreté le jour même où le schah Mahomet, réparant l'injustice qu'il lui fit jadis, lui envoie les plus riches présents ; il chante l'Asra qui meurt quand il aime, ou les nonnes infidèles à leur divin fiancé, qui sortent de leurs tombeaux et errent en procession à travers le cloître silencieux, implorant en vain le pardon du ciel qui les a maudites. Et parmi les vaincus de la vie il chérit d'une particulière tendresse les faibles, les déshérités, les parias de l'existence. Dans ses dernières poésies on sent parfois passer comme un âpre souffle de révolte contre la grande iniquité sociale, contre la misère des humbles et l'insolence des riches. Il nous montre le négrier Mynheer van Koek contraignant les esclaves qu'il transporte sur son vaisseau à danser et à se divertir sur le pont pour les soustraire quelques instants aux miasmes meurtriers de l'entrepont, et priant dévotement Dieu de les maintenir en vie afin d'augmenter son bénéfice². Ou bien il décrit le convoi funèbre du « philanthrope » qui meurt estimé de tous ses concitoyens, léguant sa fortune à toutes sortes d'institutions charitables, mais qui, un jour, a laissé mourir de faim sa sœur pauvre

1. II, 102, cf. 87 s., 103.

2. II, 177 ss.

lorsqu'elle lui demandait un morceau de pain¹. Ailleurs encore il raconte avec une macabre ironie la triste fin de deux malheureux qui périssent de froid et de faim dans leur mansarde : « Au matin vint le commissaire et avec lui un brave chirurgien qui constata la mort des deux cadavres. — L'abaissement de la température, expliqua-t-il, combiné avec l'insuffisance d'alimentation, a occasionné le décès de ces deux personnes, ou l'a tout au moins hâté. — A l'entrée des froids, ajouta-t-il, il est de toute nécessité de se garantir au moyen de couvertures de laine ; il recommanda aussi une nourriture hygiénique². » Et à l'entrée du cycle de *Lazare*, il place cet aphorisme cruel sur le *Cours des choses* dans la société moderne : « Si vous avez beaucoup, il vous sera donné beaucoup en sus. Si vous n'avez que peu de chose, on vous prendra ce peu. Mais si tu n'as rien du tout, ah ! fais-toi enterrer, car ceux-là seuls, ô gueux, ont droit de vivre qui ont quelque chose³. »

Et la maladie qui dissolvait lentement le corps du poète et l'inclinait de plus en plus vers le pessimisme, désagrégeait en même temps sa conception de la vie. Pendant les années de sa maturité, Heine avait cru trouver dans le Saint-Simonisme une religion qui donnait satisfaction aux aspirations multiples de sa nature, qui résolvait les grandes antinomies de l'existence, conciliait aisément la raison et le sentiment religieux, la matière et l'esprit, l'individualisme et le socialisme, le culte de la beauté et l'utilitarisme démocratique. Or il lui apparaît maintenant sur son lit de douleurs, que ces théories qui l'avaient enchanté jadis ne convenaient plus à sa situation présente, que son panthéisme saint-simonien était une religion d'homme heureux, un mirage qui ne résistait pas à l'épreuve de la souffrance. Il croit découvrir qu'il est très vain de chercher une synthèse du sensualisme païen et du spiritualisme chrétien, que le prétendu panthéisme de Hegel ou des Saint-Simo-

1. II, 121 ss.

2. II, 124.

3. I, 415.

niens n'est en réalité qu'un athéisme déguisé, qu'il faut, en définitive, choisir franchement entre le déisme et l'athéisme. Et Heine opte pour le déisme, il se « convertit ». Dans son testament de 1848, il avait encore proclamé hautement son irréligion radicale : « Par acte de baptême, disait-il, j'appartiens à l'Église chrétienne et évangélique, mais ma pensée n'a jamais sympathisé avec les croyances d'aucune religion et après avoir vécu en bon païen, je désire aussi mourir sans que le sacerdoce soit convié à mes funérailles ¹. » Mais dès le mois de mars 1848 il raconte à Fanny Lewald que la nuit, pendant ses douloureuses insomnies, il a des entretiens parfois très sérieux avec le vieux Jehovah où ce dernier lui dit : « Mon cher docteur, soyez tout ce que vous voudrez, républicain ou socialiste, mais pas athée ² ». En janvier 1849, sa conversion est un fait accompli. Il en cause avec Alfred Meissner : « Vraiment, lui dit-il, il s'est produit chez moi un retour vers la religion. Est-ce la faute à la morphine ou aux cataplasmes ? je ne sais ! Mais cela est ainsi. Je crois de nouveau au Dieu personnel. Voilà où l'on en arrive quand on est malade, malade à en mourir et tout à fait démoli ! Ne m'en faites pas un crime ! Si le peuple allemand dans sa détresse accepte le roi de Prusse, pourquoi ne devrais-je pas accepter le Dieu personnel ?... Ecoutez une grande vérité : Là où il n'y a plus de santé, plus d'argent, plus de raison humaine — là commence le christianisme ³ ». Vers la même époque il confie aussi à Mignet le secret qu'il n'a avoué jusqu'alors qu'à sa garde-malade et à quelques femmes distinguées : il a abjuré l'athéisme allemand, il est sur le point de rentrer dans le bercail de la foi en Dieu la plus banale ; il a découvert qu'un peu de religion ne peut pas faire de mal à un pauvre homme surtout quand il est couché sur le dos depuis sept mois ; s'il ne croit pas encore tout à fait au ciel,

1. VII, 515.

2. Cité par Strodtmann, *Heine*, II, 376.

3. *Revolutionäre Studien aus Paris*, p. 192 s. ; cité par Strodtmann, *Heine* II, 176 s.

il a du moins le privilège de savourer, grâce aux pointes de feu qu'on lui applique le long de la colonne vertébrale, un avant-goût de l'enfer¹. Et quelques semaines plus tard il annonce publiquement, dans une *Rectification* adressée aux journaux allemands, le changement qui s'est fait dans ses opinions. « Dans certains moments, écrit-il, surtout quand les crampes font un vacarme par trop douloureux dans ma colonne vertébrale, je sens frémir en moi des doutes sur la réalité de ce que m'assurait il y a vingt-cinq ans, à Berlin, feu le professeur Hegel, à savoir que l'homme est vraiment un dieu à deux pattes. Dans le beau mois de mai de l'année dernière, j'ai dû me mettre au lit, et, depuis lors, je n'en suis pas sorti. Dans l'intervalle, je l'avouerais franchement, une grande transformation s'est faite en moi. Je ne suis plus un bipède divin, je ne suis plus « le plus libre Allemand après Goethe », ainsi que m'a appelé Ruge en des temps de meilleure santé ; je ne suis plus le grand païen n° II, que l'on comparait à Bacchus couronné de pampres, tandis que l'on donnait à mon collègue n° I le titre de Jupiter du grand-duché de Weimar ; je ne suis plus l'Hellène heureux de vivre et un peu corpulent qui souriait du haut de sa sérénité sur les mélancoliques Nazaréens : je ne suis maintenant qu'un pauvre Juif malade à la mort, une image de la souffrance, un homme malheureux². » Et l'année suivante il raconte à son éditeur Campe qu'il vient de jeter au feu « les plus belles fleurs vénéneuses de sa période blasphématoire » et ajoute : « Pendant que tout cela pétillait dans les flammes, j'éprouvais, je l'avoue, une étrange impression ; je ne savais plus au juste si j'étais un héros ou un fou, et, près de moi, j'entendais la voix ironiquement consolante de quelque Méphistophélès qui chuchutait à mon oreille : Le bon Dieu te donnera pour tout cela de bien plus beaux honoraires que Campe, et maintenant tu n'as plus besoin de te tourmenter pour l'impression, ni surtout

1. Lettre du 17 janvier 1849. publiée par E. Petit dans sa biographie de *François Mignet*, Paris 1889, p. 174 s.

2. XXII, 161 s. cf. 167.

de marchander avec Campe comme pour une paire de vieilles culottes¹... »

Voyons ce que signifie au juste cette « conversion » de Heine.

II

Pour comprendre la portée exacte de la « conversion » de Heine il faut bien se rendre compte qu'elle a son point de départ non pas tant, peut-être, dans une renaissance de la foi et des espérances religieuses, que dans une vision de plus en plus pessimiste de l'univers. A l'époque de sa maturité, Heine avait, dans un élan d'optimiste confiant et joyeux, proclamé la divinité de l'homme et de la nature et affirmé sa volonté de créer ici-bas une démocratie de dieux terrestres. Sur son lit de douleurs il confesse la banqueroute de ses magnifiques espérances. L'idéal religieux et l'idéal politique qu'il a conçus jadis, le panthéisme et le socialisme saint-simonien ne sont plus, à ses yeux, qu'utopie et que mensonge. Chimérique, le rêve d'une religion qui concilierait harmonieusement les droits de la chair et ceux de l'esprit, les exigences de la raison et celle du cœur ; chimérique aussi le rêve d'un état social qui donnerait satisfaction en même temps à la masse et à l'élite et réaliserait sur terre à la fois le bonheur de tous et la beauté. Nous ne sommes pas des dieux terrestres et nous ne saurions le devenir. Ne nous obstinons pas à poursuivre d'irréalisables synthèses. Tout ce que nous pouvons faire c'est de parier, dans l'angoisse de notre cœur, pour le déisme ou l'athéisme, pour le bien-être du peuple ou pour la beauté.

1. XXII 174 s. Lettre à Campe du 1^{er} juin 1850. Heine fait allusion à sa conversion dans une série de lettres adressées vers ce moment à ses divers correspondants. Il en parle à Max Heine dans une lettre du 3 mai 1849 (*Deutsche Rundschau*, t. CXII, p. 52), au père de Lassalle le 30 avril 1850 (Lettres XXII, 172), à Laube le 12 octobre 1850 (*Wolff. Briefe von H. Heine an H. Laube*, Breslau 1893, p. 52). Dans ses conversations avec Fanny Lewald, Alfred Meissner, Adolphe Stahr (voir *Strodtmann. Heine II*, 376 ss.) Heine revenait aussi volontiers sur ce sujet.

Examinons d'abord comment cette évolution vers le pessimisme se manifeste dans les idées politiques de Heine.

En étudiant, au chapitre précédent, l'histoire de l'apostolat politique de Heine, nous avons déjà eu l'occasion d'observer comment l'enthousiasme des années qui suivent la Révolution de 1830 fait place, peu à peu, à un scepticisme toujours plus amer. Nous l'avons vu, dans *Lutèce*, reconnaître l'inanité de ses espérances saint-simoniennes et prédire avec une mélancolique résignation l'avènement inévitable d'une république européenne communiste et égalitaire. Nous l'avons vu quelques années après confier, non sans tristesse, à son vieux compagnon de lutttes Varnhagen d'Ense combien il se sentait différent des nouveaux champions de la démocratie et l'insurmontable appréhension qu'il éprouvait en face des cataclysmes qu'il prévoyait pour l'avenir. A mesure qu'il devient plus souffrant et plus caduc, ces dispositions pessimistes s'accroissent. Les événements de 1848 auxquels il assiste, impuissant, depuis son lit de douleur ne lui inspirent guère que de la répulsion ou de l'effroi. Au premier moment il sent bien, un instant, se réveiller en lui son ancienne ardeur belliqueuse : « Quel malheur, aurait-il dit, d'assister à une telle révolution dans mon état de santé ! J'aurais dû être mort ou bien portant¹ ! » Et dans les articles assez insignifiants d'ailleurs qu'il envoie à la *Gazette d'Augsbourg* sur les journées de Février, il prend assez bien son parti des événements. Il constate sans regret que les Français ont changé la livrée dorée de la royauté romantique qui craquait sur toutes les coutures contre la blouse peut-être un peu ample mais du moins commode de la république. Il fait un éloge enthousiaste de Lamartine, applaudit au résultat des élections pour le gouvernement provisoire et salue les nouveaux élus comme « de vaillants paladins de la paix, de véritables chevaliers de l'humanité² ». — Mais cet éclair d'enthousiasme s'éteignit bien vite. Malade,

1. F. Lewald, *Erinnerungen an das Jahr, 1848*, I, 104, 208 : cité par Strodtmann, *Heine*, II, 348.

2. VII, 380, 384.

vieilli, désenchanté, il crut bientôt assister au début de la grande révolution européenne qu'il avait si souvent prédite, et ses lettres nous montrent qu'il se demandait avec anxiété où la tourmente qui se déchainait allait le jeter : « Vous savez que je n'étais pas républicain, écrit-il à son ami Meissner le 12 mars 1848, et vous ne vous étonnerez pas que je ne le sois pas devenu. Ce que le monde poursuit et espère maintenant est devenu complètement étranger à mon cœur ; je m'incline devant le destin parce que je suis trop faible pour lui tenir tête, mais je ne puis pas baiser le pan de son habit, pour ne pas employer une expression plus crue ¹. » Et un peu plus tard (9 juillet) il écrivait à Campe : « Je ne vous dis rien des événements du temps. C'est l'anarchie universelle, le tohu-bohu du monde, la folie de Dieu devenue visible ! Le vieux Dieu devra être mis sous les verrous si cela continue. Voilà ce qu'ont fait les athées qui l'ont irrité à le rendre fou ². »

Heine suit désormais avec un scepticisme croissant les événements qui se déroulent en France et en Allemagne. Il n'a ni sympathie, ni estime pour la république. Il reconnaît à la vérité que Louis-Philippe, quelles qu'aient pu être ses vertus personnelles, devait inévitablement tomber, car il n'était pas un roi national, mais l'élu d'une petite coterie d'hommes d'argent qui l'avaient placé sur le trône parce qu'il leur semblait être la meilleure sauvegarde pour leurs capitaux. Mais si la révolution de février a été, à ce point de vue, une victoire de l'esprit démocratique, elle ne tarde pas à aboutir à une défaite honteuse, à une lamentable humiliation, et cela par suite de l'incapacité des mandataires du peuple qui ne savent pas faire usage du pouvoir dont les a investis la confiance de la nation. Braves gens et piètres musiciens, vaniteux et impuissants, les membres du gouvernement provisoire rappellent le menuisier Snug du *Songe d'une nuit d'été*, qui était très fier de jouer le rôle du lion, mais avait soin toutefois de prévenir le public qu'il n'était pas un vrai lion, mais seulement un

1. XXII, 136.

2. XXII, 134.

lion pour rire, un lion provisoire, et qu'il ne fallait pas s'effrayer de ses rugissements. Le meilleur d'entre ces tribuns, Louis Blanc, n'est, aux yeux de Heine, qu'un pleurnicheur sentimental, honnête homme au demeurant, mais si ignorant qu'on se demande avec stupéfaction « comment ce crâne borné et microscopique pouvait bien contenir ces masses colossales d'ignorance qu'il déployait à toute occasion avec tant de prodigalité ». Quant au fameux Lamartine ce n'est qu'un rhéteur brillant et creux, un bavard inconsistant, un homme d'État médiocre et sans dignité, un piètre poète, au total « un ambitieux lyrique qui nous a toujours ennuyés en vers et dupés en prose ¹ ». — Aussi Heine sent-il se réveiller tout son enthousiasme bonapartiste d'antan au moment de l'élection de Louis Bonaparte à la présidence. Il l'aime non pas seulement parce qu'il est le neveu du grand Napoléon, mais aussi parce qu'il le tient pour un homme de bien et espère que grâce à l'autorité de son nom il préviendra les calamités qui menacent le pays : « Tout comme Louis-Philippe, Louis Bonaparte est un miracle accompli au bénéfice de la France ². » Il célèbre son avènement au trône comme un triomphe pour la bonne cause, comme une reprise du mouvement démocratique arrêté par la défaite de Napoléon I^{er}. « C'était, disait Heine, la cause de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, de la vérité et de la raison, c'était l'humanité qui perdit la bataille à Waterloo. » La restauration de l'Empire est donc la revanche de Waterloo, la victoire des peuples sur la Sainte Alliance et la réaction ³. — Sans doute Heine dut souffrir, au fond de son cœur de démocrate, des suites du coup d'État et aussi du silence politique qui se fit dans la France impériale ; il pressentit même que l'Empire n'était pas éternel et déclarait un jour mélancoliquement à Adolphe Stahr que

1. VI, 543. Ces jugements se trouvent dans le curieux fragment de *Waterloo* écrit au lendemain du 2 décembre et que Heine, sur le conseil de Campe, renonça à insérer dans les *Aveux du poète*.

2. Lettre du 21 avril 1851 à Kolb.

3. VI, 538, 543 s.

l'avenir appartenait aux communistes et que Louis Napoléon était leur saint Jean¹. Mais il voyait dans la restauration de l'Empire un gage de paix sociale et de même qu'il louait jadis Louis-Philippe et Guizot d'avoir su donner à la France le repos dont elle avait besoin pour s'assimiler les conquêtes de la révolution, il savait gré à Napoléon de retarder, grâce à son autorité sur les masses, l'explosion de la grande catastrophe qu'il voyait se préparer lentement dans les bas-fonds de la société.

L'avortement du mouvement révolutionnaire de 1848 lui paraît plus lamentable encore en Allemagne qu'en France. Il ne tarde pas à se convaincre de l'impuissance absolue des Allemands à conquérir la liberté. Le parlement qui se réunit à Francfort dans l'église de Saint-Paul et où les libéraux et radicaux de toutes nuances essayent de fonder un régime représentatif pour l'Allemagne lui paraît une assemblée de grotesques et il décoche contre lui ses plus amers sarcasmes ; la lamentable expédition dirigée par Herwegh et une poignée de réfugiés allemands contre le pays de Bade lui inspire une poésie d'une âcre ironie ; seuls les insurgés hongrois trouvent grâce à ses yeux et lui arrachent quelques accents émus¹. Il s'irrite de voir réapparaître la bannière noire rouge et or, les défroques usées du passé germanique, ressusciter Arndt et Jahn et les héros de 1813 et les étudiants de la *Burschenschaft* « qui s'enflammaient pour l'empereur quand ils étaient saouls » ; il s'inquiète de voir s'agiter, affairés, autour du temple de l'unité allemande la race funeste des diplomates, des prêtres et des juristes². — Et quand la cause libérale eut définitivement succombé, quand cet incorrigible dormeur de Michel allemand se réveilla un beau matin « sous la garde de trente-quatre monarques », il n'eut point de pitié pour ces vaincus dont l'impéritie, la sottise et surtout l'impardonnable faiblesse étaient cause d'un désastre qu'il croyait sans remède

1. Cité par Strodtmann, *Heine* II, 425.

2. I, 426 s.

3. II, 187 s.

et qui rendait impossible pour longtemps le relèvement de l'Allemagne. Le temps n'était plus où Heine se posait en don Quichotte de la liberté : sur la fin de sa vie, il ne s'intéressait plus aux défenseurs impuissants et malheureux d'une cause qu'il jugeait décidément perdue et trouvait fort ridicules ceux qui acceptaient ou surtout recherchaient le rôle ingrat de chevalier de la Triste Figure. Il ressentait un dédain mêlé de colère pour les utopistes, les gens d'imagination qui vivent dans leurs rêves, se paient volontiers de grands mots et de beaux sentiments, comédiens dans l'âme, amoureux de tirades ronflantes et de gestes pathétiques, sincères d'ailleurs et se faisant illusion à eux-mêmes plus encore qu'aux autres, mais incapables d'une action énergique et persévérante, incapables de se mesurer virilement avec la réalité. Il n'avait plus la même foi que jadis dans la toute-puissance de l'idée ; il estimait que l'enthousiasme ne supplée pas à la réflexion, que les champions d'une mauvaise cause n'en sont pas moins à redouter s'ils ont des fusils et des canons. La seule chose qui lui parût respectable, c'était une volonté ferme au service d'une conviction profonde, et c'est précisément la volonté qu'il trouvait faible et vacillante chez les républicains allemands. De là son pessimisme : il répétait qu'il était impossible de fonder la liberté sans hommes libres ; or il cherchait des hommes et ne voyait partout que des simples d'esprit ou des vaniteux impuissants. Et il cinglait tous ces grotesques de son ironie vengeresse, n'estimant point le présent et n'attendant rien de l'avenir ¹.

1. Remarquons bien d'ailleurs que le pessimisme sceptique de Heine ne l'empêche en aucune façon de conserver intacte sa foi dans la religion de la liberté et de ressentir la plus violente indignation contre ceux qu'il tient pour des renégats de cette religion. Lorsque, au lendemain de ces événements de 1848-49, Laube écrit son livre sur « le premier parlement allemand » (Leipzig 1849) où il réclame « de la liberté avec modération et l'unification de la partie allemande même au prix de sacrifices », la colère de Heine ne connaît pas de bornes et, au risque de se brouiller avec un ami qui lui était cher, il lui exprime sa façon de voir dans les termes les plus durs : « Du hast ein Verbrechen an den heiligen Geist begangen, und du weisst, dass diese Sorte von Verschuldigungen keine Vergebnis finden... Ich begreife wie du die Helden deiner ehemaligen Partei (Du hast vielleicht vergessen, dass du zur revolutionären Partei gehört hast und als

Le temps était loin, en effet, où le poète se faisait le champion des droits divins du peuple et rêvait de fonder une démocratie de dieux terrestres. Sans doute il croit toujours encore au triomphe final de la cause populaire : « Je suis, dit-il, demeuré fidèle à ces mêmes principes démocratiques que j'ai embrassés dès ma première jeunesse et pour lesquels depuis lors j'ai brûlé d'une ardeur toujours plus vive¹. » Comme jadis il proclame que l'avenir appartient aux communistes. Mais cette perspective loin de le réjouir lui cause un insurmontable effroi. Non qu'il ait peur à la façon du bourgeois satisfait qui tremble pour ses capitaux. Mais il ressent « cette terreur secrète de l'artiste et du savant qui voit menacée toute notre civilisation humaniste, ce fruit d'un labeur de trois siècles et le véritable élément de notre vie moderne ». Il lui semble que toute culture supérieure sera irrémédiablement compromise le jour où la multitude arrivera au pouvoir. « Quoiqu'en théorie un généreux entraînement puisse me porter à sacrifier les intérêts de l'artiste et du savant aux besoins des masses souffrantes, déshéritées et exploitées, néanmoins, dans le domaine des faits, j'ai horreur de tout ce qui se fait par la multitude, et je n'en peux pas supporter le moindre attouchement. J'aime le peuple, mais je l'aime à distance ; j'ai toujours combattu pour l'émancipation du peuple, c'était la grande affaire de ma vie ; cependant, dans les plus chaleureux moments de mes luttes, j'évitais le moindre contact avec les masses. » Le peuple, continuait-il,

Koryphäe derselben genug erduldet hast) — wie du hohle Liberale, strohköpfige Republikaner und den schlechten Schweif einer grossen Idee, mit deinem prickelnden durchhechelnden Talente, lächerlich machen konntest — leichtes Spiel hattest du jedenfalls, da du diese Personen nur genau abzukonterfeien brauchtest, und die Natur dir hier zuvorgekommen, indem sie dir Karikaturen bereits fix und fertig vorgeführt, in die Feder geliefert. — Du hast kopflose Menschen guillotiniert. Aber ich begreife nicht, wie du mit einer stoischen Beharrlichkeit der Lobpreiser jener Schlechtern und noch Mittelmässigeren sein konntest, jener Heroen, die kaum werth sind, ihren geschmähten Gegnern die Schuhrriemen zu lösen, und die sich resümiren in dem Edlen von Gagern, diesem Achilles, dessen Homer du geworden bist. » — E. Wolf, *Briefe von H. Heine an H. Laube*, 40 s. Lettre du 12 octobre 1850.

1. I. 487.

a, comme tous les souverains, ses courtisans qui lui disent qu'il est beau, bon et intelligent ; or c'est le contraire qui est exact. A la vérité, ce n'est pas tout à fait sa faute s'il est sale, méchant et bête : peut-être ne serait-il point sale si l'on instituait des étuves où il pût se baigner gratuitement ; point méchant si on le nourrissait convenablement ; point bête si on l'instruisait dans les écoles publiques. Mais pour l'instant et dans l'état actuel des choses il est prudent, si l'on a les sens quelque peu délicats, de l'aimer à distance et d'éviter tout contact trop direct avec lui. « Un démocrate enragé de mon pays, concluait Heine, me dit un jour qu'il tiendrait sa main sur le feu pour la purifier, s'il avait le malheur de toucher celle d'un roi ; moi je répondis que si Sa Majesté le Peuple, le souverain en qui réside tout pouvoir légitime, avait serré ma main, je la laverais¹. »

Et cette montée de la foule devient chaque jour plus menaçante. En Allemagne surtout, où les ouvriers allemands forment le noyau d'une armée de prolétaires sinon très disciplinée, du moins fortement endoctrinée, les ennemis de l'ordre social forment une cohorte bien autrement dangereuse que les communistes des autres pays. En Angleterre, par exemple, les chartistes sont poussés par la faim et non par une idée. Rassasiez-les de roastbeef et de plum-pudding et ils ne seront plus dangereux. Sitôt repus ils tombent à terre comme les sangsues. Au contraire « les chefs plus ou moins occultes des communistes allemands sont de grands logiciens dont les plus forts sont sortis de l'école de Hegel, et ils sont sans nul doute les têtes les plus capables et les caractères les plus énergiques de l'Allemagne. Ces docteurs en révolution et leurs disciples impitoyablement déterminés sont les seuls hommes en Allemagne qui aient vie, et c'est à eux qu'appartient l'avenir. Tous les autres partis et leurs représentants tudesques sont morts, archimorts et bien enterrés sous la voûte de l'église de Saint-Paul, à Francfort. Je n'exprime pas ici des

1. VI, 42 s.

vœux ni des regrets ; je relate des faits, et je dis la vérité ¹. »

Heine avait cru jadis assister à l'aurore d'un jour nouveau, qu'il rêvait éclatant de lumière et de couleur ; à présent l'avenir lui apparaissait gris, morne, et il lui semblait que la société future allait renier la grandeur, la beauté, la poésie, tout ce qu'il aimait, tout ce qui, à ses yeux, donnait du prix à l'existence. Il n'était plus le révolutionnaire de jadis, joyeux et provocant, heureux de marcher au combat et de jeter au vent sa fanfare belliqueuse. Il assistait maintenant aux luttes des partis sans espoirs et sans illusions, trop sage pour se révolter contre l'inévitable, pour essayer de remonter le courant démocratique qui entraînait ses contemporains et qu'il jugeait irrésistible, trop désabusé aussi pour se réjouir d'une évolution au terme de laquelle l'humanité lui apparaissait amoindrie, déchuë. Si malgré tout il se résignait à l'avenir qu'il prévoyait et faisait cause commune avec les socialistes, c'était, expliquait-il, pour deux raisons principales. Par amour de la logique d'abord, parce que, ne pouvant réfuter cette prémisse « que les hommes ont tous le droit de manger », il se sentait obligé d'en accepter toutes les conséquences et de consentir à la destruction de la vieille société fondée sur l'exploitation inhumaine du pauvre. Par haine du faux patriotisme ensuite et parce qu'il voyait dans les communistes des alliés puissants contre ses mortels ennemis, contre ces soi-disant représentants du germanisme, contre les survivants des teutomanes de 1813 dont l'amour pour la patrie n'a jamais consisté qu'en une aversion stupide contre l'étranger et les peuples voisins. — Et cependant c'est avec angoisse et effroi qu'il songeait à l'époque où les égalitaires farouches arriveraient au pouvoir : « De leurs mains calleuses ils briseront sans merci toutes les statues de marbre de la beauté, si chères à mon cœur, ils fracasseront toutes ces babioles et fanfreluches fantastiques de l'art, qu'aimait tant le poète ; ils détruiront mes bois de lauriers et y planteront des pommes de terre ;... les

1. VI, 45 (voir les variantes de l'édition française).

rossignols, ces chanteurs inutiles, seront chassés, et, hélas ! mon *Livre des chants* servira à l'épicier pour en faire des cornets où il versera du café ou du tabac à priser pour les vieilles femmes de l'avenir¹. »

Le même pessimisme las et découragé se fait jour aussi dans les idées religieuses de Heine.

A l'époque où il écrivait *De l'Allemagne*, Heine, tout en séparant déjà très nettement sa cause de celle de l'athéisme, faisait néanmoins alliance avec lui contre le christianisme et le déisme. Il montrait le parallélisme de la révolution philosophique en Allemagne et de la révolution politique en France. Il divulguait le « secret d'école » des métaphysiciens allemands, ce secret redoutable, enveloppé de formules scolastiques et connu seulement des initiés de première classe : à savoir que la philosophie allemande n'est pas, comme le croient volontiers les profanes « un certain brouillard mystique dans lequel la divinité était cachée comme dans un sanctuaire de nuages », mais qu'elle fait au contraire une guerre à mort au christianisme, arrache avec un zèle impie le voile bleu du ciel allemand et conclut par la bouche de ses représentants les plus conséquents : « Voyez, toutes les divinités se sont enfuies, et là-haut ne réside plus qu'une vieille femme aux mains de fer et au cœur désolé : la Nécessité². » — Mais si Heine répudiait expressément le « matérialisme » des révolutionnaires français et l'« athéisme » d'un Kant ou d'un Fichte, il était néanmoins d'accord avec eux pour constater que le Dieu des chrétiens et des déistes est mort et qu'il est superflu de tenter de le ressusciter. En 1843 encore il assurait qu'en théorie le christianisme est définitivement vaincu ; il le comparait à une mouche dont on a coupé la tête et qui continue à vivre d'une vie purement mécanique, à voler çà et là comme si de rien n'était³.

Ses sentiments, cependant, se modifient insensiblement,

1. VI, 572 s.

2. VI, 41 cf. 535.

3. VI, 534.

Plus il va et plus il prend en haine « les moines de l'impiété, les Torquemada de l'athéisme qui feraient brûler M. Arouet de Voltaire parce qu'au fond du cœur le seigneur de Ferney n'était qu'un déiste endurci ». Tant que l'athéisme était resté un luxe d'esprit fort et comme le privilège secret d'une petite coterie d'aristocrates, Heine avait pu garder une certaine complaisance pour des idées que tout au fond de lui-même il n'approuvait pas. « Mais, continue-t-il, quand je m'aperçus que le populaire se prenait également à discuter les mêmes thèmes dans des symposiums crapuleux où la chandelle ou le quinquet remplaçait les bougies ou les girandoles; quand je vis l'existence de Dieu niée par de sales savetiers et des garçons tailleurs décousus, quand l'athéisme commença à sentir le suif, l'eau-de-vie de *schnaps* et le tabac, — alors mes yeux se dessillèrent; je compris par les nausées de dégoût ce que je n'avais pu comprendre par la raison, je fis mes adieux à l'athéisme¹. » L'aversion de Heine pour l'irréligion grandit et se fortifie à mesure qu'il comprend que le mouvement qui emporte les esprits vers l'athéisme est identique, en réalité, au mouvement qui entraîne les peuples de l'Europe vers le communisme égalitaire.

Et il ne s'en tient pas là. De même qu'en politique il cesse de croire à la possibilité de réaliser son socialisme idéal, il se détache, au point de vue religieux, de sa foi panthéistique de jadis. Il lui apparaît maintenant que le panthéisme en qui il voyait jadis « la religion occulte de l'Allemagne » n'est qu'une forme à peine déguisée de l'athéisme. Le dieu immanent qui se confond avec la nature, qui n'intervient pas dans les destinées de l'univers, qui n'a pas de pitié pour la plainte de l'humanité souffrante, n'est au fond pas du tout un Dieu. Et le Dieu-humanité ne vaut pas mieux que le Dieu-nature. Heine s'était plu jadis à admettre, sur la foi de Hegel, que l'homme est un Dieu. Il avait célébré Hegel comme « le plus grand philosophe que l'Allemagne eût enfanté depuis Leib-

1. VI, 41 s.

nitz » ; il avait tenu son système pour la conciliation rêvée du spiritualisme et du sensualisme. Or dès 1843 il reconnaît en lui le plus terrible de tous les adversaires de la vieille foi religieuse, le plus redoutable prophète du communisme¹. Et en 1853, dans les *Aveux du poète*, il montre avec plus d'insistance encore Hegel « assis avec sa triste mine de poule couveuse sur les œufs funestes » et préparant dans un langage à dessein entortillé, morose et confus la vaste synthèse philosophique, où socialistes et athées allaient bientôt puiser leurs plus redoutables arguments². — Non, l'homme n'est pas un dieu. La maladie a appris à Heine à se mieux connaître : en faisant de sa vie corporelle un long martyre, elle l'a spiritualisé. Mortifié dans sa chair, le poète a abdiqué ses chimériques prétentions. Il renie maintenant hautement ses jugements d'autrefois sur la question religieuse. Il ne croit plus que le déisme, détruit en théorie par la logique, soit à la veille d'expirer. Il n'admet plus que la critique de la raison de Kant, qui a anéanti les preuves de l'existence de Dieu telles que nous les connaissions depuis Anselme de Canterbury, ait anéanti en même temps l'idée même de Dieu. Il déclare que le déisme est plus vivant que jamais, et que dans les toiles d'araignée de la dialectique allemande, une mouche même ne trouverait pas la mort, à plus forte raison un Dieu. Il se sépare donc résolument de Hegel et de Feuerbach et de tous ces penseurs orgueilleux qui combattent la divinité et divinisent l'humanité : — « Les frais de représentation d'un dieu qui ne saurait être chiche et qui ne ménage ni sa bourse ni son corps sont énormes ; pour faire ce métier superbe, il faut avant tout être doté de beaucoup d'argent et de beaucoup de santé. Or, un beau matin, — c'était vers la fin du mois de février 1848, — ces deux choses me firent défaut et ma divinité en fut tellement ébranlée qu'elle s'écroula misérablement... Comme beaucoup d'autres dieux déconfits par la révolution, je dus abdiquer, et je redescendis à l'état de simple

1. VI, 535.

2. VI, 46.

mortel. C'était en effet ce que j'avais de mieux à faire. Je rentrai dans le bercail de la foi, et je reconnus volontiers la toute-puissance de l'Être suprême qui règle seul les destinées du monde, et à qui, depuis, j'ai confié aussi l'administration de mes propres affaires¹. »

L'on peut effectivement constater à ce moment, chez Heine, une véritable renaissance du sentiment religieux. Il se reprend à lire la Bible, et il y trouve tout à la fois une source d'intime réconfort et une merveille digne de la plus haute admiration. « Chose curieuse, observe-t-il, après avoir passé tant de folles années de ma vie à courir tous les bastringues de la philosophie, après m'être livré à toutes les cabrioles de l'esprit et avoir dansé et papillonné avec tous les systèmes possibles, sans y trouver ma satisfaction... après toutes ces orgies de la raison, je me trouve tout à coup comme par enchantement, placé côte à côte avec l'oncle Tom, le nègre dévot, et, animé d'une égale ferveur religieuse, je m'agenouille avec ce bon homme noir devant la Bible². » Il se sent pris d'un enthousiasme nouveau pour les grandes figures de l'Ancien Testament, en particulier celle de Moïse, pour le peuple d'Israël, pour ces Juifs qui à toutes les époques de leur histoire et malgré dix-huit siècles de persécutions et de misère ont toujours su rester « des hommes puissants et indomptables » alors que les Grecs n'étaient que de « beaux adolescents ». Il sait gré au peuple juif de sa foi spiritualiste, de ses mœurs austères et parfois ascétiques, de ses habitudes de vie sérieuse, contemplative et presque abstraite par lesquelles il contraste si étrangement avec les peuples voisins ; il lui découvre toutes sortes d'affinités avec le caractère de la race germanique et le génie des Celtes ; il tient la Judée pour « un fragment de l'Occident perdu au milieu de l'Orient » ; il constate que « jamais, non jamais il n'y eut de socialiste plus audacieux que notre Maître et Seigneur, Jésus-Christ », et que Moïse déjà apparaissait comme un

1. VI, 49.

2. VI, 54.

prophète du communisme en établissant l'institution du *jubilé*. — Sa sympathie d'ailleurs ne va pas seulement au judaïsme ; il enveloppe de la même bienveillance les diverses confessions chrétiennes. Il loue le protestantisme non plus seulement parce que la Réforme a été le point de départ de la philosophie allemande, mais encore et surtout à cause de ses mérites pour la découverte et la diffusion de l'Écriture sainte, et parce qu'en répandant la Bible sur tout le globe, en la glissant entre les mains de l'humanité entière, il a préparé — sans le vouloir peut-être — « le règne du pur sentiment religieux, de l'amour du prochain, de la vraie moralité enfin, qui ne peut être enseignée par des formules scolastico-dogmatiques, mais seulement par des images et des exemples, tel qu'il s'en trouve dans ce saint et beau livre d'éducation, écrit pour les enfants de tout âge, et que nous appelons la Bible »¹. Heine enfin proteste hautement, soit de son admiration pour « l'enchaînement ingénieux et conséquent de tout ce système religieux et moral qu'on nomme l'Église catholique, apostolique et romaine », soit de son enthousiasme d'artiste pour « la douceur intime et infinie de la poésie spiritualiste du catholicisme ». Il se défend d'avoir jamais attaqué son dogme ou son culte par la raillerie et le persiflage, décline toute comparaison avec l'impie Voltaire et affirme que, même à l'époque où il combattait avec l'ardeur la plus passionnée « les cagots venimeux qui s'agitent dans les sacristies de Bavière et d'Autriche », il avait toujours gardé une sincère vénération pour les véritables représentants du sacerdoce².

Mais il ne faudrait pas croire que ces sympathies nouvelles pour les formes positives de la religion aient amené Heine à s'inféoder à l'une quelconque des Églises existantes. Le réveil du sentiment religieux qui s'est fait en lui ne l'a jamais entraîné jusqu'à l'adhésion formelle à un dogme positif : « Cette renaissance du sentiment religieux, dit-il expressément, put suffire

1. VI, 59.

2. VI, 66.

au poète qui est peut-être plus que d'autres mortels en état de se passer de dogmes positifs : car lui, le poète, possède la grâce, et devant son esprit se dévoilent tous les symboles et s'ouvrent toutes les portes du ciel. Pour y entrer, je me plais à le dire, il n'a besoin ni de la clef de saint Pierre ni de celle d'aucun autre concierge des différentes Églises¹. » Il dément de la façon la plus catégorique soit dans sa correspondance, soit dans la *Postface du Romancero* soit dans les *Aveux du poète*², tous les bruits de conversion soit au protestantisme, soit au catholicisme, qui couraient à ce moment sur son compte. S'il exprime à diverses reprises ses regrets pour son impiété de jadis, si, en particulier, il désavoue catégoriquement, dans la préface à la seconde édition de son livre *De l'Allemagne*, les théories qu'il avait émises jadis sur le problème religieux, si même il lui arrive un jour de jeter au feu soit son travail sur la philosophie de Hegel³, soit « les plus belles fleurs vénéneuses » de sa période blasphématoire, il ne devient jamais « un pieux agnelet », il ne renie rien de son passé, et déclare hautement à son éditeur Campe qu'il n'est pas homme à retrancher une ligne de ses œuvres antérieures par scrupule bigot⁴. Et dans son Testament de 1851 où pourtant il déclare qu'il a « abdiqué tout orgueil philosophique » et qu'il meurt « croyant en un Dieu *un* et éternel créateur du monde, dont il implore la miséricorde pour son âme immortelle », il n'en décline pas moins expressément la présence soit du pasteur protestant, soit de tout autre prêtre à ses funérailles⁵. — En religion comme en politique il reste jusqu'au bout un indépendant, un « enfant perdu ».

Aussi bien le réveil religieux ne semble-t-il pas, chez Heine, procéder d'un besoin pratique, d'une sentimentalité dévote. Il lui arrive bien parfois de dire qu'il lui faut « un Dieu qui puisse l'aider », que c'est pour lui « un grand soulagement

1. VI, 56.

2. XXII, 234 s. ; I, 487 ; VI, 56, 63.

3. VI, 54.

4. XXII, 174 s.

5. VII, 519 s.

d'avoir quelqu'un dans le ciel, à qui il puisse adresser ses gémissements et ses lamentations pendant la nuit quand sa femme est couchée »¹. Et pourtant il tient beaucoup à affirmer, d'autre part, que sa conversion n'a pas sa source dans la misère physique, dans l'affaiblissement de ses facultés, dans cette peur du grand passage, dans cette pitoyable détresse qui pousse vers les hypothèses consolantes de la religion les miséreux, les malades et les mourants². Dans tous les cas il ne semble pas, en effet, qu'il prenne très au sérieux les « promesses » de la religion. Parle-t-il de l'immortalité de l'âme, c'est pour la comparer à « ce bel os à moelle que le boucher, quand il est content de ses clients, dépose gratis dans leur panier », à cette « réjouissance » avec laquelle on fait de si bon consommé et qu'un pauvre diable de malade se gardera bien de refuser³. Mais il l'envisage sans enthousiasme : il nous montre le Corps parlant à l'Âme de « ces froides salles du ciel où en silence errent les Éternités et me regardent en bâillant — tandis qu'elles font claquer d'un air d'ennui leurs pantoufles

1. VI, 50.

2. XXII, 174 s. ; I, 435. — Notons pourtant que Heine n'est pas sans se demander parfois si sa conversion n'avait pas quelque rapport avec « la morphine ou les cataplasmes ». Dans tous les cas il perçoit avec la plus grande netteté l'influence que peut exercer l'état de santé ou de maladie sur les idées religieuses. C'est ainsi qu'il déclare à Stahr en octobre 1850 : « Ich bin für meinen Teil zur Ueberzeugung gekommen, dass schon Gesunde und Kranke ganz verschiedener Religionen bedürfen. Für den Gesunden ist das Christentum unbrauchbar mit seinen Resignationen und Einseitigkeiten. Für den Kranken aber, versichere ich Sie, ist er eine ganz gute Religion : » Et il ajoutait une autre fois : « Es ist mehr Verwandtschaft zwischen Opium und Religion, als sich die meisten Menschen träumen lassen » (cité par Strodtmann, *Heine*, II 377). On remarquera l'analogie de ces idées avec les théories bien connues de Nietzsche. Et l'on observera aussi l'attitude toute opposée de Heine et du prophète du Surhomme devant la maladie. L'un s'abandonne, ironique et las, à sa destinée et se laisse doucement envahir par le sentiment religieux, puisqu'aussi bien il est dans l'ordre qu'un malade soit religieux. L'autre se raidit, héroïque, contre la maladie et la souffrance, et, dans sa volonté de guérir, s'interdit tout pessimisme, tous les soporifiques religieux ou métaphysiques dont usent les décadents pour endormir leurs souffrances.

3. I, 486. — Peu de temps avant d'écrire la *Postface du Romancero* où se trouve cette citation, Heine avait eu avec le fils de Fichte un entretien sur l'immortalité qui paraît l'avoir très peu convaincu de la possibilité d'une existence personnelle après la mort. Cf. G. Karpeles, *Heine. Aus seinem Leben und aus seiner Zeit*, p. 256 s.

de plomb¹ ». Et l'Âme, pour toute consolation, de répondre à son compagnon : « Peut-être s'amuse-t-on au ciel mieux que tu ne le penses. » Heine se plaît à maintes reprises à nous parler du Ciel sur un ton d'ironie amusée, à nous le peindre comme un local paisible, confortable et un peu ennuyeux où le pèlerin lassé trouve « du repos, et de molles pantoufles et de la belle musique² », où les âmes des bienheureux flânent par les rues pavées de pierres précieuses, sourient d'extase aux mélodies des simples anges, comparent les archanges à la Malibran, les chérubins à Rubini, encensent pieusement le maître de chapelle céleste (qui aime lui aussi qu'on loue ses œuvres), ou jouent aux cartes avec saint Pierre³. Une telle félicité n'a rien qui enthousiasme notre poète. Les « prairies du ciel » ne l'attirent pas, il ne demande à Dieu que « de le laisser vivre de longs jours encore auprès de sa femme, dans le statu quo »⁴. Il dirait volontiers, en parodiant Homère, que « le plus petit philistin vivant, à Stukkert sur le Neckar, est beaucoup plus heureux que le fils de Pélé, le héros mort, le prince des Ombres dans les Enfers »⁵. — Au fond l'autre vie paraît bien problématique à notre converti : « Quand on est mort, c'est pour longtemps qu'on est couché au cercueil ; j'en ai peur, oui j'en ai peur, la résurrection ne se fera pas si vite que cela⁶ ! ». Une existence de félicité, de bonheur, de justice par delà le tombeau ! Quelle hypothèse improbable pour Lazare le Pauvre qui n'a connu dans cette vie que misère et désespoir !...

Ainsi Heine ne puise dans sa religion aucun réconfort, aucun motif d'espérer. Elle ne lui fournit par le « pourquoi » de sa souffrance, elle ne l'éclaire pas sur le sens de la vie. C'est en réalité, comme nous l'avons déjà dit, le pes-

1. II, 91.

2. I, 420.

3. II, 219 s.

4. II, 98.

5. II, 110.

6. I, 420 cf. I, 416.

simisme qui l'a conduit à la religion. Brisé par la maladie et la douleur, il a reconnu que son panthéisme de jadis était une hypothèse beaucoup trop optimiste ; qu'il était insensé de s'imaginer que Dieu pût être engendré par le développement dialectique de la raison et que la raison humaine fût capable de fonder l'ordre universel. L'orgueil qui pousse l'homme à se diviniser lui paraît le comble de l'aberration. Dans l'excès même de la misère et du mal il a vu la preuve qu'il y a au-dessus de l'homme une puissance formidable, mystérieuse, inaccessible, hors de toute proportion avec l'humanité — une puissance capable en tout cas de châtier, de faire mal. Et devant ce Pouvoir inconnu et redoutable, il a humilié sa superbe, il a abdiqué tout orgueil, il a eu conscience du néant qu'est l'homme. En ce sens, Heine est bien *religieux* ; mais il est religieux en quelque sorte par désespérance. Et c'est là ce qui lui donne à sa religion son accent si particulier. La foi est considérée en général comme une conviction consolante, optimiste, qui donne un « pourquoi » à l'éternelle énigme de la vie et de la souffrance, qui conduit l'âme à l'acceptation résignée de la destinée, qui l'amène à dire « oui » au passé et à espérer dans l'avenir, qui confère par suite une dignité et une valeur à l'existence humaine la plus disgraciée même. Rien de pareil chez Heine. Nul n'a eu plus que lui le sentiment du néant absolu de sa vie, de ses joies comme de ses souffrances. Voulez-vous savoir ce qu'est, pour lui, l'existence d'un grand poète ? Écoutez cet aveu : « Le rideau tombe, la pièce est finie ; dames et messieurs s'en vont à la maison. La pièce leur a-t-elle plu ? Je crois que j'entends retentir des bravos. L'honorable public a battu des mains avec reconnaissance en l'honneur de son poète. Et voici à présent le théâtre muet, — joie et lumières, tout s'est éteint. — Mais écoutez : un bruit sourd et piteux se fait entendre non loin de la scène vide ; — est-ce peut-être une corde qui a sauté à quelque vieux violon ? Quelques rats, dans le parterre, trottaient lamentablement ; partout flotte un relent d'huile rancie. La dernière lampe expire en un sifflement

désespéré et s'éteint. Cette pauvre lumière était mon âme¹. » — Et devant l'iniquité du sort, devant le triomphe incessant du mal et de la douleur, le poète sent surgir en son âme des doutes torturants qui se font jour parfois en cris d'angoisses vraiment tragiques : « Pourquoi le Juste se traîne-t-il, sanglant et misérable, sous le poids de sa croix, tandis que le Méchant, heureux comme un triomphateur, se pavane sur son grand cheval. — A qui la faute ? Est-ce que Dieu par hasard ne serait pas tout à fait omnipotent ? Ou serait-il lui-même l'auteur de tout ce désordre ? Hélas, ce serait scandaleux ! — Ainsi nous ne cessons d'interroger, jusqu'à ce que, d'une poignée de terre, on nous ferme la bouche. Mais, est-ce là une réponse² ! » — Ne voyons pas dans ces blasphèmes célèbres des *Dernières poésies*, une rechute de Heine dans l'impiété, une réminiscence de son incrédulité d'autrefois. Bien au contraire : c'est cette conviction désespérée du néant de l'existence humaine et de sa propre existence qui l'a détaché peu à peu de son panthéisme de jadis, de sa foi dans la divinité de l'homme, de ce qui lui apparaît aujourd'hui comme la forme par excellence de l'athéisme. A mesure que sa vision de l'univers s'est faite plus sombre, à mesure qu'il a senti s'évanouir en lui l'idée que l'homme était dieu et la raison la loi du monde, il a cru davantage, aussi, à un Dieu extérieur à l'homme. Ce Jéhovah victorieux et vengeur, il n'est pas sûr qu'il l'ait jamais aimé³. Il ne lui arrache jamais, dans tous les cas, ces accents de tendresse et de joie profonde que l'âme chrétienne a su trouver en tous les temps pour célébrer son Dieu. Et c'est là un des traits par lesquels la « piété » de Heine reste la plus étrangère à notre pensée occidentale. Ce Dieu redoutable, objet de crainte et presque de défiance, Heine l'a

1. I, 428.

2. II, 92.

3. Voir en particulier le passage suivant d'une lettre du 12 octobre 1850 à Laube : « Si je crois à Dieu, il y a des jours où je ne crois pas à un Dieu bon. La main de ce grand tourmenteur de bêtes (*Thierquäler*) s'est lourdement appesantie sur moi ! Quel dieu débonnaire et aimable j'étais dans ma jeunesse, quand, de par la grâce de Hegel, je m'étais élevé à cette dignité ! » E. Wolff, *Briefe von H. Heine an H. Laube*. p. 52.

révéré sans effusions sentimentales, mais très sincèrement, très humblement. S'il n'est pas allé jusqu'à l'*amor fati*, jusqu'à l'acceptation enthousiaste de l'évolution universelle intégrale avec toutes ses joies et toutes ses peines, il a très fortement senti combien est inutile la révolte de la créature éphémère contre les forces infinies qui l'enserrent de toute part. Et, conscient de la vanité de tout « athéisme », de la puérité de toute déification de l'homme par lui-même, de toute négation d'une puissance supra-humaine, il s'est incliné sans extase mystique, sans bassesse apeurée, sans espoirs intéressés, sans convoitises d'éternité devant le mystère troublant — point consolant peut-être — mais grandiose à coup sûr et formidable, de cette Puissance infinie dont les insondables décrets régissent l'univers et dont la colère éprouve parfois le Juste avec une si déconcertante cruauté...

*
* *

La mort vint enfin. Elle fut miséricordieuse au poète si longtemps torturé par un mal atroce. On sait comment un rayon d'amour — d'un amour à la fois douloureux et infiniment doux — se posa tout à la fin sur l'âme endolorie du moribond et illumina son déclin comme d'une auréole de poésie. Une jeune femme gracieuse et frêle, à l'esprit vif et fin, à l'intelligence merveilleusement souple et déliée vint s'asseoir à son chevet. Dans cette inconnue qui savait comprendre et partager les émotions les plus subtiles de son cœur de poète, dans cette figure de rêve mystérieuse et attirante qui se penchait sur son lit de douleur, il crut reconnaître sa « fiancée d'élection », la femme qui, peut-être, lui était destinée de toute éternité, celle qu'il avait vainement cherchée à travers la vie, celle qui, rencontrée à temps, eût fait de son existence un poème magnifique, une merveilleuse idylle. Et en face de la mort toute proche, le pauvre poète au cœur inassouvi d'amour savoura avec douleur et délices tout à la fois cet amour épanoui sur le bord de la tombe et dont les premiers aveux sont

en même temps un suprême adieu. Qui était et que voulait, dans la réalité, l'amie qui charma les derniers jours de Heine ? Aujourd'hui encore on ne le sait guère. M^{me} de Krinitz — ou, pour la désigner par le nom sous lequel elle est surtout connue, Camille Selden, — fut-elle beaucoup plus qu'une aventurière de lettres curieuse d'émotions rares ? Ce n'est pas très sûr. Mais il n'importe. Il suffit qu'elle ait réussi à donner au mourant la suprême et bienfaisante illusion d'une communion d'âmes, d'une grande passion partagée, et que, grâce à elle, le poète, bercé dans un doux rêve de tendresse, se soit endormi avec un peu de joie au cœur du grand sommeil de la mort.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE ET LA PERSONNALITÉ

Aujourd'hui encore l'opinion allemande continue à se montrer bien souvent hostile ou tout au moins défiante vis-à-vis de Heine. Sa cause, sans doute, est brillamment défendue : des savants et des écrivains de haute valeur — il me suffira de citer, entre autres noms connus, ceux de Strodtmann, d'Elster, de Hüffer, de Brandes, de Bøelsche, de Prælss, de Karpeles, de R.-M. Meyer — ont étudié sa vie, publié ses écrits, commenté son œuvre, analysé ses idées, étudié sa personnalité avec autant de conscience et d'impartialité que de large sympathie. Mais en dépit de l'estime où l'on tient leurs travaux, leurs jugements n'en restent pas moins fort contestés. En face d'eux le groupe des adversaires de Heine, tels que Gøedeke, Hehn, Treitschke, Kirchbach, Julian Schmidt, Sandvoss (Xanthippus), von Grotthuss, Nietzki et bien d'autres encore, conserve une grande autorité sur l'opinion. Il continue à contester l'importance de Heine dans l'histoire de la culture allemande, à combattre son influence, à le décrier comme poète, comme penseur ou comme personnalité. Des histoires récentes de la littérature allemande comme celles de Weilbrecht ou de Bartels attestent que cette défiance n'est pas près de désarmer et entretiennent dans le public cultivé des préventions fâcheuses contre Heine. Et les manifestations soulevées, il n'y a pas bien longtemps, par le projet d'élever un monument au poète à Dusseldorf ou à Mayence montrent que ces sentiments rencontrent de l'écho

dans une notable fraction de la nation. Il ne saurait donc être superflu d'analyser, au terme de cette étude, cette « légende » hostile à Heine, d'en distinguer nettement les éléments essentiels et de chercher à nous rendre compte des raisons profondes de ces répugnances persistantes et tenaces que Heine a rencontrées et rencontre encore dans l'opinion allemande.

Si l'on étudie les jugements portés sur Heine par ses adversaires, notamment le réquisitoire si habile et si violent prononcé contre lui par Treitschke dans son *Histoire d'Allemagne*¹, on s'aperçoit tout d'abord que deux circonstances lui ont plus particulièrement nui dans l'esprit de ses compatriotes : sa naissance israélite et ses sympathies françaises. On l'attaque surtout en tant que juif et cosmopolite. Étranger à la race germanique, nous dit-on en substance, il n'a rien vu aux choses d'Allemagne. Il n'a ni compris ni respecté les traditions séculaires par lesquelles le présent se rattache au passé, il a méconnu les sentiments profonds qui font la force et la grandeur de l'Allemagne : l'amour de la patrie, le dévouement à l'Etat, le loyalisme dynastique, la foi religieuse. Au lieu de travailler modestement mais utilement à l'édifice depuis longtemps ébauché de l'Allemagne future, il a voulu jeter bas tout ce qui existait, tout rebâtir sur un nouveau plan ; et ce plan, c'est à l'étranger qu'il est allé le chercher. Sans patrie et sans traditions, ce sémite était fait pour s'éprendre du radicalisme abstrait des Français, dont il a prétendu transplanter les théories en Allemagne. C'était un contresens historique en même temps qu'un sacrilège, une tentative vouée par avance à un échec certain et mérité. Et son esprit étant faussé par son système, il n'a pas su comprendre la véritable signification des événements qui se déroulaient sous ses yeux, il n'a vu ni la décadence de la France, ni la haute mission qui était réservée à la Prusse. Faux prophète, il a annoncé la révolution allemande à l'heure même où se dissipait le péril révolutionnaire, à la veille des jours glorieux où, grâce aux

1. III, 701 ss., 711 ss. ; IV, 419 ss. ; V, 378 ss., 764 ss.

efforts persistants de cette royauté prussienne qu'il croyait une puissance faible et caduque, l'unité de l'empire allemand allait être fondée.

Si les idées de Heine ont été néfastes, si son œuvre a été vaine, sa personnalité même est peu respectable. On insiste sur ses faiblesses, sur ses erreurs, sur les tares qui le diminuent. On nous le dépeint comme un comédien adroit et peu sincère qui excelle dans l'art de se mettre en scène et de jouer indéfiniment d'un petit nombre de sentiments qu'il a sans doute réellement éprouvés, mais dont il exagère démesurément l'importance. On flétrit son égoïsme en amitié, en amour, en politique, en religion; on le représente, à la suite de Gœthe, comme un cœur sec, incapable d'amour. On s'indigne de sa sensualité effrénée, de l'effronterie cynique avec laquelle il étale ses vices; on l'accuse d'avoir été, entre tous les écrivains allemands, celui qui a le plus criminellement attenté à la dignité morale de la femme. On dénonce ses besoins de confort et de luxe si déplacés chez un tribun populaire, et qu'il s'efforce de satisfaire à tout prix, sans reculer devant les moyens les plus bas et les plus répréhensibles. On blâme son scepticisme dissolvant, son ironie corrosive, l'âpreté des sarcasmes, des injures ou des calomnies qu'il déverse sur ses ennemis.

Et l'on n'hésite pas, dès lors, à le bannir du Panthéon des gloires nationales. Même ceux qui s'inclinent devant son génie de poète et ne font point de difficulté pour reconnaître en lui une des figures les plus intéressantes de la littérature allemande, voire de la littérature universelle, condamnent souvent plus ou moins sévèrement l'homme. Les plus indulgents voudraient que les poésies de Heine eussent la vertu de faire oublier leur auteur au lieu de porter à travers les siècles la peine de ses fautes et de ses erreurs. D'autres, en grand nombre, se montrent plus rigoureux et dénoncent hautement l'influence pernicieuse qu'il exerce sur l'esprit public. « Bien que né en Allemagne, dit l'un d'eux, bien que redevable à l'éducation allemande de sa culture intellectuelle et

de ses richesses spirituelles les plus précieuses, bien que doué de la plus fine compréhension pour la poésie allemande, Heine demeure dans son être intime, dans sa sensibilité, dans sa nature d'artiste, anti-allemand des pieds à la tête : — anti-allemand par son manque de pudeur et de piété, de véracité et de fidélité, de respect devant la femme, — anti-allemand par sa lubricité et sa frivolité, voire même par son talent pour l'ironie et la malice, — anti-allemand par son aversion pour les héros d'Allemagne et leurs exploits comme aussi par son enthousiasme pour la France et pour Napoléon¹ ». On voit en Heine « non point une étoile capable de guider la nation mais un décevant feu-follet ». Ce sémitisme inassimilable, « ce prototype du judaïsme moderne » *décadent* » est un péril public. Une opération s'impose ; car « le danger d'un empoisonnement de l'organisme national s'aggrave de la façon la plus menaçante² ».

Que faut-il penser de cette « légende » qui, sous ses diverses variantes, tend en somme à rejeter Heine de l'histoire de la culture allemande, à le présenter comme une sorte de génie malfaisant indigne de tout hommage et dont il importe, au nom de la salubrité publique, d'anéantir l'influence délétère ?

Nous ne nions point qu'elle ne puisse contenir une part de vérité. Et, d'abord, il est incontestable que Heine tient à sa race par de solides attaches. Nous avons noté sa sympathie profonde pour les traditions religieuses du judaïsme, sa vénération pour l'*Ancien Testament*, la conception juive d'un dieu vengeur à laquelle il aboutit dans ses dernières années. Nous avons vu son amour sincère pour ses coreligionnaires malheureux et son dévouement à la cause de l'émancipation des juifs. On a pu reconnaître des traits de race juifs dans sa sensualité qu'on a rapprochée de celle qui éclate dans le *Cantique des Cantiques* ; dans son esprit de famille, surtout dans sa piété filiale qu'on s'accorde généralement à reconnaître

1. Nietzki. *H. Heine als Dichter und Mensch*, Berlin, 1895, p. 132.

2. Xanthippus. *Was dünket euch um Heine*, Leipzig, 1888, p. 2, 100.

pour un des traits les plus sympathiques de sa nature; dans ce rationalisme abstrait qui est l'un des éléments essentiels de sa philosophie et qui apparaît si fréquemment chez les juifs supérieurs; dans son ironie enfin, dans cette amère ironie juive, « âcre fleur d'amertume éclore sur les eaux saumâtres des rancunes séculaires », douloureuse revanche d'une race longtemps courbée sous l'opprobre et persécutée par des haines implacables ¹. Heine est donc bien un juif. Il serait surprenant qu'il ne l'eût pas été. — Mais est-ce là une raison suffisante pour lui dénier le titre d'Allemand? On n'attendra pas de nous, évidemment, que nous entrons ici dans la discussion des partis pris antisémitiques. Nous nous bornerons simplement à remarquer, d'abord, que Heine appartenait sans contestation possible à la catégorie des juifs *expansifs* et souhaitait évidemment en toute sincérité non pas tant le maintien de l'intégrité de la race juive que sa fusion de plus en plus complète dans la masse de la nation. Et nous constaterons ensuite que ce juif s'est, de l'aveu de presque tous, suffisamment assimilé le génie germanique pour avoir compris, plus profondément que la plupart de ses contemporains, même les créations instinctives de l'âme populaire, les légendes, les vieilles traditions, la poésie populaire de l'Allemagne ². Heine fut donc, dans tous les cas, un sémite très fortement germanisé.

Est-on, maintenant, en droit de lui reprocher d'être demeuré étranger à toute espèce de sentiment national? — Je n'aurai garde, bien entendu, de vouloir décider si Heine fut ou non bon patriote; car il est trop évident qu'un Français ne saurait avoir la prétention de s'instituer juge en

1. On trouvera une analyse intéressante des traits de race juifs chez Heine dans l'article de M. A. Leroy-Beaulieu, *Le génie juif et l'esprit juif*, Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1892.

2. Si l'on en croit le témoignage du Dr Rottenburg, le prince de Bismarck aurait, au moment des polémiques au sujet du monument Heine, pris parti pour le poète et reconnu en ces termes qu'il était véritablement une gloire allemande : « *Und vergessen die Herren denn ganz, dass Heine ein Liederdichter ist, neben dem nur noch Goethe genannt werden darf, und dass das Lied gerade eine spezifisch deutsche Dichtungsform ist?* »

matière de patriotisme allemand. Mais peut-être nous sera-t-il permis d'essayer d'analyser la nature exacte des sentiments que Heine a éprouvés soit pour l'Allemagne, soit pour la France. — Or nous noterons, en premier lieu, que Heine n'a pas été matériellement infidèle à sa patrie. Treitschke a bien essayé de démontrer que Heine aurait, vers 1843, acquis la nationalité française. Il ressort toutefois des recherches toutes récentes d'Elster que le poète a bien, à ce moment, sollicité son *admission à domicile* en France (ce qui était une condition préalable nécessaire pour l'obtention de la *naturalisation*), mais que sa demande avait été repoussée parce qu'il lui était impossible soit de produire son acte de naissance qui avait été brûlé, soit de se procurer un extrait de naissance valable¹. Nous ne pouvons donc assurer que Heine n'ait pas *songé* à se faire naturaliser à un moment où sa qualité d'étranger l'exposait à se voir du jour au lendemain expulser de Paris à la première réclamation des autorités prussiennes. Il n'est pas impossible qu'il soit resté Allemand malgré lui; et peut-être se vantait-il lorsqu'il déclarait en 1854 que seul « son absurde orgueil de poète allemand l'avait retenu de devenir Français, ne fût-ce que pour la forme ». Il n'en est pas moins certain qu'il énonçait la stricte vérité lorsqu'il affirmait qu'il n'avait sacrifié ni une soie de son teutonisme, ni un grelot de son bonnet de fou allemand et qu'il était toujours en droit de dire à Massmann : « Nous autres ânes allemands²! » — Est-il exact, d'autre part, de dire que chez Heine les sympathies pour la France aient fait tort à l'amour de la patrie allemande? — C'est bien douteux. Certes Heine se plaît à couvrir sans cesse d'éloges parfois hyperboliques la France et les Français. Mais il y aurait quelque naïveté de notre part à voir dans ces effusions une preuve irrécusable de la chaleur de ses sentiments et de la ferveur de son admiration pour notre pays. Ne nous faisons pas d'il-

1. E. Elster. *War Heine französischer Bürger?* Deutsche Rundschau, août 1902, p. 222 ss.

2. VI, 390.

lusions : Heine, comme l'a montré très finement Legras¹, connaissait en somme la France assez superficiellement et l'estimait beaucoup moins haut qu'on ne serait tenté de le croire à première vue. Il n'a guère vu de la vie française que l'aspect extérieur et la façade mondaine ; il n'a pas pénétré le caractère français beaucoup plus profondément que la plupart de ses compatriotes et a brodé le plus souvent de brillantes variations sur le thème bien connu du Français spirituel et léger, sociable et frivole, égalitaire et matérialiste, épris de gloire et de liberté. Il n'a jamais cessé, au fond, de se sentir « étranger » parmi nous. Il regarde la France comme une nation qui vieillit ; elle a certes un passé glorieux, elle a beaucoup fait pour le développement de la culture européenne ; mais elle est faible, divisée, corrompue et il semble que l'avenir soit pour elle gros de menaces et de périls. Tout en l'aimant sincèrement, il se demande si elle n'est pas destinée à périr dans les tourmentes qui se préparent. Comme plus tard Nietzsche, il ressent pour le génie français une réelle sympathie ; mais il considère notre pays un peu comme un Romain lettré pouvait jadis considérer la Grèce de la décadence ; il a l'impression que la France est « faible sur jambes » ; et si l'idée de voir un jour les « sales bottes teutoniques » fouler de nouveau l'asphalte du boulevard n'a rien qui l'enchantent, cette perspective ne lui semble en tout cas nullement invraisemblable. Pour un renégat du germanisme, Heine a vraiment peu de confiance dans l'étoile de la France.

Il n'est, à mon sens, pas douteux, inversement, qu'il n'éprouve pour l'Allemagne un amour infiniment plus profond et plus vrai. S'il lui arrive parfois de *jouer* le poète en exil avec une certaine complaisance, il faut bien reconnaître que son exil, jusqu'à un certain point volontaire avant 1844 est devenu, à partir de ce moment, forcé. Et bien qu'il ait beaucoup apprécié l'hospitalité française, bien qu'il ait trouvé en Paris un lieu d'exil très supportable, j'ai cependant l'impression qu'il a dû

1. H. Heine, *poète*, p. 173 ss et 283 ss.

ressentir souvent la nostalgie de la patrie lointaine et que ses plaintes ne sont pas seulement une pose littéraire, mais l'expression d'un sentiment sincère et vécu. — Puis, malgré toutes les railleries qu'il décoche aux Allemands, il a foi dans leur avenir. Ce n'est pas qu'il pressente le développement prodigieux qu'allait prendre la *puissance* allemande dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Sur ce point les adversaires de Heine ont incontestablement raison lorsqu'ils l'accusent d'avoir été mauvais prophète. L'idéal impérialiste lui a toujours été profondément étranger. Heine ne s'est jamais beaucoup passionné pour l'expansion militaire et économique de l'Allemagne, et il n'admettait guère, d'ailleurs, la possibilité de progrès rapides dans le domaine matériel. L'Allemagne lui semblait, pour longtemps encore, vouée à l'impuissance. Il n'aimait pas la Prusse et il ne croyait pas à son hégémonie future. Il la savait ambitieuse et sans scrupules, mais il pensait que ses forces et son audace ne seraient jamais à la hauteur de ses prétentions et que l'opposition des autres peuples l'empêcherait toujours de réaliser son rêve de suprématie¹. Il n'a donc prévu ni Sadowa ni Sedan et n'a contribué en rien à l'œuvre de l'unité allemande pour laquelle il n'éprouvait d'ailleurs pas un bien grand enthousiasme. A cet égard Heine se trouvait en antagonisme très net et tout à fait conscient avec les « patriotes » de son temps, et les champions actuels de l'impérialisme allemand sont parfaitement en droit de le renier et de le combattre. Il n'en avait pas moins, lui aussi, sa conception de la mission de l'Allemagne et du patriotisme allemand, une conception utopique peut-être, mais à coup sûr élevée et généreuse.

« Soyez tranquilles », disait Heine dans la préface du *Conte d'hiver* en s'adressant à ses ennemis les teutomanes ; « soyez tranquilles, j'aime la patrie tout autant que vous. C'est à cause de cet amour que j'ai vécu tant de longues années dans l'exil ; c'est à cause de cet amour que j'y passerai

1. Montégut. *Revue des Deux Mondes*, t. LXIII, p. 243 s.

peut-être le reste de mes jours, sans pleurnicher, sans faire les grimaces d'un martyr. J'aime les Français, comme j'aime tous les hommes, quand ils sont bons et raisonnables, et parce que je ne suis pas assez sot et assez méchant moi-même pour désirer que les Allemands et les Français, ces deux peuples élus de la civilisation, se cassent la tête pour le plus grand bien de l'Angleterre et de la Russie, et pour la plus grande joie de tous les gentillâtres et les mauvais prêtres de ce globe. Soyez tranquilles, jamais je ne livrerai le Rhin aux Français, par cette simple raison que le Rhin est à moi. Oui, il est à moi par un imprescriptible droit de naissance, je suis de ce soi-disant Rhin libre le fils encore plus libre et indépendant. C'est sur ses bords qu'est mon berceau, et je ne vois pas pourquoi le Rhin appartiendrait à d'autres qu'aux enfants du pays. Il faut avant tout le tirer des griffes des Prussiens ; après avoir fait cette besogne nous choisirons par le suffrage universel quelque honnête garçon qui a les loisirs nécessaires pour gouverner un peuple honnête et laborieux ¹. Quant à l'Alsace et à la Lorraine, je ne puis pas les incorporer aussi facilement que vous le faites à l'empire allemand. Les gens de ce pays tiennent fortement à la France, à cause des droits civiques qu'ils ont gagnés à la Révolution française, à cause de ces lois d'égalité et de ces institutions libres qui flattent l'esprit de la bourgeoisie, bien qu'ils laissent encore beaucoup à désirer pour l'estomac des grandes masses. Les Lorrains et les Alsaciens se rattacheront à l'Allemagne quand nous finirons ce que les Français ont commencé, le grand œuvre de la Révolution : la Démocratie universelle ! Quand nous aurons poursuivi la pensée de la Révolution dans toutes ses conséquences ², quand nous aurons détruit le servilisme jusque dans son dernier refuge — le ciel ! — quand nous aurons chassé la

1. Cette phrase, depuis *Il faut avant tout...* manque dans la version allemande. Heine craignait évidemment de heurter le sentiment national en précisant aussi crûment sa pensée.

2. L'édition allemande ajoute cette phrase (que Heine a prudemment omise dans l'édition française) : « Quand nous aurons devancé les Français par l'action comme nous les devançons déjà par la pensée. »

misère de la surface de la terre, quand nous aurons rendu sa dignité au peuple déshérité, au génie raillé, à la beauté profanée, comme nos grands maîtres, les penseurs et les poètes, l'ont dit et l'ont chanté, et comme nous, leurs disciples, le voulons : — alors ce n'est pas seulement l'Alsace et la Lorraine, mais la France tout entière, mais l'Europe et le monde sauvé tout entier, qui seront à nous ! Oui, le monde entier sera allemand ! J'ai souvent pensé à cette mission, à cette domination universelle de l'Allemagne, lorsque je me promenais avec mes rêves sous les sapins éternellement verts de ma patrie. — Voilà mon patriotisme ¹. »

Certes, l'homme qui écrivait cette page enflammée était bien éloigné de prévoir la tournure qu'allaient prendre les événements. Il n'a pas suivi le mouvement qui, vers le milieu du siècle, faisait évoluer le libéralisme allemand vers le nationalisme unitaire. Il travaillait, lui, à une alliance spirituelle et matérielle entre la France et l'Allemagne ; il écrivait dans son testament de 1851 : « La grande affaire de ma vie fut de travailler à l'entente cordiale entre l'Allemagne et la France, et à déjouer les artifices des ennemis de la démocratie qui exploitent à leur profit les préjugés et les animosités internationaux. Je crois avoir bien mérité autant de mes compatriotes que des Français, et les titres que j'ai à leur gratitude sont sans doute le plus précieux legs que je puisse transmettre à ma légatrice universelle ². » Il répudiait la lutte fratricide des peuples pour la puissance politique ; il était « pacifiste » et « bon Européen » ; il rêvait pour l'Allemagne une hégémonie purement spirituelle et il voyait dans son imagination de poète la pensée allemande devançant et guidant la pensée européenne sur la voie du progrès. — L'événement a donné tort à ses prophéties humanitaires, et il faut convenir que Heine fut médiocre observateur politique. Mais il est indéniable aussi que son rêve ne s'est pas éteint avec lui. Aujourd'hui encore on voit en tous pays s'opposer et s'affronter le nationalisme et l'humanitarisme ;

1. II, 429 s.

2. VII, 520.

aujourd'hui encore les champions de l'individualisme national et ceux de la solidarité européenne et humaine se combattent et s'excommunient les uns les autres. Ne nous étonnons donc pas des jugements divergents que l'on porte sur lui. Il est trop « actuel », trop profondément mêlé aux luttes d'idées de l'heure présente pour que l'impartialité soit d'ores et déjà possible. Pour les uns il n'est qu'un idéologue chimérique, mal-faisant, réfuté d'ailleurs par les faits, un ancêtre de ces sans-patrie qui travaillent à la dissolution de l'idée nationale et à la ruine de la puissance nationale. Pour les autres sa conception du patriotisme est juste et bonne : il faut honorer en lui le prophète d'un avenir meilleur qui se prépare, d'une ère de paix et de concorde où, aux luttes sanglantes de peuple à peuple, succédera l'effort de tous vers le progrès et le bonheur. Selon que chacun tiendra pour plus sacrés et plus essentiels les devoirs immédiats envers la « petite patrie » ou ceux plus lointains envers la « grande patrie », il inclinera aussi vers plus de sévérité ou plus de sympathie pour Heine.

Les jugements sur Heine varient aussi en raison du plus ou moins de sympathie, que rencontre chez ses critiques, la cause de la démocratie et de la révolution.

On a assez souvent refusé de prendre au sérieux les protestations de dévouement de Heine à la cause populaire et suspecté même la sincérité de ses sentiments démocratiques. A tort, je crois. Évidemment, et c'est là un point qu'il ne faut jamais perdre de vue lorsqu'on veut juger Heine, il était poète *avant* d'être homme politique. *Poète*, c'est-à-dire épris du beau plutôt que de l'utile, plus préoccupé de donner à ses écrits une forme irréprochable que de travailler au bonheur matériel du peuple, en un mot homme de pensée plutôt qu'homme d'action. Il a pu lui-même se faire, dans sa jeunesse, des illusions sur ses goûts et ses aptitudes. Lorsque vers 1830 il composait les *Reisebilder*, il déclarait faire peu de cas des lauriers poétiques et demandait qu'on mît sur son tombeau un glaive, parce qu'il avait été bon soldat pendant la guerre d'indépendance de l'humanité ; dix ans plus tard,

dans son étude sur Börne, il protestait encore avec énergie contre les journalistes réactionnaires ou radicaux qui prétendaient lui donner son congé politique et le mettre en disponibilité sur le Parnasse. Mais à mesure qu'il avançait en âge, il prenait davantage conscience de sa véritable mission et se rendait compte qu'il contribuait plus sûrement et plus efficacement à la grandeur de son pays en composant des vers qu'en assumant le rôle ingrat et absorbant de tribun. Aussi finit-il par ne plus revendiquer pour lui que le titre de poète : « Le tailleur de pierre qui ornera le lieu de notre dernier sommeil, écrivait-il en 1854, ne sera contredit de personne s'il y grave ces mots : *Ici repose un poète allemand*¹. » Peut-être y aurait-il, dans ces conditions, quelque injustice à condamner Heine avec trop de sévérité s'il réclame le droit de vivre et de penser en artiste et refuse de se soumettre à toutes les obligations du tribun populaire. Sans doute ses adversaires n'avaient pas tout à fait tort quand, aux environs de 1840, ils lui appliquaient la formule : « Un talent, pas de caractère. » Homme politique, Heine ne l'était pas. Il n'avait ni la fermeté d'âme, ni la possession de soi, ni le sens pratique, ni la persévérance qui sont nécessaires pour jouer ce rôle. L'apostolat n'était pas son fait. Même, il n'aimait guère les hommes qui ne vivent que pour une idée ; il les traitait volontiers de maniaques, de fous, d'esprits étroits et médiocres et s'amusait malignement à mettre en relief leurs petits côtés, les exagérations quelque peu ridicules où les entraînait leur passion exclusive. C'est ainsi qu'il faisait un crime à Börne de sa manie de parler politique toujours et partout, même la nuit, même à table, et il lui en voulait beaucoup de l'avoir dégouté de son mets favori, les pieds de veau à la poulette en lui racontant au restaurant toutes les mauvaises nouvelles d'Allemagne qu'il avait pu collectionner dans les journaux². Heine se défendait d'être un « professionnel » de la politique, il n'était qu'un dilettante qui s'occupait de

1. VI, 391 ; cf. 71.

2. VII, 103.

politique un peu en amateur. La défense des intérêts du peuple n'était ni le but unique, ni même le but principal de son existence, et il réclamait hautement pour lui le droit de l'artiste à jouir de la vie, à s'inquiéter avant toute autre chose du développement harmonieux de son génie. Il ne faisait point mystère de son goût pour le confort, pour le luxe, pour la beauté ; il n'estimait pas déshonorant, pour satisfaire ces besoins, d'avoir recours à la bourse de son oncle Salomon ou même de se faire pensionner par le gouvernement français. Tout cela eût été imprudent et blâmable de la part d'un homme politique. Et l'on ne peut s'étonner, en vérité, que les contemporains de Heine se soient scandalisés parfois de cette attitude de détachement qu'il affectait, en maintes circonstances, des plaisanteries irrévérencieuses dont il criblait les démocrates les plus sincères, de ses goûts de jouisseur voluptueux, du très aristocratique dédain pour le peuple laid, inintelligent et maladroit qu'il affichait à tout propos avec un provocant cynisme. Mais Heine n'était pas et ne voulait pas être un homme d'action, un chef de parti. Et ces imprudences de langage et de conduite, inexcusables chez un tribun, n'ont pas la même gravité chez un artiste : elles ne sauraient, à mon sens, prouver que Heine n'était qu'un « démagogue de salon » et n'a fait que jouer avec les convictions démocratiques sans s'y attacher sérieusement.

Et de même qu'il est avant tout poète, Heine est aussi essentiellement individualiste. Par là aussi il peut paraître au premier abord un démocrate assez suspect. Évidemment son individualisme faisait de lui, tout d'abord, un adversaire du gouvernement et de l'ordre social établi. Il ne pouvait admettre que, selon la théorie de Hegel, l'État pût être la fin suprême au-dessus de laquelle il n'y a rien ; que l'individu fût tenu de lui subordonner ses intérêts particuliers, sa volonté personnelle ; que le citoyen ne dût vivre que par et pour la Cité. Il estimait trop la personnalité humaine pour consentir à ce qu'elle fût ainsi mise en tutelle, et il prisait peu les vertus civiques en honneur dans l'État prussien,

l'exacte discipline, l'abnégation, le sentiment de la hiérarchie, l'accomplissement consciencieux de la tâche imposée. Il comparait irrévérencieusement le soldat prussien à ces pages du moyen âge qui portaient en leur cœur la fidélité et un écu au bas du dos ; mais tous les sujets prussiens n'étaient-ils pas, eux aussi, une façon de soldats portant tous cet ignominieux écu, insigne de leur servitude. Et il lui semblait que le devoir présent c'était d'affranchir l'homme moderne de toutes les entraves traditionnelles qui le retenaient captif, de mettre fin à l'oppression que l'État trop puissant faisait peser sur le sujet, afin que chaque individu pût développer librement sa personnalité. Or dans ce combat contre le despotisme des rois et de l'Église il avait pour alliés naturels tous les partis d'opposition, depuis les libéraux jusqu'aux socialistes. Mais en véritable individualiste qu'il était, il entendit garder toujours son indépendance ; dans la mêlée des partis politiques il se choisit un poste isolé, refusant de s'enrôler dans les armées belligérantes, tirillant même au besoin contre les gens de son propre parti quand leur figure ou leurs propos ne lui revenaient pas, combattant pour la liberté en irrégulier, en « enfant perdu », comme il le dit dans une poésie célèbre du *Romancero*. — Puis, s'il fait une guerre acharnée à l'État moderne, Heine, toujours en vertu de son instinct individualiste, n'est guère moins hostile à l'idéal *égalitaire* cher à beaucoup de démocrates, à cet idéal de la « bête de troupeau » que Nietzsche devait comme lui stigmatiser, plus tard, avec une si furieuse éloquence. Heine se rend compte que dans une société démocratique où tous seraient égaux devant la loi, où chacun aurait droit à une part égale de bonheur, le libre épanouissement de la personnalité rencontrerait mille obstacles ou deviendrait même complètement impossible ; il croit voir que la morale de l'égalitarisme est, tout comme la morale chrétienne, une morale de troupeau, qui prescrit comme celle-ci l'amour du voisin, l'acceptation paisible d'une commune médiocrité, qui réprouve comme elle les révoltes de l'orgueil, les empiétements hardis de la volonté individuelle puissante ; il reconnaît dans les

démocrates du type de Börne des « Nazaréens », des ascètes spiritualistes qui prétendent transformer le monde en une caserne ou en un hôpital. De là sa répugnance profonde pour les tendances des radicaux et des républicains. De là aussi son scepticisme et son découragement lorsqu'il crut voir, vers la fin de sa vie, que le socialisme aboutissait à la même conclusion que le radicalisme. Vers quelque direction qu'il regardât, partout il voyait la société hostile à l'individualisme. D'un côté les conservateurs prêchaient la discipline, l'obéissance, la subordination du sujet à l'État représenté par le roi ; à l'autre extrémité républicains et communistes parlaient de liberté et d'affranchissement ; en réalité ils protestaient contre les privilégiés qui s'élevaient encore au-dessus de la masse du peuple et demandaient que le niveau fût passé indistinctement sur tous.

Cela n'empêchait pas, d'ailleurs, que malgré ses répugnances d'artiste, d'aristocrate, d'individualiste pour la foule, Heine n'ait aimé le peuple très sincèrement, d'un amour qui avait sa source profonde dans un des traits essentiels de sa sensibilité. Notre poète, comme tant de modernes, goûtait profondément la nature ; il ressentait une tendresse toute particulière pour sa terre natale, pour les montagnes du Harz qu'il avait parcourues à pied, pour les grèves de Nordeney où il avait si souvent promené sa rêverie, surtout pour la vallée du Rhin où s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse. Or, il aimait le peuple allemand un peu comme il aimait sa patrie. Le marin qui sillonne la mer, le laboureur qui vit et meurt sur son champ, le mineur attaché à la montagne, lui semblaient participer de la vie obscure et mystérieuse des choses. Ce poète très raffiné et très personnel comprenait les simples et les naïfs qui sont tout près de la nature et dont la personnalité est à peine ébauchée ; il savait dire leurs croyances enfantines, leurs joies et leurs peines ; il s'apitoyait sur leurs souffrances. Il compatissait de tout cœur à la tristesse résignée de ces pauvres émigrants allemands qu'il avait rencontrés un jour près du Havre, fuyant

leur patrie pour aller tenter fortune en Algérie ? Ce n'est pas, lui disaient-ils, que le pays soit mauvais, mais nous ne pouvions plus y tenir ! Les impôts ruineux, les exactions des nobles, le service militaire... « Que devons-nous faire, concluait-ils, fallait-il commencer une révolution ?¹... » Voilà le peuple comme Heine le comprend et l'aime. Il le raille parfois, ce bon peuple, ce grand lourdaud de *Michel* allemand, ce débonnaire géant, indolent et résigné, qui se laisse malmener sans résistance, ou qui dort obstinément, ramenant jusque sur le nez son bonnet de nuit² ; parfois même il s'irrite contre lui et lui rappelle que, d'après la loi de Moïse, l'esclave affranchi qui ne veut pas quitter son maître doit être cloué par l'oreille contre la porte de la maison seigneuriale³... Au fond, il l'aime parce qu'il est inoffensif et bon, humble et naïf, parce qu'il est malheureux et exploité. Ne nous dissimulons pas que cet amour un peu romantique des humbles et des opprimés n'a point chez Heine son origine dans un sentiment de respect philosophique pour la personnalité humaine, ni dans la foi démocratique en la souveraineté du peuple. Il est très douteux qu'un accroissement de la puissance populaire lui eût causé un réel plaisir. Si le peuple s'était avisé de lire des journaux de prêter l'oreille à la propagande révolutionnaire et d'acquérir ainsi une demi-culture intellectuelle, des notions confuses sur les questions sociales et politiques, s'il était entré en révolte contre ses oppresseurs et avait essayé de faire valoir ses droits, Heine l'eût estimé peut-être davantage, mais à coup sûr il l'eût moins aimé. Ses instincts de poète comme ses opinions démocratiques le portaient à s'intéresser au peuple naïf et primitif qui mène une vie encore presque végétative, qui est en quelque sorte un produit de la terre au même titre que les plantes et les animaux. Contre le *peuple souverain*, en revanche, le poète avait les plus aristocratiques préjugés et il les exprimait, nous l'avons vu, sur le ton du plus insolent

1. IV, 17.

2. VII, 42 ; IV, 136.

3. VI, 62.

persiflage, affichant bien haut son aversion pour la bêtise, la méchanceté et la sottise de ce monarque en guenilles, et proclamant sans détour « son horreur de tout ce qui se fait par la multitude ». Constatons de nouveau que des boutades de ce genre — et on en rencontre à chaque pas dans l'œuvre de Heine — étaient bien faites assurément pour déconcerter et scandaliser les âmes simples qui aiment les attitudes nettes et ne comprennent que les grands partis pris. On ne peut guère leur reprocher de s'être demandé s'il convenait bien à un défenseur du peuple de souligner aussi crûment, aussi brutalement les imperfections de son client, ni s'étonner qu'elles aient eu peine à comprendre les sentiments également sincères, mais en apparence au moins contradictoires qui faisaient parler ce poète à l'âme complexe, tantôt comme un socialiste, tantôt comme un aristocrate endurci.

Était-il réellement impossible de concilier ces aspirations si diverses ? L'antinomie entre les sympathies démocratiques de Heine d'une part, et, de l'autre, son aversion décidée pour l'égalitarisme niveleur, son enthousiasme pour la beauté et la haute culture, ses revendications individualistes en faveur du libre développement de la personnalité humaine, — cette antinomie, dis-je, était-elle ou non définitive et irréductible ? Ce n'est pas ici le lieu de s'engager dans la discussion de ce problème si controversé. Constatons simplement que Heine lui-même ne le croyait pas, pendant les années qui suivirent la révolution de Juillet. Et il serait aujourd'hui plus que jamais téméraire d'affirmer que sa religion saint-simonienne ne contenait pas une âme de vérité. Il semble donc qu'on puisse aujourd'hui, avec moins de scrupules que n'en eurent ses contemporains, le classer, comme il le réclamait, parmi les champions de la cause de l'émancipation du peuple. Dans tous les cas, si même on hésitait, finalement, à reconnaître en lui un authentique *démocrate*, on ne saurait un seul instant douter qu'il fut un tempérament essentiellement *révolutionnaire*. Révolutionnaire en matière politique et sociale, il combat à outrance

la prééminence de l'aristocratie, dénonce avec éloquence les vices de la bourgeoisie capitaliste, se montre hostile ou défiant en face du pouvoir royal, prédit un bouleversement social qui fera passer le pouvoir aux mains des prolétaires et travaille à ruiner dans les esprits le respect de la hiérarchie traditionnelle, à discréditer radicalement l'ancien régime et ses représentants. Révolutionnaire en religion, il proclame la « mort de Dieu », la banqueroute définitive de la conception d'un Dieu personnel et combat avec une ardeur infatigable la domination de l'Église et du clergé. Révolutionnaire en morale, il s'élève hardiment contre le spiritualisme chrétien ou le rigorisme kantien, proclame les droits légitimes du sensualisme, et, chose plus grave, brave non pas seulement dans ses théories, mais aussi dans ses actes mainte prescription du code de la moralité bourgeoise, de cette *zahlungsfähige Moral* du philistin calculateur qu'il détestait et méprisait. — Or il est clair que Heine a mal mesuré ce qu'il appelait les puissances du passé et les a crues, dans leur ensemble, bien moindres qu'elles n'étaient en réalité. Au point de vue politique cela ne fait aucun doute. Il a mal apprécié la puissance relative des facteurs politiques en présence. La royauté prussienne, l'aristocratie féodale et l'armée, la bureaucratie gouvernementale, l'aristocratie nouvelle de l'argent et de l'entreprise étaient des forces dont il méconnaissait l'importance et dont il n'a pas prévu les succès. Plus prudent en religion et en morale où il voyait fort bien la grandeur des adversaires auxquels il s'attaquait, il a cependant aussi, en définitive, estimé peut-être trop bas la puissance et la vitalité de la tradition « nazaréenne ». — Mais si les faits ont démenti bien des espérances en tout cas prématurées de Heine, nul ne peut affirmer d'ores et déjà l'inanité définitive de ses efforts pour la cause révolutionnaire. Il n'a pas prévu les succès de la Prusse et de sa politique réaliste, ni la restauration de l'empire allemand ; c'est entendu. Mais Heine ne fut-il pas clairvoyant, d'autre part, lorsque dès 1833 il affirmait que la question sociale primait la question politique ou lorsque,

vers 1842, avant d'avoir connu Marx et Lassalle, à un moment où la propagande socialiste en Allemagne se réduisait encore à fort peu de chose, il dénonçait à ses compatriotes les progrès menaçants du communisme et leur prédisait un bouleversement de l'ordre social dans l'Europe entière ? L'accroissement prodigieux du parti socialiste allemand à la fin du siècle est la preuve que Heine savait, malgré ses erreurs, lire lui aussi dans le livre de l'avenir. On peut combattre les tendances de ce parti, les déclarer dangereuses et subversives, on peut nier que l'heure du triomphe sonne jamais pour lui ; dans ce cas on sera évidemment logique en faisant peu de cas de Heine ou en le présentant comme un péril public. Mais en revanche aussi, de nombreux adeptes de la cause socialiste se sont faits, pour la raison inverse, ses apologistes. Ils lui pardonnent ses incartades d'aristocrate ; ils passent condamnation sur ses fantaisies d'artiste, sur son sensualisme et ses goûts de luxe ; ils haussent les épaules devant ses faiblesses de caractère ; ils ne se scandalisent même pas trop de son manque d'enthousiasme pour l'idéal communiste. Ils estiment que son amour sincère du peuple, sa pitié pour les déshérités, sa haine pour la réaction féodale et cléricale, son mépris de la bourgeoisie capitaliste, font de lui un révolutionnaire authentique, digne du respect et des hommages de tous les démocrates sincères. Marx fait grand cas de lui en dépit de ses inconséquences et le cite à tout instant dans ses œuvres. Bebel termine son discours du 3 février 1893 au Reichstag en citant les vers célèbres du *Conte d'hiver* « Il pousse ici-bas assez de pain pour tous les enfants des hommes... » comme l'expression poétique la plus parfaite de l'idéal socialiste. Et récemment encore l'historien du parti socialiste allemand, F. Mehring, mettait l'*immoral* Heine bien au-dessus des honnêtes philistins radicaux entachés d'esprit bourgeois comme Börne ou Ruge, et le vantait comme le plus génial des poètes de la révolution.

Il me semble enfin que la divergence des jugements portés sur la personnalité de Heine ait également sa raison d'être

dans la diversité des attitudes que l'on adopte aujourd'hui en face du phénomène de la « décadence ¹ ».

Certes Heine — nous l'avons souligné à diverses reprises — ne peut en aucune façon être rangé au nombre de ces dégénérés chez qui la source d'énergie est appauvrie ou épuisée et qui se traînent douloureusement vers l'inévitable dissolution. Son tempérament est au contraire d'une admirable richesse. Il fut un sensitif doué de la plus merveilleuse impressionnabilité ; un intellectuel qui s'enthousiasmait pour un idéal rationnel de liberté et d'égalité ; un voluptueux ardemment épris de jouissance et de beauté ; un passionné, prompt à l'amour comme à la haine et dont le cœur a toujours vibré avec une intensité extraordinaire ; un combatif prompt à l'attaque comme à la riposte, usant sans scrupule et sans ménagement des armes redoutables que la nature lui avait départies ; un impitoyable railleur dont le coup d'œil infallible découvrait aussitôt le point faible de l'adversaire et qui se défendait contre la médiocrité et la sottise, contre la méchanceté et le mal par le rire cruel parfois, mais souvent aussi par l'humour sain et joyeusement amusé. Il y avait chez lui un solide fonds de santé, une vitalité exubérante qui résista avec une ténacité inouïe à l'envahissement progressif d'un mal inexorable. Jusqu'au bout de sa longue agonie nous avons vu Heine rester en pleine possession de ses facultés intellectuelles, de son génie de poète, de son indestructible jeunesse de cœur ; jusqu'au bout il est demeuré « fidèle à la terre » dans les grandes comme dans les petites choses, passionnément attaché à la vie qui le fuyait, sans aspirations mystiques vers la grande Nuit, sans nostalgie douloureuse ou extasiée de l'au-delà.

¹ Je me sers, faute de mieux, du terme de « phénomènes de décadence » pour désigner un ensemble de faits *psychiques* — tels que le développement de l'impressionnabilité et de l'émotivité, l'affaiblissement de la volonté, la dissolution de l'unité de la personnalité, etc. — qu'on regarde souvent comme des symptômes de dégénérescence physiologique. Mais je tiens à dire, pour éviter tout malentendu, que je ne prétends nullement que des faits psychiques tels que ceux que je décris soient des phénomènes *morbides*, ni, surtout, qu'ils doivent nécessairement avoir pour conséquence la *déchéance* des individus, des peuples, des époques où ils se manifestent.

Mais cette nature si admirable à bien des égards n'en a pas moins ses tares très visibles et qui sautent aux yeux de l'observateur le plus bienveillant.

C'est d'abord un certain manque de délicatesse qui étonne chez une personnalité par ailleurs aussi fine et aussi aristocratique. Ce trait déplaisant du caractère de Heine apparaît tout d'abord dans sa façon d'organiser sa vie matérielle. Il serait assurément pédant de lui faire un crime de ses besoins de confort, de bien-être, de luxe ; et il y aurait quelque pharisaïsme à le condamner trop rigoureusement pour ne pas s'être toujours montré assez difficile dans le choix des moyens employés pour satisfaire ses goûts dispendieux. On ne peut s'empêcher de regretter, pourtant, qu'il se soit aussi aisément résigné à compter, pour vivre, sur les bienfaits de son oncle Salomon et n'ait pas trouvé l'énergie nécessaire pour se rendre libre de toute obligation vis-à-vis de ses riches parents ; on s'étonne qu'il ait accepté, au risque de compromettre son indépendance d'écrivain et son bon renom de publiciste, « l'aumône de la France », la fameuse pension sur les fonds secrets qui semblait être le prix de ses complaisances pour le gouvernement de Louis-Philippe ! On peut évidemment plaider avec succès les circonstances atténuantes en sa faveur : il n'a été, cela ne fait pas de doute, ni un parasite ni un vendu. On eût préféré pourtant, dans l'un et l'autre cas, lui voir sauvegarder sa dignité avec une intransigeance plus chatouilleuse. Et ce même laisser-aller apparaît chez lui à tout instant. On déplore que, dans ses polémiques, il se soit permis parfois — comme vis-à-vis de Platen ou de Pfizer — de basses et grossières diffamations sur la vie privée de ses adversaires ; on regrette qu'il se soit servi si souvent et si volontiers de l'insulte violente ou obscène comme arme de combat ; on trouve fâcheux qu'il n'ait pas hésité à attaquer un mort comme Börne ou une femme comme M^{me} Wohl-Strauss. Je veux bien, là encore, qu'on excuse ces incartades en alléguant qu'il a vécu dans une période de troubles où, comme il le disait, l'on n'avait souvent d'autre alternative

que de tuer soi-même où d'être tué et où, par conséquent, chacun se voyait contraint de faire usage, sans miséricorde ni ménagements, de toutes les armes qui lui tombaient sous la main. Constatons simplement, dans ce cas, que les scrupules de délicatesse ne l'ont jamais beaucoup gêné dans ses polémiques, et observons aussi que, d'une manière générale, il y a souvent dans ses allures une sorte de désinvolture un peu cynique qui affecte désagréablement. On ne trouve pas chez lui cette distinction d'âme, cette *Vornehmheit*, ce besoin méticuleux de « propreté » intellectuelle et morale qui est un des traits saillants de la nature d'un Nietzsche par exemple : « C'est une coutume invariable chez moi, disait ce dernier : — l'absolue pureté en moi et autour de moi m'est une nécessité vitale, je meurs dans des conditions d'existence douteuses — je nage, je baigne, je barbote en quelque sorte constamment dans l'eau claire, dans quelque élément parfaitement limpide et brillant. » Rien de tel chez Heine. Il n'est point une hermine. Pour sincère qu'il soit, il ne s'interdit pas à l'occasion un certain cabotinage ; s'il est, bien entendu, faux qu'il ait joué la comédie de la passion comme amoureux, ou la comédie de l'exil comme patriote, ou la comédie de l'apostolat social comme tribun, on ne sait peut-être pas toujours, en revanche, très exactement, chez lui, où finit la vérité et où commence la « phrase ». Il n'a pas non plus la superstition de l'exactitude rigoureuse et ses allégations sont souvent sujettes à caution. Enfin il tolère autour de lui une société souvent bien douteuse, depuis le louche aventurier Wit de Döring avec qui nous l'avons vu lié à Hambourg et à Munich, jusqu'au pittoresque brasseur d'affaires Friedland dont il disait, en se réconciliant avec lui peu de temps avant de mourir, qu'il devait se hâter de venir le voir pour qu'il ait le plaisir de l'entendre encore une fois mentir. Et dans le choix de ses intimités féminines, Heine s'est montré moins difficile encore. « Je suis condamné, écrivait-il un jour à Laube, à n'aimer que les créatures les plus basses et les plus vulgaires. — Comprenez bien combien cela doit faire souffrir un

homme qui est fier et a beaucoup d'esprit ¹. » Souffrit-il tant que cela de la médiocrité d'âme de ces « Diverses » qu'il rechercha si volontiers ? Il est permis de supposer que cette douleur dut être assez supportable puisque nous voyons le poète subir finalement pendant vingt ans, sans révolte, semble-t-il, ni rancœurs, le contact quotidien de la grisette parisienne qu'il avait choisie comme compagne de sa vie, de cette épaisse et indifférente Mathilde, si banalement frivole et niaise, si lamentablement nulle par l'intelligence et le cœur. Loin de nous la pensée de reprendre contre Heine l'accusation de cynisme et d'immoralité si souvent portée contre lui par ses adversaires. Nous savons très bien que cette attitude quelque peu débraillée et qu'il affectait volontiers ne l'a pas empêché de rester toujours pleinement conscient de sa nature supérieure, de sa dignité d'homme et d'écrivain ; et nous ne lui reprocherons pas d'avoir fait fi d'un certain respect de soi qui n'est souvent que puritanisme prudhommesque ou incapacité malade de s'accommoder aux réalités de l'existence. Nous nous bornons à noter qu'il n'était pas sujet, en général, à ces dégoûts intransigeants qui rendent impossibles aux délicats certaines compromissions ou certaines promiscuités ².

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un trait somme toute assez secondaire de sa physionomie. Un caractère infiniment plus important, c'est le manque d'harmonie et d'équilibre qui se décèle chez lui. On ne saurait en douter : Heine est une nature hypernervieuse dont les manifestations prennent très vite un caractère d'intensité excessive et sans doute quelque peu morbide. Son impressionnabilité s'exaspère en une sorte d'hyperesthésie qui le rend apte à analyser jusque dans le détail de leur complexité

1. Lettres, XX, 301.

2. Peut-être est-il permis d'expliquer ce trait comme un symptôme de « décadence ». Il est certain qu'on observe chez nombre de dégénérés un affaiblissement considérable de la délicatesse physique et morale. Faut-il voir dans cette affectation de cynisme débraillé que nous observions chez Heine la première manifestation d'une tendance qui se développe et s'exagère chez certains individus anormaux ? Je me borne à indiquer cette possibilité sans insister davantage sur une hypothèse qui ne me paraît guère vérifiable.

des états d'âme en apparence simples. Son émotivité est telle que tous ses sentiments de joie ou de tristesse, d'amour ou de haine s'amplifient d'une façon démesurée et impriment à tout son être des vibrations douloureuses. Sa combativité prompte à s'exalter devient aisément une sorte de frénésie qui lui fait oublier toute prudence, toute équité, toute modération et le pousse à des extrémités qu'il est le premier à regretter ensuite. Son humour dégénère à tout instant en une douloureuse ironie qui le condamne à ne plus pouvoir ressentir d'émotions simples, mais l'oblige à rire ou à plaisanter pendant qu'il souffre, à souffrir, au sein du bonheur, à l'idée des tristesses qu'il pressent. — Nietzsche compare souvent la vie psychique de l'homme à une sorte de bataille où les divers instincts, les diverses passions qu'il porte en lui déploient tous à tout instant leur maximum d'énergie et luttent pour l'hégémonie. Chez Heine cette lutte a pour résultat un état de perpétuelle instabilité. Il semble qu'il flotte au gré de la sensation ou de l'impression du moment ; on le voit osciller sans cesse du cynisme au mysticisme, de l'amour à la haine, du lyrisme à l'ironie, de l'enthousiasme au désenchantement. On soupçonne parfois qu'il n'est maître de lui qu'à un très faible degré. On ne discerne pas toujours chez lui, la présence d'un moi un et autonome, d'un pouvoir central conscient et dominateur, capable de coordonner et d'organiser la multiplicité des impressions ; son moi apparaît plutôt comme la résultante complexe et mouvante de puissances élémentaires qui échappent à tout contrôle et demeurent assez indépendantes les unes des autres. On serait presque tenté de dire qu'il *n'agit* pas mais qu'il *est agi*, qu'il est en quelque sorte simplement le théâtre de phénomènes variés qui se déroulent en lui en dehors de la participation d'une « volonté » une et persistante. Un instant seulement, vers les premiers temps de son séjour à Paris, il croit trouver dans le Saint-Simonisme une conception de la vie à laquelle il puisse adhérer complètement : il échafaude un système assez cohérent, une religion panthéistique et socialiste qui donne satisfaction à tous ses instincts,

à son intelligence de rationaliste, à son amour pour le peuple, à son imagination d'artiste, aux exigences de son tempérament d'aristocrate. Pendant quelques années il est en possession d'un idéal qui semble répondre à toutes ses aspirations et à la réalisation duquel il peut vouer sa vie et ses efforts. Mais cette unité ne tarde pas à rompre : bientôt il constate que ses aspirations se dissocient irrémédiablement. Sa raison et sa foi démocratiques lui ordonnent de travailler à un idéal égalitaire que réprouvent son sens d'artiste et ses goûts d'aristocrate et dont ils ne peuvent concevoir la réalisation qu'avec effroi et répugnance. Son instinct religieux, d'autre part, impose par un coup d'État à sa raison mal persuadée la foi en un Dieu personnel, la croyance à l'immortalité de l'âme. Et il semble que Heine, impuissant à rétablir l'harmonie rompue entre les divers éléments de sa nature, se soit borné finalement à constater leur divorce avec une ironique résignation, et ait accepté de voir son moi se dissoudre en quelque sorte en une poussière amorphe de pensées, d'émotions, de volitions divergentes. — Or, cette anarchie des instincts élémentaires surexcités et finalement dissociés, cet affaiblissement du pouvoir central régulateur et modérateur, cette dissolution de la personnalité, cette désagrégation de la synthèse mentale — qu'est-ce autre chose que des symptômes typiques de « décadence » ? Et n'est-on pas en droit de supposer qu'il y a corrélation entre ces phénomènes psychiques et les phénomènes pathologiques qui ont ruiné progressivement l'organisme physiologique de Heine ?

Sur ce problème de la « décadence », sur l'interprétation à donner aux phénomènes psychiques dont je viens de parler, sur la valeur symptomatique qu'il convient de leur attribuer, les esprits sont, aujourd'hui encore, loin d'être d'accord. Il semble que l'on puisse, d'une manière générale, discerner à ce sujet deux grands courants d'opinion.

Les uns adoptent une attitude résolument hostile et négative. Ils voient essentiellement dans le décadent un être anormal, de valeur inférieure et, qui plus est, dangereux. Pour eux

Heine n'a pas seulement le tort d'être un malade dont l'œuvre et la pensée ont un caractère plus ou moins morbides ; il est un véritable danger social. Le péril de la décadence menace en effet la société d'aujourd'hui. Par suite de l'accélération incessante du rythme de l'existence, la vie moderne est devenue de plus en plus hâtive, précipitée, fiévreuse. Les mêmes symptômes psychiques que nous notons chez Heine, l'hyper-excitabilité nerveuse, l'émotivité exaltée, l'affaiblissement de la volonté, la dissolution de l'unité de la personnalité, l'anarchie des instincts apparaissent à des degrés très divers chez un grand nombre d'individus. Si, comme le prétend par exemple Lamprecht, le phénomène psychique essentiel de l'époque contemporaine est l'intensification de la vie nerveuse, l'effort de l'homme moderne pour prendre conscience de plus en plus complètement de ses états nerveux, pour explorer toujours plus à fond le domaine de la vie psychique élémentaire, il est clair que la civilisation européenne est, de ce fait, exposée à un danger sérieux. La culture exclusive de l'excitation nerveuse ne peut qu'être néfaste à la longue et amener des phénomènes de régression en grand. — Et l'on voit aussitôt en quel sens la préoccupation de combattre la décadence va déterminer les jugements sur Heine. Nous avons en Heine, dira-t-on, un type supérieur de dégénéré hyper-nerveux ; or son exemple est malsain parce que, dans une certaine mesure, contagieux. L'admiration même qu'il rencontre est déjà un symptôme fâcheux ; c'est l'indice que beaucoup d'entre nous ont perdu l'instinct de ce qui est nécessaire à notre équilibre psychique. Nous avons besoin, pour l'instant, de calme, d'harmonie, d'ordre ; il faut réfréner le tumulte de notre vie nerveuse, fortifier notre volonté, lui donner des normes solides pour la guider. Ce n'est pas en nous inspirant de Heine que nous y parviendrons. Il n'est pas, pour nous, un éducateur, un modèle. Il incarne, sous une forme d'autant plus dangereuse qu'elle est à certains égards plus séduisante, les tendances les plus inquiétantes pour la durée de la société contemporaine.

D'autres, moins préoccupés de la lutte *contre* la décadence,

s'efforcent plutôt d'en comprendre la raison d'être, la nécessité, et par conséquent aussi, en un certain sens, la légitimité. Ils inclinent à voir dans la décadence simplement un des aspects de la grande loi du changement. Ils se demandent si ce que nous appelons aujourd'hui décadence n'est pas une rupture d'équilibre nécessaire pour la réalisation future de synthèses nouvelles, d'harmonies supérieures. Elle est donc bien, si l'on veut, un mal, mais elle peut être aussi un bien puisqu'elle est la voie par où s'effectue le progrès. Il n'y a donc pas à *réagir* contre la décadence, à *revenir* vers un état de santé perdu et qu'il s'agirait de retrouver. Le progrès est en avant, non en arrière ; pour guérir il faut, comme on l'a dit, « aller toujours plus avant, pas à pas, dans la décadence ». En présence d'un représentant supérieur de la décadence comme Heine, point n'est donc besoin de pousser des cris d'alarme ni de jeter l'anathème. Tel qu'il est, avec ses imperfections et ses tares, il demeure un exemplaire admirable d'humanité. Peut-être est-on en droit de voir en lui un essai grandiose, mais à demi avorté de la nature, une ébauche hardie mais trop fragile encore, par qui la vie a présumé à la réalisation des formes supérieures que verra naître l'avenir. Il n'y a donc pas à le condamner ni à le combattre. C'est une victime glorieuse de l'éternelle loi du Devenir. Sachons le plaindre et l'admirer. Et rendons-lui les honneurs qui lui sont dus, car il fut vraiment, comme il l'a dit, « un brave soldat dans la guerre d'indépendance de l'humanité », un de ces hardis pionniers qui préparent à travers mille dangers et mille souffrances, les découvertes, les progrès, les réussites spirituelles du genre humain.

On le voit : la cause capitale des fluctuations de la renommée de Heine est qu'il est mêlé étroitement à nos polémiques contemporaines. Il a contre lui, en général, les défenseurs de l'ordre de chose établi, les champions de l'Allemagne impérialiste, les esprits en qui domine le respect de la tradition en politique, en religion et en morale, les amis de l'ordre et de la règle qui combattent la dissolution de la société contem-

poraine et s'alarment des progrès de la *décadence*. Il est sympathique aux inquiets et aux novateurs, à ceux qui sont médiocrement édifiés de notre civilisation présente, et n'appréhendent pas une « transvaluation des valeurs ». En tout état de cause il reste un des hommes représentatifs de notre siècle. Il a ses faiblesses et ses tares, il est plutôt négatif que positif ; il n'est point un novateur ni un génie original en philosophie, non plus qu'en sociologie ; il n'est point un meneur d'hommes ni un esprit politique. Mais en dépit — ou en raison — des contrastes de sa nature complexe et tourmentée il a su peindre avec un tact sûr, une finesse de touche souvent merveilleuse, des états d'âme fréquents à son époque et qui, après un demi-siècle écoulé, sont plus répandus que jamais. Il a su dire avec esprit ou émotion ce que beaucoup de gens pensaient ou pensent tout bas, et aujourd'hui encore nous pouvons le comprendre et le goûter comme un contemporain. C'est assez, croyons-nous, pour qu'il y ait quelque étroitesse à contester sa gloire et bien de la mauvaise grâce à refuser de rendre à son génie les hommages qui lui sont dus.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Condamnation portée contre Heine soit par les conservateurs allemands, soit par les radicaux ; nécessité de reviser son procès. — Evolution générale du romantisme allemand qui de révolutionnaire devient de plus en plus réactionnaire. — Retour offensif du rationalisme contre le romantisme. — L'impressionisme et le romantisme de Heine. — Son rationalisme. — Complexité de sa nature. Est-il un décadent? 1

CHAPITRE PREMIER

LE PESSIMISME DE HEINE

I. Circonstances défavorables qui empêchent pour Heine l'adaptation au milieu. — Ses sympathies françaises et son particularisme rhénan. — Sa naissance juive. — Son éducation : le père et la mère de Heine. — Heine destiné successivement à la carrière administrative, au commerce, au métier d'avocat. — Ses besoins d'argent. — Sa santé précaire 13

II. L'amour dans la vie de Heine. — Sa passion pour Amélie, puis pour Thérèse Heine. — Ses nombreuses passionnettes. — Indices de vie exubérante ou symptômes de décadence? — Le pessimisme amoureux de Heine; — sa perception du caractère antithétique de l'existence; — velléités nihilistes. 23

CHAPITRE II

LES IDÉES RELIGIEUSES ET POLITIQUES DE HEINE AVANT 1831

I. L'amour de la vie chez Heine. — Son retour à la santé physique et morale. — Son détachement graduel du romantisme 36

II. Évolution des idées religieuses de Heine. — Son irréligion. — Son antipathie pour le positivisme doctrinaire. — Il demeure religieux par l'imagination et le cœur. 41

Heine et le judaïsme. — Son émancipation précoce du judaïsme traditionnel. — Son scepticisme à l'endroit du néo-judaïsme à ten-

dances rationalistes. — Ses facéties contre les juifs. — Son attachement sincère à la cause juive. — Son baptême. — Les remords et regrets que lui laisse sa conversion. — Son aversion grandissante pour le romantisme politique et religieux. 45

Heine et le christianisme. — Ses vellétés catholiques et mystiques pendant sa jeunesse. — Son aversion croissante pour le christianisme intolérant et persécuteur. — Ses polémiques contre l'Eglise et l'Aristocratie. — Sa critique du principe même du christianisme. — Il n'en conserve pas moins l'empreinte du romantisme. — Son peu de sympathie pour les dieux du paganisme. — Sa vénération pour le Christ, Dieu des humbles et Dieu des malheureux. — Son respect pour l'édifice de l'Eglise romaine. — Son admiration pour la poésie chrétienne 55

III. Évolution des idées politiques de Heine.

Période romantique et nationaliste. — Heine partage d'abord l'ardeur patriotique et l'enthousiasme libertaire des étudiants de la *Burschenschaft*. — Vers 1821 il prend conscience des divergences qui le séparent de l'idéal nationaliste. — Ses attaques contre les exagérations des teutomanes. — Son scepticisme à l'endroit du mouvement de 1813. — Sincérité de son patriotisme. 69

Évolution vers le radicalisme. — Les mobiles qui poussent Heine vers la politique. — La censure. — Les tendances antisémites qui se font jour en Prusse. — Heine n'est point un intransigeant : ses efforts pour faire sa paix avec les autorités. 73

Enthousiasme pour Napoléon. — Variations de l'opinion allemande et européenne sur Napoléon. — Heine devient un fervent de la légende impériale. — Il voit en Napoléon le héros de la Révolution. — Il refuse son admiration à l'homme du 18 brumaire. . . 84

La religion de la révolution. — La révolte du peuple contre les castes privilégiées des Prêtres et des Nobles. — La tâche du XIX^e siècle est l'émancipation universelle. — Le parti de l'oppression. — Perspectives d'avenir. 89

IV. *Départ de Heine pour Paris.* — Projets d'émigration. — Hésitations de Heine à la veille de s'expatrier : ses répugnances d'artiste pour le rôle de tribun. — Il se décide cependant à quitter l'Allemagne. 95

CHAPITRE III

HEINE ET LE SAINT-SIMONISME

I. *Heine à Paris.* — Son existence parisienne. — Sa santé. — Ses relations avec les Saint-Simoniens. — Décadence de l'Eglise saint-simonienne 100

Comment Heine a-t-il compris le Saint-Simonisme. — Le Saint-Simonisme en tant que système économique. — Le Saint-Simonisme en tant que doctrine sociale. — Le Saint-Simonisme en tant que doctrine religieuse. — Le *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon. — La doctrine religieuse d'Enfantin. — Intérêt du Saint-Simonisme pour Heine. 105

II. *La religion de Heine.* — Les trois grandes périodes de l'histoire universelle : — période sensualiste et païenne — période spiritua-

liste chrétienne — période panthéistique qui concilie le sensualisme et le spiritualisme	114
Les étapes de la Révolution. — La philosophie matérialiste et la Révolution française. — La révolution philosophique en Allemagne de Luther à Kant et à Hegel. — La réaction politique et le romantisme. — La lutte contre le romantisme : Goëthe et la Jeune Allemagne. — La Révolution allemande	121
III. La dissolution du Saint-Simonisme. — La lettre d'Enfantin à Heine sur l'apostolat royal. — Les jugements de Heine sur la fin du Saint-Simonisme.	129
 CHAPITRE IV HEINE TRIBUN 	
I. Heine tribun. — Il se désintéresse graduellement des questions politiques pour s'attacher aux questions religieuses et sociales. — Caractère surtout négatif de son attitude politique. — Stérilité de ses efforts	134
II. Heine et le radicalisme. — Il devient correspondant de la <i>Gazette d'Augsbourg</i> . — <i>De la France</i> . — Heine critique âprement le régime de Juillet. — Son mépris pour la ploutocratie. — Ses jugements sur Louis-Philippe et ses ministres. — Son antipathie pour les légitimistes. — Ses défiances vis-à-vis du bonapartisme. — Son estime pour les républicains qu'il combat cependant. — Ses inquiétudes pour l'avenir de la France.	138
Jugements de Heine sur l'Allemagne. — Il prétend être <i>démocrate</i> et non <i>républicain</i> . — Sa polémique contre la réaction féodale et religieuse. — Son hostilité grandissante contre les radicaux. — Opposition de natures entre Heine et les radicaux allemands. — Il les tient pour des rhéteurs impuissants. — Il condamne leur égalitarisme. — Il réprovoe leur <i>nazarénisme</i> . — Ses relations de plus en plus tendues avec les radicaux. — Ses dispositions conciliantes vis-à-vis des gouvernements. — Heine mis au ban du parti radical	148
III. Heine et le socialisme. — Le problème social passe au premier plan des préoccupations de Heine. — <i>Lutèce</i> . — Sympathies plus grandes de Heine pour Louis-Philippe et pour ses ministres. — La fragilité du règne de la bourgeoisie et la décadence de la France. — Possibilité d'une régénération par le césarisme? — Le danger révolutionnaire. — Les progrès des <i>républicains</i> . — La propagande <i>communiste</i> . — Le grand bouleversement social en Europe. — Pessimisme de Heine. — Considérations opportunistes qui accroissent sa sympathie pour le régime de Juillet. — La modération de Heine s'explique-t-elle par le fait qu'il reçoit une pension du gouvernement français?	160
IV. Reprise des attaques de Heine contre la réaction en Allemagne. — Frédéric-Guillaume IV reprend de plus belle la lutte contre le libéralisme. — Polémique de Heine contre la <i>Tendenzpoesie</i> et le patriotisme phraseur. — <i>Atta Troll</i> . — Heine et les socialistes allemands. — Sa collaboration au <i>Vorwärts</i> . — Les <i>Zeitgedichte</i> . — <i>Deutschland, ein Wintermärchen</i> . — Rupture de Heine avec les gouvernements allemands. — L'affaire du <i>Vorwärts</i> . — Heine prend conscience des divergences qui le séparent des socialistes. — Ses relations avec Lassalle. — Son pessimisme croissant.	174

CHAPITRE V

LA CONVERSION DE HEINE

- I. **Aggravation de la maladie de Heine.** — Extraordinaire vitalité de Heine. — Sa conviction pessimiste du triomphe de l'iniquité et de la souffrance universelle. — Il cesse de croire à sa religion panthéistique et socialiste. — Sa *conversion* en 1849. 189
- II. **Banqueroute de l'idéal religieux et politique de Heine.** — Son pessimisme politique. — Ses jugements sur la révolution de 1848 ; — sur le gouvernement provisoire ; — sur la restauration de l'Empire ; — sur l'avortement du mouvement révolutionnaire en Allemagne. — Ses appréhensions en présence des progrès du socialisme. — Son antipathie pour l'égalitarisme. — Son pessimisme religieux. — Heine répudie l'athéisme. — Il découvre que son panthéisme n'est qu'un athéisme déguisé. — Renaissance du sentiment religieux chez Heine ; — ses jugements sur le judaïsme, le protestantisme, le catholicisme. — Il reste néanmoins indépendant de tout lien confessionnel. — Sa religion ne procède pas d'un besoin sentimental. — Son caractère de profonde désespérance. — Elle est essentiellement l'abdication de toute prétention à déifier l'homme 198
- La mort de Heine 217

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE ET LA PERSONNALITÉ

Hostilité persistante d'une fraction notable de l'opinion allemande contre Heine. — La légende hostile à Heine : les sympathies juives et françaises de Heine ; son radicalisme abstrait ; les tares de son caractère. — Les traits de race juifs chez Heine. — Cosmopolitisme et patriotisme de Heine. — Ses convictions démocratiques et son tempérament révolutionnaire. — Symptômes de *décadence* chez Heine. — La divergence des jugements sur Heine s'explique par le fait qu'il est mêlé à nos polémiques contemporaines. 219

PHILOSOPHIE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

- BASCH (V.). *L'Individualisme anarchique*, Max STIRNER. 1 vol. in-8°, cart. 6 fr. »
- BUCHNER (L.). *Le Matérialisme contemporain*, par M. Paul JANET. 4^e édit. 1 vol. in-12 2 fr. 50
- CHRISTIAN BAUR et l'École de Tubingue, par Ed. ZELLER. 1 vol. in-12 2 fr. 50
- FLINT. *La Philosophie de l'histoire en Allemagne*. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50
- HARTMANN (E. de). *La Religion de l'avenir*. in-12, 6^e éd. 2 fr. 50
- *Le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai ou de faux dans cette doctrine*. 1 vol. in-12. 7^e éd. 2 fr. 50
- HEGEL. *Les antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française*, par Em. BEAUSSIRE. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
- HERBART. *Principales œuvres pédagogiques trad. et fondues* par A. PINOCHE. 4 vol. in-8° 7 fr. 50
- HUMBOLDT (G. de). *La Philosophie individualiste*, par CHALLEMEL-LACOUR. 1 vol. in-12 2 fr. 50
- JACOBI. *Sa Philosophie*, par L. LÉVY-BRUHL. 1 vol. in-8°. 5 fr. »
- STAHL. *Le Vitalisme et l'Animisme*, par Albert LEMOINE. 1 vol. in-12 2 fr. 50
- FICHTE. *La Philosophie de Fichte. Ses rapports avec la conscience contemporaine*, par Xavier LÉON. Préface de M. E. BOUTROUX, de l'Institut. 1 vol. in-8° (*Couronné par l'Institut*). 10 fr. »
- NIETZSCHE. *Sa Philosophie*, par H. LICHTENBERGER. 1 vol. in-12, 8^e édit. 2 fr. 50
- *Aphorismes et fragments choisis*. 1 vol. in-12. 2^e éd. 2 fr. 50
- OLDENBERG. *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*. 2^e édit. 1 vol. in-8° 7 fr. 50
- *La Religion du Véda*. 1 vol. in-8° 10 fr. »
- PIDERIT. *La Mimique et la Physiognomonie*. 1 v. in-8°. 5 fr. »
- PREYER. *Éléments de physiologie*. 1 vol. in-8° 5 fr. »
- RIBOT (Th.). *La Psychologie allemande contemporaine*. 1 vol. in-8°, 3^e édition 7 fr. 50
- O. SCHMIDT. *Les Sciences naturelles et la Philosophie de l'inconséquent*. 1 vol. in-12 2 fr. 50
- SCHOEBEL. *Philosophie de la raison pure*. 1 v. in-12 5 fr. »
- SCHOPENHAUER. *Essai sur le libre arbitre*. 1 vol. in-12, 8^e éd. 2 fr. 50
- *Le Fondement de la Morale*. 1 vol. in-12. 7^e édit. 2 fr. 50
- *Pensées et fragments, traduit et précédé d'une Vie de Schopenhauer*, par J. BOURDEAU. 1 vol. in-18, 18^e édit. 2 fr. 50
- *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*. 1 vol. in-8°, 7^e éd. 5 fr. »
- *De la quadruple racine du principe de la raison suffisante*. 1 vol. in-8° 5 fr. »
- *Le Monde comme volonté et comme représentation*. 3^e édit. 3 vol. in-8°; chacun séparément 7 fr. 50

— Sa philosophie, par Th. RIBOT. 1 v. in-12, 7 ^e édit.	2 fr. 50
STEIN (L.). La question sociale au point de vue philosophique. 1 vol. in-8 ^o	10 fr. »
WAGNER (Richard). Poète et Penseur, par H. LICHTENBERGER. 1 vol. in-8 ^o , 3 ^e édit.	10 fr. »
WUNDT. Hypnotisme et suggestion. 1 volume in-12. 2 ^e édit.	2 fr. 50
ZIEGLER. La question sociale est une question morale. 1 vol. in-12, 3 ^e édit.	2 fr. 50

REVUE GERMANIQUE

ALLEMAGNE — ANGLETERRE — ETATS-UNIS — SCANDINAVIE — PAYS-BAS

Première année, 1905

Parait tous les deux mois (5 numéros par an).

CHAQUE NUMÉRO CONTIENT :

1^o DES ARTICLES ORIGINAUX sur toutes les manifestations de la civilisation, histoire, littérature et art, philologie et sociologie, pédagogie, etc.

2^o DES NOTES ET DOCUMENTS, où trouveront place de courtes notices, des remarques sur des points de détail, des publications de texte ou documents inédits, etc.

3^o DES REVUES ANNUELLES, destinées à tenir le public français au courant du mouvement d'idées contemporain, et où seront analysées et appréciées les principales publications de l'année dans tous les ordres de matières dont s'occupe la *Revue*. Elles comprendront les rubriques suivantes : *Histoires des idées — Littérature allemande — Littérature anglaise — Littérature scandinave — Littérature comparée — Histoire — Art septentrional — Philologie germanique.*

4^o Une *Bibliographie* mentionnant les livres nouvellement parus.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. Alekan, Andler (Charles), Angellier (Auguste), Arren (Jules), Bahon (Carle), Baldensperger (Fernand), Barbeau, Bardoux (Jacques), Baret, M^{me} Arvède Barine, MM. Basch (Victor), Beaujeu (L.), Behaghel (O.), Beljame (Alexandre), Bémont (Ch.), Bénédite (L.), Benoit (François), Berger, Besson, Biard, v. Bodenhausen (Baron E.), Bossert, Bouchol (Henri), Bourdon (Eugène), Bouvier (Bernard), Cazamian (Louis), Chevalley (Abel), Chevillon (André), Chuquet, Clarac, Dalna (Jean), Delacroix (H.), Delbos (Victor), Delcourt (Joseph), Denis (E.), Dimnet (E.), Derocquigny (J.), Derudder, Dresch (J.), Ehrhard (A.), Elster (Ernest), M^{lle} A. Fanta, MM. Feuillera (Albert), Flegenheimer (Edmond), Fleury (V.), Firmery, Foulet (Lucien), Garnier (Ch.-M.), Gauthiot (Robert), Germain (André), Gillot, Godard (A.), Haguenin (E.), Henri (Albert), Henry (Victor), Hovelaque, Huchon, Jullian (Camille), Kontz (A.), Koszul (André), Jusserand (J.-J.), Lafenestre (Georges), Landormy (P.), Lauvière (Emile), Laudenbach, Lavis (Ernest), Legouis (Emile), Legras (Jules), Leroux (Alfred), Leroy (Max), Lescoffier, Lévy (Albert), Lévy (Ernest), Lévy Bruhl, Lichtenberger (Ernest), Lichtenberger (Henri), Loiseau, Looten, Materlinck (L.), Maigran, Marguillet (Auguste), Maclair (Camille), Métin (Albert), Milhaud (Edgard), Mis, Monod (Gabriel), Monod (François), Montandon (Marcel), Muret (Maurice), Nicolle (Marcel), Nietzsche (M^{me} Förster), Pagès (G.), Pariset, Parmentier (Jacques), Petit-Dutaillis, Pineau (Léon), Pinloche, Piquet (J.), Polaczek, Potez (Henri), Raphael (G.), De Reul (Paul), Reuss (Rodolphe), Riat (Georges), Rivaud (Albert), Rod (Edouard), Rolland (Romain), Rouge (L.), Rooses (Max), Roustan (L.), Ruysen (Th.), Sarolea (Charles), Schmidt (Ch.), Schweitzer (Albert), Seignobos (Charles), Spenlé (E.), Spielmann (H. M.), Stapfer (Paul), Thomas (A.), Thomas (W.), Tibal (André), Travers (Jullien), Varenne (Gaston), Verrier (Paul), Waddington (Albert), Wei l, Zyromski.

Secrétaire général pour 1905 : Henri LICHTENBERGER, professeur de littérature étrangère à l'Université de Nancy.

Secrétaire de la rédaction : Joseph AYNARD, agrégé d'anglais.

Abonnement : Un an, Paris, 14 fr. — Départements et Etranger, 16 fr. — Le numéro 4 fr.

Envoi franco contre mandat-poste.

FÉLIX ALCAN, Éditeur

LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

PHILOSOPHIE — HISTOIRE

CATALOGUE

DES

Livres de Fonds

Pages.	Pages
BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE.	ANNALRS DE L'UNIVERSITÉ DE LYON 21
Format in-16..... 0	RECUEIL DES INSTRUCTIONS DI- PLOMATIQUES..... 21
Format in-8..... 6	INVENTAIRE ANALYTIQUE DES ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES..... 21
COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES..... 12	REVUE PHILOSOPHIQUE..... 22
Philosophie ancienne..... 12	REVUE GERMANIQUE..... 22
Philosophie médiévale et mo- derne..... 12	JOURNAL DE PSYCHOLOGIE..... 22
Philosophie anglaise..... 13	REVUE HISTORIQUE..... 22
Philosophie allemande..... 13	ANNALES des SCIENCES POLITIQUES JOURNAL DES ÉCONOMISTES..... 22
Philosophie anglaise contem- poraine..... 14	REVUE DE L'ÉCOLE D'ANTHRO- POLOGIE..... 22
Philosophie allemande con- temporaire..... 14	REVUE ÉCONOMIQUE INTERNA- TIONALE..... 22
Philosophie italienne con- temporaire..... 14	SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE PSYCHO- LOGIQUE DE L'ENFANT..... 22
LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE... 14	LES DOCUMENTS DU PROGRÈS... 22
LES GRANDS PHILOSOPHES..... 14	BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE IN- TERNATIONALE..... 23
MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT.. 14	RÉCENTES PUBLICATIONS NE SE TROUVANT PAS DANS LES COL- LECTIONS PRÉCÉDENTES..... 26
BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES..... 15	TABLE DES AUTEURS..... 31
BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CON- TEMPORAINE..... 16	TABLE DES AUTEURS ÉTUDIÉS... 32
PUBLICATIONS HISTORIQUES IL- LUSTRÉES..... 19	
TRAVAUX DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE..... 19	
BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS..... 20	

OUVRAGES PARUS EN 1907: Voir pages 2, 6, 16, 23, 26.

*On peut se procurer tous les ouvrages
qui se trouvent dans ce Catalogue par l'intermédiaire des libraires
de France et de l'Étranger.*

*On peut également les recevoir franco par la poste,
sans augmentation des prix désignés, en joignant à la demande
des TIMBRES-POSTE FRANÇAIS ou un MANDAT sur Paris.*

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

PARIS, 6^e

DÉCEMBRE 1907

Les titres précédés d'un *astérisque* sont recommandés par le Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques des élèves et des professeurs et pour les distributions de prix des lycées et collèges.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

La *psychologie*, avec ses auxiliaires indispensables, l'*anatomie* et la *physiologie du système nerveux*, la *pathologie mentale*, la *psychologie des races inférieures et des animaux*, les *recherches expérimentales des laboratoires*; — la *logique*; — les *théories générales fondées sur les découvertes scientifiques*; — l'*esthétique*; — les *hypothèses métaphysiques*: — la *criminologie* et la *sociologie*; — l'*histoire des principales théories philosophiques*; tels sont les principaux sujets traités dans cette Bibliothèque. — Un catalogue spécial à cette collection, par ordre de matières, sera envoyé sur demande.

VOLUMES IN-16, BROCHÉS, A 2 FR. 50

Ouvrages parus en 1907 :

- BOS (C.), docteur en philosophie. **Pessimisme, Féminisme, Moralisme.**
 BOUGLÉ (C.), professeur à l'Université de Toulouse. **Qu'est-ce que la Sociologie ?**
 COIGNET (C.). **L'évolution du protestantisme français au XIX^e siècle.**
 CRESSON (A.), professeur au lycée de Lyon. **Les bases de la philosophie naturaliste.**
 LACHELIER (J.), de l'Institut. **Etudes sur le syllogisme**, suivies de l'observation de Platner et d'une note sur le « Philèbe ».
 LODGE (Sir Oliver). **La Vie et la Matière**, trad. de l'anglais par J. MAXWELL.
 PROAL (Louis), conseiller à la Cour d'appel de Paris. **L'éducation et le suicide des enfants.** Etude psychologique et sociologique.
 RAGEOT (G.). **Les savants et la philosophie.**
 REY (A.), agrégé de philosophie, docteur ès lettres. **L'énergétique et le mécanisme au point de vue des conditions de la connaissance.**
 ROEHRICH (E.). **L'attention spontanée et volontaire.** Son fonctionnement, ses lois, son emploi dans la vie pratique. (Récompensé par l'Institut.)
 ROGUES DE FURSAC (J.). **Un mouvement mystique contemporain.** Le réveil religieux au Pays de Galles (1904-1905).
 SCHOPENHAUER. **Philosophie et philosophes**, trad. Dietrich.
 SOLLIER (D^r P.). **Essai critique et théorique sur l'association en psychologie.**

Précédemment publiés :

- ALAUX (V.). **La philosophie de Victor Cousin.**
 ALLIER (R.). ***La Philosophie d'Ernest Renan.** 2^e édit. 1903.
 ARRÉAT (L.). ***La Morale dans le drame, l'épopée et le roman.** 3^e édition.
 — ***Mémoire et imagination** (Peintres, Musiciens, Poètes, Orateurs). 2^e édit.
 — **Les Croyances de demain.** 1898.
 — **Dix ans de philosophie.** 1900.
 — **Le Sentiment religieux en France.** 1903.
 — **Art et Psychologie individuelle.** 1906.
 BALLET (G.). **Le Langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie.** 2^e édit.
 BAYET (A.). **La morale scientifique.** 2^e édit. 1906.
 BEAUSSIRE, de l'Institut. ***Antécédents de l'hégél. dans la philos. française.**
 BERGSON (H.), de l'Institut, professeur au Collège de France. ***Le Rire.** Essai sur la signification du comique. 5^e édition. 1908.
 BERTAULD. **De la Philosophie sociale.**
 BINET (A.), directeur du lab. de psych. physiol. de la Sorbonne. **La Psychologie du raisonnement**, expériences par l'hypnotisme. 4^e édit. 1907.
 BLONDEL. **Les Approximations de la vérité.** 1900.
 BOS (C.), docteur en philosophie. ***Psychologie de la croyance.** 2^e édit. 1905.
 BOUCHER (M.). **L'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie.** 2^e édit. 1905.
 BOUGLÉ, prof. à l'Univ. de Toulouse. **Les Sciences sociales en Allemagne.** 2^e éd. 1902.
 BOURDEAU (J.). **Les Maîtres de la pensée contemporaine.** 5^e édit. 1906.
 — **Socialistes et sociologues.** 2^e éd. 1907.
 BOUTROUX, de l'Institut. ***De la contingence des lois de la nature.** 6^e éd. 1908.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-16, à 2 fr. 50 le vol.

- BRUNSCHVIGG, professeur au lycée Henri IV, docteur ès lettres. * **Introduction à la vie de l'esprit.** 2^e édit. 1906.
 — * **L'Idéalisme contemporain.** 1905.
 COSTE (Ad.). **Dieu et l'âme.** 2^e édit. précédée d'une préface par R. Worms. 1903.
 CRESSON (A.), docteur ès lettres. **La Morale de Kant.** 2^e édit. (Cour. par l'Institut.)
 — **Le Malaise de la pensée philosophique.** 1905.
 DANVILLE (Gaston). **Psychologie de l'amour.** 4^e édit. 1907.
 DAURIAC (L.). **La Psychologie dans l'Opéra français** (Auber, Rossini, Meyerbeer).
 DELVOLVE (J.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie. * **L'organisation de la conscience morale. Esquisse d'un art moral positif.** 1906.
 DUGAS, docteur ès lettres. * **Le Psittacisme et la pensée symbolique.** 1896.
 — **La Timidité.** 4^e édit. augmentée 1907.
 — **Psychologie du rire.** 1902.
 — **L'absolu.** 1904.
 DUMAS (G.), chargé de cours à la Sorbonne. * **Le Sourire**, avec 19 figures. 1906.
 DUNAN, docteur ès lettres. **La théorie psychologique de l'Espace.**
 DUPRAT (G.-L.), docteur ès lettres. **Les Causes sociales de la Folie.** 1900.
 — **Le Mensonge. Etude psychologique.** 1903.
 DURAND (de Gros). * **Questions de philosophie morale et sociale.** 1902.
 DURKHEIM (Émile), professeur à la Sorbonne. * **Les règles de la méthode sociologique.** 4^e édit. 1907.
 D'EICHTHAL (Eug.) (de l'Institut). **Les Problèmes sociaux et le Socialisme.** 1899.
 ENCAUSSE (Papus). **L'occultisme et le spiritualisme.** 2^e édit. 1903.
 ESPINAS (A.), de l'Institut. * **La Philosophie expérimentale en Italie.**
 FAIVRE (E.). **De la Variabilité des espèces.**
 FÉRÉ (Ch.). **Sensation et Mouvement. Étude de psycho-mécanique**, avec fig. 2^e éd.
 — **Dégénérescence et Criminalité**, avec figures. 4^e édit. 1907.
 FERRI (E.). * **Les Criminels dans l'Art et la Littérature.** 3^e édit. 1908.
 FIERENS-GEVAERT. **Essai sur l'Art contemporain.** 2^e éd. 1903. (Cour. par l'Ac. fr.)
 — **La Tristesse contemporaine**, essai sur les grands courants moraux et intellectuels du XIX^e siècle. 4^e édit. 1904. (Couronné par l'Institut.)
 — * **Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges.** 2^e édit. 1902.
 — **Nouveaux essais sur l'Art contemporain.** 1903.
 FLEURY (Maurice de). **L'Âme du criminel.** 2^e édit. 1907.
 FONSEGRIVE, professeur au lycée Buffon. **La Causalité efficiente.** 1893.
 FOUILLÉE (A.), de l'Institut. **La propriété sociale et la démocratie.**
 FOURNIÈRE (E.). **Essai sur l'individualisme.** 1901.
 FRANCK (Ad.), de l'Institut. * **Philosophie du droit pénal.** 5^e édit.
 GAUCKLER. **Le Beau et son histoire.**
 GELEY (D^r G.). **L'être subconscient.** 2^e édit. 1905.
 GOBLOT (E.), professeur à l'Université de Lyon. **Justice et liberté.** 2^e éd. 1907.
 GODFERNAUX (G.), docteur ès lettres. **Le Sentiment et la Pensée**, 2^e éd. 1906.
 GRASSET (J.), professeur à la Faculté de médecine de Montpellier. **Les limites de la biologie.** 5^e édit. 1907. Préface de Paul BOURGET.
 GREEF (de). **Les Lois sociologiques.** 3^e édit.
 GUYAU. * **La Genèse de l'idée de temps.** 2^e édit.
 HARTMANN (E. de). **La Religion de l'avenir.** 5^e édit.
 — **Le Darwinisme**, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine. 6^e édit.
 HERBERT SPENCER. * **Classification des sciences.** 6^e édit.
 — **L'individu contre l'État.** 5^e édit.
 HERCKENRATH. (C.-R.-C.) **Problèmes d'Esthétique et de Morale.** 1897.
 JAELL (M^{me}). **L'intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques.**
 JAMES (W.). **La théorie de l'émotion**, préf. de G. DUMAS. 2^e édition. 1906.
 JANET (Paul), de l'Institut. * **La Philosophie de Lamennais.**
 JANKELEWITCH (D^r). * **Nature et Société. Essai d'une application du point de vue finaliste aux phénomènes sociaux.** 1906.
 LACHELIER (J.), de l'Institut. **Du fondement de l'induction**, suivi de **psychologie et métaphysique.** 5^e édit. 1907.
 LAISANT (C.). **L'Éducation fondée sur la science.** Préface de A. NAQUET. 2^e éd. 1905.

suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-16, à 2 fr. 50 le vol.

LAMPÉRIÈRE (M^{me} A.). * *Rôle social de la femme*, son éducation. 1898.

LANDRY (A.), agrégé de philos., docteur ès lettres. *La responsabilité pénale*. 1902.

LANGÉ, professeur à l'Université de Copenhague. * *Les Émotions*, étude psychophysologique, traduit par G. Dumas. 2^e édit. 1902.

LAPIÉ, professeur à l'Université de Bordeaux. *La Justice par l'État*. 1899.

LAUGEL (Auguste). *L'Optique et les Arts*.

LE BON (D^r Gustave). * *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*. 7^e édit.

— * *Psychologie des foules*. 13^e édit.

LÉCHALAS. * *Étude sur l'espace et le temps*. 1895.

LE DANTEC, chargé du cours d'Embryologie générale à la Sorbonne. *Le Déterminisme biologique et la Personnalité consciente*. 3^e édit. 1908.

— * *L'Individualité et l'Erreur individualiste*. 2^e édit. 1905.

— * *Lamarckiens et Darwiniens*. 3^e édit. 1908.

LEFÈVRE (G.), prof. à l'Univ. de Lille. *Obligation morale et idéalisme*. 1895

LIARD, de l'Inst., vice-rect. de l'Acad. de Paris. * *Les Logiciens anglais contemp.* 5^e éd

— *Des définitions géométriques et des définitions empiriques*. 3^e édit.

LICHTENBERGER (Henri), maître de conférences à la Sorbonne. * *La philosophie de Nietzsche*. 9^e édit. 1906.

— * *Friedrich Nietzsche. Aphorismes et fragments choisis*. 3^e édit. 1905.

LOMBROSO. *L'Anthropologie criminelle et ses récents progrès*. 4^e édit. 1901.

LUBBOCK (Sir John). * *Le Bonheur de vivre*. 2 volumes. 10^e édit. 1907.

— * *L'Emploi de la vie*. 7^e éd. 1908

LYON (Georges), recteur de l'Académie de Lille. * *La Philosophie de Hobbes*.

MARGUERY (E.). *L'Œuvre d'art et l'évolution*. 2^e édit. 1905.

MAUXION, professeur à l'Université de Poitiers. * *L'éducation par l'instruction et les Théories pélagogiques de Herbart*. 1900.

— * *Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité*. 1904.

MILHAUD (G.), professeur à l'Université de Montpellier. * *Le Rationnel*. 1898.

— * *Essai sur les conditions et les limites de la Certitude logique*. 2^e édit. 1898.

MOSSO * *La Peur*. Étude psycho-physiologique (avec figures). 3^e édit.

— * *La Fatigue intellectuelle et physique*, trad. Langlois. 5^e édit.

MURISIER (E.), professeur à la Faculté des lettres de Neuchâtel (Suisse). * *Les Maladies du sentiment religieux*. 2^e édit. 1903.

NAVILLE (E.), prof. à la Faculté des lettres et sciences sociales de l'Université de Genève. *Nouvelle classification des sciences*. 2^e édit. 1901.

NORDAU (Max). * *Paradoxes psychologiques*, trad. Dietrich. 6^e édit. 1907

— *Paradoxes sociologiques*, trad. Dietrich. 5^e édit. 1907.

— * *Psycho-physiologie du Génie et du Talent*, trad. Dietrich. 4^e édit. 1906.

NOVICOW (J.). *L'Avenir de la Race blanche*. 2^e édit. 1903.

OSSIPOU-LOURIÉ, lauréat de l'Institut. *Pensées de Tolstoï*. 2^e édit. 1902.

— * *Nouvelles Pensées de Tolstoï*. 1903.

— * *La Philosophie de Tolstoï*. 2^e édit. 1903.

— * *La Philosophie sociale dans le théâtre d'Ibsen*. 1900.

— *Le Bonheur et l'Intelligence*. 1904.

PALANTE (G.), agrégé de l'Université. *Précis de sociologie*. 2^e édit. 1903.

PAULHAN (Fr.). *Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition* 2^e éd. 1901.

— * *Joseph de Maistre et sa philosophie*. 1893.

— * *Psychologie de l'invention*. 1900.

— * *Analystes et esprits synthétiques*. 1903.

— * *La fonction de la mémoire et le souvenir affectif*. 1904.

PHILIPPE (J.). * *L'Image mentale*, avec fig. 1903.

PHILIPPE (J.) et PAUL-BONCOUR (J.). *Les anomalies mentales chez les écoliers*. (*Ouvrage couronné par l'Institut*). 2^e éd. 1907.

PILLON (F.). * *La Philosophie de Ch. Secrétan*. 1898.

PIÖGER (D^r Julien). *Le Monde physique*, essai de conception expérimentale. 1898.

QUEYRAT, prof. de l'Univ. * *L'Imagination et ses variétés chez l'enfant*. 2^e édit.

— * *L'Abstraction*, son rôle dans l'éducation intellectuelle. 2^e édit. revue. 1907.

— * *Les Caractères et l'éducation morale*. 2^e éd. 1901.

— * *La logique chez l'enfant et sa culture*. 3^e édit. revue. 1907.

— * *Les jeux des enfants*. 1905.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-16 à 2 fr. 50 le vol.

REGNAUD (P.), professeur à l'Université de Lyon. *Logique évolutionniste. L'Entendement dans ses rapports avec le langage.* 1897.

— *Comment naissent les mythes.* 1897.

RENARD (Georges), professeur au Collège de France. *Le régime socialiste, son organisation politique et économique.* 6^e édit. 1907.

RÉVILLE (A.), professeur au Collège de France. *Histoire du dogme de la Divinité de Jésus-Christ.* 4^e édit. 1907.

RIBOT (Th.), de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique.* *La Philosophie de Schopenhauer.* 10^e édition.

— *Les Maladies de la mémoire.* 20^e édit.

— *Les Maladies de la volonté.* 24^e édit.

— *Les Maladies de la personnalité.* 13^e édit.

— *La Psychologie de l'attention.* 10^e édit.

RICHARD (G.), prof. à l'Univ. de Bordeaux. * *Socialisme et Science sociale.* 2^e édit.

R CHET (Ch.), prof. à l'Univ. de Paris. *Essai de psychologie générale.* 7^e édit. 1907.

ROBERTY (E. de). *L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie.*

— *L'Agosticisme. Essai sur quelques théories pessim. de la connaissance.* 2^e édit.

— *La Recherche de l'Unité.* 1893.

— * *Le Bien et le Mal.* 1896.

— *Le Psychisme social.* 1897.

— *Les Fondements de l'Éthique.* 1898.

— *Constitution de l'Éthique.* 1901.

— *Frédéric Nietzsche.* 3^e édit. 1903.

ROISEL. *De la substance.*

— *L'Idée spiritualiste.* 2^e éd. 1901.

ROUSSEL-DESPIERRES. *L'Idéal esthétique. Philosophie de la beauté.* 1904.

S CHOPENHAUER. * *Le Fondement de la morale*, trad. par M. A. Bureau. 7^e édit.

— * *Le Libre arbitre*, trad. par M. Salomon Reinach, de l'Institut. 10^e éd.

— *Pensées et Fragments*, avec intr. par M. J. Bourdeau. 2^e édit.

— * *Écrivains et style.* Traduct. Dietrich. 1905.

— * *Sur la Religion.* Traduct. Dietrich. 1906.

SOLLIER (D^r P.). *Les Phénomènes d'autoscopie*, avec fig. 1903.

SOURIAU (P.), prof. à l'Université de Nancy. *La Réverie esthétique. Essai sur la psychologie du poète.* 1906.

S QUART MILL. * *Auguste Comte et la Philosophie positive.* 8^e édit. 1907.

— * *L'Utilitarisme.* 5^e édit. revue. 1908.

— *Correspondance inédite avec Gust. d'Eichthal (1828-1842)—(1864-1871).* 1893.

— *Avant-propos et trad. par Eug. d'Eichthal.*

— *La Liberté*, avant-propos, introduction et traduc. par DUPONT-WHITE. 3^e édit.

SULLY PRUDHOMME, de l'Académie française. * *Psychologie du libre arbitre* suivi de *Définitions fondamentales des idées les plus générales et des idées les plus abstraites.* 1907.

— et Ch. RICHEL. *Le problème des causes finales.* 4^e édit. 1907.

SWIFT. *L'Éternel conflit.* 1901.

TANON (L.). * *L'Évolution du droit et la Conscience sociale.* 2^e édit. 1905.

TARDE, de l'Institut. *La Criminalité comparée.* 6^e édit. 1907.

— * *Les Transformations du Droit.* 5^e édit. 1906.

— * *Les Lois sociales.* 5^e édit. 1907.

THAMIN (R.), recteur de l'Acad. de Bordeaux. * *Éducation et Positivisme* 2^e édit.

TROMAS (P. Félix). * *La suggestion, son rôle dans l'éducation.* 4^e édit. 1907.

— * *Morale et éducation.* 2^e édit. 1905.

TISSIÉ. * *Les Rêves*, avec préface du professeur Azam. 2^e éd. 1898.

WUNDT. *Hypnotisme et Suggestion.* Étude critique, traduit par M. Keller 3^e édit. 1905.

ZELLER. *Christian Baur et l'École de Tubingue*, traduit par M. Ritter.

ZIEGLER. *La Question sociale est une Question morale*, trad. Palante. 3^e édit.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.**BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE**

VOLUMES IN-8, BROCHÉS

à 3 fr. 75, 5 fr., 7 fr. 50, 10 fr., 12 fr. 50 et 15 fr.

Ouvrages parus en 1907.

- BARDOUX (J.). Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. *Les crises politiques. Protectionnisme et Radicalisme.* 5 fr.
- BAZAILLAS (A.), professeur au lycée Condorcet. *Musique et inconscience. Introduction à la psychologie de l'inconscient.* 5 fr.
- BELOT (G.), agrégé de philosophie. *Etudes de morale positive. (Récompensé par l'Institut.)* 7 fr. 50
- BERGSON (H.), de l'Institut. *L'Evolution créatrice.* 3^e édit. 7 fr. 50
- DURKHEIM, professeur à la Sorbonne. *Année sociologique.* 10^e Année (1905-1906). — P. HUVELIN : *Magie et droit industriel.* — R. HERTZ : *Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort.* — C. BOUGLÉ : *Note sur le droit et la caste en Inde. — Analyses.* 12 fr. 50
- EVELLIN (F.), inspecteur général honoraire de l'instruction publique. *La Raison pure et les antinomies. Essai critique sur la philosophie kantienne. (Couronné par l'Institut.)* 5 fr.
- FOUILLEE (A.), de l'Institut. *Morale des idées-forces.* 7 fr. 50
- HAMELIN (O.), chargé de cours à la Sorbonne. *Essai sur les éléments principaux de la Représentation.* 7 fr. 50
- HÖFFDING, prof. à l'Université de Copenhague. *Philosophes contemporains.* traduction Tremesaygues. 3 fr. 75
- KEIM (A.), docteur ès lettres. *Helvétius, sa vie, son œuvre.* 10 fr.
- LYON (G.), recteur à Lille. *Enseignement et religion. Etudes philosophiques.* 3 fr. 75
- RENOUVIER (Ch.), de l'Institut. *Science de la morale.* Nouvelle édition. 2 vol. 15 fr.
- REY (A.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie. *La Théorie de la physique chez les physiiciens contemporains.* 7 fr. 50
- ROUSSEL-DESPIERRES (Fr.). *Hors du scepticisme. Liberté et beauté.* 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- WAYNBAUM (D^r I.). *La physionomie humaine.* 5 fr.

Précédemment publiés :

- ADAM (Ch.), recteur de l'Académie de Nancy. * *La Philosophie en France (première moitié du XIX^e siècle).* 7 fr. 50
- ALENGRY (Franck), docteur ès lettres, inspecteur d'académie. * *Essai historique et critique sur la Sociologie chez Aug. Comte.* 1900. 10 fr.
- ARNOLD (Matthew). *La Crise religieuse.* 7 fr. 50
- ARRÉAT. * *Psychologie du peintre.* 5 fr.
- AUBRY (D^r P.). *La Contagion du meurtre.* 1896. 3^e édit. 5 fr.
- BAUN (Alex.). *La Logique inductive et déductive.* Trad. Compayré. 2 vol. 3^e éd. 20 fr.
- * *Les Sens et l'Intelligence.* Trad. Gazelles. 3^e édit. 10 fr.
- BALDWIN (Mark), professeur à l'Université de Princeton (États-Unis). *Le Développement mental chez l'enfant et dans la race.* Trad. Nourry. 1897. 7 fr. 50
- BARDOUX (J.). * *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine. Les crises belliqueuses. (Couronné par l'Académie française).* 1906. 7 fr. 50
- BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, de l'Institut. *La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion.* 5 fr.
- BARZELOTTI, prof. à l'Univ. de Rome. * *La Philosophie de H. Taine.* 1900. 7 fr. 50
- BAZAILLAS (A.), docteur ès lettres, professeur au lycée Condorcet. * *La Vie personnelle, Étude sur quelques illusions de la perception extérieure.* 1905. 5 fr.
- BERGSON (H.), de l'Institut. * *Matière et mémoire.* 5^e édit. 1908. 5 fr.
- *Essai sur les données immédiates de la conscience.* 6^e édit. 1908. 3 fr. 75
- BERTRAND, prof. à l'Université de Lyon. * *L'Enseignement intégral.* 1898. 5 fr.
- *Les Études dans la démocratie.* 1900. 5 fr.
- BINET (A.). * *Les révélations de l'écriture, avec 67 grav.* 5 fr.
- BOIRAC (Émile), recteur de l'Académie de Dijon. * *L'Idée du Phénomène.* 5 fr.
- BOUGLÉ, prof. à l'Univ. de Toulouse. * *Les Idées égalitaires.* 2^e édit. 1908. 3 fr. 75
- BOURDEAU (L.). *Le Problème de la mort.* 4^e édition. 1904. 5 fr.
- *Le Problème de la vie.* 1901. 7 fr. 50

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

- BOURDON**, professeur à l'Université de Rennes. * *L'Expression des émotions et des tendances dans le langage*. 7 fr. 50
- BOUTROUX** (E.), de l'Inst. *Etudes d'histoire de la philosophie*. 2^e éd. 1901. 7 fr. 50
- BRAUNSCHVIG** (M.), docteur ès lettres, prof. au lycée de Toulouse. *Le sentiment du beau et le sentiment poétique. Essai sur l'esthétique du vers*. 1904. 3 fr. 75
- BRAY** (L.). *Du beau*. 1902. 5 fr.
- BROCHARD** (V.), de l'Institut. *De l'Erreur*. 2^e édit. 1897. 5 fr.
- BRUNSCHVIG** (E.), prof. au lycée Henri IV, doct. ès lett. *La Modalité du jugement*. 5 fr.
- * *Spinoza*. 2^e édit. 1906. 3 fr. 75
- CARRAU** (Ludovic), prof. à la Sorbonne. *Philosophie religieuse en Angleterre*. 5 fr.
- CHABOT** (Ch.), prof. à l'Univ. de Lyon. * *Nature et Moralité*. 1897. 5 fr.
- GLAY** (R.). * *L'Alternative, Contribution à la Psychologie*. 2^e édit. 10 fr.
- GOLLINS** (Howard). * *La Philosophie de Herbert Spencer*, avec préface de Herbert Spencer, traduit par H. de Varigny. 4^e édit. 1904. 10 fr.
- COMTE** (Aug.). *La Sociologie, résumé par E. RIGOLAGE*. 1897. 7 fr. 50
- COSENTINI** (F.). *La Sociologie génétique. Pensée et vie sociale préhist.* 1905. 3 fr. 75
- COSTE**. *Les Principes d'une sociologie objective*. 3 fr. 75
- *L'Expérience des peuples et les prévisions qu'elle autorise*. 1900. 10 fr.
- COUTURAT** (L.). *Les principes des mathématiques*. 1906. 5 fr.
- CRÉPIEUX-JAMIN**. *L'Écriture et le Caractère*. 4^e édit. 1897. 7 fr. 50
- CRESSON**, doct. ès lettres. *La Morale de la raison théorique*. 1903. 5 fr.
- DAURIAC** (L.). * *Essai sur l'esprit musical*. 1904. 5 fr.
- DE LA GRASSERIE** (R.), lauréat de l'Institut. *Psychologie des religions*. 1899. 5 fr.
- DELBOS** (V.), maître de conf. à la Sorbonne. * *La philosophie pratique de Kant*. 1905. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 12 fr. 50
- DELVAILLE** (J.), agr. de philosophie. *La vie sociale et l'éducation*. 1907. 3 fr. 75
- DELVOLVE** (J.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie. * *Religion, critique et philosophie positive chez Pierre Bayle*. 1906. 7 fr. 50
- DRAGHICESCO** (D.), chargé de cours à l'Université de Bucarest. *L'Individu dans le déterminisme social*. 1904. 7 fr. 50
- *Le problème de la conscience*. 1907. 3 fr. 75
- DUMAS** (G.), chargé de cours à la Sorbonne. * *La Tristesse et la Joie*. 1900. 7 fr. 50
- *Psychologie de deux messies. Saint-Simon et Auguste Comte*. 1905. 5 fr.
- DUPRAT** (G. L.), docteur ès lettres. *L'Instabilité mentale*. 1899. 5 fr.
- DUPROIX** (P.), prof. à la Fac. des lettres de l'Univ. de Genève. * *Kant et Fichte et le problème de l'éducation*. 2^e édit. 1897. (Ouv. cour. par l'Acad. franç.) 5 fr.
- DURAND** (DE GROS). *Aperçus de taxinomie générale*. 1898. 5 fr.
- *Nouvelles recherches sur l'esthétique et la morale*. 1899. 5 fr.
- *Variétés philosophiques*. 2^e édit. revue et augmentée. 1900. 5 fr.
- DURKHEIM**, prof. à la Sorbonne. * *De la division du travail social*. 2^e édit. 1901. 7 fr. 50
- *Le Suicide, étude sociologique*. 1897. 7 fr. 50
- * *L'année sociologique* : 10 années parues.
- 1^{re} Année (1896-1897). — **DURKHEIM** : La prohibition de l'inceste et ses origines. — **G. SIMMEL** : Comment les formes sociales se maintiennent. — *Analyses des travaux de sociologie publiés du 1^{er} Juillet 1896 au 30 Juin 1897*. 10 fr.
- 2^e Année (1897-1898). — **DURKHEIM** : De la définition des phénomènes religieux. — **HUBERT et MAUSS** : La nature et la fonction du sacrifice. — *Analyses*. 10 fr.
- 3^e Année (1898-1899). — **RATTEL** : Le sol, la société, l'État. — **RICHARD** : Les crises sociales et la criminalité. — **STEINMETZ** : Classif. des types sociaux. — *Analyses*. 10 fr.
- 4^e Année (1899-1900). — **BOUCLÉ** : Remarques sur le régime des castes. — **DURKHEIM** : Deux lois de l'évolution pénale. — **CHARMONT** : Notes sur les causes d'extinction de la propriété corporative. *Analyses*. 10 fr.
- 5^e Année (1900-1901). — **F. SIMLANT** : Remarques sur les variations du prix du charbon au XIX^e siècle. — **DURKHEIM** : Sur le Totémisme. — *Analyses*. 10 fr.
- 6^e Année (1901-1902). — **DURKHEIM et MAUSS** : De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives. — **BOUCLÉ** : Les théories récentes sur la division du travail. — *Analyses*. 12 fr. 50
- 7^e Année (1902-1903). — **HUBERT et MAUSS** : Théorie générale de la magie. — *Anal.* 12 fr. 50
- 8^e Année (1903-1904). — **H. BOURGIN** : La boucherie à Paris au XIX^e siècle. — **E. DURKHEIM** : L'organisation matrimoniale australienne. — *Analyses*. 12 fr. 50
- 9^e Année (1904-1905). — **A. MEILLET** : Comment les noms changent de sens. — **MAUSS et BEUCHAT** : Les variations saisonnières des sociétés eskimos. — *Anal.* 12 fr. 50

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in 8

- EGGER (V.), prof. à la Fac. des lettres de Paris. *La parole intérieure*. 2^e éd. 1904. 5 fr.
- ESPINAS (A.), de l'Institut, professeur à la Sorbonne. **La Philosophie sociale du XVIII^e siècle et la Révolution française*. 1898. 7 fr. 50
- FERRERO (G.). *Les Lois psychologiques du symbolisme*. 1895. 5 fr.
- FERRI (Enrico). *La Sociologie criminelle*. Traduction L. TERRIER. 1905. 10 fr.
- FERRI (Louis). *La Psychologie de l'association*, depuis Hobbes. 7 fr. 50
- FINOT (J.). *Le préjugé des races*. 3^e éd. 1908. Récomp. par l'Institut. 7 fr. 50
- *La philosophie de la longévité*. 12^e éd. refondue. 1908. 5 fr.
- FONSEGRIVE, prof. au lycée Buffon. **Essai sur le libre arbitre*. 2^e éd. 1895. 10 fr.
- FOUCAULT, maître de conf. à l'Univ. de Montpellier. *La psychophysique*. 1903. 7 fr. 50
- *Le Rêve*. 1906. 5 fr.
- FOUILLÉE (Aif.), de l'Institut. **La Liberté et le Déterminisme*. 4^e éd. 7 fr. 50
- *Critique des systèmes de morale contemporains*. 5^e éd. 7 fr. 50
- **La Morale, l'Art, la Religion*, d'après GUYAU. 6^e éd. augm. 3 fr. 75
- *L'Avenir de la Métaphysique fondée sur l'expérience*. 2^e éd. 5 fr.
- **L'Évolutionnisme des idées-forces*. 4^e éd. 7 fr. 50
- **La Psychologie des idées-forces*. 2 vol. 2^e éd. 15 fr.
- **Tempérament et caractère*. 3^e éd. 7 fr. 50
- *Le Mouvement positiviste et la conception sociol du monde*. 2^e éd. 7 fr. 50
- *Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science posit.* 2^e éd. 7 fr. 50
- **Psychologie du peuple français*. 3^e éd. 7 fr. 50
- **La France au point de vue moral*. 3^e éd. 7 fr. 50
- **Esquisse psychologique des peuples européens*. 3^e éd. 1903. 10 fr.
- **Nietzsche et l'immoralisme*. 2^e éd. 1903. 5 fr.
- **Le moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain*. 2^e éd. 1905. 7 fr. 50
- *Les éléments sociologiques de la morale*. 1905. 7 fr. 50
- FOURNIERE (E.). **Les théories socialistes au XIX^e siècle*. 1904. 7 fr. 50
- FULLIQUET. *Essai sur l'Obligation morale*. 1898. 7 fr. 50
- GAROFALO, prof. à l'Université de Naples. *La Criminologie*. 5^e éd. refondue. 7 fr. 50
- *La Superstition socialiste*. 1895. 5 fr.
- GERARD-VARET, prof. à l'Univ. de Dijon. *L'Ignorance et l'Irréflexion*. 1899. 5 fr.
- GLEY (D^r E.), professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. *Études de psychologie physiologique et pathologique*, avec fig. 1903. 5 fr.
- GOBLOT (E.), Prof. à l'Université de Lyon. **Classification des sciences*. 1898. 5 fr.
- GORY (G.). *L'Immanence de la raison dans la connaissance sensible*. 5 fr.
- GRASSET (J.), professeur à l'Université de Montpellier. *Demifous et demiresponsables*. 2^e éd. 1908. 5 fr.
- GREEF (de), prof. à l'Univ nouvelle de Bruxelles. *Le Transformisme social*. 7 fr. 50
- *La Sociologie économique*. 1904. 3 fr. 75
- GROOS (K.), prof. à l'Université de Bâle. **Les jeux des animaux* 1902. 7 fr. 50
- GURNEY, MYERS et PODMORE. *Les Hallucinations télépathiques*, 4^e éd. 7 fr. 50
- GUYAU (M.). **La Morale anglaise contemporaine*. 5^e éd. 7 fr. 50
- *Les Problèmes de l'esthétique contemporaine*. 6^e éd. 5 fr.
- *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*. 8^e éd. 5 fr.
- *L'Irréligion de l'avenir*, étude de sociologie. 11^e éd. 7 fr. 50
- **L'Art au point de vue sociologique*. 7^e éd. 7 fr. 50
- **Éducation et Hérité*, étude sociologique. 9^e éd. 5 fr.
- HALÉVY, Étie, dr ès lettres. *Formation du radicalisme philosoph.*, 3 v., chacun 7 fr. 50
- HANNEQUIN, prof. à l'Univ. de Lyon. *L'hypothèse des atomes*. 2^e éd. 1899. 7 fr. 50
- HARTENBERG (D^r Paul). *Les Timides et la Timidité*. 2^e éd. 1904. 5 fr.
- HÉBERT (Marcel), prof. à l'Université nouvelle de Bruxelles. *L'Évolution de la foi catholique*. 1905. 5 fr.
- **Le divin. Expériences et hypothèses. Etudes psychologiques*. 1907. 5 fr.
- HÉMON (C.), agrégé de philosophie. *La philosophie de M. Sully Prudhomme*. Préface de M. SULLY PRUDHOMME. 1907. 7 fr. 50
- HERBERT SPENCER. **Les premiers Principes*. Traduc. Cazelles. 9^e éd. 10 fr.
- **Principes de biologie*. Traduct. Cazelles. 4^e éd. 2 vol. 20 fr.
- **Principes de psychologie*. Trad. par MM. Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.
- **Principes de sociologie*. 5 vol. : Tome I. *Données de la sociologie*. 10 fr. — Tome II. *Inductions de la sociologie. Relations domestiques*. 7 fr. 50. — Tome III. *Institutions cérémonielles et politiques*. 15 fr. — Tome IV. *Institutions ecclésiastiques*. 3 fr. 75. — Tome V. *Institutions professionnelles*. 7 fr. 50.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

- HERBERT SPENCER. * *Essais sur le progrès*. Trad. A. Burdeau. 5^e éd. 7 fr. 50
 — *Essais de politique*. Trad. A. Burdeau. 4^e édit. 7 fr. 50
 — *Essais scientifiques*. Trad. A. Burdeau. 3^e édit. 7 fr. 50
 — * *De l'Éducation physique, intellectuelle et morale* 13^e édit. 5 fr.
 — *Justice*. Traduc. Castelot. 7 fr. 50
 — *Le rôle moral de la bienfaisance*. Trad. Castelot et Martin St-Léon. 7 fr. 50
 — *La Morale des différents peuples*. Trad. Castelot et Martin St-Léon. 7 fr. 50
 — *Problèmes de morale et de sociologie*. Trad. H. de Varigny. 7 fr. 50
 — * *Une Autobiographie*. Trad. et adaptation par H. de Varigny. 10 fr.
 EIRTH (G.). * *Physiologie de l'Art*. trad. et introd. de L. Arreau. 5 fr.
 HÖFFDING, prof. à l'Univ. de Copenhague. *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*. Trad. L. POITEVIN. Préf. de Pierre JANET. 2^e éd. 1903. 7 fr. 50
 — * *Histoire de la Philosophie moderne*. Traduit de l'allemand par M. BORDIER, préf. de M. V. DELBOS. 1906. 2 vol. Chacun 10 fr.
 ISAMBERT (G.), drès lettres. *Les idées socialistes en France (1815-1848)*. 1905. 7 fr. 50
 IZOULET, prof. au Collège de France. *La Cité moderne*. Nouvelle édit. 1 vol. 10 fr.
 JACOBY (D^r P.). *Études sur la sélection chez l'homme*. 2^e édition. 1904. 10 fr.
 JANET (Paul), de l'Institut. * *Œuvres philosoph. de Leibniz*. 2^e édit. 2 vol. 2^e 3^e fr.
 JANET (Pierre), prof. au Collège de France. * *L'automatisme psychologique*. 5^e éd. 7 fr. 50
 JAURÈS (J.), docteur ès lettres. *De la réalité du monde sensible*. 2^e éd. 1902. 7 fr. 50
 KAPPE (S.), doct. ès lettres. *Essais de critique d'histoire et de philosophie* 3 fr. 75
 LACOMBE (P.). *Psychologie des individus et des sociétés chez l'aveugle*. 1906. 7 fr. 50
 LALANDE (A.), maître de conférences à la Sorbonne, * *La Dissolution opposée à l'évolution*, dans les sciences physiques et morales. 1899. 7 fr. 50
 LANDRY (A.), docteur ès lettres. * *Principes de morale rationnelle*. 1906. 5 fr.
 LANESSAN (J.-L. de). * *La Morale des religions*. 1905. 10 fr.
 LANG (A.). * *Mythes, Cultes et Religions* Int'educ. de Léon Marillier. 1896. 10 fr.
 LAPIE (P.), professeur à l'Univ. de Bordeaux. *Logique de la volonté* 1902. 7 fr. 50
 LAUVRIÈRE, docteur ès lettres, prof. au lycée Charlemagne. *Edgar Poë. Sa vie et son œuvre. Essai de psychologie pathologique*. 1904. 10 fr.
 LAVELEYE (d^e). * *De la propriété et de ses formes primitives*. 5^e édit. 10 fr.
 — * *Le Gouvernement dans la démocratie*. 2 vol. 3^e édit. 1896. 15 fr.
 LE BON (D^r Gustave). * *Psychologie du socialisme*. 5^e éd. refondue. 1907 7 fr. 50
 LECHALAS (G.). * *Études esthétiques*. 1902. 5 fr.
 LECHARTIER (G.). *David Hume, moraliste et sociologue*. 1900. 5 fr.
 LECLÈRE (A.), pr. à l'Univ. de Fribourg. *Essai critique sur le droit d'affirmer*. 5 fr.
 LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. * *L'unité dans l'être vivant*. 1902. 7 fr. 50
 — *Les Limites du connaissable, la vie et les phénom. naturels*. 2^e éd. 1904. 3 fr. 75
 LÉON (Xavier). * *La philosophie de Fichte, ses rapports avec la conscience contemporaine*, Préface de E. BOUTROUX, de l'Institut. 1902. (Couronné par l'Institut.) 10 fr.
 LEROY (E. Bernard). *Le Langage. Sa fonction normale et pathol.* 1905. 5 fr.
 LÉVY (A.), chargé de cours à l'Un. de Nancy. *La philosophie de Feuerbach*. 1904 10 fr.
 LÉVY-BRUHL (L.), prof. adjoint à la Sorbonne. * *La Philosophie de Jacobi* 1894. 5 fr.
 — * *Lettres inédites de J.-S. Mill à Auguste Comte, publiées avec les réponses de Comte et une introduction*. 1899. 10 fr.
 — * *La Philosophie d'Auguste Comte*. 2^e édit. 1905. 7 fr. 50
 — * *La Morale et la Science des mœurs*. 3^e édit. 1907. 5 fr.
 LIARD, de l'Institut, vice-recteur de l'Acad. de Paris. * *Descartes*, 2^e éd. 1903. 5 fr.
 — * *La Science positive et la Métaphysique*, 5^e édit. 7 fr. 50
 LICHTENBERGER (H.), maître de conférences à la Sorbonne. * *Richard Wagner, poète et penseur*. 4^e édit. revue. 1907. (Couronné par l'Académie franç.) 10 fr.
 — *Henri Heine penseur*. 1905. 3 fr. 75
 LO I BROSO. * *L'Homme criminel*. 3^e éd., 2 vol et atlas. 1895. 36 fr.
 — *Le Crime. Causes et remèdes*. 2^e édit. 10 fr.
 LOMBROSO et FERRERO. *La femme criminelle et la prostituée*. 15 fr.
 LOMBROSO et LASCHI. *Le Crime politique et les Révolutions* 2 vol. 15 fr.
 LUBAC, agrégé de philosophie. * *Esquisse d'un système de psychologie rationnelle*. Préface de H. BERGSON. 1904. 3 fr. 75
 LUQUET (G.-H.), agrégé de philosoph. * *Idées générales de psychologie*. 1906. 5 fr.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

- LYON (Georges), recteur de l'Académie de Lille. * **L'Idéalisme en Angleterre au XVIII^e siècle.** 7 fr. 50
- MALAPERT (P.), docteur ès lettres, prof. au lycée Louis-le-Grand. * **Les Éléments du caractère et leurs lois de combinaison.** 2^e édit. 1906. 5 fr.
- MARION (H.), prof. à la Sorbonne. * **De la solidarité morale.** 6^e édit. 1907. 5 fr.
- MARTIN (Fr.). * **La Percepton extérieure et la Science positive.** 1894. 5 fr.
- MAXWELL (J.). **Les Phénomènes psychiques.** Préf. de Ch. RICHET. 3^e édit. 1906. 5 fr.
- MULLER (MAX), prof. à l'Univ. d'Oxford. * **Nouvelles études de mythologie.** 1898. 12 fr. 50
- MYERS. **La personnalité humaine. Sa survivance après la mort, ses manifestations supra-normales.** Traduit par le docteur JANKÉLÉVITCH. 1905. 7 fr. 50
- NAVILLE (E.), correspondant de l'Institut. **La Physique moderne.** 2^e édit. 5 fr.
- * **La Logique de l'hypothèse.** 2^e édit. 5 fr.
- * **La Définition de la philosophie.** 1894. 3 fr.
- **Le libre Arbitre.** 2^e édit. 1898. 5 fr.
- **Les Philosophies négatives.** 1899. 5 fr.
- NAYRAC (J.-P.). **Physiologie et Psychologie de l'attention.** Préface de M. Th. RIBOT. (Récompensé par l'Institut.) 1906. 3 fr. 75
- NORDAU (Max). * **Dégénérescence,** 7^e éd. 1907 2 vol. Tome I. 7 fr. 50. Tome II. 10 fr.
- **Les Mensonges conventionnels de notre civilisation.** 7^e édit. 1904. 5 fr.
- * **Vus du dehors. Essais de critique sur quelques auteurs français contemp.** 1903. 5 fr.
- NOVICOW. **Les Luittes entre Sociétés humaines.** 3^e édit. 10 fr.
- * **Les Gaspillages des sociétés modernes.** 2^e édit. 1899. 5 fr.
- * **La Justice et l'expansion de la vie. Essai sur le bonheur des sociétés.** 1905. 7 fr. 50
- OLDENBERG, professeur à l'Université de Kiel. * **Le Bouddha, sa Vie, sa Doctrine, sa Communauté,** trad. par P. FOUCHER, chargé de cours à la Sorbonne. Préface de SYLVAIN LÉVI, prof. au Collège de France. 2^e éd. 1903. 7 fr. 50
- * **La religion du Véda.** Traduit par V. HENRY, prof. à la Sorbonne. 1903. 10 fr.
- OSSIP-LOURIÉ. **La philosophie russe contemporaine.** 2^e édit. 1905. 5 fr.
- * **La Psychologie des romanciers russes au XIX^e siècle.** 1905. 7 fr. 50
- OUVRE (H.), professeur à l'Université de Bordeaux. * **Les Formes littéraires de la pensée grecque.** 1900. (Couronné par l'Académie française.) 10 fr.
- PALANTE (G.), agrégé de philos. **Combat pour l'individu.** 1904. 3 fr. 75
- PAULHAN. **L'Activité mentale et les Éléments de l'esprit.** 10 fr.
- * **Les Caractères.** 2^e édit. 5 fr.
- **Les Mensonges du caractère.** 1905. 3 fr.
- **Le mensonge de l'Art.** 1907. 5 fr.
- PAYOT (J.), recteur de l'Académie d'Aix. **La croyance.** 2^e édit. 1905. 5 fr.
- * **L'Éducation de la volonté.** 2^e édit. 1908. 5 fr.
- PÈRES (Jean), professeur au lycée de Caen. * **L'Art et le Réel.** 1898. 3 fr. 75
- PÉREZ (Bernard). **Les Trois premières années de l'enfant.** 5^e édit. 5 fr.
- **L'Enfant de trois à sept ans.** 4^e édit. 1907. 5 fr.
- **L'Éducation morale des le berceau.** 4^e édit. 1901. 5 fr.
- * **L'Éducation intellectuelle dès le berceau.** 2^e éd. 1901. 5 fr.
- PIAT (C.). **La Personne humaine.** 1898. (Couronné par l'Institut.) 7 fr. 50
- * **Destinée de l'homme.** 1898. 5 fr.
- PICAVET (E.), chargé de cours à la Sorb. * **Les Idéologues.** (Cour. par l'Acad. fr.) 10 fr.
- PIDORIT. **La Mimique et la Physiognomonie.** Trad. par M. Girot. 5 fr.
- PILLON (F.). * **L'Année philosophique, 17 années : 1890 à 1906.** 16 vol. Chac. 5 fr.
- PIOGER (J.). **La Vie et la Pensée, essai de conception expérimentale.** 1894. 5 fr.
- **La Vie sociale, la Morale et le Progrès.** 1894. 5 fr.
- PRAT (L.), doct. ès lettres. **Le caractère empirique et la personne** 1906. 7 fr. 50
- PREYER, prof. à l'Université de Berlin. **Éléments de physiologie.** 5 fr.
- PROAL, conseiller à la Cour de Paris. * **La Criminalité politique.** 1895. 5 fr.
- * **Le Crime et la Peine.** 3^e édit. (Couronné par l'Institut.) 10 fr.
- **Le Crime et le Suicide passionnels.** 1900. (Cour. par l'Ac. franç.) 10 fr.
- RAGEOT (G.), prof. au Lycée St-Louis. * **Le Succès. Auteurs et Public.** 1906. 13 fr. 75
- RAUH, chargé de cours à la Sorbonne. * **De la méthode dans la psychologie des sentiments.** 1899. (Couronné par l'Institut.) 5 fr.
- * **L'Expérience morale.** 1903. (Récompensé par l'Institut.) 3 fr. 75
- RÉCEJAC, doct. ès lett. **Les Fondements de la Connaissance mystique.** 1897. 5 fr.
- RENARD (G.), professeur au Collège de France. * **La Méthode scientifique de l'histoire littéraire.** 1900. 10 fr.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

- RENOUVIER (Ch.) de l'Institut. ***Les Dilemmes de la métaphysique pure**. 1900. 5 fr.
 — ***Histoire et solution des problèmes métaphysiques**. 1901. 7 fr. 50
 — **Le personnalisme**, avec une étude sur la *perception externe et la force*. 1903. 10 fr.
 — ***Critique de la doctrine de Kant**. 1906. 7 fr. 50
 RIBERY, doct. èslett. **Essai de classification naturelle des caractères**. 1903. 3 fr. 75
 RIBOT (Th.), de l'Institut. ***L'Hérédité psychologique**. 8^e édit. 7 fr. 50
 — ***La Psychologie anglaise contemporaine**. 3^e édit. 7 fr. 50
 — ***La Psychologie allemande contemporaine**, 6^e édit. 7 fr. 50
 — **La Psychologie des sentiments**. 6^e édit. 1906. 7 fr. 50
 — **L'Évolution des idées générales**. 2^e édit. 1904. 5 fr.
 — ***Essai sur l'Imagination créatrice**. 3^e édit. 1908. 5 fr.
 — ***La logique des sentiments**. 2^e édit. 1907. 3 fr. 75
 — ***Essai sur les passions**. 1907. 3 fr. 75
 RICARDOU (A.), docteur ès lettres. ***De l'Idéal**. (Couronné par l'Institut.) 5 fr.
 RICHARD (G.), chargé du cours de sociologie à l'Univ. de Bordeaux. ***L'idée d'évolution dans la nature et dans l'histoire**. 1903. (Couronné par l'Institut.) 7 fr. 50
 RIEMANN (H.), prof. à l'Univ. de Leipzig. **Esthétique musicale**. 1906. 5 fr.
 RIGNANO (E.). **Sur la transmissibilité des caractères acquis**. 1906. 5 fr.
 RIVAUD (A.), chargé de cours à l'Université de Poitiers. **Les notions d'essence et d'existence dans la philosophie de Spinoza**. 1906. 3 fr. 75
 ROBERTY (E. de). **L'Ancienne et la Nouvelle philosophie**. 7 fr. 50
 — ***La Philosophie du siècle** (positivisme, criticisme, évolutionnisme). 5 fr.
 — **Nouveau Programme de sociologie**. 1904. 5 fr.
 ROMANES. ***L'Évolution mentale chez l'homme**. 7 fr. 50
 RUYSSEN (Th.), pr. à l'Univ. de Dijon. ***L'évolution psychologique du jugement**. 5 fr.
 SABATIER (A.), doyen honoraire de la Faculté des sciences de Montpellier. **Philosophie de l'effort. Essais philosoph. d'un naturaliste**. 2^e édit. 1908. 7 fr. 50
 SAIGEY (E.). ***Les Sciences au XVIII^e siècle**. La Physique de Voltaire. 5 fr.
 SAINT-PAUL (D^r G.). ***Le Langage intérieur et les paraphrasies**. 1904. 5 fr.
 SANZ Y ESCARTIN. **L'Individu et la Réforme sociale**, trad. Dietrich. 7 fr. 50
 SCHOPENHAUER. **Aphor. sur la sagesse dans la vie**. Trad. Cantacuzène. 9^e éd. 5 fr.
 — ***Le Monde comme volonté et comme représentation**. 5^e éd. 3 vol., chac. 7 fr. 50
 SÉAILLES (G.), prof. à la Sorbonne. **Essai sur le génie dans l'art**. 2^e édit. 5 fr.
 — ***La Philosophie de Ch. Renouvier. Introduction au néo-criticisme**. 1905. 7 fr. 50
 SIGHELE (Scipio). **La Foule criminelle**. 2^e édit. 1901. 5 fr.
 SOLLIER. **Le Problème de la mémoire**. 1900. 3 fr. 75
 — **Psychologie de l'idiot et de l'imbécile**, avec 12 pl. hors texte. 2^e éd. 1902. 5 fr.
 — **Le Mécanisme des émotions**. 1905. 5 fr.
 SOURIAU (Paul), prof. à l'Univ. de Nancy. **L'Esthétique du mouvement**. 5 fr.
 — ***La Beauté rationnelle**. 1904. 10 fr.
 STAPPER (P.). ***Questions esthétiques et religieuses**. 1906. 3 fr. 75
 STEIN (L.), professeur à l'Université de Berne. ***La Question sociale au point de vue philosophique**. 1900. 10 fr.
 STUART MILL. ***Mes Mémoires**. Histoire de ma vie et de mes idées. 5^e éd. 5 fr.
 — ***Système de Logique déductive et inductive**. 4^e édit. 2 vol. 20 fr.
 — ***Essais sur la Religion**. 3^e édit. 5 fr.
 — **Lettres inédites à Aug. Comte et réponses d'Aug. Comte**. 1899. 10 fr.
 SULLY (James). **Le Pessimisme**. Trad. Bertrand. 2^e édit. 7 fr. 50
 — ***Études sur l'Enfance**. Trad. A. Monod, préface de G. Compayré. 1898. 10 fr.
 — **Essai sur le rire**. Trad. Terrier. 1904. 7 fr. 50
 SULLY PRUDHOMME, de l'Acad. franç. **La vraie religion selon Pascal**. 1905. 7 fr. 50
 TARDE (G.), de l'Institut. ***La Logique sociale**. 3^e édit. 1898. 7 fr. 50
 — ***Les Lois de l'imitation**. 5^e édit. 1907. 7 fr. 50
 — **L'Opposition universelle. Essai d'une théorie des contraires**. 1897. 7 fr. 50
 — ***L'Opinion et la Foule**. 2^e édit. 1904. 5 fr.
 — ***Psychologie économique**. 1902. 2 vol. 15 fr.
 TARDIEU (E.). **L'Ennui. Étude psychologique**. 1903. 5 fr.
 THOMAS (P.-F.), docteur ès lettres. ***Pierre Leroux, sa philosophie**. 1904. 5 fr.
 — ***L'Éducation des sentiments**. (Couronné par l'Institut.) 4^e édit. 1907. 5 fr.
 VACHEROT (Et.), de l'Institut. ***Essais de philosophie critique**. 7 fr. 50
 — **La Religion**. 7 fr. 50
 WEBER (L.). ***Vers le positivisme absolu par l'idéalisme**. 1903. 7 fr. 50

COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES

PHILOSOPHIE ANCIENNE

- ARISTOTE. **La Poétique d'Aristote**, par HATZFELD (A.), et M. DUYOUR. 4 vol. in-8. 1900. 6 fr.
- **Physique**, II, traduction et commentaire par O. HAMELIN. 1907. 1 vol. in-8. 3 fr.
- SOCRATE. * **Philosophie de Socrate**, par A. ROUILLEE. 2 vol. in-8. 16 fr.
- **Le Procès de Socrate**, par G. SORL. 1 vol. in-8. 3 fr. 50
- PLATON. **La Théorie platonicienne des Sciences**, par ÉLIE HALÉVY. In-8. 1895. 5 fr.
- **Œuvres**, traduction VICTOR COUSIN revue par J. BARTHÉLEMY-SAINTE-HILAIRE : *Socrate et Platon ou le Platonisme — Eutyphron — Apologie de Socrate — Criton — Phédon*. 1 vol. in-8. 1896. 7 fr. 50
- ÉPICURE. * **La Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines**, par M. GUYAU. 1 volume in-8. 5^e édit. 7 fr. 50
- BÉNARD. **La Philosophie ancienne, ses systèmes. La Philosophie et la Sagesse orientales. — La Philosophie grecque avant Socrate Socrate et les socratiques. — Les sceptiques grecs**. 1 v. in-8. 9 fr.
- FAYRE (M^{me} Jules), née VELTEN. **La Morale de Socrate**. In-18. 3 fr. 50
- **Morale d'Aristote**. In-18. 3 fr. 50
- OUVRÉ (H.) **Les formes littéraires de la pensée grecque**. In-8. 10 fr.
- GOMPERZ. **Les penseurs de la Grèce**. Trad. REYMOND. (Trad., cour. par l'Acad. franç.).
- I. **La philosophie antésocratique**. 1 vol. gr. in-8. 10 fr.
- II. * **Athènes, Socrate et les Socratiques**. 1 vol. gr. in-8. 12 fr.
- III. (Sous presse).
- RODIER (G.). * **La Physique de Straton de Lampsaque**. In-8. 3 fr.
- TANNERY (Paul). **Pour la science hellène**. In-8. 7 fr. 50
- MILHAUD (G.). * **Les philosophes géomètres de la Grèce**. In-8. 1900. (Couronné par l'Inst.). 6 fr.
- FABRE (Joseph). **La Pensée antique De Moïse à Marc-Aurèle**. 2^e éd. In-8. 5 fr.
- * **La Pensée chrétienne. Des Évangiles à l'Imitation de J.-C.** In-8. 9 fr.
- LAFONTAINE (A.). **Le Plaisir, d'après Platon et Aristote**. In-8. 6 fr.
- RIVAUD (A.), chargé de cours à l'Univ. de Poitiers. **Le problème du devenir et la notion de la matière, des origines jusqu'à Théophraste**. In-8. 1906. 10 fr.
- GUYOT (H.), docteur ès lettres. **L'Infinité d'une vie depuis Platon le Juif jusqu'à Plotin**. In-8. 1906. 5 fr.
- **Les réminiscences de Platon le juif chez Plotin. Étude critique**. Br. ch. in-8. 2 fr.

PHILOSOPHIES MÉDIÉVALE ET MODERNE

- * DESCARTES. par L. LIARD, de l'Institut 2^e éd. 1 vol. in-8. 5 fr.
- **Essai sur l'Esthétique de Descartes**, par E. KRANTZ. 1 vol. in-8. 3^e éd. 1897. 6 fr.
- **Descartes, directeur spirituel**, par V. de SWARTE. Préface de E. BOUTROUX. 1 vol. in-16 avec pl. (Couronné par l'Institut) 4 fr. 50
- LEIBNIZ. * **Œuvres philosophiques**, pub. par P. JANET. 2 vol. in-8. 20 fr.
- * **La logique de Leibniz**, par L. COUTURAT. 1 vol. in-8. 12 fr.
- **Opuscules et fragments inédits de Leibniz**, par L. COUTURAT. 1 vol. in-8. 25 fr.
- * **Leibniz et l'organisation religieuse de la Terre, d'après ses documents inédits**, par JEAN BARUZI. 1 vol. in-8 (Couronné par l'Institut). 10 fr.
- PICAVET, chargé de cours à la Sorbonne. **Histoire générale et comparée des philosophies médiévales**. In-8. 2^e éd. 7 fr. 50
- WULF (M. de) **Histoire de la philosophie médiévale**. 2^e éd. In-8. 10 fr.
- FABRE (JOSEPH). * **L'Imitation de Jésus-Christ**. Trad. nouvelle avec préface. In-8. 7 fr.
- **La pensée moderne. De Luther à Leibniz**. 1908. 1 vol. in-8. 8 fr.
- SPINOZA. **Benedicti de Spinoza opera quotquot reperita sunt, recognoverunt J. Van Vloten et J.-P.-N. Land.** 2 forts vol. in-8 sur papier de Hollande. 45 fr.
- Le même en 3 volumes. 48 fr.
- **La philosophie**, par M.-E. BRUNSCHVIGG. 1 vol. in-8. 2^e éd. 3 fr. 75
- FIGARD (L.), docteur ès lettres. **Un**

Médecin philosophe au XVI^e siècle. *La Psychologie de Jean Fernel.* 1 v. in-8. 1903. 7 fr. 50

GASSENDI. *La Philosophie de Gassendi*, par P.-F. THOMAS. In-8 1889 6 fr.

MALEBRANCHE. * *La Philosophie de Malebranche*, par OLLÉ-LAPRUNE, de l'Institut. 2 v. in-8. 16 f.

PASCAL. *Le scepticisme de Pascal*, par DROZ. 1 vol. in-8. 6 fr.

VOLTAIRE. *Les Sciences au XVIII^e siècle.* Voltaire physicien, par Em. SAIGY. 1 vol. in-8. 5 fr.

DAMIRON. *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIII^e siècle.* 3 vol. in-8. 15 fr.

J.-J. ROUSSEAU* *Du Contrat social*, édition comprenant avec le texte définitif les versions primitives de l'ouvrage d'après les manuscrits de Genève et de Neuchâtel, avec introduction par EDMOND DREYFUS-BRISAC. 1 fort volume grand in-8. 12 fr.

ERASME. *Stultitiae laus des. Erasmi Rot. declamatio.* Publié et annoté par J.-B. KAN, avec les figures de HOLBEIN. 1 v. in-8. 6 fr. 75

PHILOSOPHIE ANGLAISE

DUGALD STEWART. * *Eléments de la philosophie de l'esprit humain.* 3 vol. in-8 9 fr.

BACON. * *Philosophie de François Bacon*, par CH. ADAM. (Cour. par l'Institut). In-8. 7 fr. 50

BERKELEY. *Œuvres choisies. Essai d'une nouvelle théorie de la vision. Dialogues d'Hylas et de Philonous.* Trad. de l'angl. par MM. BEAULAVON (G.) et PARODI (D.). in-8. 5 fr.

PHILOSOPHIE ALLEMANDE

FEUERBACH. *Sa philosophie*, par A. LÉVY. 1 vol. in-8. 10 fr.

JACOBI. *Sa philosophie*, par L. LEVY-BRUHL. 1 vol. in-8. 5 fr.

KANT. *Critique de la raison pratique*, traduction nouvelle avec introduction et notes, par M. PICA-VET. 2^e édit. 4 vol. in-8. 6 fr.

— * *Critique de la raison pure*, traduction nouvelle par MM. PICAUD et TREMESAYGUES. Préface de M. HANNEQUIN. 1 vol. in-8. 12 fr.

— *Eclaircissements sur la Critique de la raison pure*, trad. TISSOT. 4 vol. in-8. 6 fr.

— *Doctrine de la vertu*, traduction BARNI. 4 vol. in-8. 8 fr.

— * *Mélanges de logique*, traduction TISSOT. 4 v. in-8. 6 fr.

— * *Protégomènes à toute métaphysique future qui se présentera comme science*, traduction TISSOT. 1 vol. in-8. 6 fr.

— * *Essai critique sur l'Esthétique de Kant*, par V. BASCH. 1 vol. in-8. 1896. 10 fr.

— *Sa morale*, par CRESSON. 2^e éd. 1 vol. in-12 2 fr. 50

— *L'Idée ou critique du Kantisme*, par C. PIAT, Dr ès lettres. 2^e édit. 1 vol. in-8. 6 fr.

KANT et FICHTE et le problème de l'éducation, par PAUL DUPROIX. 1 vol. in-8. 1897. 5 fr.

SCHELLING. *Brume, ou du principe divin.* 1 vol. in-8. 3 fr. 50

HEGEL. * *Logique.* 2 vol. in-8. 14 fr.

— * *Philosophie de la nature.* 3 vol. in-8. 25 fr.

— * *Philosophie de l'esprit.* 2 vol. in-8. 18 fr.

— * *Philosophie de la religion.* 2 vol. in-8. 20 fr.

— *La Poétique*, trad. par M. Ch. BÉNARD. Extraits de Schiller, Goethe, Jean-Paul, etc., 2 v. in-8. 12 fr.

— *Esthétique.* 2 vol. in-8, trad. BÉNARD. 16 fr.

— *Antécédents de l'hégélianisme dans la philos. franç.*, par E. REAUSSIRE in-18. 2 fr. 50

— *Introduction à la philosophie de Hegel* par VÉRA. in-8 6 fr. 50

— * *La logique de Hegel*, par Eug. NOEL. In-8. 1897. 3 fr.

HERBART. * *Principales œuvres pédagogiques*, trad. A. PINLOCHE. In-8. 1894. 7 fr. 50

— *La métaphysique de Herbart et la critique de Kant*, par M. MAUXION. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

MAUXION (M.). *L'éducation par l'instruction et les théories pédagogiques de Herbart.* 2^e éd. In-12. 1906. 2 fr. 50

SCHILLER. *Sa Poétique*, par V. BASCH. 1 vol. in-8. 1902. 4 fr.

Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIV^e siècle, par DELACROIX (H.), professeur à l'Université de Caen. 1 vol. in-8. 1900. 5 fr.

PHILOSOPHIE ANGLAISE CONTEMPORAINE(Voir *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, pages 2 à 11.)**PHILOSOPHIE ALLEMANDE CONTEMPORAINE**(Voir *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, pages 2 à 11.)**PHILOSOPHIE ITALIENNE CONTEMPORAINE**(Voir *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, pages 2 à 11.)**LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE***Études d'histoire et d'esthétique.*Publiées sous la direction de **M. JEAN CHANTAVOINE**

Chaque volume in-16 de 250 pages environ..... 3 fr. 50

Collection honorée d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts.**Volumes parus :**

- * **J.-S. BACH**, par André PIRRO (2^e édition).
- * **CÉSAR FRANCK**, par Vincent d'INDY (3^e édition).
- * **PALESTRINA**, par Michel BRENET (2^e édition).
- * **BEETHOVEN**, par Jean CHANTAVOINE (3^e édition).
- MENDELSSOHN**, par CAMILLE BELLAIGUE.
- SMETANA**, par WILLIAM RITTER.
- RAMEAU**, par LOUIS LALOY.

En préparation : Grétry, par PIERRE AUBRY. — Moussorgsky, par J.-D. CALVOCORESSI. — Orlande de Lassus, par HENRY EXPERT. — Wagner, par HENRI LICHTENBERGER. — Berlioz, par ROMAIN ROLLAND. — Gluck, par JULIEN TIERSOT. — Schubert, par A. SCHWEITZER. — Haydn, par MICHEL BRENET, etc., etc.

LES GRANDS PHILOSOPHESPublié sous la direction de **M. G. PIAT**

Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur à l'École des Carmes.

Chaque étude forme un volume in-8^o carré de 300 pages environ, dont le prix varie de 5 francs à 7 fr. 50.

- * **Kant**, par M. RUYSSEN, chargé de cours à l'Université de Dijon. 2^e édition. 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Institut*). 7 fr. 50
- * **Secrate**, par l'abbé C. PIAT. 1 vol. in-8. 5 fr.
- * **Avicenne**, par le baron CARRA DE VAUX. 1 vol. in-8. 5 fr.
- * **Saint Augustin**, par l'abbé JULES MARTIN. 2^e édition. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- * **Malebranche**, par Henri JOLY, de l'Institut. 1 vol. in-8. 5 fr.
- * **Pascal**, par A. HATZFELD. 1 vol. in-8. 5 fr.
- * **Saint Anselme**, par DOMET DE VORGES. 1 vol. in-8. 5 fr.
- Spinoza**, par P.-L. COUCHOUD, agrégé de l'Université. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie Française*). 5 fr.
- Aristote**, par l'abbé C. PIAT. 1 vol. in-8. 5 fr.
- Gazali**, par le baron CARRA DE VAUX. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie Française*). 5 fr.
- * **Maine de Biran**, par Marius COUAILHAC. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut*). 7 fr. 50
- Platon**, par l'abbé C. PIAT. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- Montaigne**, par F. STROWSKI, professeur à l'Université de Bordeaux. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Philon**, par l'abbé JULES MARTIN. 1 vol. in-8. 5 fr.

MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT

- HENRI WELSCHINGER, de l'Institut. — * **Bismarck**. 1 v. in-16. 1900. 2 fr. 50
- H. LÉONARDON. — * **Prim**. 1 vol. in-16. 1901. 2 fr. 50
- M. COURCELLE. — * **Israëli**. 1 vol. in-16. 1901. 2 fr. 50
- M. COURANT. — **Okoubo**. 1 vol. in-16, avec un portrait. 1904. 2 fr. 50
- A. VIALLATE. — **Chamberlain**. Préface de E. BOUTMY. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE des SCIENCES SOCIALES

SECÉTAIRE DE LA RÉDACTION : DICK MAY, Secrétaire général de l'École des Hautes Études sociales.
Chaque volume in-8 de 300 pages environ, cartonné à l'anglaise, 6 fr.

1. **L'Individualisation de la peine**, par R. SALEILLES, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris.
2. **L'Idéalisme social**, par Eugène FOURNIÈRE.
3. ***Ouvriers du temps passé (xv^e et xvi^e siècles)**, par H. HAUSER, professeur à l'Université de Dijon. 2^e édit.
4. ***Transformations du pouvoir**, par G. TARDE, de l'Institut.
5. **Morale sociale**, par MM. G. BELOT, MARCEL BERNÈS, BRUNSCHVIGG, F. BUISSON, DARLU, DAURIAC, DELBET, CH. GIDE, M. KOVALEVSKY, MALAPERT, le R. P. MAUMUS, DE ROBERTY, G. SOREL, le PASTEUR WAGNER. Préface de M. E. BOUTROUX,
6. ***Les Enquêtes, pratique et théorie**, par P. DU MAROUSSEM. (*Ouvrage couronné par l'Institut.*)
7. ***Questions de Morale**, par MM. BELOT, BERNÈS, F. BUISSON, A. CROISSET, DARLU, DELBOS, FOURNIÈRE, MALAPERT, MOCH, PARODI, G. SOREL (*École de morale*). 2^e édit.
8. **Le développement du Catholicisme social depuis l'encyclique *Rerum novarum***, par Max TURMANN.
* **Le Socialisme sans doctrines. La Question ouvrière et la Question agraire en Australie et en Nouvelle-Zélande**, par Albert MÉTIN, agrégé de l'Université, professeur à l'École Coloniale.
10. ***Assistance sociale. Pauvres et mendiants**, par PAUL STRAUSS, sénateur.
11. ***L'Éducation morale dans l'Université. (Enseignement secondaire.)** Par MM. LÉVY-BRUHL, DARLU, M. BERNÈS, KORTZ, CLAIRIN, ROCAFORT, BIOCHE, Ph. GIDEL, MALAPERT, BELOT. (*École des Hautes Études sociales*, 1900-1901).
12. ***La Méthode historique appliquée aux Sciences sociales**, par Charles SEIGNOBOS, professeur à l'Université de Paris.
13. ***L'Hygiène sociale**, par E. DUCLAUX, de l'Institut, directeur de l'institut Pasteur.
14. **Le Contrat de travail. Le rôle des syndicats professionnels**, par P. BUREAU, prof. à la Faculté libre de droit de Paris.
15. ***Essai d'une philosophie de la solidarité**, par MM. DARLU, RAUH, F. BUISSON, GIDE, X. LÉON, LA FONTAINE, E. BOUTROUX (*École des Hautes Études sociales*). 2^e édit.
16. ***L'exode rural et le retour aux champs**, par E. VANDERVELDE, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.
17. ***L'Éducation de la démocratie**, par MM. E. LAVISSE, A. CROISSET, Ch. SEIGNOBOS, P. MALAPERT, G. LANSON, J. HADAMARD (*École des Hautes Études soc.*) 2^e édit.
18. ***La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés**, par J.-L. DE LANNESAN, député, prof. agr. à la Fac. de méd. de Paris.
19. ***La Concurrence sociale et les devoirs sociaux**, par le MÊME.
20. ***L'Individualisme anarchiste, Max Stirner**, par V. BASCH, chargé de cours à la Sorbonne.
21. ***La démocratie devant la science**, par C. BOUCLÉ, prof. de philosophie sociale à l'Université de Toulouse. (*Récompensé par l'Institut.*)
22. ***Les Applications sociales de la solidarité**, par MM. P. BUDIN, Ch. GIDE, H. MONOD, PAULET, ROBIN, SIEGFRIED, BROUARDEL. Préface de M. Léon BOURGEOIS (*École des Hautes Études soc.*, 1902-1903).
23. **La Paix et l'enseignement pacifiste**, par MM. Fr. PASSY, Ch. RICHEL, d'ESTOURNELLES DE CONSTANT, E. BOURGEOIS, A. WEISS, H. LA FONTAINE, G. LYON (*École des Hautes Études soc.*, 1902-1903).
24. ***Études sur la philosophie morale au XIX^e siècle**, par MM. BELOT, A. DARLU, M. BERNÈS, A. LANDRY, Ch. GIDE, E. ROBERTY, R. ALLIER, H. LICHTENBERGER, L. BRUNSCHVIGG (*École des Hautes Études soc.*, 1902-1903).
25. ***Enseignement et démocratie**, par MM. APPELL, J. BOITEL, A. CROISSET, A. DEVINAT, Ch.-V. LANGLOIS, G. LANSON, A. MILLERAND, Ch. SEIGNOBOS (*École des Hautes Études soc.*, 1903-1904).
26. ***Religions et Sociétés**, par MM. TH. REINACH, A. PUECH, R. ALLIER, A. LEROY-BEAULIEU, le baron CARRA DE VAUX, H. DREYFUS (*École des Hautes Études soc.*, 1903-1904).
27. ***Essais socialistes. La religion, l'art, l'alcool**, par E. VANDERVELDE.
28. ***Le surpeuplement et les habitations à bon marché**, par H. TUROT, conseiller municipal de Paris, et H. BELLAMY.
29. **L'individu, l'association et l'état**, par E. FOURNIÈRE.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-12 brochés à 3 fr. 50 — Volumes in-8 brochés de divers prix

Volumes parus en 1907

- CHARMES (P.), LEROY-BEAULIEU (A.), MILLET (R.), RIBOT (A.), VANDAL (A.), de CAIX (R.), HENRY (R.), LOUIS-JARAY (G.), PINON (R.), TARDIEU (A.). *Les questions actuelles de la politique étrangère en Europe. La politique anglaise. La politique allemande. La question d'Autriche-Hongrie. La question de Macédoine et des Balkans. La question russe.* 1 vol. in-16, avec 3 cartes hors texte et 6 cartes dans le texte. 3 fr. 50
- TARDIEU (A.), secrétaire honoraire d'ambassade. *La Conférence d'Algésiras. Histoire diplomatique de la crise marocaine* (15 janvier-7 avril 1906). 2^e édit. 1 vol. in-8. 10 fr.
- GAFFAREL (P.), professeur à l'Université d'Aix-Marseille. *La politique coloniale en France (1789-1830)*. 1 vol. in-8. 7 fr.
- MATTER (P.), substitut au tribunal de la Seine. *Bismarck et son temps. III. Triomphe, splendeur et déclin* (1870-1896). 1 vol. in-8. 10 fr.
- DRIAULT (E.), agrégé d'histoire. *La question d'Extrême-Orient*. 1 vol. in-8. 7 fr.

EUROPE

- DEBIDOUR, professeur à la Sorbonne, * *Histoire diplomatique de l'Europe, de 1815 à 1878*. 2 vol. in-8. (*Ouvrage couronné par l'Institut*). 18 fr.
- DOELLINGER (I. de). *La papauté, ses origines au moyen âge, son influence jusqu'en 1870*. Traduit par A. GIRAUD-TEULON, 1904. 1 vol. in-8. 7 fr.
- SYBEL (H. de). * *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, traduit de l'allemand par M^{lle} DOSQUET. Ouvrage complet en 6 vol. in-8. 42 fr.
- TARDIEU (A.). * *Questions diplomatiques de l'année 1904*. 1 vol. in-12. (*ouvrage couronné par l'Académie française*). 3 fr. 50

FRANCE

Révolution et Empire

- AULARD, professeur à la Sorbonne. * *Le Culte de la Raison et le Culte de l'Être suprême, étude historique (1793-1794)*. 2^e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- * *Études et leçons sur la Révolution française*. 5 v. in-12. Chacun. 3 fr. 50
- BONDOIS (P.), agrégé d'histoire. * *Napoléon et la société de son temps (1793-1821)*. 1 vol. in-8. 7 fr.
- CARNOT (H.), sénateur. * *La Révolution française, résumé historique*. In-16. Nouvelle édit. 3 fr. 50
- DRIAULT (E.), professeur au lycée de Versailles. *La politique orientale de Napoléon*. SEBASTIANI et GARDANE (1806-1808). 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut*). 7 fr.
- * *Napoléon en Italie (1800-1812)*. 1 vol. in-8. 1906. 10 fr.
- DUMOULIN (Maurice). * *Figures du temps passé*. 1 vol. in-16. 1906. 3 fr. 50
- MOLLIER (C^{te}). *Mémoires d'un ministre du trésor public (1780-1815)*, publiés par M. Ch. GOMEL. 3 vol. in-8. 15 fr.
- BOITEAU (P.). *État de la France en 1789*. Deuxième éd. 1 vol. in-8. 10 fr.
- BORNAREL (E.), doc. ès lettres. *Cambon et la Révolution française*. In-8. 7 fr.
- CAHEN (L.), agrégé d'histoire, docteur ès lettres. * *Condorcet et la Révolution française*. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut*). 10 fr.
- DESPOIS (Eug.). * *Le Vandalisme révolutionnaire*. Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 4^e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- DEBIDOUR, professeur à la Sorbonne. * *Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France (1789-1870)*. 1 fort vol. in-8. 1898. (*Couronné par l'Institut*). 12 fr.
- * *L'Église catholique et l'État en France sous la troisième République (1870-1906)*. — I. (1870-1889), 1 vol. in-8. 1906. 7 fr. — II. (1889-1906), paraîtra en 1908.
- GOMEL (G.). *Les causes financières de la Révolution française. Les ministères de Turgot et de Necker*. 1 vol. in-8. 8 fr.
- *Les causes financières de la Révolution française; les derniers contrôleurs généraux*. 1 vol. in-8. 8 fr.
- *Histoire financière de l'Assemblée Constituante (1789-1791)*. 2 vol. in-8, 16 fr. — Tome I : (1789), 8 fr.; tome II : (1790-1791), 8 fr.
- *Histoire financière de la Législative et de la Convention*. 2 vol. in-8, 15 fr. — Tome I : (1792-1793), 7 fr. 50; tome II : (1793-1795), 7 fr. 50

- ISAMBERT (G.). * *La vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792)*. In-16. 1896. 3 fr. 50
- MATHIEZ (A.), agrégé d'histoire, docteur ès lettres. * *La théophilanthropie et le culte décadaire, 1796-1801*. 1 vol. in-8. 12 fr.
- * *Contributions à l'histoire religieuse de la Révolution française*. In-16. 1906. 3 fr. 50
- MARCELLIN PELLET, ancien député. *Variétés révolutionnaires*. 3 vol. in-12, précédés d'une préface de A. RANC. Chaque vol. séparém. 3 fr. 50
- SILVESTRE, professeur à l'École des sciences politiques. *De Waterloo à Sainte-Hélène (20 Juin-16 Octobre 1815)*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
- SPULLER (Eug.). *Hommes et choses de la Révolution*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50.
- STOURM, de l'Institut. *Les finances de l'ancien régime et de la Révolution*. 2 vol. in-8. 16 fr.
- *Les finances du Consulat*. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- VALLAUX (C.). * *Les campagnes des armées françaises (1792-1815)*. In-16, avec 17 cartes dans le texte. 3 fr. 50

Epoque contemporaine

- BLANC (Louis). * *Histoire de Dix ans (1830-1840)*. 5 vol. in-8. 25 fr.
- DELORD (Taxile). * *Histoire du second Empire (1848-1870)*. 6 vol. in-8. 42 fr.
- DUVAL (J.). *L'Algérie et les colonies françaises*, avec une notice biographique sur l'auteur, par J. LEVASSEUR, de l'Institut. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- GAFFAREL (P.), professeur à l'Université d'Aix. * *Les Colonies françaises*. 1 vol. in-8. 6^e édition revue et augmentée. 5 fr.
- GAISMAN (A.). * *L'Œuvre de la France au Tonkin*. Préface de M. J.-L. de LANESSAN. 1 vol. in-16 avec 4 cartes en couleurs. 1906. 3 fr. 50
- LANESSAN (J.-L. de). * *L'Indo-Chine française. Etude économique, politique et administrative*. 1 vol. in-8. avec 5 cartes en couleurs hors texte. 15 fr.
- * *L'Etat et les Eglises de France. Histoire de leurs rapports, des origines jusqu'à la Séparation*. 1 vol. in-16. 1906. 3 fr. 50
- * *Les Missions et leur protectorat*. 1 vol. in-16. 1907. 3 fr. 50
- LAPIÈ (P.), professeur à l'Université de Bordeaux. *Les Civilisations tunisiennes (Musulmans, Israélites, Européens)*. In-16. 1898. (*Couronné par l'Académie française*.) 3 fr. 50
- LAUGEL (A.). * *La France politique et sociale*. 1 vol. in-8. 5 fr.
- LEBLOND (Marius-Ary). *La société française sous la troisième République*. 1905. 1 vol. in-8. 5 fr.
- NOEL (O.). *Histoire du commerce extérieur de la France depuis la Révolution*. 1 vol. in-8. 6 fr.
- PIOLEL (J.-B.). *La France hors de France, notre émigration, sa nécessité, ses conditions*. 1 vol. in-8. 1900 (*Couronné par l'Institut*.) 10 fr.
- SCHEFER (Ch.), professeur à l'École des sciences politiques. * *La France moderne et le problème colonial*. I. (1815-1830). 1 vol. in-8. 7 fr.
- SPULLER (E.), ancien ministre de l'Instruction publique. * *Figures disparues, portraits contemp., littér. et politiq.* 3 vol. in-16. Chacun. 3 fr. 50
- TCHERNOFF (J.). *Associations et Sociétés secrètes sous la deuxième République (1848-1851)*. 1 vol. in-8. 1905. 7 fr.
- VIGNON (L.), professeur à l'École coloniale. *La France dans l'Afrique du nord*. 2^e édition. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut*.) 7 fr.
- *Expansion de la France*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- LE MÊME. Édition in-8. 7 fr.
- WAHL, inspect. général, A. BERNARD, professeur à la Sorbonne. * *L'Algérie*. 1 vol. in-8. 5^e édit., 1908. (*Ouvrage couronné par l'Institut*.) 5 fr.
- WEILL (G.), maître de conf. à l'Université de Caen. *Histoire du parti républicain en France, de 1814 à 1870*. 1 vol. in-8. 1900. (*Récompensé par l'Institut*.) 10 fr.
- * *Histoire du mouvement social en France (1852-1902)*. 1 v. in-8. 1905. 7 fr.
- *L'École saint simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours*. In-16. 1896. 3 fr. 50
- ZEVORT (E.), recteur de l'Académie de Caen. *Histoire de la troisième République* :
- Tome I. * *La présidence de M. Thiers*. 1 vol. in-8. 3^e édit. 7 fr.
- Tome II. * *La présidence du Maréchal*. 1 vol. in-8. 2^e édit. 7 fr.
- Tome III. * *La présidence de Jules Grévy*. 1 vol. in-8. 2^e édit. 7 fr.
- Tome IV. * *La présidence de Sadi Carnot*. 1 vol. in-8. 7 fr.

ANGLETERRE

- MÉTIN (Albert), prof. à l'École Coloniale. * *Le Socialisme en Angleterre*. In-16. 3 fr. 50

ALLEMAGNE

- ANDLER (Ch.), prof. à la Sorbonne. *Les origines du socialisme d'État en Allemagne. 1 vol. in-8. 1897. 7 fr.
- GUILLAND (A.), professeur d'histoire à l'École polytechnique suisse. *L'Allemagne nouvelle et ses historiens. (NIEBUHR, RANKE, MOMMSEN, SYBEL, TREITSCHKE.) 1 vol. in-8. 1899. 5 fr.
- MATTER (P.), doct. en droit, substitut au tribunal de la Seine. *La Prusse et la révolution de 1848. In-16. 1903. 3 fr. 50
- *Bismarck et son temps. I. *La préparation* (1815-1863). 1 vol. in-8. 10 fr.
- II. **L'action* (1863-1870). 1 vol. in-8. 10 fr.
- MILHAUD (E.), professeur à l'Université de Genève. *La Démocratie socialiste allemande. 1 vol. in-8. 1903. 10 fr.
- SCHMIDT (Ch.), docteur ès lettres. *Le grand-duché de Berg* (1806-1843). 1905. 1 vol. in-8. 40 fr.
- VERON (Eug.). **Histoire de la Prusse, depuis la mort de Frédéric II.* In-16. 6^e édit. 3 fr. 50
- **Histoire de l'Allemagne, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours.* In-16. 3^e éd., mise au courant des événements par P. BONDOIS. 3 fr. 50

AUTRICHE-HONGRIE

- AUERBACH, professeur à l'Université de Nancy. *Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie. In-8. 1898. 5 fr.
- BOURLIER (J.). *Les Tchèques et la Bohême contemporaine. In-16. 1897. 3 fr. 50
- *RECOULY (R.), agrégé de l'Univ. *Le pays magyar.* 1903. In-16. 3 fr. 50

RUSSIE

- COMBES DE LESTRADE (V^{te}). *La Russie économique et sociale à l'avènement de Nicolas II.* 1 vol. in-8. 6 fr.

ITALIE

- BOLTON KING (M. A.). **Histoire de l'unité italienne.* Histoire politique de l'Italie, de 1814 à 1871, traduit de l'anglais par M. MACQUART; introduction de M. Yves GUYOT. 1900. 2 vol. in-8. 15 fr.
- COMBES DE LESTRADE (V^{te}). *La Sicile sous la maison de Savoie.* 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- GAFFAREL (P.), professeur à l'Université d'Aix. **Bonaparte et les Républiques italiennes* (1796-1799). 1895. 1 vol. in-8. 5 fr.
- SORIN (Élie). **Histoire de l'Italie, depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel.* In-16. 1886. 3 fr. 50

ESPAGNE

- RYNALD (H.). **Histoire de l'Espagne, depuis la mort de Charles II.* In-16. 3 fr. 50

ROUMANIE

- DAMÉ (Fr.). **Histoire de la Roumanie contemporaine, depuis l'avènement des princes indigènes jusqu'à nos jours.* 1 vol. in-8. 1900. 7 fr.

SUISSE

- BAENDLIKER. **Histoire du peuple suisse.* Trad. de l'Allem. par M^{me} Jules FAVRE et précédé d'une Introduction de Jules FAVRE. 1 vol. in-8. 5 fr.

SUÈDE

- SCHEFFER (C.). **Bernadotte roi* (1810-1818-1844). 1 vol. in-8. 1899. 5 fr.

GRECE, TURQUIE, EGYPTE

- BÉRARD (V.), docteur ès lettres. **La Turquie et l'Hellénisme contemporain.* (Ouvrage cour. par l'Acad. française). In-16. 5^e éd. 3 fr. 50
- DRIAULT (G.). **La question d'Orient*, préface de G. MONOD, de l'Institut. 1 vol. in-8. 3^e édit. 1905. (Ouvrage couronné par l'Institut). 7 fr.
- MÉTIN (Albert), professeur à l'École coloniale. **La Transformation de l'Égypte.* In-16. 1903. (Cour. par la Soc. de géogr. comm.) 3 fr. 50
- RODOCANACHI (E.). **Bonaparte et les îles Ioniennes* (1797-1816). 1 volume in-8. 1899. 5 fr.

INDE

- PIRIOU (E.), agrégé de l'Université. **L'Inde contemporaine et le mouvement national.* 1905. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

CHINE

- CORDIER (H.), professeur à l'École des langues orientales. **Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales* (1860-1902), avec cartes. 3 vol. in-8, chacun séparément. 10 fr.
- **L'Expédition de Chine de 1857-58.* Histoire diplomatique, notes et documents. 1905. 1 vol. in-8. 7 fr.

- CORDIER (H.), prof. à l'École des langues orientales. * **L'Expédition de Chine de 1860.** Histoire diplomatique, notes et documents. 1906. 1 vol. in-8. 7 fr.
- COURANT (M.), maître de conférences à l'Université de Lyon. **En Chine. Mœurs et institutions. Hommes et faits.** 1 vol. in-16. 3 fr. 50
- AMÉRIQUE
- ELLIS STEVENS. **Les Sources de la constitution des États-Unis.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- DEBERLE (Alf.). * **Histoire de l'Amérique du Sud,** in-16. 3^e éd. 3 fr. 50

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

- BARNI (Jules). * **Histoire des idées morales et politiques en France au XVIII^e siècle.** 2 vol. in-16. Chaque volume. 3 fr. 50
- * **Les Moralistes français au XVIII^e siècle.** In-16. 3 fr. 50
- BEAUSSIRE (Émile), de l'Institut. **La Guerre étrangère et la Guerre civile** In-16 3 fr. 50
- LOUIS BLANC. **Discours politiques (1848-1884).** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- BONET-MAURY. * **Histoire de la liberté de conscience (1598-1870).** In-8. 2^e éd. (Sous presse.)
- BOURDEAU (J.). * **Le Socialisme allemand et le Nihilisme russe.** In-16. 2^e éd. 1894. 3 fr. 50
- * **L'évolution du Socialisme.** 1904. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
- D'ÉICHTHAL (Eug.). **Souveraineté du peuple et gouvernement.** In-16. 1895. 3 fr. 50
- DESCHANEL (E.), sénateur, professeur au Collège de France. * **Le Peuple et la Bourgeoisie.** 1 vol. in-8. 2^e éd. 5 fr.
- DEPASSE (Hector), député. **Transformations sociales.** 1894. In-16. 3 fr. 50
- **Du Travail et de ses conditions** (Chambres et Conseils du travail). In-16. 1895. 3 fr. 50
- DRIault (E.), prof. agr. au lycée de Versailles. * **Problèmes politiques et sociaux.** In-8. 2^e éd. 1906. 7 fr.
- GUÉROULT (G.). * **Le Centenaire de 1789.** In-16. 1889. 3 fr. 50
- LAVELEYE (E. de), correspondant de l'Institut. **Le Socialisme contemporain.** In-16. 11^e éd. augmentée. 3 fr. 50
- LICHTENBERGER (A.). * **Le Socialisme utopique, étude sur quelques précurseurs du Socialisme.** In-16. 1898. 3 fr. 50
- * **Le Socialisme et la Révolution française.** 1 vol. in-8. 5 fr.
- MATTER (P.). **La dissolution des assemblées parlementaires, étude de droit public et d'histoire.** 1 vol. in-8. 1898. 5 fr.
- NOVICOW. **La Politique internationale.** 1 vol. in-8. 7 fr.
- PAUL LOUIS. **L'ouvrier devant l'État. Étude de la législation ouvrière dans les deux mondes.** 1904. 1 vol. in-8. 7 fr.
- **Histoire du mouvement syndical en France (1789-1906).** 1 vol. in-16. 1907. 3 fr. 50
- REINACH (Joseph), député. **Pages républicaines.** In-16. 3 fr. 50
- * **La France et l'Italie devant l'histoire.** 1 vol. in-8. 5 fr.
- SPULLER (E.). * **Éducation de la démocratie.** In-16. 1892. 3 fr. 50
- **L'Évolution politique et sociale de l'Église.** 1 vol. in-12. 1893. 3 fr. 50

PUBLICATIONS HISTORIQUES ILLUSTRÉES

- * **DE SAINT-LOUIS A TRIPOLI PAR LE LAC TCHAD**, par le lieutenant-colonel MONTEIL. 1 beau vol. in-8 colombier, précédé d'une préface de M. DE VOGÜÉ, de l'Académie française, illustrations de RIou. 1895. *Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Montyon)*, broché 20 fr., relié amat., 28 fr.
- * **HISTOIRE ILLUSTRÉE DU SECOND EMPIRE**, par Taxile DELORD. 6 vol. in-8. avec 500 gravures. Chaque vol. broché. 8 fr.

TRAVAUX DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE

- PAUL FABRE. **La polyptyque du chanoine Benoît.** In-8. 3 fr. 50
- A. PINLOCHE. * **Principales œuvres de Herbart.** 7 fr. 50
- A. PENJON. **Pensée et réalité**, de A. SPIR, trad. de l'allemand. In-8. 10 fr.
- **L'énigme sociale.** 1902. 1 vol. in-8. 2 fr. 50
- G. LEFÈVRE. * **Les variations de Guillaume de Champeaux et la question des Universaux.** Étude suivie de documents originaux. 1898. 3 fr.
- J. DEROCQUIGNY. **Charles Lamb. Sa vie et ses œuvres.** 1 vol. in-8 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

HISTOIRE et LITTÉRATURE ANCIENNES

- * **De l'authenticité des épigrammes de Simonide**, par M. le Professeur H. HAUVETTE. 1 vol. in-8. 5 fr.
- * **Les Satires d'Horace**, par M. le Prof. A. CARTAULT. 1 vol. in-8. 11 fr.
- * **De la flexion dans Lucrèce**, par M. le Prof. A. CARTAULT. 1 vol. in-8. 4 fr.
- * **La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce**, par M. le Prof. GUIRAUD. 1 vol. in-8. 7 fr.
- * **Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatten**, suivies d'une traduction française du discours, avec notes, par A. PUECH, professeur adjoint à la Sorbonne. 1 vol. in-8. 1903. 6 fr.
- * **Les « Métamorphoses » d'Ovide et leurs modèles grecs**, par A. LA-FAYE, professeur adjoint à la Sorbonne. 1 vol. in-8. 1904. 8 fr. 50

MOYEN AGE

- * **Premiers mélanges d'histoire du Moyen Âge**, par MM. le Prof. A. LUCHAIRE, de l'Institut, DUPONT-FERRIER et POUPARDIN. 1 vol. in-8. 3 fr. 50
- Deuxièmes mélanges d'histoire du Moyen Âge**, publiés sous la direct. de M. le Prof. A. LUCHAIRE, par MM. LUCHAIRE, HALPHEN et HUCKEL. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Troisièmes mélanges d'histoire du Moyen Âge**, par MM. le Prof. LUCHAIRE, BEYSSIER, HALPHEN et CORDEY. 1 vol. in-8. 8 fr. 50
- Quatrièmes mélanges d'histoire du Moyen Âge**, par MM. JACQUEMIN, FARAL, BEYSSIER. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- * **Essai de restitution des plus anciens Mémoires de la Chambre des Comptes de Paris**, par MM. J. PETIT, GAVRILOVITCH, MAURY et TÉODORU, préface de M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adjoint. 1 vol. in-8. 9 fr.
- Constantin V, empereur des Romains (740-755). Étude d'histoire byzantine**, par A. LOMBARD, licencié ès lettres. Préface de M. le Prof. Ch. DIEHL. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Étude sur quelques manuscrits de Rome et de Paris**, par M. le Prof. A. LUCHAIRE. 1 vol. in-8. 6 fr.
- Les archives de la cour des comptes, aides et finances de Montpellier**, par L. MARTIN-CHABOT, archiviste-paléographe. 1 vol. in-8. 8 fr.

PHILOLOGIE et LINGUISTIQUE

- * **Le dialecte aléman de Colmar (Haute-Alsace) en 1870**, grammaire et lexique, par M. le Prof. VICTOR HENRY. 1 vol. in-8. 8 fr.
- * **Études linguistiques sur la Basse-Auvergne, phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme)**, par ALBERT DAUZAT. Préface de M. le Prof. A. THOMAS. 1 vol. in-8. 6 fr.
- * **Antinomies linguistiques**, par M. le Prof. VICTOR HENRY. 1 v. in-8. 2 fr.
- Mélanges d'étymologie française**, par M. le Prof. A. THOMAS. In-8. 7 fr.
- * **A propos du corpus Tibullianum. Un siècle de philologie latine classique**, par M. le Prof. A. CARTAULT. 1 vol. in-8. 18 fr.

PHILOSOPHIE

- L'imagination et les mathématiques selon Descartes**, par P. BOUTROUX, licencié ès lettres. 1 vol. in-8. 2 fr.

GÉOGRAPHIE

- La rivière Vincent-Pinzon. Étude sur la cartographie de la Guyane**, par M. le Prof. VIDAL DE LA BLACHE, de l'Institut. In-8, avec grav. et planches hors texte. 6 fr.

LITTÉRATURE MODERNE

- * **Mélanges d'histoire littéraire**, par MM. FREMINET, DUPIN et DES COGNETS. Préface de M. le prof. LANSON. 1 vol. in-8. 6 fr. 50

HISTOIRE CONTEMPORAINE

- * **Le treize vendémiaire an IV**, par HENRY ZIVY. 1 vol. in-8. 4 fr.

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

- Lettres intimes de J.-M. Alberoni adressées au comte J. Botta**, par Emile BOURGEOIS. 1 vol. in-8. 10 fr.
La républ. des Provinces-Unies, France et Pays-Bas espagnols, de 1630 à 1650, par A. WADDINGTON. 2 vol. in-8. 12 fr.
Le Vivarais, essai de géographie régionale, par BURDIN. 1 vol. in-8. 6 fr.

*** RECUEIL DES INSTRUCTIONS**

DONNÉES AUX AMBASSADEURS ET MINISTRES DE FRANCE

DEPUIS LES TRAITÉS DE WESTPHALIE JUSQU'À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques
 au Ministère des Affaires étrangères.

- Beaux vol. in-8 rais., imprimés sur pap. de Hollande, avec Introduction et notes.
- I. — AUTRICHE, par M. ALBER SOREL, de l'Académie française. *Épuisé.*
 - II. — SUÈDE, par M. A. GEFFROY, de l'Institut. 20 fr.
 - III. — PORTUGAL, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. 20 fr.
 - IV et V. — POLOGNE, par M. LOUIS FARGES. 2 vol. 30 fr.
 - VI. — ROME, par M. G. HANOTAUX, de l'Académie française. 20 fr.
 - VII. — BAVIÈRE, PALATINAT ET DEUX-PONTS, par M. André LEBON. 25 fr.
 - VIII et IX. — RUSSIE, par M. Alfred RAMBAUD, de l'Institut. 2 vol.
 Le 1^{er} vol. 20 fr., le second vol. 25 fr.
 - X. — NAPLES ET PARME, par M. Joseph BEINACB, député. 20 fr.
 - XI. — ESPAGNE (1649-1750), par MM. MOREL-FATIO, professeur au Collège de France et LÉONARDON (t. I) 20 fr.
 - XII et XII bis. — ESPAGNE (1750-1789) (t. II et III), par les mêmes. 40 fr.
 - XIII. — DANEMARK, par M. A. GEFFROY, de l'Institut. 14 fr.
 - XIV et XV. — SAVOIE-MANTOUE, par M. HORRIC DE BEAUCAIRE. 2 vol. 40 fr.
 - XVI. — PRUSSE, par M. A. WADDINGTON, professeur à l'Univ. de Lyon.
 1 vol. (Couronné par l'Institut.) 28 fr.

*** INVENTAIRE ANALYTIQUE**

DES ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques

- Correspondance politique de MM. de CASTILLON et de MAILLAC, ambassadeurs de France en Angleterre (1527-1542)**, par M. JEAN KAULEK, avec la collaboration de MM. Louis FARGES et Germain Lefèvre-Pontalis. 4 vol. in-8 raisin 45 fr.
- Papiers de BARTHÉLEMY, ambassadeur de France en Suisse, de 1792 à 1793** par M. JEAN KAULEK. 4 vol. in-8 raisin.
 I. Année 1792, 15 fr. — II. Janvier-août 1793, 15 fr. — III. Septembre 1793 à mars 1794, 18 fr. — IV. Avril 1794 à février 1795, 20 fr. — V. Septembre 1794 à Septembre 1796 20 fr.
- Correspondance politique de ODET DE SELVE, ambassadeur de France en Angleterre (1546-1549)**, par M. G. LEFÈVRE-PONTALIS. 4 vol in-8 raisin 45 fr.
- Correspondance politique de GUILLAUME PELLICIER, ambassadeur de France à Venise (1540-1542)**, par M. Alexandre TAUSSERAT-RADEL. 1 fort vol. in-8 raisin 40 fr.
-
- Correspondance des Beys d'Alger avec la Cour de France (1759-1823)**, recueillie par Eug. PLANTET. 2 vol. in-8 raisin. 30 fr.
- Correspondance des Beys de Tunis et des Consuls de France avec la Cour (1577-1830)**, recueillie par Eug. PLANTET. 3 vol. in-8. TOME I (1577-1700) *Épuisé.* — T. II (1700-1770). 20 fr. — T. III (1770-1830). 20 fr.
-
- Les introducteurs des Ambassadeurs (1589-1900)**. 1 vol. in-4, avec figures dans le texte et planches hors texte. 20 fr.

*** REVUE PHILOSOPHIQUE**

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par Th. RIBOT, Membre de l'Institut, Professeur honoraire au Collège de France.
(32^e année, 1907.) — Paraît tous les mois.Abonnement du 1^{er} janvier : Un an : Paris, 30 fr. — Départements et Etranger, 33 fr.
La livraison, 3 fr.

Les années écoulées, chacune 30 francs, et la livraison, 3 fr.

*** REVUE GERMANIQUE** (ALLEMAGNE — ANGLETERRE)
(ÉTATS-UNIS — PAYS SCANDINAVES)

Troisième année, 1907. — Paraît tous les deux mois (Cinq numéros par an).

Secrétaire général : M. PIQUET, professeur à l'Université de Lille.

Abonnement du 1^{er} janvier : Paris, 14 fr. — Départements et Etranger, 16 fr.
La livraison, 4 fr.*** Journal de Psychologie Normale et Pathologique**

DIRIGÉ PAR LES DOCTEURS

Pierre JANET

et

Georges DUMAS

Professeur au Collège de France.

Chargé de cours à la Sorbonne.

(4^e année, 1907.) — Paraît tous les deux mois.Abonnement du 1^{er} janvier : France et Etranger, 14 fr. — La livraison, 2 fr. 60.

Le prix d'abonnement est de 12 fr. pour les abonnés de la Revue philosophique.

*** REVUE HISTORIQUE**

Dirigée par MM. G. MONOD, Membre de l'Institut, et Ch. BÉMONT

(32^e année, 1907.) — Paraît tous les deux mois.Abonnement du 1^{er} janvier : Un an : Paris, 30 fr. — Départements et Etranger, 33 fr.

La livraison, 6 fr.

Les années écoulées, chacune 30 fr.; le fascicule, 6 fr. Les fascicules de la 1^{re} année, 9 fr.*** ANNALES DES SCIENCES POLITIQUES**Revue bimestrielle publiée avec la collaboration des professeurs
et des anciens élèves de l'École libre des Sciences politiques(22^e année, 1907.)

Rédacteur en chef : M. A. VIALLATE, Prof. à l'École.

Abonnement du 1^{er} janvier : Un an : Paris, 18 fr.; Départements et Etranger, 19 fr.
La livraison, 3 fr. 50.*** JOURNAL DES ÉCONOMISTES**

Revue mensuelle de la science économique et de la statistique

Paraît le 15 de chaque mois par fascicules grand in-8 de 10 à 12 feuilles

Rédacteur en chef : G. DE MOLINARI, correspondant de l'Institut

Abonnement : Un an, France, 36 fr. Six mois, 19 fr.

Union postale : Un an, 38 fr. Six mois, 20 fr. — Le numéro, 3 fr. 50

Les abonnements partent de janvier ou de juillet.

*** Revue de l'École d'Anthropologie de Paris**Recueil mensuel publié par les professeurs. — (17^e année, 1907.)Abonnement du 1^{er} janvier : France et Etranger, 10 fr. — Le numéro, 1 fr.**REVUE ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE**(4^e année, 1907) Mensuelle

Abonnement : Un an, France et Belgique, 50 fr.; autres pays, 56 fr.

Bulletin de la Société libre pour l'Étude psychologique de l'Enfant10 numéros par an. — Abonnement du 1^{er} octobre : 3 fr.**LES DOCUMENTS DU PROGRÈS**Revue mensuelle internationale (1^{re} année, 1907)D^r R. BRODA, Directeur.

Abonnement : 1 an : France, 10 fr. — Etranger, 12 fr. La livraison, 1 fr.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Publiée sous la direction de M. Émile ALGLAVE

Les titres marqués d'un astérisque * sont adoptés par le Ministère de l'Instruction publique de France pour les bibliothèques des lycées et des collèges.

LISTE PAR ORDRE D'APPARITION

109 VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, OUVRAGES A 6, 9 ET 12 FR.

Volumes parus en 1907

108. CONSTANTIN (Capitaine). **Le rôle sociologique de la guerre et le sentiment national.** Suivi de la traduction de *La guerre, moyen de sélection collective*, par le D^r STEINMETZ. 1 vol. 6 fr.
109. LOEB, professeur à l'Université Berkeley. **La dynamique des phénomènes de la vie.** Traduit de l'allemand par MM. DAUDIN et SCHAEFFER, préf. de M. le Prof. GIARD, de l'Institut. 1 vol. avec fig. 9 fr.
-
1. TYNDALL (J.). * **Les Glaciers et les Transformations de l'eau,** avec figures. 1 vol. in-8. 7^e édition. 6 fr.
2. BAGEHOT. * **Lois scientifiques du développement des nations** 1 vol. in-8. 6^e édition. 6 fr.
3. MAPEY, de l'Institut. * **La Machine animale.** Épuisé.
4. BAIN. * **L'Esprit et le Corps.** 1 vol. in-8. 6^e édition. 6 fr.
5. PETTIGREW. * **La Locomotion chez les animaux, marche, natation et vol.** 1 vol. in-8. avec figures. 2^e édit. 6 fr.
6. HERBERT SPENCER. * **La Science sociale.** 1 v. in-8. 14^e édit. 6 fr.
7. SCHMIDT (O.). * **La Descendance de l'homme et le Darwinisme.** 1 vol. in-8, avec fig. 6^e édition. 6 fr.
8. MAUDSLEY. * **Le Crime et la Folie.** 1 vol. in-8. 7^e édit. 6 fr.
9. VAN BENEDEN. * **Les Commensaux et les Parasites dans le règne animal.** 1 vol. in-8, avec figures. 4^e édit. 6 fr.
10. BALFOUR STEWART. * **La Conservation de l'énergie,** avec figures. 1 vol. in-8. 6^e édition. 6 fr.
11. DRAPER. **Les Conflits de la science et de la religion.** 1 vol. in-8. 10^e édition. 6 fr.
12. L. DUMONT. * **Théorie scientifique de la sensibilité. Le plaisir et la douleur.** 1 vol. in-8. 4^e édition. 6 fr.
13. SCHUTZENBERGER. * **Les Fermentations.** in-8. 6^e édit. 6 fr.
14. WHITNEY. * **La Vie du langage.** 1 vol. in-8. 4^e édit. 6 fr.
15. COOKE et BERKELEY. * **Les Champignons.** in-8. av. fig., 4^e éd. 6 fr.
16. BRUNSTEIN. * **Les Sens.** 1 vol. in-8. avec fig. 5^e édit. 6 fr.
17. BERTHELOT, de l'Institut. * **La Synthèse chimique.** 1 vol. in-8. 8^e édit. 6 fr.
18. NIEWENGLOWSKI (H.). * **La photographie et la photochimie.** 1 vol. in-8, avec gravures et une planche hors texte. 6 fr.
19. LUYK. * **Le Cerveau et ses fonctions.** Épuisé.
20. STANLEY JEVONS. * **La Monnaie.** Épuisé.
21. FUCHS. * **Les Volcans et les Tremblements de terre.** 1 vol. in-8, avec figures et une carte en couleurs. 5^e édition. 6 fr.
22. GÉNÉRAL BRIALMONT. * **Les Camps retranchés.** Épuisé.
23. DE QUATREFAGES, de l'Institut. * **L'Espèce humaine.** 1 v. in-8. 13^e édit. 6 fr.
24. BLASERNA et HELMHOLTZ. * **Le Son et la Musique.** 1 vol. in-8. avec figures. 5^e édition. 6 fr.
25. ROSENTHAL. * **Les Nerfs et les Muscles.** Épuisé.

26. BRUCKE et HELMHOLTZ. * Principes scientifiques des beaux-arts. 1 vol. in-8, avec 29 figures. 4^e édition. 6 fr.
27. WURTZ, de l'Institut. * La Théorie atomique. 1 vol. in-8. 9^e éd. 6 fr.
- 28-29. SECONI (le père). * Les Étoiles. 2 vol. in-8, avec 63 figures dans le texte et 17 pl. en noir et en couleurs hors texte. 3^e éd. 12 fr.
30. JOLY. * L'Homme avant les métaux. Épuisé.
31. À BAIN. * La Science de l'éducation 1 vol. in-8. 9^e éd. 6 fr.
- 32-33. THURSTON (R.). * Histoire de la machine à vapeur. 2 vol. in-8, avec 140 fig. et 16 planches hors texte. 3^e édition. 12 fr.
34. HARTMANN (R.). * Les Peuples de l'Afrique. Épuisé.
35. HERRBERT SPENCER. * Les Bases de la morale évolutionniste. 1 vol. in-8. 3^e édition. 6 fr.
36. HUXLEY. * L'Écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie. 1 vol. in-8, avec figures. 2^e édition. 6 fr.
37. DE ROBERTY. * La Sociologie. 1 vol. in-8. 3^e édition. 6 fr.
38. ROOD. * Théorie scientifique des couleurs. 1 vol. in-8, avec figures et une planche en couleurs hors texte. 2^e édition. 6 fr.
39. DE SAPORTA et MARION. * L'Évolution du règne végétal (les Cryptogames). Épuisé.
- 40-41. CHARLTON BASTIAN. * Le Cerveau, organe de la pensée chez l'homme et chez les animaux. 2 vol. in-8, avec figures. 2^e éd. 12 fr.
42. JAMES SULLY. * Les Illusions des sens et de l'esprit. 1 vol. in-8, avec figures. 3^e éd. 6 fr.
43. YOUNG. * Le Soleil. Épuisé.
44. DE CANDOLLE. * L'Origine des plantes cultivées. 4^e éd. 1 v. in-8. 6 fr.
45. SIR JOHN LUBBOCK. * Fourmis, abeilles et guêpes. Épuisé.
47. PERRIER (Edm.), de l'Institut. La Philosophie zoologique avant Darwin. 1 vol. in-8. 3^e édition. 6 fr.
48. STALLM. * La Matière et la Physique moderne. 1 vol. in-8. 3^e éd., précédé d'une introduction par CH. FRIEDEL. 6 fr.
49. MANTEGAZZA. La Physiologie et l'Expression des sentiments. 1 vol. in-8. 3^e éd., avec huit planches hors texte. 6 fr.
50. DE MEYER. * Les Organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage. In-8, avec 51 fig. 6 fr.
51. DE LANESSAN. * Introduction à l'étude de la botanique (1^{re} Série). 1 vol. in-8. 2^e éd., avec 143 figures. 6 fr.
- 52-53. DE SAPORTA et MARION. * L'Évolution du règne végétal (les Phanérogames). 2 vol. Épuisé.
54. TROUSSERT, prof. au Muséum. * Les Microbes, les Ferments et les Moisissures. 1 vol. in-8. 2^e éd., avec 107 figures. 6 fr.
55. HARTMANN (R.). * Les Singes anthropoïdes. Épuisé.
56. SCHMIDT (O.). * Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques. 1 vol. in-8, avec 51 figures. 6 fr.
57. BINET et FÉRÉ. Le Magnétisme animal. 1 vol. in-8. 4^e éd. 6 fr.
- 58-59. ROMANES. * L'Intelligence des animaux. 2 v. in-8. 3^e éd. 12 fr.
60. LAGRANGE (F.). Physiol. des excr. du corps. 1 v. in-8. 7^e éd. 6 fr.
61. DREYFUS. * Évolution des mondes et des sociétés. 1 v. in-8. 6 fr.
62. DAUBRÉE, de l'Institut. * Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes. 1 v. in-8, avec 85 fig. dans le texte. 2^e éd. 6 fr.
- 63-64. SIR JOHN LUBBOCK. * L'Homme préhistorique. 2 vol. Épuisé.
65. RICHET (Ch.), professeur à la Faculté de médecine de Paris. La Chaleur animale 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
66. WALSAN (A.). * La Période glaciaire. Épuisé.
67. BEAUNIS (H.). Les Sensations internes. 1 vol. in-8. 6 fr.
68. CARTAILHAC (E.). La France préhistorique, d'après les sépultures et les monuments. 4 vol. in-8, avec 162 figures. 2^e éd. 6 fr.
69. BERTHELOT, de l'Institut. * La Révol. chimique, Lavoisier. 1 vol. in-8. 2^e éd. 6 fr.
70. SIR JOHN LUBBOCK. * Les Sens et l'instinct chez les animaux, principalement chez les insectes. 1 vol. in-8, avec 150 figures. 6 fr.

71. STARCKE. * **La Famille primitive.** 1 vol. in-8. 6 fr.
72. ARLOING, prof. à l'École de méd. de Lyon. * **Les Virus.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
73. TOPINARD. * **L'Homme dans la Nature.** 1 vol. in-8, avec fig. 6 fr.
74. BINET (Alf.). * **Les Altérations de la personnalité.** In-8, 2^{éd.} 6 fr.
75. DE QUATREFAGES (A.). * **Darwin et ses précurseurs français.** 1 vol. in-8. 2^{éd.} édition refondue. 6 fr.
76. LEFÈVRE (A.). * **Les Races et les langues.** Épuisé.
- 77-78. DE QUATREFAGES (A.), de l'Institut. * **Les Emules de Darwin.** 2 vol. in-8, avec préfaces de MM. Edm. FERRIER et HAMY. 12 fr.
79. BRUNACHE (P.). * **Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
80. ANGOT (A.), directeur du Bureau météorologique. * **Les Aurores polaires.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
81. JACCARD. * **Le pétrole, le bitume et l'asphalte au point de vue géologique.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
82. MEUNIER (Stan.), prof. au Muséum. * **La Géologie comparée.** 2^{éd.} in-8, avec fig. 6 fr.
83. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. * **Théorie nouvelle de la vie.** 4^{éd.} 1 v. in-8, avec fig. 6 fr.
84. DE LANESSAN. * **Principes de colonisation.** 1 vol. in-8. 6 fr.
85. DEMOOR, MASSART et VANDERVEI. DE. * **L'évolution régressive en biologie et en sociologie.** 1 vol. in-8, avec gravures. 6 fr.
86. MORTILLET (G. de). * **Formation de la Nation française.** 2^{éd.} 1 vol. in-8, avec 150 gravures et 18 cartes. 6 fr.
87. ROCHÉ (G.). * **La Culture des Mers** (pisciculture, pisciculture, ostréiculture). 1 vol. in-8, avec 81 gravures. 6 fr.
88. COSTANTIN (J.), prof. au Muséum. * **Les Végétaux et les Milieux cosmiques** (adaptation, évolution). 1 vol. in-8, avec 171 grav. 6 fr.
89. LE DANTEC. **L'évolution individuelle et l'hérédité.** 1 vol. in-8. 6 fr.
90. GUIGNET et GARNIER. * **La Céramique ancienne et moderne.** 1 vol., avec grav. 6 fr.
91. GELLÉ (E.-M.). * **L'audition et ses organes.** 1 v. in-8, avec grav. 6 fr.
92. MEUNIER (St.). * **La Géologie expérimentale.** 2^{éd.} in-8, av. gr. 6 fr.
93. COSTANTIN (J.). * **La Nature tropicale.** 1 vol. in-8, avec grav. 6 fr.
94. GROSSE (E.). * **Les débuts de l'art.** Introduction de L. MARILLIER. 1 vol. in-8, avec 32 gravures dans le texte et 3 pl. hors texte. 6 fr.
95. GRASSET (J.), prof. à la Faculté de méd. de Montpellier. **Les Maladies de l'orientation et de l'équilibre.** 1 vol. in-8, avec grav. 6 fr.
96. DEMENÏ (G.). * **Les bases scientifiques de l'éducation physique.** 1 vol. in-8, avec 198 gravures. 3^{éd.} 6 fr.
97. MALMÉJAC (F.). * **L'eau dans l'alimentation.** 1 v. in-8, avec grav. 6 fr.
98. MEUNIER (Stan.). * **La géologie générale.** 1 v. in-8, avec grav. 6 fr.
99. DEMENÏ (G.). **Mécanisme et éducation des mouvements.** 2^{éd.} 1 vol. in-8, avec 565 gravures. 9 fr.
100. BOURDEAU (L.). **Histoire de l'habillement et de la parure.** 1 vol. in-8. 6 fr.
101. MOSSO (A.). * **Les exercices physiques et le développement intellectuel.** 1 vol. in-8. 6 fr.
102. LE DANTEC (F.). **Les lois naturelles.** 1 vol. in-8, avec grav. 6 fr.
103. NORMAN LOCKYER. * **L'évolution inorganique.** 1 vol. in-8, avec 42 gravures. 6 fr.
104. COLAJANNI (N.). * **Latins et Anglo-Saxons.** 1 vol. in-8. 9 fr.
105. JAVAL (E.), de l'Académie de médecine. * **Physiologie de la lecture et de l'écriture.** 1 vol. in-8, avec 96 gr. 2^{éd.} 6 fr.
106. COSTANTIN (J.). * **Le Transformisme appliqué à l'agriculture.** 1 vol. in-8, avec 105 gravures. 6 fr.
107. LALOY (L.). * **Parasitisme et mutualisme dans la nature.** Préface du P^r A. GIARD. 1 vol. in-8, avec 82 gravures. 6 fr.

RÉCENTES PUBLICATIONS

HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

qui ne se trouvent pas dans les collections précédentes.

— Volumes parus en 1907

- ARMINJON (P.), prof. à l'École Khédiviale de Droit du Caire. **L'enseignement, la doctrine et la vie dans les universités musulmanes d'Égypte.** 1 vol. in-8. 6 fr. 50
- BRASSEUR. **Psychologie de la force.** 1 vol. in-8. 3 fr. 75
- DANTU (G.), docteur ès lettres. **Opinions et critiques d'Aristophane sur le mouvement politique et intellectuel à Athènes.** 1 vol. gr. in-8. 3 fr.
- **L'éducation d'après Platon.** 1 vol. gr. in-8. 6 fr.
- DICRAN ASLANIAN. **Les principes de l'évolution sociale.** 1 vol. in-8. 5 fr.
- HARTENBERG (D^r P.). **Sensations païennes.** 1 vol. in-16. 3 fr.
- HÖFFDING (H.), prof. à l'Université de Copenhague. **Morale. Essai sur les principes théoriques et leur application aux circonstances particulières de la vie,** traduit d'après la 2^e éd. allemande par L. POITIEVIN, prof. de philos. au Collège de Nantua. 2^e édit. 1 vol. in-8. 10 fr.
- JAMES (W.). * **Causeries pédagogiques,** trad. par L. PIDOUX, préface de M. PAYOT, recteur de l'Académie de Chambéry. 1 vol. in-16. 2 fr. 10
- KEIM (A). **Notes de la main d'Helvetius,** publiées d'après un manuscrit inédit avec une introduction et des commentaires. 1 v. in-8. 3 fr.
- LABRODE (H.), prof., agrégé d'histoire au Lycée de Toulon. **Le conventionnel Pinet,** d'après ses mémoires inédits. Broch. in-8. 3 fr.
- **Le Club Jacobin de Toulon (1790-1796).** Broch. gr. in-8. 2 fr.
- LANESSAN (de). **L'éducation de la femme moderne.** 1 volume in-16. 3 fr. 50
- LALANDE (A.), agrégé de philosophie. * **Précis raisonné de morale pratique** par questions et réponses. 1 vol. in-18. 1 fr.
- LAZARD (R.). **Michel Goucheaux 1797-1862,** ministre des Finances en 1848. Son œuvre et sa vie politique. 1 vol. gr. in-8. 10 fr.
- NORMAND (Ch.), docteur ès lettres, prof., agrégé d'histoire au lycée Condorcet. **La Bourgeoisie française au XVII^e siècle. La vie publique. Les idées et les actions politiques (1604-1661).** Études sociales. 1 vol. gr. in-8, avec 8 pl. hors texte. 12 r.
- PIAT (C.). **De la croyance en Dieu.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- PILASTRE (E.) **Vie et caractère de Madame de Maintenon,** d'après les œuvres du duc de Saint Simon et des documents anciens ou récents, avec une introduction et des notes. 1 vol. in-8, avec portraits, vues et autographe. 5 fr.
- Protection légale des travailleurs (La).** (3^e série, 1905-1906). 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- WYLM (D^r). **La morale sexuelle.** 1 vol. in-8. 5 fr.

Précédemment parus :

- ALAUX. **Esquisse d'une philosophie de l'être.** In-8. 1 fr.
- **Les Problèmes religieux au XIX^e siècle.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- **Philosophie morale et politique.** In-8. 1893. 7 fr. 50
- **Théorie de l'âme humaine.** 1 vol. in-8. 1895. 10 fr.
- **Dieu et le Monde. Essai de phil. première.** 1901. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
- AMIABLE (Louis). **Une loge maçonnique d'avant 1789.** 1 v. in-8. 6 fr.
- ANDRÉ (L.), docteur ès lettres. **Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique** 1 vol. in-8 (couronné par l'Institut). 1906. 14 fr.
- **Deux mémoires inédits de Claude Le Pelletier.** In-8. 1906. 3 fr. 50
- ARNAUNE (A.), conseiller maître à la cour des Comptes. **La monnaie, le crédit et le change,** 3^e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. 1906. 8 fr.

- ARRÉAT. Une Éducation intellectuelle.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
 — **Journal d'un philosophe.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50 (Voy. p. 2 et 6).
- ***Autour du monde**, par les BOURSIERS DE VOYAGE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.
 (*Fondation Albert Kahn*). 1 vol. gr. in-8. 1904. 5 fr.
- ASLAN (G.). La Morale selon Guyau.** 1 vol. in-16. 1906. 2 fr.
- ATGER (F.). Hist. des doctrines du Contrat social.** 1 v. in-8. 1906. 8 fr.
- BACHA (E.). Le Génie de Tacite.** 1 vol. in-18. 4 fr.
- BALFOUR STEWART et TAIT. L'Univers invisible.** 1 vol. in-8. 7 fr.
- BELLANGER (A.), docteur ès lettres. Les concepts de cause et l'activité intentionnelle de l'esprit.** 1 vol. in-8. 1905. 5 fr.
- BENOIST-HANAPPIER (L.), docteur ès lettres. Le drame naturaliste en Allemagne.** In-8. *Couronné par l'Académie française.* 1905. 7 fr. 50
- BERNATH (de). Cléopâtre. Sa vie, son règne.** 1 vol in-8. 1903. 8 fr.
- BERTON (H.), docteur en droit. L'évolution constitutionnelle du second empire. Doctrines, textes, histoire.** 1 fort vol. in-8. 1900. 12 fr.
- BOURDEAU (Louis). Théorie des sciences.** 2 vol. in-8. 20 fr.
- **La Conquête du monde animal.** In-8. 5 fr
- **La Conquête du monde végétal.** In-8. 1893. 5 fr.
- **L'Histoire et les historiens.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- *** Histoire de l'alimentation.** 1894. 1 vol. in-8. 5 fr.
- BOUTROUX (Em.), de l'Institut. *De l'idée de loi naturelle.** 1 vol. in-8. 2 fr. 50.
- BRANDON-SALVADOR (M^{me}). A travers les moissons. Ancien Test. Talmud. Apocryphes. Poètes et moralistes juifs du moyen âge.** In-16. 1903. 4 fr.
- BRASSEUR. La question sociale.** 1 vol. in-8. 1900. 7 fr. 50
- BROOKS ADAMS. Lol de la civilisation et de la décadence.** In-8. 7 fr. 50
- BROUSSEAU (K.). Éducation des nègres aux États-Unis.** In-8. 7 fr. 50
- BUCHER (Karl). Etudes d'histoire et d'économie polit.** In-8. 1901. 6 fr.
- BUDÉ (E. de). Les Bonaparte en Suisse.** 1 vol. in-12. 1905. 3 fr. 50
- BUNGE (C.-O.). Psychologie individuelle et sociale.** In-16. 1904. 3 fr.
- CANTON (G.). Napoléon antimilitariste.** 1902. In-16. 3 fr. 50
- CARDON (G.). *La Fondation de l'Université de Douai.** In-8. 10 fr.
- CHARRIAUT (H.). Après la séparation.** In-12. 1905. 3 fr. 50
- CLAMAGERAN. La Réaction économique et la démocratie.** In-18. 1 fr. 25
- **La lutte contre le mal.** 1 vol. in-18. 1897. 3 fr. 50
- **Études politiques, économiques et administratives.** Préface de M. BERTHELOT. 1 vol. gr. in-8. 1904. 10 fr.
- **Philosophie religieuse. Art et voyages.** 1 vol. in-12. 1904. 3 fr. 50
- **Correspondance (1849-1902).** 1 vol. gr. in-8. 1905. 10 fr.
- COLLIGNON (A.). Diderot 2^e édit.** 1907. In-12. 3 fr. 50
- COMBARIEU (J.), chargé de cours au Collège de France. *Les rapports de la musique et de la poésie.** 1 vol. in-8. 1893. 7 fr. 50
- Congrès de l'Éducation sociale, Paris 1900.** 1 vol. in-8. 1901. 10 fr.
- IV^e Congrès international de Psychologie, Paris 1900.** In-8. 20 fr.
- V^e Congrès international de Psychologie, Rome 1905.** In-8. 20 fr.
- COSTE. Économie polit. et physiol. sociale.** In-18. 3 fr. 50 (V. p. 3 et 7).
- COUBERTIN (P. de). La gymnastique utilitaire.** 2^e édit. In-12. 2 fr. 50
- COUTURAT (Louis). *De l'infini mathématique.** In-8. 1896. 12 fr.
- DANY (G.), docteur en droit. *Les Idées politiques en Pologne à la fin du XVIII^e siècle. La Constit. du 3 mai 1793.** In-8. 1901. 6 fr.
- DAREL (Th.). Le peuple-roi. Essai de sociologie universaliste.** In-8. 1904. 3 fr. 50
- DAURIAU. Croyance et réalité.** 1 vol. in-18. 1889. 3 fr. 50
- **Le Réalisme de Reid.** In-8. 1 fr.
- DEFOURNY (M.). La sociologie positiviste. Auguste Comte.** In-8. 1902. 6 fr.
- DERAISMES (M^{lle} Maria). Œuvres complètes.** 4 vol. Chacun. 3 fr. 50
- DESCHAMPS. Principes de morale sociale.** 1 vol. in-8. 1903. 3 fr. 50
- DESPAUX. Genèse de la matière et de l'énergie.** In-8. 1900. 4 fr.
- **Causes des énergies attractives.** 1 vol. in-8. 1902. 5 fr.
- **Explication mécanique de la matière, de l'électricité et du magnétisme.** 1 vol. in-8. 1905. 4 fr.

- DOLLON (R.), docteur en droit. **Les origines de la neutralité de la Belgique** (1609-1830). 1 vol. in-8. 1902. 10 fr.
- DUBUC (P.). ***Essai sur la méthode en métaphysique**. 1 vol. in-8. 5 fr.
- DUGAS (L.). ***L'amitié antique**. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- DUNAN. ***Sur les formes a priori de la sensibilité**. 1 vol. in-8. 5 fr.
- DUNANT (E.). **Les relations diplomatiques de la France et de la République helvétique** (1798-1803). 1 vol. in-8. 1902. 20 fr.
- DU POTET. **Traité complet de magnétisme**. 5^e éd. 1 vol. in-8. 8 fr.
- **Manuel de l'étudiant magnétiseur**. 6^e éd., gr. in-18, avec fig. 3 fr. 50
- **Le magnétisme opposé à la médecine**. 1 vol. in-8. 6 fr.
- DUPUY (Paul). **Les fondements de la morale**. In-8. 1900. 5 fr.
- **Méthodes et concepts**. 1 vol. in-8. 1903. 5 fr.
- ***Entre Camarades**, par les anciens élèves de l'Université de Paris. *Histoire, littérature, philologie, philosophie*. 1901. In-8. 10 fr.
- ESPINAS (A.), de l'Institut ***Les Origines de la technologie**. 1 vol. in-8. 1897. 5 fr.
- FERRÈRE (F.). **La situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IV^e siècle jusqu'à l'invasion des Vandales**. 1 v. in-8. 1898. 7 fr. 50
- Fondation universitaire de Belleville (La)**. Ch. GIDE. *Travail intellectuel et travail manuel*; J. BARDOUX. *Prem. efforts et prem. année*. In-16. 1 fr. 50
- GELEY (G.). **Les preuves du transformisme**. In-8. 1901. 6 fr.
- GILLET (M.). **Fondement intellectuel de la morale**. In-8. 3 fr. 75
- GIRAUD-TEULON. **Les origines de la papauté**. In-12. 1905. 2 fr.
- GUARD. **Le Phénomène**. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- GREEF (Guillaume de). **Introduction à la Sociologie**. 2 vol. in-8. 10 fr.
- **L'évol. des croyances et des doctr. polit.** In-12. 1895. 4 fr. (V. p. 3 et 8.)
- GRIVEAU (M.). **Les Éléments du beau**. In-18. 4 fr. 50
- **La Sphère de beauté**, 1901. 1 vol. in-8. 10 fr.
- GUYX (F.), professeur à l'Université de Lausanne. **Histoire de l'Instruction et de l'Éducation**. In-8 avec gravures, 1906. 6 fr.
- GUYAU. **Vers d'un philosophe**. In-18 3^e éd. 3 fr. 50
- HALLEUX (J.). **L'Évolutionnisme en morale** (H. Spencer). In-12. 3 fr. 50
- HALOT (C.). **L'Extrême-Orient**. In-16. 1906. 4 fr.
- HOCQUART (E.). **L'Art de Juger le caractère des hommes sur leur écriture**, préface de J. CRÉPIEU-X-JAMIN. Br. in-8. 1898. 1 fr.
- HORVATH, KARDOS et ENDRODI. ***Histoire de la littérature hongroise**, adapté du hongrois par J. KONT. Gr. in-8, avec gr. 1900. 10 fr.
- ICARD. **Paradoxes ou vérités**. 1 vol. in-12. 1895. 3 fr. 50
- JAMES (W.). **L'Expérience religieuse**, traduit par F. ABAUZIT, agrégé de philosophie. 1 vol. in-8. 2^e éd 1907. Cour. par l'Acad. française. 10 fr.
- JANSENS (E.). **Le néo-criticisme de Ch. Renouvier**. In-16. 1904. 3 fr. 50
- **La philosophie et l'apologétique de Pascal**. 1 vol. in-16. 4 fr.
- JOURDY (Général). **L'Instruction de l'armée française, de 1815 à 1902**. 1 vol. in-16. 1903. 3 fr. 50
- JUYAU. **De l'Invention dans les arts et dans les sciences**. 1 v. in-8. 5 fr.
- **Essai sur la liberté morale**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- KARPE (S.), docteur ès lettres. **Les origines et la nature du Zohar**, précédé d'une *Etude sur l'histoire de la Kabbale*. 1901. In-8. 7 fr. 50
- KAUFMANN. **La cause finale et son importance**. In-12. 2 fr. 50
- KINGSFORD (A.) et MAITLAND (E.). **La Voie parfaite ou le Christ ésotérique**, précédé d'une préface d'Edouard SCHURÉ. 1 vol. in-8. 1892. 6 fr.
- KOSTYLEFF. **Évolution dans l'histoire de la philosophie**. In-16. 2 fr. 50
- **Les substituts de l'âme dans la psychologie moderne**. In-8. 1906. 4 fr.
- LACOMBE (C. de). **La maladie contemporaine. Examen des principaux problèmes sociaux au point de vue positiviste**. 1 vol. in-8. 1906. 3 fr. 50
- LAFONTAINE. **L'art de magnétiser**. 7^e éd. 1 vol. in-8. 5 fr.
- **Mémoires d'un magnétiseur**. 2 vol. gr. in-18. 7 fr.
- LANESSAN (de), ancien ministre de la Marine. **Le Programme maritime de 1900-1906**. In-12. 2^e ea. 1903. 3 fr. 50

- LAS-ERRE (A.). **La participation collective des femmes à la Révolution française.** In-8. 1905. 5 fr.
- LAVELLEUR (Em. de). **De l'avenir des peuples catholiques.** In-8. 25 c.
- LEMAIRE (P.). **Le cartésianisme chez les Bénédictins.** In-8. 6 fr. 50
- LEMAITRE (J.), professeur au Collège de Genève. **Audition colorée et phénomènes connexes observés chez des écoliers.** In-12. 1900. 4 fr.
- LÉTAINTURIER (J.). **Le socialisme devant le bon sens** In-18. 1 fr. 50
- LEVI (Eliphas). **Dogme et rituel de la haute magie.** 2 vol. in-8. 18 fr.
— **Histoire de la magie.** Nouvelle édit. 1 vol. in-8, avec 90 fig. 12 fr.
— **La clef des grands mystères.** 1 vol. in-8, avec 22 pl. 12 fr.
— **La science des esprits.** 1 vol. 7 fr.
- LEVY (L.-G.), docteur ès lettres. **La famille dans l'antiquité israélite.** 1 vol. in-8. 1905. Couronné par l'Académie française. 5 fr.
- LEVY-SCHNEIDER (L.), professeur à l'Université de Nancy. **Le conventionnel Jeanbon Saint-André (1749-1813).** 1901. 2 vol. in-8. 15 fr.
- LICHTENBERGER (A.). **Le socialisme au XVIII^e siècle.** In-8. 7 fr. 50
- MABILLEAU (L.). ***Histoire de la phillos. atomistique.** In-8. 1895. 12 fr.
- MAGNIN (E.). **L'art et l'hypnose.** In-8 avec grav. et pl. 1906. 20 fr.
- MAINDRON (Ernest). ***L'Académie des sciences.** In-8 cavalier, 63 grav., portraits, plans. 8 pl. hors texte et 2 autographes. 6 fr.
- MANDOUL (J.) **Un homme d'État italien: Joseph de Maistre.** In-8. 8 fr.
- MARGUERY (E.). **Le droit de propriété et le régime démocratique** 1 vol. in-16. 1905. 2 fr. 50
- MARIÉTAN (J.). **La classification des sciences, d'Aristote à saint Thomas.** 1 vol. in-8. 1901. 3 fr.
- MATAGRIN. **L'esthétique de Lotze.** 1 vol. in-12. 1900. 2 fr.
- MERCIER (Mgr). **Des origines de la psych. contemp.** In-12. 1898. 5 fr.
- MICHOTTE (A.). **Les signes régionaux (répartition de la sensibilité tactile).** 1 vol. in-8 avec planches. 1905. 5 fr.
- MILHAUD (G.). ***Le positif et le progrès de l'esprit.** In-16 1902. 2 fr. 50
- MILLERAND, FAGNOT, STROHL. **La durée légale du travail.** In-12. 1906. 2 fr. 50
- MODESTOV (B.). ***Introduction à l'Histoire romaine. L'ethnologie préhistorique, les influences civilisatrices à l'époque préromaine et les commencements de Rome,** traduit du russe sur MICHEL DELINES. Avant-propos de M. SALOMON REINACH, de l'Institut. 1 vol. in-4 avec 36 planches hors texte et 27 figures dans le texte. 1907. 15 fr.
- MONNIER (Marcel). ***Le drame ethnols.** 1 vol. in-16. 1900. 2 fr. 50
- NEPLUYEFF (N. de). **La confrérie ouvrière et ses écoles,** in-12. 2 fr.
- NODET (V.). **Les agnoscies, la cécité psychique.** In-8. 1899. 4 fr.
- NOVGOW (J.). **La question d'Alsace-Lorraine.** In-8. 1 fr. (V. p. 4, 10 et 19.)
— **La Fédération de l'Europe.** 1 vol. in-18. 2^e édit. 1901. 3 fr. 50
— **L'affranchissement de la femme.** 1 vol. in-16. 1903. 3 fr.
- OVERBERGH. **La réforme de l'enseignement.** 2 vol. in-4. 1906. 10 fr.
- PARIS (Comte de). **Les Associations ouvrières en Angleterre (Trades-unions).** 1 vol. in-18. 7^e édit. 1 fr. — Édition sur papier fort. 2 fr. 50
- PARISSET (G.), professeur à l'Université de Nancy. **La Revue germanique de Dollfus et Nestler.** In-8 1906. 2 fr.
- PAUL-BONCOUR (J.). **Le fédéralisme économique,** préf. de WALDECK-ROUSSEAU. 1 vol. in-8. 2^e édition. 1901. 6 fr.
- PAULHAN (Fr.). **Le Nouveau mysticisme.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- PELLETAN (Eugène). ***La Naissance d'une ville (Royan).** In-18. 2 fr.
— ***Jarousseau, le pasteur du désert.** 1 vol. in-18. 2 fr.
— ***Un Roi philosophe. Frédéric le Grand.** In-18. 3 fr. 50
— **Droits de l'homme.** In-16. 3 fr. 50
— **Profession de foi du XIX^e siècle.** In-16. 3 fr. 50
- PÉREZ (Bernard). **Mes deux chats.** In-12, 2^e édition. 1 fr. 50
Jacotat et sa Méthode d'émanicipation intellect. In-18. 3 fr.
— **Dictionnaire abrégé de philosophie.** 1893. in-12. 1 fr. 50 (V. p. 10).
- PHILBERT (Louis). **Le Rire.** In-8. (Cour. par l'Académie française.) 7 fr. 50

- PHILIPPE (J.). **Luerèce dans la théologie chrétienne.** In-8. 2 fr. 50
- PHILIPPSON (J.). **L'autonomie et la centralisation du système nerveux des animaux.** 1 vol. in-8 avec planches. 1905. 5 fr.
- PIAT (C.). **L'Intellect actif.** 4 vol. in-8. 4 fr.
- **L'Idée ou critique du Kantisme.** 2^e édition 1904. 4 vol. in-8. 6 fr.
- PICARD (Ch.). **Sémites et Aryens (1893).** In-18. 4 fr. 50
- PICTET (Raoul). **Étude critique du matérialisme et du spiritualisme par la physique expérimentale.** 1 vol. gr. in-8. 10 fr.
- PINLOCHE (A.), professeur hon^o de l'Univ. de Lille. ***Pestalozzi et l'éducation populaire moderne.** In-16. 1902. (*Cour. par l'Institut.*) 2 fr. 50
- POEY. **Littérature et Auguste Comte.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- PRAT (Louis), docteur ès lettres. **Le mystère de Platon.** 1 vol. in-8. 1900. 4 fr.
- **L'Art et la beauté.** 1 vol. in-8. 1903. 5 fr.
- **Protection légale des travailleurs (La).** 1 vol. in-12. 1904. 3 fr. 50
Les dix conférences composant ce volume se vendent séparées chacune. 0 fr. 60
- REGNAUD (P.). **L'origine des idées et la science du langage.** In-12. 1 fr. 50
- RENOUVIER, de l'Inst. **Uchronie. Utopie dans l'Histoire.** 2^e éd. 1904. In-8. 7 50
- ROBERTY (J.-E.). **Auguste Bouvier**, pasteur et théologien protestant. 1826-1893. 1 fort vol. in-12. 1901. 3 fr. 50
- ROISEL. **Chronologie des temps préhistoriques.** In-12. 1900. 1 fr.
- ROTT (Ed.). **La représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses confédérés.** T. I (1498-1559). Gr. in-8. 1900. 12 fr. — T. II (1559-1610). Gr. in-8. 1902. T. III (1610-1626). Gr. in-8. 1906. 20 fr. (*Récompensé par l'Institut.*)
- SABATIER (C.). **Le Duplicitisme humain.** 1 vol. in-18. 1906. 2 fr. 50
- SAUSSURE (L. de). **Psychol. de la colonisation franç.** In-12. 3 fr. 50
- SAYOU (E.). ***Histoire des Hongrois.** 2^e éd. ill. Gr. in-8. 1900. 15 fr.
- SCHILLER (Études sur), par MM. SCHMIDT, FAUCONNET, ANDLER, XAVIER LÉON, SPENLÉ, BALDENSPERGER, DRESCH, TIBAL, EHRHARD, M^{me} TALAYRACH D'ECKARDT, H. LICHTENBERGER, A. LÉVY. In-8. 1906. 4 fr.
- SCHINZ. **Problème de la tragédie en Allemagne.** In-8. 1903. 4 fr. 25
- SECRETAN (H.). **La Société et la morale.** 4 vol. in-12. 1897. 3 fr. 50
- SEIPPEL (P.), professeur à l'École polytechnique de Zurich. **Les deux Frances et leurs origines historiques.** 1 vol. in-8. 1906. 7 fr. 50
- SIGOGNE (E.). **Socialisme et monarchie.** In-16. 1906. 2 fr. 50
- SKARZYNSKI (L.). ***Le progrès social à la fin du XIX^e siècle.** Préface de M. LÉON BOURGEOIS. 1904. 4 vol. in-12. 4 fr. 50
- SOREL (Albert), de l'Acad. franç. **Traité de Paris de 1815.** In-8. 4 fr. 50
- TARD^e (G.), de l'Institut. **Fragment d'histoire future.** In-8. 5 fr.
- VALENTINO (D^r Ch.). **Notes sur l'Inde.** In-16. 1906. 4 fr.
- VAN BIERVLIET (J.-J.). **Psychologie humaine.** 1 vol. in-8. 8 fr.
- **La Mémoire.** Br. in-8. 1893. 2 fr.
- **Études de psychologie.** 1 vol. in-8. 1904. 4 fr.
- **Causeries psychologiques.** 2 vol. in-8. Chacun. 3 fr.
- **Esquisse d'une éducation de la mémoire.** 1904. In-16. 2 fr.
- VERMALE (F.). **La répartition des biens ecclésiastiques nationalisés dans le département du Rhône.** In-8. 1906. 2 fr. 50
- VITALIS. **Correspondance politique de Dominique de Gabre.** 1904. In-8. 12 fr. 50
- ZAPLETAL. **Le récit de la création dans la Genèse.** In-8. 3 fr. 50
- ZOLLA (D.). **Les questions agricoles.** 1894, 1895. 2 vol. in-12. Chacun. 3 fr. 50

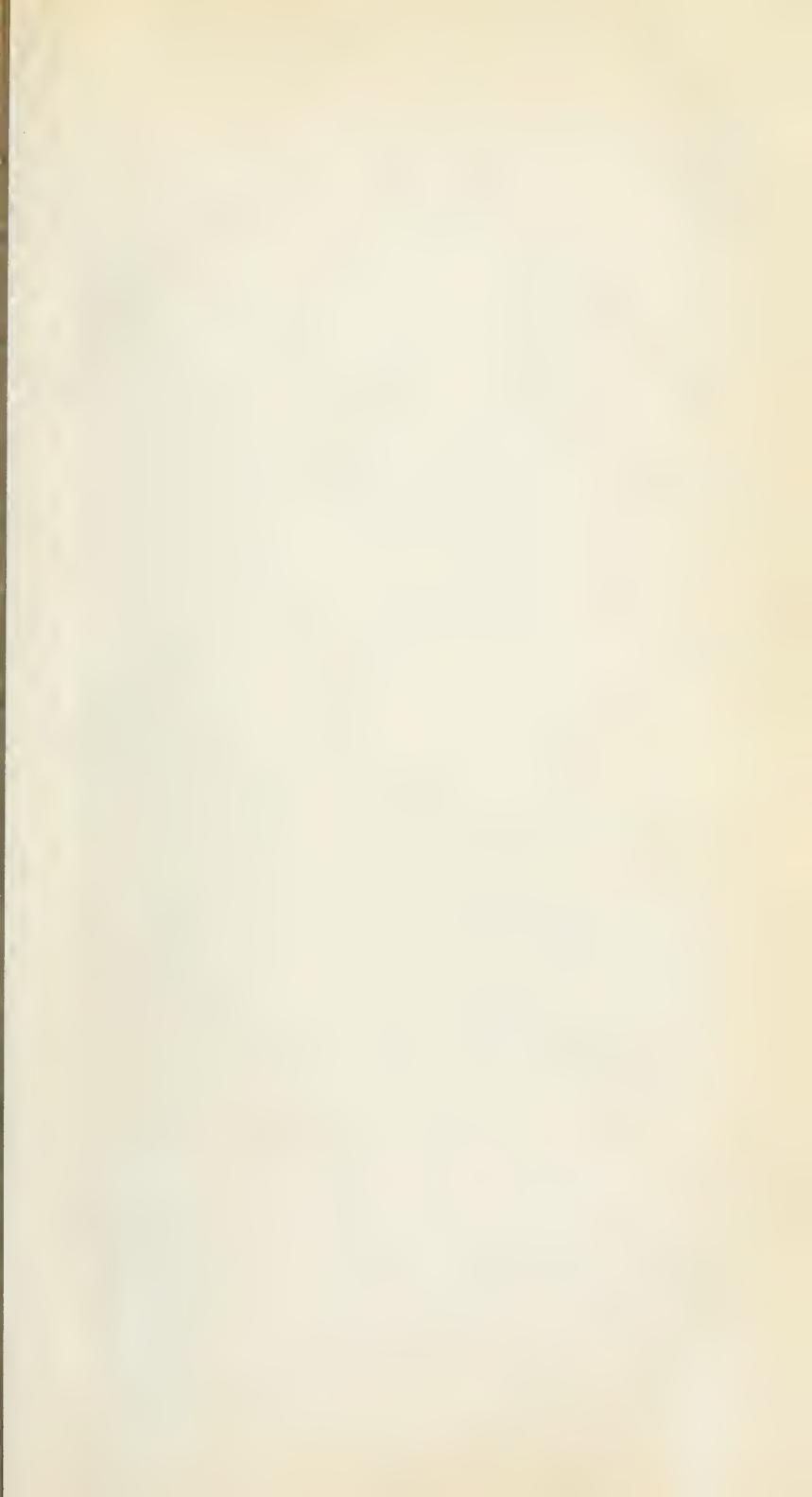
TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

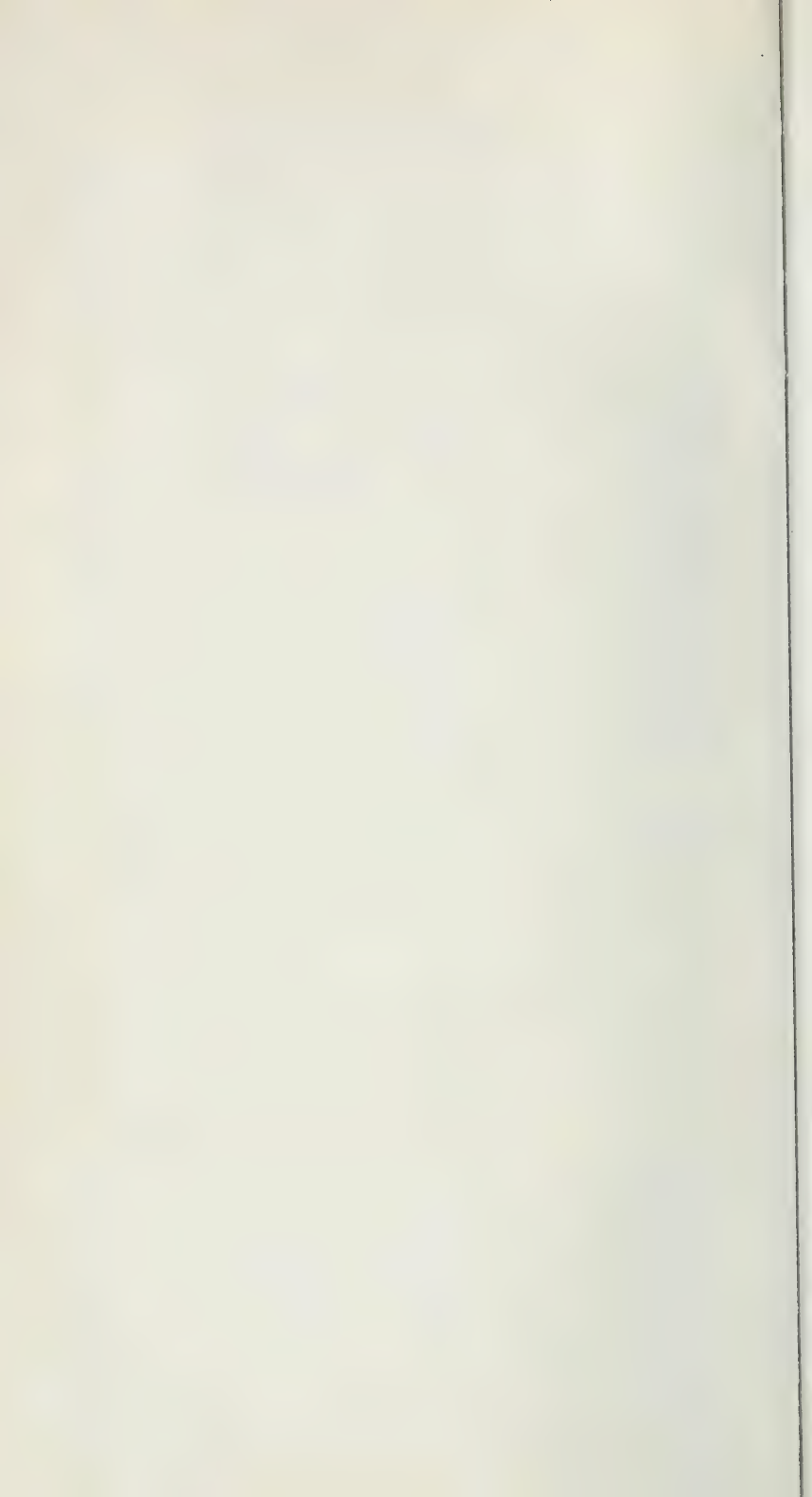
Adam	6, 13	Budé	27	Dumont	23	Henry (Victor)	20
Alaux	2, 26	Bunge (C. O.)	27	Dumoulin	16	Herbart	13
Alengry (F.)	6	Burdin	31	Dunan	23	Herbert Spencer.Voy.	3
Alglave	23	Bureau	15	Dunant (E.)	23	Spencer	3
Allier	2	Cahen (L.)	16	Du Potet	28	Herkenrath	9
Amiable	26	Caix de St-Aymour	31	Duprat	3, 7	Hirth	28
André	18	Candoile	24	Duproix	7, 13	Hocquart	26
Andrès	18	Canton	27	Dupuy	28	Höfding	9, 28
Angot	25	Carlson	27	Durand (de Gros)	3, 7	Horric de Beaucaire	21
Aristote	12	Carnot	16	Durkheim	3, 6, 7	Horvath	28
Arloing	26	Carra de Vaux	14	Duval	17	Huxley	24
Arminjon	25	Carrau	7	Egger	8	Icard	28
Arnaune	26	Cartailhac	24	Eichthal (d')	3, 19	Isambert	9, 17
Arnold (Matthew)	6	Cartault	20	Ellis Stevens	19	Izoulet	9
Arrat	2, 6, 27	Chabot	7	Encausse	3	Jaccard	25
Aslan	27	Chantavoine	14	Enodri	28	Jacoby	9
Atzer	27	Charriaut	27	Erasmus	13	Jaell	3
Aubry	6	Charlton Bastian	24	Espinas	3, 8, 28	James	3, 26, 28
Auerbach	18	Clamageran	27	Evelin (F.)	6	Janet (Paul)	3, 9, 12
Aulard	16	Clay	7	Fabre (J.)	12	Janet (Pierre)	9, 23
Bacha	17	Coignet (C.)	2	Fabre (P.)	19	Janssens	28
Bacon	23	Colsjanni	25	Fagnot	3	Jankelewitch	3
Bagehot	23	Collignon	27	Faivre	3	Jaurès	25
Bain (Alex.)	6, 35, 24	Collus	7	Farges	21	Javal	9
Baillet (Gilbert)	2	Combarieu	27	Favre (M ^{me} J.)	12	Joly (H.)	14
Baldwin	6	Combes de Lestrade	18	Féré	3, 24	Jourly	28
Balfour Stewart	23, 27	Comte (A.)	7	Ferrère	28	Joyau	28
Bardoux	6, 28	Constantin	23	Ferrero	8, 9	Kant	13
Barni	19	Cooke	23	Ferri (Enrico)	3, 8	Kardos	28
Barthélemy St-Hilaire	6, 12	Cordier	18, 19	Ferri (L.)	8	Karpe	9, 28
Baruzi	12	Cosentini	19	Fierens-Gevaert	3	Kauffmann	28
Barzillotti	6	Costantin	25	Figard	13	Kautsk	21
Basch	13, 15	Coste	3, 7, 27	Finot	8	Keim	6, 26
Bayet	2	Couailhac	14	Fleury (de)	3	Kingsford	28
Bazailles	6	Coubertin	27	Fonsegrive	3, 8	Kostyleff	28
Beaunis	24	Couchoud	14	Foucault	8	Krantz	26
Beaussire	2, 13, 19	Courant	14, 19	Fouillée	3, 6, 8, 12	Labrous	12
Bellaigue	14	Courcelle	14	Fournière	3, 8, 15	Lachelier	2
Bellamy	15	Couturat	7, 12, 27	Franck	3	Lacombe	9
Bellanger	27	Crépeux-Jamin	7	Fuchs	23	Lacombe (de)	28
Bémont (Ch.)	22	Cresson	2, 3, 7, 18	Fuliquet	8	Lafaye	20
Belot	6	Daendiker	18	Gaffarel	16, 17, 18	Lafontaine	28
Bernard	12	Damé	18	Gaisman	17	Lafontaine (A.)	12
Benoist-Hanappier	27	Damiron	13	Garnier	25	Lagrange	24
Berard (V.)	18	Danté (G.)	26	Garofalo	3	Laisant	3
Bergson	2, 6	Danville	3	Gauckler	3	Lalande	9, 26
Berkeley	13, 23	Dany	27	Geffroy	21	Lafay	25
Bernard (A.)	17	Darel (Th.)	27	Geley	3, 28	Laloy (L.)	14
Bernath (de)	37	Daubrée	24	Gellé	23	Lampérière	9
Bernstein	23	Dauriac	3, 7, 27	Gérard-Varet	8	Landry	4, 9
Bertauld	2	Dauzat (A.)	30	Gide	28	Laressan (de)	3, 15, 17, 24, 25, 26, 28
Berthelot	23, 24	Deberle	19	Gillet	28	Lang	9
Berton	27	Debidour	16	Giraud-Teulon	28	Langé	4
Bertrand	6	Defourny	27	Goblot	3	Langlois	20
Binet	2, 6, 24, 17	Delacroix	13	Godermaux	3	Lanson	20
Blanc (Louis)	17, 19	De la Grasserie	7	Gomel	16	Lapie	4, 9, 17
Blaserna	23	Delbos	7	Gomperz	12	Laschi	9
Blondel	23	Delord	17, 19	Gory	8	Lasserre	29
Boirac	6	Delvaile	7	Gourd	28	Laugel	4, 17
Boiteau	16	Delvolve	3, 7	Grasset	3, 3, 25	Lauvrière	9
Bolton King	18	Demony	25	Greef (de)	3, 3, 28	Laveleye (de)	9, 19, 29
Bondois	16	Demoor	25	Griveau	28	Lazard (R.)	26
Bonet-Maury	19	Depasse	19	Groos	8	Leblond (M.-A.)	17
Bornarel	16	Deraismes	27	Grosse	25	Lebon (A.)	21
Bos	2	Deroquigny	19	Guéroult	19	Le Bon (G.)	4, 9
Roucher	2	Deschamps	27	Guex	28	Léchalas	4, 9
Bouglé	2, 6, 15	Deschanel	19	Guillard	18	Lechartier	9
Bourdeau (J.)	2, 19	Despau	27	Guignet	25	Leclère (A.)	9
Bourdeau (L.)	6, 25, 27	Despois	16	Guiraud	20	Le Dantec	4, 9, 25
Bourdon	37	Dick May	45	Gurney	8	Lefèvre (G.)	4, 19
Bourgeois (E.)	21	Dicran Aslanian	26	Guyau	3, 8, 12, 28	Lefèvre-Pontalis	21
Bourlier	18	D'Indy	14	Guyot	12	Lemaire	29
Boutroux (E.)	2, 7, 20	Doellinger	16	Halot	28	Lemaître	29
Boutroux (P.)	20	Dollot	28	Halleux	28	Léon (Xavier)	9
Brandon-Salvador	37	Domet de Vorges	4	Halot	28	Léonardon	14, 21
Braunschvig	7	Draghicesco	14	Hamelin	6, 12	Leroy (Bernard)	29
Brasseur	26, 27	Draper	23	Hannequin	8	Lotainturier	29
Bray	7	Dreyfus (C.)	24	Hanotaux	21	Lévy (Eliphas)	29
Brenet	14	Dreyfus-Brisac	13	Hartenberg	8, 26	Lévy (A.)	9, 13
Brochard	7	Driault	16, 18, 13	Hartmann (E. de)	3	Lévy-Bruhl	9, 13
Broda (R.)	23	Droz	13	Hatzfeld	12, 14	Lévy (L.-G.)	29
Brooks Adams	37	Dubuc	28	Hauser	15	Lévy-Schneider	29
Brousseau	27	Duclaux	15	Hauvette	20	Liard	4, 9, 13
Brucke	24	Dufour (Médéric)	13	Hébert	8	Lichtenberger (A.)	19, 29
Brunache	25	Dugald-Stewart	13	Hegel	13	Lichtenberger (H.)	4, 9
Brunschvicg	3, 7	Dugas	3, 23	Heimholtz	23, 24	Lodge (O.)	2
Bücher (Karl)	27	Du Maroussem	15	Hémon	8	Loeb	23
		Dumas (G.)	3, 7, 22				

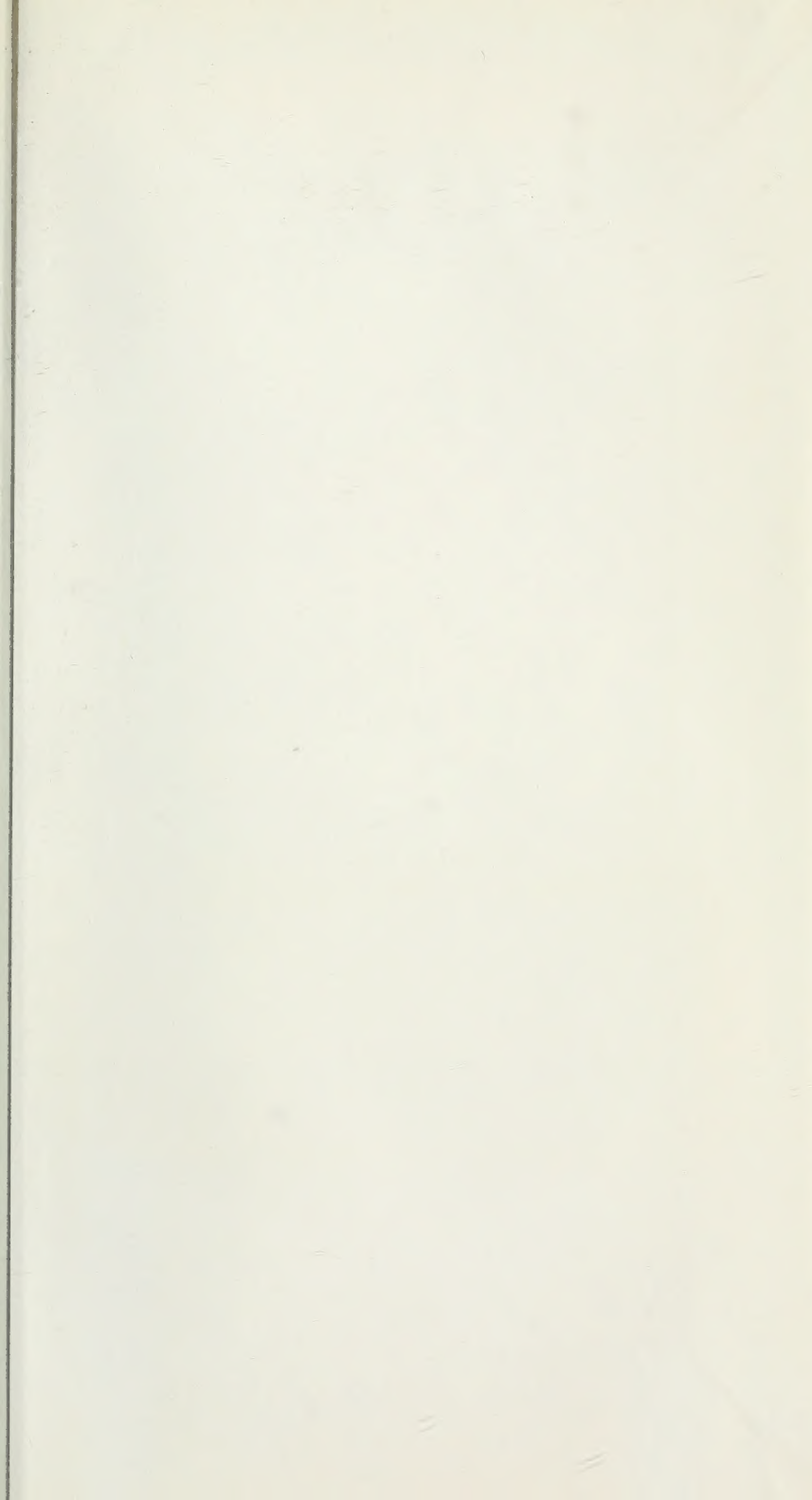
Lombard.....	20	Norman Lockyer.....	25	Reynald.....	18	Starcke.....	25
Lombroso.....	4, 9	Novicow.....	4, 10, 19, 29	Ribéry.....	11	Stein.....	11
Lubac.....	29	Oldenberg.....	10	Ribot (Th.).....	5, 11, 22	Stourm.....	17
Lubbock.....	4, 24	Ollé-Laprune.....	13	Ricardou.....	11	Strauss.....	15
Luchaire.....	20	Ossip-Lourié.....	4, 10	Richard.....	5, 11	Stroth.....	29
Luquet.....	9	Ouvré.....	10, 12	Richet.....	5, 24	Strowski.....	14
Lyon (Georges).....	4, 6, 10	Overbergh (Van).....	20	Riemann.....	11	Stuart Mill.....	5
Mabileau.....	29	Palante.....	4, 10	Rignano.....	11	Sully (James).....	11, 24
Macnin.....	29	Papus.....	3	Ritter (W.).....	14	Sully Prudhomme.....	5, 11
Maillard.....	28	Paris (Cl ^e de).....	29	Rivaud.....	11, 13	Swarte (de).....	13
Maindron.....	29	Pariset.....	29	Roberty (de).....	5, 11, 24	Swift.....	5
Malapert.....	10	Paul-Boncour.....	29	Roberty.....	30	Sybel (H. de).....	16
Malméjac.....	25	Paul-Boncour (J.).....	4	Roché.....	25	Tait.....	27
Mandoul.....	29	Paul Louis.....	19	Rodier.....	12	Tannery.....	12
Mantegazza.....	24	Paulhan.....	4, 10, 23	Rodocanachi.....	18	Tanon.....	5
Marguery.....	4, 29	Payot.....	10	Rœhrich (E.).....	2	Tarde.....	5, 11, 15, 30
Mariétan.....	29	Pellet.....	17	Rogues de Fursac (J.).....	2	Tardieu (E.).....	11
Marion.....	10	Pelletan.....	29	Roisel.....	5, 30	Tardieu (A.).....	16
Martin-Chabot.....	20	Penjon.....	19	Romanes.....	11, 24	Tausserat-Radel.....	21
Martin (F.).....	10	Perès.....	10	Rood.....	24	Teberhoff.....	17
Martin (J.).....	14	Perez (Bernard).....	10, 29	Rott.....	30	Thamin.....	5
Massard.....	35	Perrier.....	24	Roussau (J.-J.).....	13	Thomas (A.).....	20
Matagrín.....	29	Pettigrew.....	23	Roussel - Despierres (Fr.).....	5, 6	Thomas (P.-F.).....	5, 11, 13
Mathiez.....	17	Philbert.....	19	Ruysen.....	11, 14	Thurston.....	24
Matter.....	16, 18, 19	Philippe (J.).....	4, 30	Sabatier (G.).....	30	Tissé.....	5
Maudsley.....	23	Philippson.....	30	Sabatier (A.).....	11	Topinard.....	25
Mauxion.....	4, 13	Piat.....	10, 13, 14, 26, 30	Saigoey.....	11, 13	Trouessart.....	24
Maxwell.....	10	Picard (Ch.).....	30	Saint-Paul.....	11	Turmann.....	15
Mercier (Mgr).....	29	Picavet.....	10, 12, 13	Saleilles.....	15	Turot.....	15
Mélin.....	15, 17, 18	Piderit.....	10	Salles.....	11	Tyndall.....	23
Meunier (Stan.).....	25	Pilastre (E.).....	26	Sanz y Escartin.....	11	Va herol.....	14
Meyer (de).....	24	Pillon.....	4, 10	Saussure.....	30	Valentino.....	36
Michotte.....	19	Pinloche.....	13, 19, 30	Sayous.....	30	Vallaux.....	17
Milhaud (E.).....	18	Piogor.....	4, 10	Scheffer.....	17, 18	Van Beneden.....	23
Milhaud (G.).....	6, 13, 29	Piolet.....	17	Schelling.....	13	Van Biervliet.....	20
Mill. Voy. Stuart Mill.....	29	Piriou.....	18	Schinz.....	30	Vanderwilde.....	15, 25
Millerand.....	29	Pirro.....	14	Schmidt.....	23, 24	Vermale.....	30
Modestov.....	29	Plantet.....	12	Schmidt (Ch.).....	18	Véra.....	13
Molinari (G. de).....	22	Platon.....	12	Schopenhauer.....	2, 11	Véron.....	18
Mollien.....	16	Podmore.....	8	Schutzenberger.....	23	Viallate.....	14, 29
Monner.....	29	Pocé.....	30	Séailles.....	11	Vidal de la Blache.....	20
Monod (G.).....	19	Prat.....	10, 30	Secchi.....	24	Vignon.....	17
Monteil.....	19	Preyer.....	10	Secretan (H.).....	30	Vitalis.....	30
Moré-Fatio.....	21	Proal.....	2, 10	Seimbos.....	15	Waddington.....	21
Mortillet (de).....	25	Puech.....	20	Seippel.....	30	Wahl.....	17
Mosso.....	4, 25	Quatrefages (de).....	23, 25	Sighele.....	11	Wax nbaum.....	6
Muller (Max).....	10	Queyrat.....	4	Sizogno.....	30	Weber.....	11
Murister.....	4	Rageot.....	3	Silvestre.....	17	Weill (G.).....	17
Myers.....	8, 10	Rambaud (A.).....	2, 10	Skarzynski.....	30	Weischinger.....	14
Naville (A.).....	4	Rauh.....	10	Socrate.....	13	Whitney.....	23
Naville (Ernest).....	4	Récéjac.....	10	Sollier.....	2, 5, 11	Wulf (de).....	13
Nayrac.....	10	Recouly.....	18	Sorel (A.).....	13, 21, 30	Wundt.....	5
Neployeff.....	29	Reinaud.....	5, 30	Sorin.....	18	Wurtz.....	24
Niewengowski.....	23	Reinach (J.).....	19, 21	Souriau.....	5, 11	Wylm.....	30
Nodet.....	29	Renard.....	5, 10	Spencer.....	3, 8, 9, 23, 24	Zapletal.....	30
Noël (E.).....	13	Renouvier.....	6, 11, 30	Spinoza.....	12	Zeller.....	17
Noël (O.).....	17	Réville.....	5	Spuller.....	17, 19	Zevort.....	5
Nordau (Max).....	4, 10	Rey (A.).....	2, 6	Staffer.....	11	Ziegler.....	5
Normand Ch.).....	26			Stallo.....	24	Zivy.....	20
						Zolla.....	30

TABLE DES AUTEURS ÉTUDIÉS

Albéroni.....	21	Descartes.....	9, 19, 20	Lamennais.....	3	Rameau.....	14
Aristophane.....	26	Diderot.....	27	Lavoisier.....	24	Reid.....	27
Aristote.....	12, 14, 29	Disraeli.....	14	Leibniz.....	9, 12	Renan.....	3
Anselme (Saint).....	14	Epicure.....	12	Leroux (Pierre).....	11	Renouvier.....	11, 23
Augustin (Saint).....	14	Erasme.....	13	Litré.....	30	Saint-Simon.....	7
Avicenne.....	14	Fernel (Jean).....	13	Lotz.....	29	Schiller.....	13, 30
Bach.....	14	Feuerbach.....	9, 13	Lucrèce.....	70	Schopenhauer.....	5
Bacon.....	13	Fichte.....	7, 9, 13	Maine de Biran.....	14	Secretan.....	4
Barthélemy.....	21	Gassendi.....	13	Maistre (J. de).....	4, 29	Smetana.....	14
Baur (Christian).....	8	Gazali.....	14	Malebranche.....	13, 15	Siratou de Lampsaque.....	13
Bayle P.).....	7	Guyau.....	8, 27	Mendelssohn.....	14	Simonide.....	30
Beethoven.....	14	Hegel.....	13	Montaigne.....	14	Socrate.....	12, 14
Bernadotte.....	18	Heine.....	13	Napoléon.....	16, 27	Spencer (Herbert).....	7
Bismarck.....	14, 16, 18	Helvétius.....	6, 26	Nietzsche.....	4, 5, 8	Spinoza.....	7, 11, 12, 14
Bonaparte.....	18	Herbart.....	13, 19	Okoubo.....	14	Stuart Mill.....	9
Bouvier (Aug.).....	30	Hobbes.....	4	Ovide.....	20	Sully Prudhomme.....	8
Cambon.....	16	Horace.....	20	Palestrina.....	14	Tacite.....	27
César Franck.....	14	Hume.....	9	Pascal.....	11, 13, 14, 18	Taine.....	6, 9
Chamberlain.....	14	Ibsen.....	4	Pestalozzi.....	30	Tatien.....	30
Comte (Aug.).....	5, 6, 7, 9, 11, 27, 30	Jacobi.....	9, 13	Philon.....	13, 14	Thomas (Saint).....	29
Condorcet.....	16	Kant.....	3, 8, 11, 13, 14	Platon.....	13, 14, 26, 30	Tibulle.....	20
Cousin.....	2	Lamarck.....	4	Plotin.....	12	Tolstol.....	4
Darwin.....	4, 24, 25	Lamb.....	19	Poë.....	9	Voltaire.....	13
		Lamb (Charles).....	30	Prim.....	14	Wagner (Richard).....	9







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 000351204b

B 2995 . H44L5 1905
L I C H T E N B E R G E R , H E N R I .
H E N R I H E I N E , P E N S E U R .

CE B 2995
H44L5 1905
C00 LICHTENBERGE HENRI HEIN
ACC# 1410703

